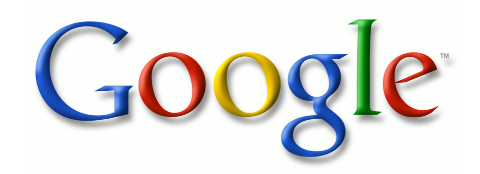


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

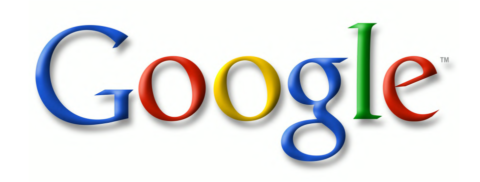
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

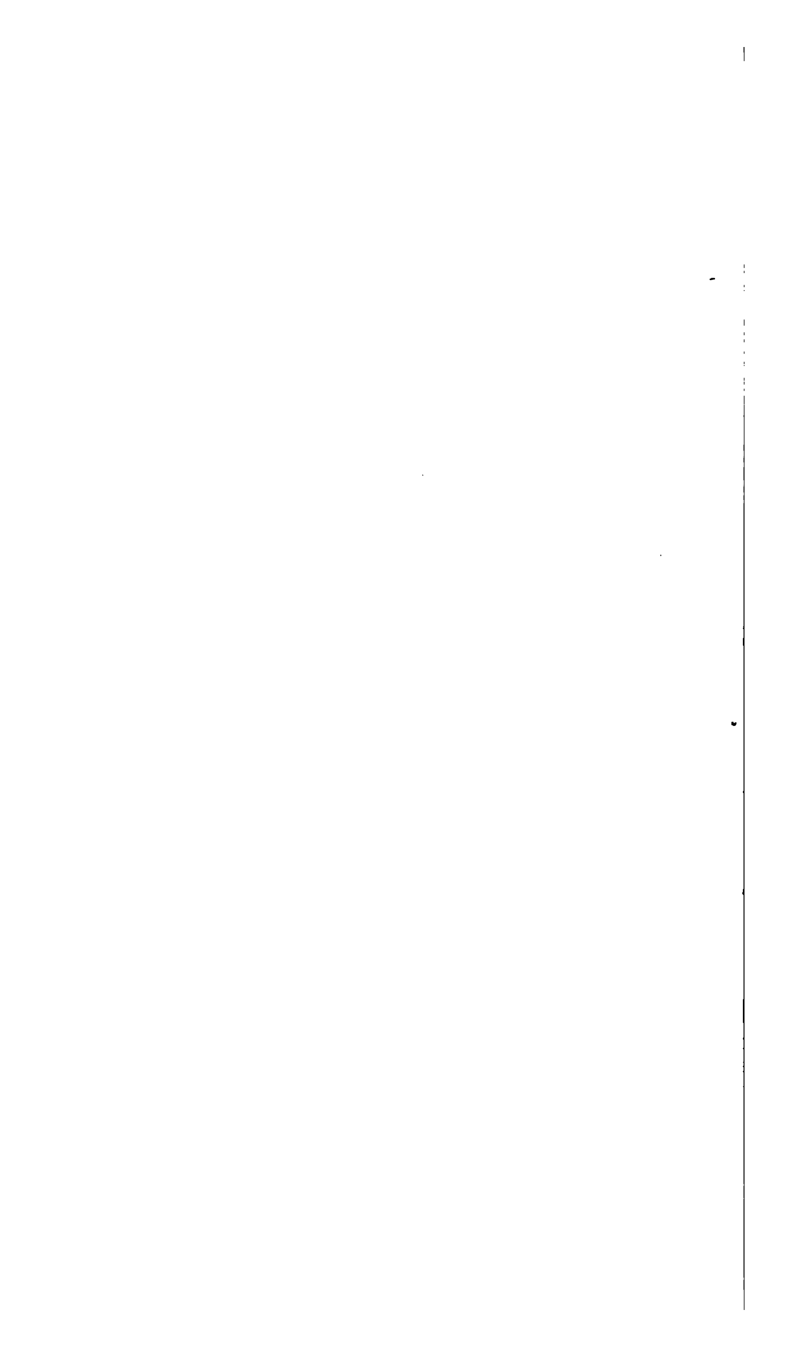
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



138 a 10





ŒUVRES
COMPLETES
DE
MADAME LA COMTESSE
DE GENLIS.

TOME DIXIEME,

*Contenant le Tome premier d'*ADELE ET THÉODORE.

ŒUVRES
COMPLETTES
DE
MADAME LA COMTESSE DE GENLIS.

TOME DIXIEME.



A MAESTRICHT,
Chez J. P. Roux & Compagnie,
Imprimeurs-Libraires, associés.

M. DCC. LXXXIII.

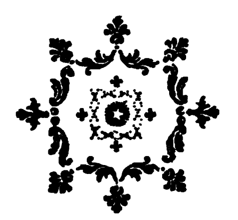
ADELE ET THÉODORE,

OU

LETTRES SUR L'ÉDUCATION.

CONTENANT tous les principes relatifs aux trois différents plans d'Éducation, des Princes, des jeunes Personnes, & des Hommes.

TOME PREMIER.



A MAESTRICHT,

Chez J. E. DUFOUR & PHIL. ROUX, Imprimeurs-Libraires, associés.

M. DCC. LXXXIII.

AVERTISSEMENT.

Ces Lettres renferment un espace de douze ans ; il est nécessaire, pour leur intelligence, de supposer qu'on n'a pas toutes celles qui ont été écrites pendant ce temps, & qu'on a supprimé les moins intéressantes ; ce qui forment souvent, entre deux Lettres, des lacunes de plusieurs mois, mais qui n'interrompent jamais le fil des événements.



ADELE ET THÉODORE,

OU

LETTRES SUR L'ÉDUCATION.

LETTRE PREMIERE.

Le Baron d'Almane au Vicomte de Limours, ce 2 Février, à trois heures du matin.

QUAND vous recevrez ce billet, mon cher Vicomte, je ſerai déja à vingt lieues de Paris. Je pars dans l'inſtant avec ma femme & mes deux enfants, & je pars pour quatre ans. Je n'ai eu, ni la force de vous détailler moi-même mes projets, ni celle de vous dire adieu; & craignant les oppoſitions & les inſtances de votre amitié, je vous ai ſoigneuſement caché mon ſecret & mes deſſeins. Le parti que je prends aujourd'hui, après une longue & mûre réflexion, n'eſt que le réſultat de cette tendreſſe ſi vive que vous me connoiſſez pour mes enfants. J'attends d'eux le bonheur de

ma vie, & je me consacre entiérement à leur éducation. J'aurai l'air peut-être, aux yeux du monde, de faire un sacrifice éclatant & pénible : on m'accusera aussi, sans doute, de singularité & de bisarrerie; & je ne suis que conséquent. Je ne puis, dans cette lettre, vous développer toutes mes idées, elles ont trop d'abondance & d'étendue; quand je serai arrivé à B.... je vous écrirai avec le détail que vous êtes en droit d'attendre de ma confiance & de ma tendre amitié. Soyez bien sûr, mon cher Vicomte, que je ne perdrai point de vue le projet si doux que nous avons formé, & qui doit resserrer encore les nœuds qui nous unissent. En dérobant l'enfance de mon fils aux exemples du vice, en devenant son gouverneur & son ami, n'est-ce pas travailler pour vous ainsi que pour moi, puisque la vertu seule peut le rendre digne du bonheur que vous lui destinez ? Adieu, mon cher Vicomte, donnez-moi de vos nouvelles; ne vous pressez point de me juger, & sur-tout ne me condamnez pas avant de connoître toutes les raisons qui peuvent motiver ma conduite.

Ma femme écrit à la vôtre une longue lettre; mais comme elle connoît la Vicomtesse, elle craint sa vivacité, & vous demande en grace d'en modérer les effets autant qu'il vous sera possible : nous ne redoutons que la premiere réponse; car nous sommes bien sûrs que les réflexions & le temps ne peuvent que nous justifier.

LETTRE II.

La Baronne d'Almane, à la Vicomtesse de Limours, ce 7 Février.

Nous sommes arrivés à B..., ma chere Amie, tous en bonne santé; mon fils & ma fille ont parfaitement soutenu le voyage; à sept ans & à six, on dort dans une voiture aussi bien que dans son lit : aussi sont-ils beaucoup moins fatigués que je ne le suis moi-même. Cette terre est charmante : je n'en connois encore ni les promenades, ni les environs; mais la vue délicieuse qu'on découvre du château, suffit pour en donner une idée. Ici tout est simple; j'ai laissé le faste & la magnificence dans cette grande & désagréable maison que j'occupois à Paris, & qui me déplaisoit tant, & je me trouve enfin logée suivant mon goût & mes desirs. Ma petite Adele est, ainsi que moi, charmée de ce pays & de notre habitation; elle dit qu'elle aime bien mieux des tableaux instructifs que des tentures de damas, & que *le soleil de Languedoc vaut beaucoup mieux que celui de Paris*. Comme je suppose que ma chere amie est un peu fâchée contre moi, toute réflexion faite, je garde mes détails & mes descriptions pour l'heureux instant du raccommodement. Ah! quand vous aurez lu dans mon cœur, j'ose croire que

loin de me condamner, vous m'approuverez sur tous les points. Songez que s'il est permis de bouder son amie, lorsqu'elle peut, dans l'espace de dix minutes, venir chercher son pardon, on n'a plus ce droit quand on est à deux cents lieues d'elle. D'ailleurs, quel est mon tort? celui de vous avoir caché un secret qui n'étoit pas absolument le mien? M. d'Almane m'avoit positivement ôté la liberté de vous le confier; mais souvenez-vous du dernier soupé que nous avons fait ensemble; en vérité, vous auriez pu deviner à ma tristesse, à mon attendrissement, ce qu'il m'étoit impossible de vous dire. Adieu, ma chere amie; j'attends de vos nouvelles avec une impatience inexprimable; car je ne puis être heureuse en pensant que peut-être vous êtes mécontente de moi.

J'embrasse Flore & l'aimable petite Constance de toute mon ame, & je prie la premiere de vous entretenir quelquefois de la meilleure amie que vous ayez au monde.

LETTRE III.

La Comtesse d'Ostalis à la Baronne.

Le jour même de votre départ, ma chere Tante, j'ai été, ainsi que vous me l'aviez ordonné, chez Madame de Limours; elle m'avoit fait fermer sa porte le matin, mais elle me reçut le soir. Je lui trouvai un peu

d'humeur & beaucoup de chagrin; elle pleura en me voyant, ensuite se répandit en plaintes contre vous, & me traita avec une froideur dont je pénétrai facilement le motif, & qui ne venoit en effet que d'un mouvement de jalousie causée par l'idée que j'étois depuis long-temps dans la confidence du secret que vous aviez été forcée de lui cacher. J'aurois pu lui dire; *Ma tante, ma bienfaitrice, ma mere, celle à qui je dois mon éducation, mon établissement, mon existence, pourroit-elle avoir quelque réserve avec son enfant, & pouvoit-elle craindre de sa part les objections & les oppositions qu'elle devoit redouter de la vôtre?* Mais je me suis heureusement rappellé une de vos maximes, qui défend d'employer la raison pour combattre l'humeur, & j'ai pris le parti du silence. J'ai dîné hier chez elle, & je l'ai retrouvée à-peu-près dans la même situation; elle avoit assez de monde; j'ai vu plusieurs personnes chercher à l'aigrir encore contre vous, ma chere Tante, en répétant avec affectation qu'il étoit *incroyable, inconcevable* que vous ne l'eussiez pas mise dans votre confidence: de maniere que, dans cet instant, son amour-propre est trop blessé pour que vos lettres ayent pu produire tout l'effet que vous en attendiez. Mais son cœur est si bon, elle vous aime si véritablement, elle a naturellement tant de franchise, & elle est si légere, qu'il est impossible qu'elle puisse conserver long-

temps toutes ces fâcheuses impressions.

M. d'Ostalis n'ira à son régiment que le premier Juin : & moi je partirai le même jour pour le Languedoc. Quel sera mon bonheur, ma chere Tante, de me trouver dans vos bras, après une absence de quatre mois & demi ; de revoir mon oncle, & l'aimable Théodore, & la charmante petite Adele ; & qu'il me sera cruel de me séparer encore de ces objets si chers à mon cœur : Adieu, ma chere Tante, n'oubliez pas votre aînée, votre enfant d'adoption, qui, dans tous les instants de sa vie, pense à vous & vous chérit autant qu'elle vous respecte & vous admire.

Mes deux petites jumelles sont toujours en parfaite santé ; elles commencent à prononcer quelques mots François & Anglois, & elles me procurent déja les plaisirs les plus doux que je puisse goûter en votre absence.

LETTRE IV.

La Vicomtesse à la Baronne.

Il ne faut pas, dites-vous, *bouder* son amie, lorsqu'elle est à deux cents lieues ; mais faut-il aussi lui pardonner de manquer à tous les devoirs de l'amitié ! Si vous savez une maxime qui prescrive cela, vous auriez bien fait de la citer ; car celle-là seule pouvoit appuyer votre raisonnement.

Il s'agit bien de *bouder* : je ne vous *boude* pas ; mais je suis outrée & blessée jusqu'au fond de l'ame. Vous n'avez point de parente plus près, pas même Madame d'Ostalis, puisque je suis votre cousine germaine, & qu'elle n'est que votre niece au millieme degré ; vous n'aviez point d'amie plus tendre & plus ancienne ; &, dans la seule occasion de votre vie, où vous pouviez me donner une véritable preuve de confiance, vous me traitez comme une étrangere !... En effet, il y a bien de quoi *bouder* un peu, il faut en convenir. *Ce n'étoit pas entiérement votre secret* : vous partez pour quatre ans, & c'est le secret d'un autre ! Mais, mon Dieu, quelle esclave êtes-vous donc ? *M. d'Almane vous avoit ôté le droit de le confier*, c'est-à-dire, *défendu*. Vous êtes assurément une femme bien soumise, & lui un despote bien impérieux. Pour moi maintenant je puis aussi recevoir les secrets de M. de Limours sans être seulement tentée de vous en faire part ; mais dans le temps où j'étois persuadée que vous m'aimiez, j'aurois trahi pour vous tous les maris du monde : enfin, j'avois tort, vous me le prouvez, & je me corrigerai. Vous prétendez que j'aurois dû deviner ce que vous n'osiez me confier, parce que vous aviez été *triste* à souper ; comme je ne vous ai jamais vu une gaieté bien remarquable, & que la distraction vous rend assez souvent sérieuse, j'avoue que je n'ai pas été frappée de cette prétendue

triſteſſe : au reſte, c'étoit la veille de vôtre départ; & quand j'aurois pénétré quelques heures plutôt un projet médité depuis deux ans, en vérité, je n'en aurois pas été plus ſatisfaite de vous. Je ſais que vous attachez très-peu de prix à l'opinion publique dans les choſes qui n'intéreſſent point l'honneur, & c'eſt un bonheur pour vous dans cette circonſtance; car vous êtes univerſellement blâmée. On trouve qu'il eſt bizarre d'aller élever ſes enfants au fond du Languedoc, ſur-tout quand on poſſede une terre charmante à ſix lieues de Paris, où vous auriez pu vivre dans la retraite, ſans être forcée d'abandonner vos amis, & ſans être privée des Maîtres qui vous manqueront où vous êtes : les uns diſent que vous n'avez préféré le parti que vous avez pris, que par amour-propre, afin d'avoir l'air de faire un ſacrifice plus éclatant; d'autres aſſurent (& c'eſt le plus grand nombre) que vous êtes ruinés, & que l'arrangement ſeul de vos affaires vous a fait quitter Paris : on débite encore beaucoup d'autres conjectures, mais ſi abſurdes qu'elles ne méritent pas d'être rapportées. Que puis-je répondre à tout cela, ſi ce n'eſt que le *ſoleil de Languedoc eſt plus beau que celui de Paris & de ſes environs*; car voilà juſqu'ici la ſeule raiſon que vous m'ayez donnée : ſi vous en avez d'autres, je vous demande en grace de m'en inſtruire; il ſera toujours cruel pour moi d'être forcée à garder le ſilence quand

je vous entendrai accuser d'inconséquence & de bisarrerie. Adieu.... Ce n'est pas *adieu* jusqu'à ce soir, jusqu'à demain, c'est adieu pour quatre ans, pour ma vie peut-être!... voilà une pensée qui n'est pas gaie!.... Comment une seule idée mélancolique peut-elle ainsi tout-à-coup amollir le cœur?... mes yeux se remplissent de larmes... Je ne suis presque plus en colere contre vous; mais je suis triste à mourir. Ecrivez-moi, écrivez-moi promptement & avec détail. Vous voyez de quelle rancune je suis capable; que je suis foible! Après cet aveu, je puis convenir encore que je vous aime toujours, & qu'il m'est impossible de vivre sans vous le dire & sans vous en voir persuadée.

LETTRE V.

Réponse de la Baronne à la Vicomtesse, ce 22 Février.

QUE j'ai d'obligation à cette *idée noire* qui m'a valu quatre lignes si aimables & si tendres! A présent que vous m'avez pardonné avec tant de graces & de générosité, je me trouve moins sûre de n'avoir point de torts avec vous; mais enfin, écoutez tout ce qui peut servir à me justifier. Je n'ai jamais aimé le monde: vous savez avec quelle passion j'ai desiré des enfants, & combien toute ma vie je me

suis occupé de tout ce qui pouvoit avoir quelque rapport à l'éducation. Mariée à seize ans, & n'étant pas encore mere à vingt-un, je pensai que je ne jouirois peut-être jamais de ce bonheur que j'avois si vivement souhaité; & pour m'en dédommager autant qu'il m'étoit possible, j'adoptai, pour ainsi dire, Madame d'Ostalis : elle avoit dix ans, un heureux naturel; je l'élevai avec tout le soin dont j'étois capable alors. Tout le monde applaudit à cette éducation; mon éleve, à quinze ans, étoit citée comme la jeune personne la plus distinguée par ses talents, son instruction & son caractere : je sentis seule qu'avec les lumieres que j'avois acquises, je pourrois faire encore beaucoup mieux. J. J. Rousseau dit : „ On voudroit que „ le Gouverneur eût déja fait une éduca- „ tion; c'est trop, un même homme n'en „ peut faire qu'une ". L'expérience m'a prouvé que Rousseau combat une opinion très-bien fondée; l'étude la plus approfondie du cœur humain, tous les talents réunis ne pourroient tenir lieu d'un mérite qui paroît frivole, mais qui cependant est absolument nécessaire dans un instituteur : celui d'avoir long-temps étudié les enfants, & de les connoître parfaitement; & cette connoissance ne peut s'acquérir qu'en les élévant. Je ne fis cette découverte qu'avec beaucoup de chagrin, & elle augmenta le desir extrême que j'avois toujours éprouvé d'avoir des enfants, sûre

que j'étois en état de leur consacrer des soins véritablement utiles; je ne pouvois me consoler d'être privée d'un bonheur si doux : le Ciel enfin exauça mes vœux ; la naissance de Théodore, & celle d'Adele, un an après, me rendirent la plus heureuse personne de la terre. J'avois déja commencé & fini quelques Ouvrages relatifs à l'éducation. J'y travaillai de nouveau avec une ardeur qui finit par altérer ma santé; je sentis dès-lors que je ne pourrois suivre mon plan dans toute son étendue, qu'en rompant une partie des liens de société auxquels nous asservit l'usage, & je vis enfin qu'il falloit ou quitter le monde entiérement, ou renoncer aux projets les plus chers à mon cœur. M. d'Almane pensoit comme moi; nous nous expliquâmes, & il me déclara qu'il étoit décidé à quitter Paris, lorsque Théodore auroit atteint sa septieme année. Mais quelle retraite choisirons nous? Voulant donner à nos enfants le goût des plaisirs simples, voulant les éloigner de tout ce qui peut leur inspirer celui du faste & de la magnificence, irons-nous habiter une terre qui n'est qu'à six lieues de Paris? Sera-t-il possible de n'y pas recevoir de fréquentes visites? Adele & Théodore n'y entendront-ils pas, chaque jour, parler de l'Opéra, de la piece nouvelle, & pourra-t-on les empêcher de regretter vivement un séjour où l'on s'amuse tant, & dont on conte de si belles choses? Le résultat de ces ré-

flexions & de beaucoup d'autres, fut qu'on ne peut trouver véritablement *la campagne* & la liberté qu'au fond d'une Province; & c'eſt ainſi que nous nous décidâmes pour la terre en Languedoc. De ce moment, M. d'Almane commença à en faire arranger le Châteeu ſuivant ſes vues; ſi vous êtes curieuſe de ſavoir de quelle maniere, je vous en enverrai une deſcription détaillée dans ma premiere lettre. A préſent, ma chere amie, mettez-vous un moment à ma place; jugez-moi, non d'après vous, faite pour la ſociété, & pour vivre & plaire dans le grand monde que vous avez toujours aimé : mais repréſentez-vous bien ce que vous m'avez vue conſtamment être dans tous les temps, aimant l'étude & l'occupation, ne pouvant ſupporter la contrainte quand elle manque d'un but raiſonnable, pareſſeuſe au dernier excès pour toutes les petites choſes, & n'ayant d'activité que pour celles que je crois utiles, ne concevant pas comment on peut deſirer de plaire aux gens qu'on n'aime point, déteſtant les grands ſoupers, la parure & le jeu : enfin, attendant de mes enfants toute la facilité de ma vie, n'ai-je pas pris le parti qui convenoit le mieux à mon caractere; & d'après mes goûts & ma façon de penſer, pouvez-vous m'accuſer *d'inconſéquence & de bizarrerie?* Mes enfants, il eſt vrai, comme vous le remarquez, n'auront point de maîtres en Languedoc; mais M. d'Almane & moi,

sommes fort en état d'y suppléer ; sur-tout dans leur premiere enfance : j'ai d'ailleurs avec moi deux personnes remplies de talent, & qui ne me quitteront que lorsque l'éducation sera totalement finie. Dans quatre ans, j'irai passer tous les hyvers à Paris, & *j'y* donnerai à mes enfants les maîtres que nous jugerons nécessaires alors pour achever de les perfectionner. A présent, ma chere amie, convenez que si je vous eusse communiqué ce projet il y a deux ans, vous m'auriez su très-mauvais gré de ne vous faire part que d'un parti décidément pris ; car on n'aime les confidences qu'autant qu'elles ont l'air de *consultations* : la résolution de M. d'Almane étoit inébranlable ; en vous confiant notre dessein, nous nous exposions à des contradictions & des discussions qui n'auroient pu servir qu'à nous aigrir, & peut-être à nous refroidir mutuellement. Voilà, ma chere amie, une partie de notre justification ; quand vous connoîtrez le plan d'éducation que nous avons formé, vous comprendrez encore mieux combien il étoit indispensable de nous éloigner de Paris. Que le monde me censure & me blâme, le témoignage de ma conscience me consolera facilement de cette injustice, pourvu que je puisse obtenir le suffrage de mon amie. La personne qui se sacrifie à ses devoirs peut être sûre que le public dénaturera les motifs qui rendent son action louable, & qu'il trouvera des causes imaginai-

res qui en ôteront tout le mérite, cette injustice n'est pas toujours un calcul de l'envie, & fut souvent commise de bonne foi. En effet, le commun des hommes, c'est-à-dire, le grand nombre, ne doit pas croire à la vérité de ce qui lui paroît à peine possible; & dans ce cas, son incrédulité est plus flatteuse que ne pourroit l'être son approbation. Enfin, ma chere amie, si vous approuvez ma conduite, & si vous m'aimez toujours, je serai satisfaite & parfaitement heureuse.

LETTRE VI.

Réponse de la Vicomtesse.

DANS toutes nos disputes, vous avez toujours fini par avoir raison, & moi par avouer mes torts; je vois que nous conserverons cette habitude: oui, ma chere amie, vous avez encore raison, mais au fond seulement; car je trouve toujours quelque *irrégularité* dans la forme: voilà pour le moment tout ce que je puis vous accorder; cependant je ne répondrois pas que ce fût là mon dernier mot. Vous avez agi d'après votre caractere, d'après vos réflexions: quand votre plan ne feroit pas aussi bon que je le suppose, il est certain que vous êtes conséquente; (mérite bien rare aujourd'hui) ainsi il ne m'est plus possible de désapprouver votre conduite.

Rien n'eſt plus reſſemblant que le portrait que vous faites de vous-même. En le liſant, je m'écriois à chaque mot : *cela eſt vrai* ; & puis je me diſois, mais comment puis-je aimer autant une perſonne qui a ſi peu de rapport avec moi ! En effet, expliquez-moi cela, vous qui ſavez tant de choſes ; il faut apparemment que l'amitié ait ſes caprices comme l'amour. Tout ce que vous me dites au ſujet de l'éducation de Madame d'Oſtalis, m'a vivement frappée ; je penſe bien ſincérement qu'il n'y a point de mere qui ne dût être orgueilleuſe de l'avoir pour fille : cependant je comprends qu'à diſpoſitions égales, Adele doit la ſurpaſſer encore ; cela eſt pourtant triſte pour toutes les filles aînées, puiſqu'enfin les cadettes ſeules doivent être parfaitement élevées. Comment donc remédier à cet inconvénient ? Il en eſt peut-être quelque moyen, & vous devriez bien vous occuper de le trouver ; penſez-y, je vous en prie. J'ai trente-un ans aujourd'hui, & une fille dans ſa quinzieme année ; il eſt temps de renoncer à une partie des choſes frivoles qui m'ont occupée juſqu'ici, & trop tard peut-être pour réparer les fautes que j'ai pû commettre dans l'éducation de Flore : mais ſa ſœur n'a que cinq ans ; faites-moi part de votre plan pour Adele, je le ſuivrai avec conſtance, autant qu'il me ſera poſſible dans ma poſition. J'ai le deſir le plus ſincere de la rendre digne d'être un jour votre belle fille ; inſtruiſez-moi,

guidez-moi, ma chere amie; il me sera doux de vous devoir de nouvelles vertus, & par conséquent une nouvelle source de bonheur. Vous m'avez vue bien légere, bien étourdie; mais je vous assure que mes défauts viennent moins de mon caractere, que de l'éducation négligée que j'ai reçue. Quand j'entrai dans le monde, je sortois du Convent, & l'on n'en sort qu'avec une seule idée dans la tête, celle de se livrer entiérement à tout ce qui peut amuser, & de se dédommager d'un long & pénible esclavage. On me dit, pour toute instruction, qu'il falloit apprendre à se mettre avec goût, & à bien danser: je ne manquai pas un bal. A la fin de l'hyver, j'eus une fluxion de poitrine dont je pensai mourir; & le mémoire de ma marchande de modes se montoit à quinze mille francs. Vous voyez que j'avois de la docilité, & qu'on ne pouvoit guere mieux profiter des conseils que j'avois reçus. Cependant, je puis vous assurer, avec vérité, que la dissipation ne m'a jamais charmée qu'en spéculation; & que j'ai toujours rapporté, des plaisirs bruyants & tumultueux, une lassitude & un dégoût qui devoient me prouver qu'ils n'étoient pas faits pour moi, du moins autant que je l'imaginois. Mais je me laissois entraîner de nouveau par l'habitude, par complaisance; & c'est ainsi que j'ai passé ma vie à me livrer au monde sans l'aimer, & à faire des folies de sang froid. Que me reste-t-il de tout

cela? Pas un ſouvenir véritablement agréable, une ſanté délabrée, & des regrets ſuperflus... On parle beaucoup de ma gaieté; je crois, moi, qu'elle eſt factice, malgré le naturel dont on me loue. Vous qui paroiſſez aſſez ſérieuſe, vous êtes au fond plus gaye que moi; je ne vous vis jamais une ſeule *idée noire;* vous ne ſavez ce que c'eſt : pour moi j'en ſuis pourſuivie; tout-à-coup la penſée la plus ſombre vient s'offrir à mon imagination, preſque toujours à propos de rien, & ſouvent au moment même où je fais une plaiſanterie. Par exemple, dans cet inſtant, je me trouve ſi triſte & ſi mauſſade, que je ne veux pas prolonger cette Lettre davantage. Adieu, ma chere amie, envoyez-moi donc & la deſcription de votre Château, & tous les détails que vous m'avez promis. J'ai reçu hier une lettre de mon frere; il me paroît charmé de ſon jeune Prince, & ſe félicite tous les jours d'avoir entrepris cette éducation. Il y a, ſans doute, beaucoup de gloire à bien élever un Prince fait pour régner; mais elle aura coûté cher à mon frere; car c'eſt un cruel ſacrifice que celui de s'expatrier pour douze ans. Il me charge de vous dire que le parti que vous avez pris ajoute encore à la profonde eſtime & à l'attachement que vous lui aviez inſpirés, & qu'il écrira au Baron pour lui témoigner lui-même toute l'admiration dont il eſt pénétré pour vous deux. Il eſt certain que vous donnez un grand exem-

ple; mais les plus beaux ne ſont pas toujours les plus utiles : car s'il eſt difficile de ne pas vous louer, il l'eſt encore plus de vous imiter.

LETTRE VII.

Réponſe de la Baronne à la Vicomteſſe.

Vous me demandez tant de choſes, qu'il n'eſt pas poſſible qu'une lettre puiſſe vous ſatisfaire ſur tout ce que vous deſirez ſavoir; mais puiſque vous aimez les détails, ſoyez ſûre que je ne vous les épargnerai pas. Il m'eſt ſi doux de vous rendre compte de tout ce qui m'occupe, & d'être inſtruite de tout ce qui vous intéreſſe! Eſt-il ſi néceſſaire de ſe voir, pour s'aimer & pour ſe le prouver? L'amitié, ce ſentiment pur & déſintéreſſé, ſe nourrit & ſe fortifie par l'abſence, dont les privations ne peuvent ſervir qu'à faire mieux connoître ſa force & ſa vérité; le plaiſir de s'écrire, ce commerce délicieux de deux ames unies par l'eſtime & la confiance, eſt peut-être un de ſes plus doux charmes. Alors n'exiſtent plus toutes ces froides convenances de ſociété qui rapprochent ſans réunir; on n'eſt plus enchaîné que par le choix de l'eſprit & du cœur; cette intelligence, cette correſpondance intime de penſées, eſt une jouiſſance toujours auſſi nou-

velle qu'intéreſſante. D'ailleurs, on trouve encore dans l'abſence d'autres avantages; les défauts de caractere, l'humeur, l'inégalité diſparoiſſent; on ne voit dans les Lettres de ſon amie que ſon eſprit, ſa tendreſſe & ſes vertus; nulle diſpute ne peut s'élever, & nulle contrariété ne peut refroidir. Mais ce n'eſt pas le détail de mes ſentiments que vous me demandez, c'eſt celui de mon plan d'éducation. Ce ne ſera ni dans une lettre, ni dans l'eſpace de trois mois, que je pourrai vous le faire connoître dans toute ſon étendue; car ce n'eſt qu'en vous citant des exemples, qu'il me ſera poſſible de vous développer la plupart de mes idées; & l'hiſtoire d'Adele pourra ſeule vous inſtruire parfaitement de mon ſyſtême & des mes opinions. Ainſi, voyez, ma chere amie, ſi vous aurez le courage de ſupporter l'ennui des récits minucieux qui ne vous apprendront que les actions d'un enfant de ſix ans, ſes occupations, ſes progrès, ſes fautes, ſes queſtions & nos converſations. Je dois d'abord vous parler des perſonnes que nous avons amenées avec nous: je commencerai par Miſs Bridget que vous connoiſſez, & dont vous vous êtes tant moquée, ainſi que tout le monde, quand je la fis venir d'Angleterre pour apprendre l'Anglois à ma fille qui avoit ſix mois. Je n'ai point oublié toutes les bonnes plaiſanteries que vous fîtes alors & ſur elle & ſur moi, & ſur la ſtupidité de donner une maîtreſſe

à un enfant au maillot : j'eus beau vous répéter que cette maniere d'enseigner aux enfants les langues vivantes, est universellement établie en Europe, excepté en France ; rien ne put arrêter le cours de vos inépuisables moqueries sur ce sujet. Il est vrai que j'ai tort de vous le reprocher ; car assurément vous m'en avez bien dédommagée par l'étonnement & l'admiration profonde que vous causerent les premiers mots Anglois prononcés par Adele & Théodore, qui enfin aujourd'hui, toujours à votre grande surprise, parlent aussi facilement cette langue que le François. Miss Bridget restera donc avec moi tout le temps de l'éducation : quoique vous ne *puissiez la souffrir*, quoiqu'elle ait une taille un peu longue, & l'habitude à quarante-cinq ans de porter des corps bien baleinés, elle me sera toujours très-utile ; car elle a beaucoup de bon sens, un caractere très-sûr, & une parfaite connoissance de la Littérature Angloise. Dainville, un jeune homme dont vous avez vu, je crois, quelques petits tableaux, est aussi avec nous ; il est Italien, dessine parfaitement bien, & vous le trouveriez d'ailleurs plus aimable que Miss Bridget ; car il a réellement de l'esprit & autant de gaieté que de naturel. A l'égard de nos domestiques, comme le nombre que nous avions à Paris nous seroit fort incommode ici, nous avons congédié tous les nouveaux, & nous n'avons gardé que ceux dont nous étions

fûrs. Vous pensez bien que Mademoiselle Blondin a voulu me suivre; mais Lucile étoit de trop bon air pour en avoir seulement la pensée. J'ai pris à sa place une jeune personne qui brode à merveille, & qui sait faire d'ailleurs tous les ouvrages imaginables; car je veux qu'Adele soit adroite, & que les talents & l'instruction ne lui fassent pas dédaigner un genre d'occupation si agréable. Vous savez qu'à Paris Miss Bridget mangeoit dans sa chambre; mais ici, comme nous ne sommes qu'en famille, elle mange avec nous, ainsi que Dainville. Vous connoissez sa fierté, & vous imaginez bien que cette circonstance lui fait chérir le Languedoc. Aussi vante-t-elle sans cesse les charmes de la campagne, & le bonheur qu'on trouve dans la solitude. Maintenant, ma chere amie, que vous connoissez notre intérieur, je vais vous rendre compte, à-peu-près, de l'emploi de mes journées. Je me leve à sept heures; ma toilette, le déjeûner, *les soins du ménage*, tout celà me conduit à neuf; alors je vais à la Chapelle entendre la Messe; ensuite, si le temps le permet, nous nous promenons jusqu'à onze heures; je rentre dans ma chambre avec Adele, je la fais lire, & répéter par cœur des petits contes faits pour elle, & puis nous causons jusqu'à midi, l'instant où tout le monde se rassemble pour dîner. En sortant de table, on va dans les jardins passer une heure, ou l'on reste dans le

sallon à s'amuser, tantôt à regarder des cartes de géographie, des dessins, tantôt à faire de la musique, & quelquefois à causer. A deux heures, chacun rentre dans sa chambre; moi, toujours avec Adele qui ne me quitte jamais que pour aller se promener; j'écris jusqu'à quatre heures sans interruption, Adele allant & venant, ou jouant auprès de mon bureau. A cinq heures, Dainville m'amene mon fils, qui vient prendre, avec sa sœur, une leçon de dessin d'une heure. Pendant ce temps, j'écris toujours: on m'apporte *les yeux*, *les nez* & *les profils* qu'on a faits: je blâme ou j'approuve, & Théodore va rejoindre son pere. Alors je m'occupe encore d'Adele: nous comptons avec des jettons, & nous faisons la conversation jusqu'à sept heures; ensuite je joue de la harpe ou du clavessin jusqu'à huit & demie, que nous soupons. A neuf heures, les enfants vont se coucher: nous parlons d'eux quelquefois jusqu'à dix. Je rentre chez moi, je lis une heure à-peu-près, & je me mets dans mon lit fort satisfaite de l'emploi de mon temps. Je puis me dire: „ Voilà une „ journée passée, mais elle n'est pas per„ due"! Je m'endors en pensant à mes enfants; je ne vois qu'eux dans mes songes, & je me réveille avec le desir de leur consacrer encore des soins si doux. Dans ma premiere lettre, ma chere amie, je vous donnerai les autres détails que vous m'avez demandés; mais il est temps de ter-

miner celle-ci. Adieu, parlez-moi donc aussi de vos filles : êtes-vous plus contente de Flore? Mon aimable petite Constance est-elle toujours aussi douce, aussi sensible? Ah! cultivez son charmant naturel; vous avez tant d'esprit, elle vous est si chere, qu'il vous sera bien facile de l'élever aussi parfaitement que je le desire, s'il est vrai, comme je n'en doute pas, que vous ayez pris la résolution de rester davantage chez vous. Allez moins souvent aux spectacles, renoncez au bal de l'Opéra, ne vous couchez pas si tard, & vous serez la meilleure comme la plus tendre des meres.

LETTRE VIII.

Réponse de la Vicomtesse.

CELA vous est bien aisé à dire : *n'allez plus aux spectacles, renoncez au bal de l'Opéra, &c.* Je n'aime plus tout cela; mais que mettrai-je à la place? Songez donc que Flore a quatorze ans, qu'elle ne sait rien, n'a de goût pour aucun talent, excepté celui de la danse; & que ce malheur est maintenant sans remede. Sa sœur n'a que quatre ans, elle ne peut par conséquent m'occuper toute la journée. L'une est trop âgée pour que mes soins puissent lui être utiles; l'autre, trop jeune pour en avoir besoin encore. Que préten-

dez-vous donc que je faſſe de tout le temps que vous voulez me donner ?.... Je vois d'ici votre indignation, je vous entends : *liſez, réfléchiſſez, en attendant que vous puiſſiez agir.* Fort bien ; mais la lecture me fait mal aux yeux, & la réflexion me tue. D'ailleurs, vous avez aſſez lu, aſſez réfléchi pour nous deux ; je vous croirai ſans examen, vous me dicterez à meſure ce qu'il faudra dire & faire ; j'exécuterai ponctuellement ; ne me demandez ni étude, ni méditation, j'en ſuis incapable ; mais je vous promets de la confiance & de la docilité. Plaiſanterie à part, je ne puis me décider à un meilleur parti ; je me défie de ma raiſon, & je connois la vôtre. Il vaut mieux s'en tenir à un guide déja bien éprouvé, que d'en prendre un dont on n'a jamais fait qu'un très-léger uſage.

J'attends avec impatience ces détails *minucieux* que vous m'annoncez ; bien ſûre que tous les réſultats en ſeront intéreſſants, & que vous ſaurez en tirer des conſéquences utiles & véritablement inſtructives. J'ai trop peu l'habitude de m'appliquer, pour qu'il vous fût poſſible de fixer mon attention, en ne m'offrant que des préceptes & des maximes ; il me faut des tableaux & des exemples. Mais je deſirerois cependant que vous me donnaſſiez une idée générale de vos principes d'éducation pour les filles ; apprenez-moi quelles ſont les qualités qu'on doit le plus cultiver en elles, & les défauts que vous jugez

jugez le plus dangereux ; quel eſt enfin le genre d'inſtruction qui lui convient le mieux? Il eſt ſingulier que je ne ſois pas parfaitement inſtruite de toutes vos opinions à cet égard ; vous êtes ſans ceſſe occupée de vos enfants, mais vous n'en parlez jamais ; & d'ailleurs je ſerai bien-aiſe de retrouver encore dans vos lettres, les détails mêmes que j'ai pu obtenir de vous dans la converſation, parce que l'ordre & l'enchaînement des idées les graveront dans ma tête d'une maniere ineffaçable.

Oui, ma chere amie, je ſuis toujours auſſi peu ſatisfaite de Flore ; elle ſera plus étourdie, plus coquette que ne l'a jamais été ſa mere : je ne ſais ſi votre éleve vous égalera ; pour moi je ſuis certaine d'être ſurpaſſée par la mienne ; je plaiſante, mais c'eſt pour m'étourdir ; je vous aſſure qu'au vrai, je ne ſuis que trop affectée de ne pas voir en ma fille toutes les qualités qui pourroient aſſurer le bonheur de ma vie. Il eſt vrai que, dans ma jeuneſſe, j'étois comme elle, vive, inconſéquente & légere ; mais du moins j'étois ſenſible ; je ne manquois ni d'élévation, ni de généroſité ; auſſi je n'ai fait que des imprudences ; & ſi j'ai peut-être donné lieu quelquefois à la malignité de noircir ma réputation, j'ai dû conſerver l'eſtime de tous ceux qui m'ont connue. Si j'étois ſûre que Flore eût un bon cœur, je me flatterois encore de pouvoir la corriger de ſes défauts : il y a

des moments où je l'espere, & dans d'autres je suis absolument découragée. Pour ma petite Constance, elle fait toujours mes délices; elle est d'une bonté & d'une douceur inaltérables, & jamais enfant ne promit davantage.

Enfin, la prude, la droite, la pédante Miss Bridget mange donc à table avec vous : je crois en effet qu'elle est bien orgueilleuse ! Dit-elle aussi souvent : *Je suis surprise !* avec ce visage froid & composé, sur lequel jamais l'étonnement n'a pu se peindre? Au reste, je vous prie de lui faire mes compliments; elle sera sûrement *surprise* de mon souvenir; mais je veux absolument me raccommoder avec elle; car je voudrois être aimée de tout ce qui vous approche.

Je ne puis finir cette lettre sans vous conter une petite histoire qui vous fournira certainement le sujet de plus d'une réflexion. Le Chevalier D*** & le Comte de C***, il y a environ quinze jours, eurent au jeu une assez légere contestation qui n'eut aucune suite. Je soupai le lendemain chez la belle-mere de Madame d'Ostalis; il y avoit beaucoup de monde; on parla de cette histoire, tous les hommes la trouverent fort simple; mais plusieurs femmes témoignerent de l'étonnement de ce que le Chevalier D*** ne s'étoit pas battu; entr'autres, Madame de Senanges, qui, avec cet air capable & cette voix aigre que vous lui connoissez, s'écria : que

cela étoit *étrange*, *inoui*; & que fi le Chevalier étoit fon frere, ou fon ami, affurément elle ne lui cacheroit pas fon opinion là-deffus. Ce difcours s'adreffoit au Vicomte de Blezac, qui, n'ofant l'approuver ouvertement, fe contenta de fourire, en faifant une mine très-équivoque. Alors, on fe mit à chuchotter, on reprit l'hiftoire pour la conter à demi bas, d'une maniere toute différente : chacun y ajouta tous les *ouï dires* qu'il avoit pu recueillir. Pendant un quart-d'heure, l'on n'entendit plus dans la chambre que ces exclamations : *Cela eft incroyable*, *cela n'a pas de nom*, &c. Enfin, il eft décidé que le Chevalier D*** doit fe battre, ou qu'il eft un poltron. Le lendemain il apprend cet arrêt, il le trouve ce qu'il eft, c'eft-à-dire atroce & abfurde; mais il n'avoit pas deux partis à prendre : il va trouver le Comte de C***, & part avec lui pour aller fe battre fur les frontieres. Le pauvre Chevalier a reçu trois coups d'épée, dont il a été à la mort; mais enfin il eft hors de danger, & revient inceffamment. Voilà pourtant le fruit du bavardage de trois ou quatre femmes auffi inconfidérées que méchantes! Elles entendent bien mal leurs intérêts, en fe permettant de parler auffi légérement fur la conduite des hommes : car ces derniers peuvent fi facilement s'en venger! Il eft bien plus aifé d'accufer avec vraifemblance une femme honnête d'avoir un amant, qu'il ne l'eft de faire paffer un homme brave

pour un poltron; & en vérité, nous ne devons pas nous étonner d'être aussi souvent calomniées par les hommes, quand nous les traitons nous-mêmes avec si peu de ménagement. Adieu, ma chere amie; il y a déja deux grands mois que nous sommes séparées : vous dites de fort jolies choses sur l'absence; mais pour moi je ne puis la trouver qu'insupportable, lorsqu'elle me prive de vous. — Envoyez-moi donc la description de votre Château.

LETTRE IX.

Réponse de la Baronne.

Vos réflexions sur l'aventure du Chevalier sont très-justes : ce n'est pas la premiere de ce genre dont j'aie entendu parler; & comme vous le dites, les femmes qui se permettent de déchirer la réputation des hommes, & qui les accusent de manquer de courage, ou de délicatesse au jeu, méritent bien le peu d'égards qu'elles en obtiennent.

Vous voulez donc, ma chere amie, que je vous donne une idée générale de mon plan d'éducation. Mon premier principe est qu'il faut employer tous ses soins à préserver son éleve d'un défaut commun presque à toutes les femmes, & qui en entraîne tant d'autres; la coquetterie. Vous dites, ma chere amie, que vous avez été

coquette; & c'eft une prétention fort mal fondée : les perfonnes avec lefquelles vous avez vécu, le mauvais exemple, la mode ont pu vous en donner l'apparence; mais vous ne l'étiez que par caprice & par accès, & point par caractere, puifque vous avez confervé un efprit jufte & un bon cœur. Ce vice odieux rétrécit l'efprit, le rend fufceptible des miferes les plus ridicules; il éteint la fenfibilité, & conduit aux plus affreux égarements. Une coquette n'a ni principes, ni vertus; elle fe fait un jeu cruel d'infpirer des fentiments qu'elle eft décidée à ne partager jamais; troubler l'union fortunée de deux cœurs tendres & paifibles, n'eft qu'une de fes moins coupables fantaifies : livrée tour-à-tour au dépit, à la jaloufie la plus baffe, elle veut tout fubjuguer, & facrifie fans remords à cette prétention abfurde les bienféances & l'honnêteté. Cette paffion factice produite par le defféchement du cœur & le déréglement de l'imagination, quand elle eft pouffée au dernier excès, n'a point de frein qui puiffe l'arrêter. Avec de l'adreffe on conduira toujours une coquette au-delà des bornes qu'elle s'eft prefcrites; il ne s'agit que de piquer, d'irriter fon orgueil, & d'être à la mode : froide & ftérile victoire, qui ne vaut pas les foins qu'elle coûte! Il y a des vices pour lefquels il faut infpirer de l'horreur; il y en a d'autres fur lefquels il ne faut que jetter du ridicule : c'eft le moyen le plus certain de fe préferver

de ceux que la corruption générale & l'usage ont rendu communs. La coquetterie est de ce nombre ; persuadez à votre éleve qu'on s'amuse d'une coquette, qu'on s'en moque, qu'on la méprise en la louant, & vous aurez tout gagné. Qu'elle ne soit point éblouie des succès apparents du rôle, & elle sentira facilement combien il est odieux. Sur-tout empêchez-la de croire que le premier de tous les avantages est d'être belle ; gardez-vous bien d'établir cette vérité par des maximes qui l'ennuieroient sans la convaincre : mais ne vantez jamais avec chaleur devant elle que les charmes de l'esprit & du caractere, & vous la rendrez honnête par systême & par penchant. L'éducation des hommes & celle des femmes a cette ressemblance, qu'il est essentiel de tourner leur vanité sur des objets solides ; mais elle differe d'ailleurs sur presque tous les autres points. On doit éviter avec soin d'enflammer l'imagination des femmes, & d'exalter leurs têtes ; elles sont nées pour une vie monotone & dépendante. Il leur faut de la raison, de la douceur, de la sensibilité, des ressources contre le désœuvrement & l'ennui, des goûts modérés, & point de passions. Le génie est pour elles un don inutile & dangereux ; il les sort de leur état, ou ne peut servir qu'à leur en faire connoître les désagréments. L'amour les égare, l'ambition ne les conduit qu'à l'intrigue. Le goût des sciences les singularise, les arrache à la

simplicité de leurs devoirs domestiques, & à la société dont elles sont l'ornement. Faites pour conduire une maison, pour élever des enfants, pour dépendre d'un maître qui demandera tour-à-tour des conseils & de l'obéissance, il faut donc qu'elles ayent de l'ordre, de la patience, de la prudence, un esprit juste & sain; qu'elles ne soient étrangeres à aucun genre de connoissance, afin qu'elles puissent se mêler avec agrément à toute espece de conversation; qu'elles possedent tous les talents agréables; qu'elles ayent du goût pour la lecture; qu'elles réfléchissent sans disserter, & sachent aimer sans emportement.

Rousseau veut qu'on ne corrige pas *l'esprit de ruse naturel aux femmes*, parce qu'elles en auront besoin pour captiver les hommes dont elles dépendent. On en pourroit dire autant de beaucoup d'autres défauts, par exemple de la dissimulation, si odieuse par elle-même, & si nécessaire quelquefois; le mensonge même n'a-t-il pas souvent son utilité? Mais pour une occasion où le vice pourroit servir, dans combien d'autres est-il nuisible! il n'y a de sûr que l'usage constant de la vertu. D'ailleurs, les vices produits par les passions, ne doivent pas inspirer autant de mépris que ceux auxquels nous nous livrons volontairement par une basse combinaison sur nos intérêts personnels; & ces derniers prouvent trop la corruption de l'esprit & l'avilissement de l'ame, pour qu'on les

puisse excuser. Enfin, une femme artificieuse saura gouverner un mari foible & borné, dont elle auroit même pu, sans ce défaut, obtenir la confiance d'une maniere plus solide; mais jamais elle ne jouira de l'attachement & de l'estime d'un homme de mérite.

Vous me demandez la description de mon château; je suis sûre qu'en vous la faisant, je vais m'exposer à toutes *vos moqueries* : mais n'importe, vous le voulez, il faut vous satisfaire. Montaigne dit : „ Comme les pas que nous employons à „ nous promener dans une galerie, quoi„ qu'il y en ait trois fois autant, ne nous „ lassent pas comme ceux que nous met„ tons à quelque chemin désigné; aussi „ notre leçon se passant, comme par ren„ contre, sans obligation de temps & de „ lieu, & se mêlant à toutes nos actions, se „ coulera sans se faire sentir (1)... &c." Souvenez-vous de ce passage en lisant ma description.

---

(1) » On peut dire généralement, que les lu» mieres des enfants étant toujours très-dépen» dantes des sens, il faut, autant qu'il est pos» sible, attacher aux sens les instructions qu'on » leur donne, & les faire entrer non-seulement » par l'ouïe, mais aussi par la vue; n'y ayant » point de sens qui fasse une plus vive impres» sion sur l'esprit, & qui forme des idées plus » nettes & plus distinctes ". *Education d'un Prince, seconde partie, par Chanteresne:* On parlera ailleurs de cet Ouvrage avec détail.

Nous habitons le rez-de-chaussée : on entre d'abord dans un vestibule qui conduit à une salle à manger éclairée par le plafond, & dont les peintures à fresque représentent les métamorphoses d'Ovide : après cette piece, on trouve un très-beau sallon de forme quarrée donnant sur le jardin ; ce sallon a pour tapisserie la Chronologie de l'Histoire Romaine peinte à l'huile sur de grandes toiles montées sur des chassis. On y voit d'abord les médaillons des sept Rois de Rome, ensuite les plus grands hommes qui ayent illustré la République, & tous les Empereurs jusqu'à Constantin. Le côté qui fait face à celui-ci, contient les Dames Romaines les plus célebres du temps des Rois & de la République ; Lucrece, Clélie, Cornélie, Porcie, &c. & toutes les Impératrices jusqu'à Constantin. Les deux autres façades du sallon représentent quelques traits choisis de l'Histoire Romaine. Le fond de la tapisserie est peint en bleu, les médaillons le sont en grisaille imitant le bas-relief; ce qui produit à la vue l'effet le plus agréable : on ne voit de chaque figure que le profil ; presque tous ont la ressemblance de l'Empereur ou de l'Impératrice qu'ils représentent ; car ils ont été dessinés d'après les médailles qui nous restent d'eux. Autour de chaque profil est écrit en grosses lettres le nom du personnage, & l'année dans laquelle il mourut. Vous conviendrez que cette tapisserie est plus instructive que du damas, &

j'ajouterai avec vérité qu'elle est cent fois plus agréable, qu'elle ne coûte pas plus cher, & qu'elle durera éternellement (1): les dessus-de-portes représentent aussi des sujets tirés de l'Histoire Romaine. A droite & à gauche de ce sallon se trouvent deux aîles qui forment l'appartement de M. d'Almane & le mien; j'occupe la droite: en sortant de ce sallon, on entre dans une longue galerie, dont la tapisserie, peinte comme celle de la piece précédente, représente toujours, suivant l'ordre chronologique, les plus grands hommes de l'Histoire des Grecs, & quelques traits choisis de la même histoire. Au bout de cette galerie se trouve ma chambre à coucher; une partie de l'Histoire sainte y est peinte de la même maniere. La chambre de ma fille est à côté de la mienne; elle est tapissée d'un papier bleu anglois, orné de cent vingt petits tableaux peints à la Gouache, qui représentent des sujets tirés de l'Histoire de France; ces tableaux peuvent se décrocher, & j'ai moi-même écrit, derriere, l'explication de ce qu'ils contiennent (2). J'ai, outre tout cela, des bains,

(1) Cette tapisserie, telle qu'on vient de la décrire, parfaitement bien exécutée & dessinée en grande partie d'après les médailles antiques, n'a coûté que neuf cents francs.

(2) Quand on voudra faire faire une grande quantité de ces gouaches coloriées, on trouvera des Artistes qui, à leurs moments perdus, les

& un cabinet d'étude, dont une moitié en bibliotheque contient à-peu-près quatre cents volumes; & l'autre, occupée par des armoires, offre quelques minéraux, quelques madrepores, & une très-jolie collection de coquilles. Ce cabinet donne sur un petit jardin de plantes usuelles classées avec ordre, ayant toutes leur étiquette, & dont j'ai seule la clef. L'appartement de M. d'Almane est absolument distribué comme le mien; ainsi je ne vous parlerai que de ses tapisseries. Celles de sa galerie représentent tous les Rois & toutes les Reines de France, & plusieurs grands hommes. Chaque Ministre auquel la France a dû quelques années de gloire, & surtout de bonheur, est placé dans le médaillon de son Roi; cette association honore également l'un & l'autre. Henri IV en paroît plus grand, quand il est à côté de Sully; car le mérite d'avoir su choisir un tel Ministre, suffiroit seul pour immortaliser un Prince. La chambre de M. d'Almane & celle de mon fils, sont décorées & remplies par différents objets relatifs à l'art militaire, des dessins de fortifications; des plans en reliefs, &c. Un cabinet contenant des livres, des globes,

exécuteront parfaitement (si on leur donne du temps), pour dix-huit francs piece, avec les verres & tout encadrés. Si l'on ne desire pas qu'ils soient très-finis, il est fort possible de les avoir encore à meilleur marché.

des ſpheres, eſt la derniere piece de cet appartement. Quand nous voulons faire parcourir à nos enfants tous ces tableaux hiſtoriques, ſuivant un ordre chronologique, nous partons de ma chambre à coucher qui repréſente l'Hiſtoire ſainte (la premiere de toutes, puiſqu'elle commence à la création du monde); de-là nous entrons dans ma galerie, où nous trouvons l'Hiſtoire ancienne; nous arrivons dans le ſallon qui contient l'Hiſtoire Romaine, & nous finiſſons par la galerie de M. d'Almane où vous avez vu l'Hiſtoire de France. A l'égard de la mythologie, nous la trouvons dans la ſalle à manger, & elle fait ordinairement le ſujet de la converſation pendant tout le dîner. L'étage au-deſſus de celui-ci, conſiſte en cinq ou ſix petits appartements à donner, & au dernier étage ſont logés la plupart de nos gens. Les murs de l'eſcalier qui conduit à tout cela, ſont entiérement recouverts de grandes cartes de géographie, ainſi que ceux des corridors; ce qui forme un atlas complet. Nous ſuppoſons le midi au rez-de-chauſſée, & le nord au dernier étage, & nous avons poſé les cartes en conſéquence : petite attention qui ne peut que mieux placer dans la tête des enfants l'idée des poſitions. Tous les meubles de ma maiſon ſont en toile, toutes les ſculptures ſimples & en blanc de doreur, les lambris de l'eſcalier & le corridor du premier étage ſont revêtus en marbre blanc, & layés tous les

jours ainsi que les marches de l'escalier, & toutes les cheminées qui sont de marbre. Sur la porte d'entrée du vestibule ces mots sont écrits : „ *True happiness is of a reti-* „ *red nature, and an ennemy to pomp and* „ *noise* (1) ". Outre toutes les tapisseries historiques dont je viens de vous parler, j'ai encore dans un garde-meuble six grands paravents peints aussi, & qui donnent une idée de la chronologie des Histoires d'Angleterre, d'Espagne, de Portugal, d'Allemagne, de Malthe & des Turcs. J'ai d'ailleurs une très-grande provision de petits écrans de main, tous géographiques, de cartes anciennes & modernes, & sur le revers desquels j'ai fait écrire en Anglois ou en Italien une claire & courte description historique des pays représentés sur la carte. A l'égard des jardins, ils sont aussi de la plus grande simplicité : nous avons conservé un petit bois & deux grandes allées de maronniers qui forment un majestueux ombrage à cent pas du château ; & d'ailleurs toutes les charmilles ont été arrachées, entr'autres un labyrinthe qui faisoit depuis trente ans l'admiration de la Province : de grands tapis de gazon, & de jeunes plantations d'arbres étrangers, n'obtiennent pas autant d'éloges de nos voisins ; mais offrent des

(1) Le vrai bonheur ne se trouve que dans la solitude ; il fuit la pompe & le bruit. *Le Spectateur, premier volume.*

promenades infiniment plus agréables. Vous m'avez souvent entendu critiquer les montagnes dans les jardins ; je les trouve toujours fort désagréables à la vue, quand elles ne sont pas imposantes par la prodigieuse élévation qui peut seule leur donner cette majesté qui frappe l'imagination. Cependant j'en ai trois petites dans mon parc, non pour le plaisir de mes yeux, mais pour les faire gravir à mes enfants ; car cette espece d'exercice les amuse, les fortifie, & est excellent pour eux.

Je ne vous ai point encore parlé de mes voisins : je ne suis liée particuliérement qu'avec Madame la Comtesse de Valmont, qui demeure à deux lieues de B... ; elle n'a qu'un fils, âgé de 12 ans, qu'elle aime avec une tendresse, qui, dès le premier moment, m'a prévenue en sa faveur. Elle est d'ailleurs belle & jeune encore, & elle a dans son maintien & dans sa maniere de s'exprimer, une noblesse & en même-temps une simplicité & une négligence qui donnent à ses moindres actions de la grace & de l'intérêt. Elle a de l'esprit & de l'instruction ; elle parle peu, non par timidité, mais par indolence ; & elle n'a jamais le desir de briller ou de fixer l'attention. Elle est sœur de Madame d'Olsy, que vous avez sûrement rencontrée dans le monde, & qui donnoit tant de bals il y a dix ans : elle a encore une autre sœur Religieuse. Son pere, M. d'Aimery, est un savant, à ce que dit M. d'Almane. Depuis la mort d'un

fils unique qu'il adoroit, il s'est retiré dans cette Province; il loge chez Madame de Valmont, celle de ses filles qu'il aime le mieux. Il est fort triste & fort distrait; mais sa conversation, toujours sérieuse, est souvent instructive & quelquefois très-agréable. M. de Valmont n'a ni l'esprit & les graces de sa femme, ni le mérite de son beau-pere; il joue parfaitement au battoir, au billard & au volant; il tire supérieurement, & aime la chasse avec passion; il a une gaieté un peu bruyante: mais il a un visage si épanoui & si frais, & auquel le rire va si bien; il a l'air si content de tout, il a tant de franchise, de naturel & de bonhommie, qu'il est impossible de le trouver importun, & de n'avoir pas pour lui de la bienveillance. Mais je m'apperçois, ma chere amie, trop tard pour vous peut-être, que je viens d'écrire un volume. Adieu; si vous ne me faites pas une réponse de quatre pages au moins, je n'oserai plus vous envoyer de lettres aussi démesurément longues; & sur-tout, point de ce petit papier que vous aimez tant: gardez-le pour vos amies de Paris; pour moi je suis fort mécontente quand je reconnois votre écriture sur ces jolies petites enveloppes toutes faites, dont votre écritoire est remplie.

Je vous prie de me parler un peu de Madame d'Ostalis: mandez-moi si vous la voyez souvent, & si mon absence ne lui fait pas négliger ses talents.

LETTRE X.

Réponse de la Vicomtesse.

Oh quelle peinture vous faites de la coquetterie ! Elle me guérit de mes prétentions à cet égard. Non, je ne me vanterai plus d'avoir été coquette, & je me repentirai, toute ma vie, d'en avoir eu quelquefois l'apparence. Vous m'avez réellement fait une profonde impression ; mais pourquoi ne me difiez-vous pas tout cela quand j'avois vingt ans ? Ma conversion alors vous auroit fait beaucoup plus d'honneur, & m'eût épargné bien des peines. Enfin, je n'étois coquette qu'à demi : vous me le dites, & je l'ai toujours pensé ; mais en êtes-vous bien sûre ? En vérité, vous avez troublé ma conscience : de grace, ne me parlez jamais de coquetterie : oh la vilaine chose !... Si vous saviez dans quelle disposition j'étois lorsque j'ai reçu votre lettre !... Si vous saviez ce qui m'arrive !... j'étois peut-être sur le bord d'*un précipice*, & vous m'en avez arrachée. Je vois d'ici votre étonnement ; je ne puis rien vous cacher, vous ne l'ignorez pas... Mais quelle confidence !... N'importe, vous êtes si indulgente ! supérieure aux foiblesses de votre sexe, vous savez les excuser toutes : écoutez-moi donc, & jugez, par l'aveu que je vais vous faire,

du service que vous m'avez rendu. Je ne vous parlerai point de mes principes, vous les connoissez, & vous êtes bien sûre que si j'ai quelques étourderies à me reprocher, du moins mon cœur est pur. J'ai fait assez de fausses démarches pour qu'on ait pu dire quelquefois que j'avois un amant, mais jamais on ne l'a pensé; & depuis plusieurs années il est généralement reçu que le fond de ma conduite a toujours été irréprochable : car le monde, juge léger & pourtant impartial, se rétracte avec autant de bonne foi qu'il condamne facilement. Eh bien ! ma chere amie, puisqu'enfin il faut venir au fait, eh bien, je croyois à trente-un ans n'avoir plus rien à craindre, ni de la calomnie, ni de la coquetterie, ni des hommes; je respirois, je me disois : j'ai conservé ma réputation, cela est bien heureux!... J'ai passé l'âge où elle peut recevoir des atteintes dangereuses, & c'est une bonne chose à retrouver quand on n'est plus de la premiere jeunesse; me voilà au port, j'en suis charmée... Point du tout; c'est que M. de Merville que vous avez laissé si occupé de Madame de C***, M. de Merville, tout d'un coup, je ne sais comment, s'avise de devenir amoureux de moi. Je n'ai jamais pu supporter sa tournure; mais il est jeune, à la mode, il me sacrifie une femme de vingt-trois ans.... Mon cœur reste entiérement libre; cependant je souffre ses soins, je le reçois chez moi, & je me pro-

mets de mettre tout en œuvre pour achever de lui tourner la tête. Ce projet à peine étoit formé, lorsque votre derniere lettre arrive : ma surprise ne peut se peindre; chaque trait du tableau que vous tracez d'une coquette, sembloit fait pour moi; chaque mot me parut un reproche; cette phrase sur-tout : *troubler l'union fortunée de deux cœurs tendres & paisibles, n'est qu'une de ses moins coupables fantaisies.* M. de Merville est libre, Madame de C***. est veuve! Je me représente cette derniere au désespoir; je vois un mariage rompu, ma réputation détruite... Enfin, je me trouve un monstre. Je me hais, je déteste M. de Merville, je m'attendris sur le sort de cette pauvre Madame de C***, & je n'aime plus dans le monde qu'elle & vous. Il faut vous dire que M. de Merville ne m'avoit point encore ouvertement parlé de ses sentiments, les déclarations sont passées de mode; elles sont si inutiles, on s'entend & l'on se répond si bien sans cela! Il devoit le soir même souper chez moi, ainsi que Madame de C***; il arrive, comme vous le croyez bien, avant tout le monde; j'étois seule, il veut saisir cette occasion favorable, & s'explique enfin de la maniere la plus positive; alors, j'affecte une surprise extrême : c'est un mouvement que nous savons si bien imiter, qu'il n'y a pas un homme qui n'en soit la dupe; & pour achever de convaincre M. de Merville de ma bonne foi, je lui parle de ses engage-

mens avec Madame de C***; je fais d'elle le plus pompeux éloge; je crois même que dans mon enthouſiaſme je vantai ſon eſprit; il falloit pour cela bien de la bonne volonté, vous en conviendrez; mais j'avois tant à réparer! M. de Merville véritablement étonné, confondu en perdant l'eſpérance, perd au même inſtant cette prétendue paſſion qu'il venoit de me dépeindre ſi vive : nous nous faiſons beaucoup de proteſtations d'eſtime; quelques perſonnes arrivent & terminent heureuſement un entretien qui commençoit à devenir auſſi languiſſant que froid. Raccommodée enfin avec moi-même, j'éprouvois une ſatisfaction intérieure, bien préférable à tout ce fol enivrement que peuvent cauſer les ſuccès qui ne flattent que l'amour-propre. J'ai eu d'autant plus de mérite dans cette occaſion, que jamais, je vous l'avouerai, je n'ai eu d'*accès* de coquetterie auſſi vif & auſſi marqué que celui-ci. Expliquez-moi cela, ſi vous pouvez, car pour moi je ne puis le concevoir. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que je ſens trop à préſent les conſéquences de ce vice affreux, pour y retomber jamais : ainſi du moins n'ayez plus d'inquiétudes pour l'avenir, & ſoyez bien ſûre que je ſuis corrigée pour toujours.

La deſcription de votre Château m'a fait grand plaiſir; celle que vous faites des coquettes, m'a ôté, pour long-temps, *cette humeur moqueuſe* que vous ſemblez

craindre; ainsi, pour cette fois, vous ne recevrez que des éloges. D'ailleurs, en vérité, je crois que je ne critiquerai jamais une invention si utile, & qui épargnera à vos enfants l'ennui mortel d'apprendre par cœur, dans des livres, une foule de dates toutes oubliées à vingt ans. Je comprends que cette méthode doit graver la chronologie dans leurs têtes d'une maniere sûre; car l'ordre dans lequel ces médaillons sont placés, & qu'ils ont éternellement devant les yeux, ne doit jamais s'effacer de leur mémoire. Avec plus de dépense il feroit possible de perfectionner encore cette invention, en rendant tous les meubles utiles : les fauteuils & les tapis faits aux Gobelins, pourroient représenter aussi des choses instructives; enfin, quand une tapisserie seroit sue par cœur, on pourroit la faire disparoître pour quelque temps, & la remplacer par une nouvelle : il y a beaucoup de particuliers en état de faire cette dépense; mais cette idée devroit être adoptée par tous les Princes, & sûrement j'enverrai votre description à mon frere; je suis bien certaine qu'il en fera usage pour son éleve. J'ai quelques doutes à vous proposer sur l'article de votre lettre qui concerne les femmes: il me semble que vous les jugez trop d'après vous, & que vous en exigez une réunion de qualités, d'agréments & de talents, qui ne peut jamais être le partage que d'un très-petit nombre. Vous voulez qu'une

femme ait une raiſon ſolide, toutes les vertus eſſentielles, un eſprit orné, une teinture ſuperficielle, mais générale, des ſciences, tous les talents agréables, qu'elle ſache pluſieurs langues, qu'elle n'ait ni pédanterie, ni prétentions, & qu'enfin elle conduiſe ſa maiſon comme une *bonne ménagere* qui n'auroit pas d'autre mérite. Je crois bien que ſi votre éleve eſt née avec un eſprit ſupérieur, vous en pourrez faire cet être accompli; mais l'eſpérez-vous, ſi elle n'a qu'un eſprit commun & une mémoire ordinaire? Il me ſemble qu'un plan d'éducation ne doit être fait ni pour les prodiges, ni pour les monſtres: la ſtupidité & l'atrocité ſont auſſi rares que l'héroïſme & le génie; mais c'eſt pour la médiocrité qu'il faut travailler; car c'eſt ſur elle qu'il faut compter. A l'égard des talents, n'eſt-il pas néceſſaire que des diſpoſitions naturelles ſecondent vos ſoins? J'ai eu des maîtres dans tous les genres; j'ai appris dix ans l'arithmétique, la géographie, l'hiſtoire, la muſique; j'ai joué du claveſſin, j'ai deſſiné; & je n'ai jamais ſu un mot de tout cela. J'avois de la diſpoſition pour la danſe, & ſix mois de lecons m'ont rendue une des meilleures danſeuſes de la ſociété. D'ailleurs, j'ai peine à croire que le temps prodigieux qu'on eſt forcé de donner à cette eſpece d'étude, ne nuiſe pas infiniment au développement de qualités plus eſſentielles. Je ſais bien qu'on peut vous citer comme un exem-

ple du contraire; mais je ne parle qu'en général: vous voulez sur-tout cultiver l'esprit & former le cœur de votre fille; comment le pourrez-vous si elle apprend à broder, à dessiner, à danser, à chanter, & à jouer de plusieurs instruments ? Enfin, vous avez le projet de lui apprendre tant de choses, que j'en suis effrayée pour sa santé, & je ne puis me persuader qu'une telle application ne soit pas très-dangereuse pour un enfant.

Vous desirez que je vous parle de Madame d'Ostalis; je n'ai que du bien à vous en dire : elle se conduit toujours avec autant de prudence que si elle étoit sous vos yeux, & elle est aussi distinguée par sa réputation que par sa figure & ses agréments. Elle a une égalité & une douceur inaltérables, un naturel charmant, & une certaine *sérénité* qui fait plaisir à contempler, parce qu'on sent qu'elle vient du calme parfait de ses passions & de la pureté de son ame. Toutes les femmes lui pardonnent ses talents & sa beauté, en faveur de sa simplicité & de sa modestie; & les hommes, malgré sa jeunesse, la respectent véritablement, parce qu'elle n'a ni pruderie, ni la moindre apparence de coquetterie. Elle passe sa vie chez moi, sur-tout pour parler de vous; elle vous aime avec une tendresse qui me la rendroit chere, quand elle n'auroit pas d'autre mérite. Hier nous avons soupé en famille; il y eut une grave partie de réversis; les joueurs étoient Ma-

dame d'Oſtalis, ſon mari, la Marquiſe Amélie, & ma fille. La partie, comme vous le croyez bien, a été un peu bruyante; les quinolas forcés ont cauſé des cris, un train dont vous ne pouvez vous former une idée. Madame d'Oſtalis, malgré ſa tranquillité, a été toute auſſi mauvaiſe joueuſe que les autres, & elle a quitté le jeu avec un enrouement qui a duré toute la ſoirée. Elle eſt gaie bien franchement, & d'une maniere bien aimable. Elle eſt fort inquiete dans ce moment, on croit qu'elle eſt groſſe : il faudroit alors qu'elle renonçât au voyage de Languedoc; ce qui la mettroit au déſeſpoir. M. d'Oſtalis qui deſire paſſionnément un garçon, ne partage point du tout ſon chagrin à cet égard, & cette diverſité de ſentiment a déja cauſé plus d'une querelle; mais vous imaginez bien que l'aigreur ne s'y mêle jamais.

Adieu, ma chere amie; j'eſpere que vous ne vous plaindrez pas de mon petit papier, & que vous trouverez celui-ci ſuffiſamment grand : vous n'aurez plus de ces petites enveloppes toutes faites, qui vous déplaiſent; je ſais en effet où les placer mieux. Je voulois l'autre jour faire une réponſe à une femme dont je ne me ſoucie point, qui ne m'aime pas, & je n'avois à lui dire que de ces phraſes d'uſage que tout le monde ſait par cœur. Par diſtraction, je cachetai une de ces enveloppes ſans rien écrire dedans, & je la lui envoyai; quand j'ai ſu cette étourderie, j'ai penſé que mon

billet valoit au moins le sien, & j'ai desiré qu'on établît l'usage d'envoyer ainsi des billets blancs, comme on se fait écrire, au-lieu de rendre soi-même la visite. Il y a tant de billets qui ne disent pas plus de choses que le nom qu'on trouve sur sa liste! Il est vrai qu'il existe quelques femmes qui ont de rares talents pour ce genre d'écrire, & qui possedent au suprême degré *l'éloquence du billet* : Madame F..., par exemple, est persuadée que les siens passeront tous à la postérité; cela seroit juste, car ils lui donnent assez de peines pour mériter cet honneur : le sujet le plus simple devient brillant entre ses mains. Elle m'a écrit il y a huit jours des choses charmantes pour s'excuser de souper chez moi, parce qu'elle étoit enrhumée; mais hier j'ai reçu encore un billet d'elle, qui surpasse tous les autres : il s'agissoit de me demander ma loge à la comédie Italienne; ce fond ne paroît pas devoir fournir des idées bien neuves & bien saillantes : eh bien, graces, gaieté, sentiment, délicatesse, elle avoit mis de tout cela dans un billet de huit lignes! Je me suis sentie piquée d'une noble émulation; j'ai voulu m'essayer dans ce genre; mais, à ma confusion, j'ai eu beau méditer, beau rêver, il ne m'est jamais venu dans la tête que le fait, c'est-à-dire : „ Que j'étois „ bien fâchée d'avoir rendu ma loge, „ puisqu'elle la desiroit". Et j'ai envoyé, en soupirant, cette plate réponse, qui m'a certainement

certainement perdue dans son esprit. Adieu donc, ma chere amie; embrassez pour moi bien tendrement la charmante petite Adele. Constance, qui parle de vous sans cesse, m'a priée *de vous écrire un baiser de sa part*; elle devient tous les jours plus aimable & plus jolie; elle a été un peu malade, mais elle se porte à merveille à présent. A propos de cela, je vous demande en grace de me communiquer vos idées sur l'éducation physique des enfants. Je ne suis pas contente de la santé de ma fille aînée; je crois qu'elle a été élevée trop délicatement, & trop purgée dans son enfance: quel régime suivez-vous pour Adele, & que pensez-vous de la méthode de J. J. Rousseau?

LETTRE XI.

Réponse de la Baronne.

M. de Merville, vous inspirer le mouvement de coquetterie le plus vif que vous ayez jamais éprouvé! Cela peut en effet paroître surprenant. Vous me demandez toujours les raisons de tous vos caprices; c'est me donner, ma chere amie, un peu d'occupation; mais puisque vous l'exigez, voici les réflexions que votre aventure m'a fait faire. Je crois qu'il y a une époque très-dangereuse pour les femmes qui ne sont pas entiérement exemptes de

coquetterie : c'eſt l'inſtant où, toujours belles, mais n'ayant plus ni l'éclat, ni la fraîcheur de la jeuneſſe, elles ont ceſſé d'être citées pour la figure, & ne produiſent plus d'effet marqué; enfin, le moment où l'on dit d'une femme : *elle eſt encore bien jolie!* cet *encore* gâte bien l'éloge. Il commence à votre âge, & finit à trente-cinq ou trente-ſix ans; car alors on n'eſt plus regardée, & ſouvent même ce malheur arrive beaucoup plutôt. Il me paroît donc aſſez naturel qu'une femme de trente ans, qui n'eſt plus ſuivie de la foule empreſſée dont elle étoit environnée quelques années auparavant, attache un plus grand prix aux hommages dont elle eſt encore l'objet. Jadis elle trouvoit tout ſimple qu'on fût amoureux d'elle; maintenant elle en eſt preſque reconnoiſſante : elle ſait que ce n'eſt plus par air qu'elle eſt recherchée; cet empire brillant que lui donnoit la mode, eſt anéanti ſans retour : c'eſt une Reine détrônée qui n'a plus de courtiſans, & qui n'en eſt que plus touchée des ſentimens qu'on lui témoigne. Elle a renoncé à la gloire de tourner vingt têtes à la fois; mais il lui reſte l'eſpoir d'inſpirer encore une paſſion violente; elle ne manquera pas de ſuppoſer cette paſſion au premier homme qui s'aviſera de paroître occupé d'elle. Quel que ſoit cet amant, il flattera plus ſon amour-propre que tous ceux de ſa jeuneſſe. Combien le rend précieux l'idée

fâcheuse qu'il est peut-être le dernier qu'on enchaînera ! quels ménagements on lui doit ! C'est alors que la coquetterie met en œuvre tout ce qu'elle a d'artifice & d'adresse; c'est alors qu'on ne sauroit s'empêcher de vouloir jouir de son triomphe, & qu'on brûle de l'étaler à tous les yeux; & c'est alors enfin, que cet amant, s'il n'est pas un imbécille, peut, sans être aimé, ravir à cette femme & sa réputation & tout le repos de sa vie. Ce tableau offre à-peu-près l'histoire de Madame de ****, que nous avons vue si jolie, si à la mode, si dédaigneuse pour les amants qu'elle avoit l'art d'attirer sans paroître s'en soucier, & qui, ayant conservé long-temps une assez bonne réputation pour une coquette, la perdit tout-à-coup à trente-deux ans, pour l'homme du monde qui pouvoit le moins justifier un semblable égarement. Voilà, ma chere amie, une partie de mes idées sur ce sujet. Comme je ne parle point par expérience, je puis me tromper; jugez-en : vous êtes si bien en état de décider si mes conjectures sont vraies ou fausses, que je m'en rapporte entiérement à vous. Je ne suis pas surprise que vous ayez éprouvé mille fois plus de satisfaction à rendre M. de Merville à cette pauvre Madame de C***, que vous n'en aviez trouvé à le lui enlever. Les jouissances de l'amour-propre aussi passageres que vaines, ne sauroient laisser de profondes traces; elles ne sont produites que par l'i-

magination, dont tout le feu s'éteint, si l'attrait de la nouveauté ne le rallume. Les plaisirs du cœur, moins tumultueux, mais plus doux & plus durables, peuvent seuls assurer notre félicité. Tout ce qui n'a point touché notre ame, ne nous laisse qu'un foible souvenir, qui même, loin de nous charmer, souvent nous importune. Croyez-vous qu'une vieille coquette, en se retraçant les plus brillants succès de sa jeunesse, n'éprouve pas plus de regrets que de plaisirs? Regrets d'autant plus amers, qu'ils sont honteux & qu'il faut les dissimuler, tandis que le souvenir d'une action vertueuse est à jamais pour nous une source inépuisable de satisfaction!

A présent, ma chere amie, je vais tâcher de répondre aux objections que vous me faites sur mes principes d'éducation. Vous ne pouvez concevoir comment il me sera possible de cultiver l'esprit de mon éleve, de former son cœur, & en même-temps de lui donner tous les talents agréables. En effet, si vous supposez que mon espérance soit de voir Adele à douze ans, excellente musicienne, jouant de plusieurs instruments, sachant l'histoire, la géographie, la mythologie, connoissant une partie de nos meilleurs Ouvrages, &c.; si vous imaginez cela, vos réflexions sont parfaitement justes; mais si tel étoit mon plan, je n'aurois fait qu'adopter celui qui est généralement suivi, & dont le peu de succès a si bien prouvé, jusqu'ici, qu'il

en falloit chercher un autre. Le principal défaut de tous les instituteurs, est, comme l'observe Rousseau, de s'attacher moins à former leurs éleves, qu'à les faire briller; de leur donner, dans cette intention, des connoissances qui ne peuvent convenir à leur âge; enfin, de surcharger leur mémoire, non de choses solides, mais de mots qui n'ont pour la plupart aucun sens pour eux. Adele, à douze ans, bien-loin d'être un prodige, paroîtra peut-être à de certaines gens, infiniment moins instruite que beaucoup d'autres enfants de son âge; elle ne connoîtra pas un seul des Livres que toutes les jeunes personnes savent par cœur; elle n'aura jamais lu les Fables de la Fontaine, Télemaque, les Lettres de Madame de Sévigné, & les Théâtres de Corneille, de Racine, de Crébillon & de Voltaire, &c. N'est-il pas absurde de mettre tous ces chefs-d'œuvres entre les mains d'un enfant qui n'y peut rien comprendre, & de le priver par-là du plaisir de les lire un jour avec sa raison, pour la premiere fois? Adele, à douze ans, ne sera en état, ni de bien faire un extrait, ni d'écrire une jolie lettre, ni de m'aider à faire les honneurs de ma maison. Elle aura peu d'idées, mais n'en aura pas une fausse; elle déchiffrera bien la musique, jouera de plusieurs instruments, & dessinera d'une maniere surprenante pour son âge, sans supercherie, & sans que son maître, en retouchant ses ouvrages, lui apprenne à men-

tir au-lieu de lui montrer à dessiner. Elle ne saura d'histoire, de mythologie & de géographie, que ce qu'elle en aura pu apprendre par nos tapisseries, la conversation, & d'autres moyens encore dont je vous parlerai par la suite; & je crois qu'à cet égard, elle sera plus instruite que les enfants ne le sont communément. Elle aura beaucoup d'autres connoissances qu'on ne lui découvrira qu'en vivant avec elle, & qu'elle n'aura acquises qu'en s'amusant. Pour que vous puissiez vous en former une idée, il est nécessaire que j'entre dans quelques détails qui pourront en même-temps vous donner l'intelligence de toute ma méthode. Tous les enfants, en général, sont nés avec assez de mémoire pour retenir une prodigieuse quantité de choses utiles, si jamais on ne leur en apprenoit de superflues, & si toujours on fixoit leur attention. Je ne connois que deux moyens pour arriver à ce but, de ne leur dire que ce qu'ils peuvent comprendre, & de ne jamais négliger une occasion de leur donner un genre d'instruction à leur portée, quel qu'il soit. Par exemple, il est si facile de rendre presque tous leurs jeux utiles! L'idée de mes tapisseries m'a donné celle des lanternes magiques historiques; j'ai fait faire environ quatre ou cinq cents verres qui représentent des sujets tirés de l'histoire; nous avons la récréation de la lanterne magique, quatre fois par semaine. Je me charge de la montrer, ce que je

fais presque toujours en Anglois : je donne ainsi, sans qu'on s'en doute, deux leçons à la fois ; & comme les tableaux changent souvent, je vous assure qu'Adele & Théodore se divertissent infiniment davantage de ma lanterne magique, que les enfants qui ne voyent jamais que *M. le Soleil*, *Madame la Lune*, *l'Enfant prodigue*, se ruinant avec des filles, un *Servante* buvant le vin qu'elle a tiré, & *le Mitron* arrachant la queue du diable. J'ai substitué aussi à l'amusement favori des enfants, celui de faire des châteaux de cartes, un jeu qui leur donne une idée de l'architecture : j'ai fait faire en petit & en carton, deux maisons & deux palais qui se démontent ; tous les ornements possibles d'architecture s'y trouvent, toutes les pieces sont numérotées, & l'on a écrit sur chacune le nom de l'objet qu'elles représentent : mon fils a d'ailleurs plusieurs châteaux fortifiés ; Adele même s'en amuse quelquefois, ainsi que d'un petit vaisseau charmant, dont Monsieur d'Almane nous explique toutes les parties, au moins une fois par semaine.

A la promenade, nos enfants ne s'exercent encore qu'à sauter, à courir ; dans un an, nous les accoutumerons, ainsi que Rousseau le conseille, à mesurer des yeux un espace quelconque, combien telle allée peut avoir d'arbres, combien telle terrasse a de pots de fleurs, &c. C'est aussi là qu'ils apprendront ce que c'est qu'un

pied, une toise, un arpent, & qu'ils acquerront quelques notions d'agriculture. Mathurin, mon jardinier, sera leur premier maître; il a même déja commencé ses leçons; il nous suit presque toujours dans nos promenades, & nous apprend tous les jours quelque chose de nouveau. Adele & Théodore ont chacun un petit jardin, & Mathurin veut bien les former dans l'art de les cultiver. Dès à présent, nous faisons usage pour eux des jeux de nuit recommandés par Rousseau, afin, en les accoutumant aux ténebres & à l'obscurité, de les préserver à jamais de ces noires idées qui ont tant de pouvoir sur l'imagination. Adele & Théodore, comme tous les enfants, aiment particuliérement à jouer *à la Madame* : ce jeu, par mes soins, est devenu un vrai cours de morale. J'invente les plans; & vous imaginez bien que les petits sujets que je leur donne, ne peuvent développer que des sentiments honnêtes, & qu'une bonne action en forme toujours le dénouement. Le fils de Madame de Valmont se mêle à ces jeux, & très-souvent on m'y donne à moi-même un rôle, que je joue, je vous assure, aussi bien qu'il m'est possible. La poupée même d'Adele ne m'est pas inutile; Adele lui répete les leçons qu'elle reçoit de moi; j'ai toujours une oreille attentive à ces dialogues; si Adele gronde injustement, je me mêle de la conversation, & je lui prouve qu'elle a tort; cet amusement sert

encore à la rendre adroite. Si elle a besoin pour sa poupée d'un tablier, d'un bonnet, d'un ajustement, Mademoiselle Victoire, une de mes femmes, arrive avec des chiffons, & travaille avec Adele pour la poupée. De même, si mon fils brise un chariot, un tambour, &c. on lui donne du carton, les petits outils nécessaires; & avec l'aide de Brunel, un laquais de M. d'Almane, dont vous connoissez l'adresse, il fait lui-même les choses qu'il desire : ce qui le rend à la fois industrieux & patient. Ainsi, vous voyez que loin de les appliquer, de les fatiguer par des leçons, je ne suis occupée qu'à leur procurer des amusements & des joujoux. Le mot *étude* n'est presque jamais prononcé : cependant, il n'y a pas un instant de la journée qui ne leur soit profitable, & certainement il n'existe point d'enfants plus parfaitement heureux. Adele commence à lire la musique, je lui ai déja posé les mains sur une petite harpe : ces différentes études, avec celles de la lecture & du dessin, lui prennent à-peu-près une heure & demie de la journée, & ne se font jamais de suite. J'ai une méthode pour montrer à jouer des instruments à deux parties, que l'expérience m'a démontrée être la plus facile & la plus sûre. La perfection sur la harpe & le clavessin, consiste dans l'égalité des mains; la gauche est toujours inférieure; ce qui ne tient qu'à la maniere dont tous les maîtres enseignent. Avant de mettre

un air ensemble, il faudroit exercer les mains séparément pendant un an, quand l'éléve est dans la premiere enfance, & pendant six mois pour une jeune personne. Il faudroit faire exécuter à chaque main, tour-à-tour, tous les agréments, les roulades & les passages les plus difficiles qui peuvent se rencontrer dans les pieces, en ayant l'attention d'exercer toujours davantage la main gauche, qui, en effet, est naturellement plus lourde & moins forte que la droite. Cette premiere étude, si utile, ne demande de la part de l'enfant, qu'un si léger degré d'attention, qu'elle ne peut la fatiguer; au-lieu que d'exiger d'elle qu'elle apprenne à la fois à déchiffrer la musique, la position de la main, le doigté, & à mettre ensemble un dessus & une basse, est une chose aussi appliquante que difficile & ennuyeuse. D'ailleurs, elle est arrêtée par chaque cadence, chaque agrément; elle barbouille, rompt la mesure, se gâte l'oreille & le goût, & prend bien justement en aversion une étude si désagréable & si fatigante. Pas un maître n'adoptera ma méthode, parce qu'ils ne pourroient, en le suivant, produire, au bout de cinq ou six mois, une écoliere jouant de routine plusieurs pieces, & qu'il faut convenir aussi, que la plupart des parents seroient fort peu satisfaits de voir leur fille, pendant un an, ne répéter que des passages; mais après cet exercice, faites apprendre des pieces à

cette même enfant, &, en moins de trois mois, elle surpassera celle qui apprend depuis trois ans par la méthode ordinaire. Rien n'est plus absurde aussi que d'enseigner les regles de l'accompagnement à un enfant de dix ans. Cette étude est par elle-même très-abstraite, & ne peut convenir qu'à quinze ou seize ans. Toute instruction qu'on ne sauroit acquérir à un âge raisonnable qu'avec une grande application, n'est pas faite pour l'enfance. C'est une vérité si frappante, qu'il seroit superflu de chercher à l'établir par des raisonnements; & cependant dans toutes les éducations, on la perd continuellement de vue. Tous les malheureux enfants ne sont-ils pas accablés, dès l'âge de six ans, de leçons de grammaire, de géométrie, d'astronomie? &c. On prend bien de la peine pour leur enseigner ce qu'ils ne peuvent comprendre, & l'on ne parvient qu'à détruire leur santé, & à leur donner un invincible dégoût pour l'étude. Peut-on rien voir de plus triste, & en même-temps de plus ridicule, qu'un enfant gravement assis devant un bureau, obligé de résoudre un problême, ou d'expliquer le systême du monde?... Dans ce cas, tout ce qu'on peut desirer de mieux pour lui, c'est l'effet opposé au but que l'Instituteur se propose; c'est-à-dire, qu'il ne reste à ce pauvre enfant, de toutes ces occupations, que de l'ignorance & de l'ennui : car s'il comprenoit ce qu'on lui faire dire, il en

mourroit; sa foible constitution ne pourroit résister à une telle application, & ce développement prématuré le conduiroit bientôt au tombeau. Mais revenons à mon Adele, dont ces réflexions m'ont éloignée trop long-temps. Elle apprend aussi à dessiner : je desire sur-tout qu'elle possede supérieurement ce talent charmant, qui convient à tous les âges, & qui offre tant de ressources contre l'ennui. Rousseau veut qu'Emile apprenne à dessiner sans maître : „ Je me garderai bien, dit il, de lui don„ ner un maître à dessiner, qui ne lui don„ neroit à imiter que des imitations, & „ ne le feroit dessiner que sur des dessins ". Rousseau parle ici d'une chose qu'il n'entend point ; il est absolument impossible d'apprendre à bien dessiner, non-seulement sans maître, mais sans un maître excellent : car tout dépend des premiers principes : il ne suffit même pas que le maître en ait de bons, il faut encore qu'il ait un dessin très-pur; car ce n'est qu'en dessinant avec son éleve, & non en le conseillant, qu'il peut lui faire faire de rapides progrès. Il est nécessaire de commencer par copier; il est vrai qu'il ne faut pas trop prolonger ce premier apprentissage, ce seroit perdre son temps; mais au bout d'un an, un bon maître fait toujours dessiner ses éleves d'après la bosse & d'après nature. Voilà, ma chere amie, une partie de mes idées sur la maniere dont on doit enseigner les enfants. A l'égard des dispositions naturel-

les, particuliérement pour les inſtruments, je crois que nous en avons tous d'égales, quand la conformation des mains n'a rien d'extraordinaire. Il eſt certain qu'une main très-petite & très-graſſe, jouera difficilement des inſtruments qui demandent de la force & de l'extenſion, tels que la harpe, le luth & le théorbe; encore avec un peu plus d'étude, on pourroit ſurmonter cet obſtacle. Pourquoi donc, me direz-vous, les talents ſont-ils ſi rares? C'eſt que les enfants ſont mal montrés; c'eſt que les meres ne dirigent point les maîtres, & qu'elles ne donnent à leurs filles que l'exemple de la pareſſe. Comment voulez-vous qu'une jeune perſonne prenne le goût de l'occupation, & deſire acquérir des talents agréables, quand elle voit ſa mere paſſer la moitié de ſa vie à ſa toilette & aux ſpectacles, & l'autre à parfiler, joüer, & recevoir des viſites? Vous n'avez pu apprendre, dites-vous, ni le deſſin, ni la muſique, ni la géographie, &c. Mais avez-vous jamais ſouhaité ſincérement ſavoir une de ces choſes? Non, ſûrement : on ne vous avoit inſpiré que le deſir de briller dans un bal, & vous avez ſu parfaitement danſer en ſix mois : qu'on eût tourné votre amour-propre ſur des objets plus ſolides, vous auriez réuſſi de même. Le réſumé de tout ce que j'ai dit, eſt donc, que le grand point dans l'éducation, eſt de ne point ſe preſſer, de n'apprendre aux enfants que ce qu'ils peuvent compren-

dre; en même-temps, de ne négliger aucune occaſion de leur enſeigner tout ce qui eſt à leur portée, & de ne leur donner pour premieres leçons de morale, que des exemples, & non des préceptes. Je ne vous ai juſqu'ici parlé que de l'enfance; ainſi vous ne connoiſſez encore de mon plan d'éducation, que la partie la moins intéreſſante: mais lorſqu'Adele aura douze ans, mes lettres, peut-être, vous paroîtront moins minucieuſes & moins inſipides.

Il me reſte encore à répondre aux queſtions que vous me faites ſur l'éducation phyſique des enfants. Rouſſeau, dans tous les ſoins qu'il preſcrit à cet égard, n'a fait que ſuivre exactement le ſyſtême de Locke; il eſt vrai qu'il ne le cite pas, mais il le copie littéralement. Le ſage Locke proſcrit les maillots, recommande de ne point vêtir les enfants chaudement, de les accoutumer au grand air, & à ſe laver ſouvent les pieds dans l'eau froide, &c. Cet ouvrage inſpiré par l'amour de l'humanité, eſt d'autant plus eſtimable que l'Auteur, avec un mérite ſupérieur, n'y montre jamais le deſir de briller, & ne paroît occupé que de celui d'être utile; ce livre, traduit dans toutes les langues, quand Emile parut, étoit entre les mains de tout le monde, & n'avoit opéré aucune révolution. La ſageſſe perſuade moins que l'enthouſiaſme, parce qu'elle eſt toujours ſimple dans ſes expreſſions, & qu'elle ne prend

preſque jamais le ton impoſant de l'autorité. Le Philoſophe Anglois ſembloit ne donner que des avis, perſonne en France n'adopta ſa méthode; Rouſſeau répéta les mêmes choſes, mais il ne conſeilla point, il ordonna, & fut obéi. Voici le régime que j'ai obſervé pour Adele, depuis le moment de ſa naiſſance juſqu'à l'âge de trois ans : laver de la tête aux pieds avec de l'eau à peine tiede en hyver, & naturelle en été, en obſervant de frotter avec une éponge; coucher dans un lit aſſez dur, ſans rideaux, n'ayant qu'un béguin de toile, une petite camiſole, une ſeule couverture en hyver & un drap en été; les fenêtres de la chambre preſque toujours ouvertes durant le jour, excepté dans les temps humides; un feu très-modéré pendant le jour, & la nuit entiérement éteint; continuellement au grand air; ne point ſe preſſer de faire marcher; attendre que les jambes ſoient aſſez fortes pour porter le corps ſans peine; une extrême attention à préſerver de l'humidité, & ſur-tout à en garantir les pieds; dès l'inſtant du ſevrage, de l'eau pour toute boiſſon; jamais de crême, ni de bouillie; quelquefois du lait froid, des œufs, des légumes, de la ſoupe graſſe, du fruit, &c. Point de confitures, de bonbons, ni de pâtiſſerie; point de corps baleinés juſqu'à quatre ans; à cet âge, Adele a commencé à en porter de très-minces & très-larges, excepté dans l'été; car alors elle n'a pour tout vête-

ment que sa chemise & une lévite de gaze ou de mousseline, & elle ne met des bas & des souliers pendant les grandes chaleurs, que pour se promener. On a beaucoup blâmé les corps : ils sont en effet pernicieux lorsqu'ils gênent; mais quand ils sont bien faits, loin d'être nuisibles, l'usage d'en porter est également commode & sain. En plaçant bien les épaules, ils ouvrent la poitrine, soutiennent les reins, maintiennent l'estomac dans une situation qui facilite la digestion, & rendent les chûtes moins dangereuses; & ils sont si peu gênants, que tout enfant qui n'est pas trop serré dans son corps, se trouve infiniment plus à son aise que dans un corset. Il n'y a que l'excès du chaud qui puisse les leur rendre incommodes, & alors c'est une vraie barbarie que de les contraindre à en porter. Adieu, ma chere amie, je ne vous parle point de mes sentiments; je crois que la longueur immodérée de mes lettres vous prouve assez & ma confiance & ma tendre & vive amitié.

LETTRE XII.

La même à la Comtesse d'Ostalis.

Je ne vous écris aujourd'hui, ma chere enfant, que pour vous gronder : j'espere que ce début ne vous effrayera pas; vous savez que mes réprimandes sont aussi dou-

ces que vos fautes sont légeres. Madame de Limours m'a mandé que vous aviez soupé chez elle en famille; & le détail qu'elle me fait d'une certaine partie de réversis, m'a un peu dépiu, je vous l'avoue. Je ne puis me représenter ma charmante *fille aînée*, naturellement si douce, si noble, si simple, se livrant à toutes ces exagérations d'une fausse gaieté, défigurant son beau visage par des rires aussi forcés que bruyants, & faisant tous les petits cris aigus de Madame de Cerny & de Mademoiselle de Limours. Pourquoi tout ce train? Etiez-vous réellement au désespoir d'avoir un quinola-forcé? Si vous éprouviez un semblable mouvement, il n'en est point que vous dussiez cacher avec plus de soin; car il est honteux & bas d'en être capable, & absurde de le montrer: mais vous n'êtes point avare, vous ne jouiez d'ailleurs que le plus petit jeu possible; il vous étoit absolument indifférent de perdre ou de gagner. Ces cris redoublés, ce dépit apparent n'étoient donc que de l'affectation. Il n'est cependant guere tentant de renoncer aux charmes du naturel, pour n'y gagner que la réputation d'être mauvaise joueuse & de manquer d'esprit. Je suis bien sûre que vous n'avez eu cet instant de mauvais goût, que par complaisance pour les personnes avec lesquelles vous étiez; mais si vous vous laissez aller à cette foiblesse, elle vous conduiroit plus loin que vous ne pouvez

penſer. Quand on adopte, par facilité ou par air, des ridicules, on ne tarde guere à ſe laiſſer entraîner par des exemples plus dangereux encore, & ſouvent plus ſéduiſants. Je connois la pureté de votre cœur; votre docilité & votre confiance en moi; je ſais qu'un avis de votre mere ne peut être négligé par vous, & ſuis ſans inquiétude pour l'avenir. Soyez donc, mon enfant, toujours indulgente pour les femmes qui ont toutes ces petiteſſes; dans aucun moment de votre vie, n'ayez l'air de les trouver ridicules, & de les cenſurer: mais ne les imitez jamais.

J'ai encore à vous parler d'un petit tort: il me faut du courage pour vous le reprocher, puiſqu'il ne vient que de votre affection pour moi. Au reſte, ne ſavez-vous pas que mon intérêt ne m'eſt rien quand il s'agit du vôtre? Vous croyez être groſſe; & vous me paroiſſez affligée, parce que cet événement vous empêcheroit de me voir cette année; mais vous n'ignorez pas à quel point votre mari deſire un garçon. A quoi bon lui montrer un chagrin qui le déſoblige? Quand la plainte eſt inutile, elle ne montre que de la foibleſſe; quand elle peut nuire, elle eſt abſurde. L'humeur que vous témoignez déplaît juſtement à votre mari, mécontente ſa famille, ne vous empêchera pas de reſter à Paris, ne peut rien ajouter à l'idée que j'avois de votre tendreſſe, & affoiblit l'opinion que vous m'aviez donnée de votre raiſon. Ainſi,

mon enfant, réparez donc cette imprudence, & n'y retombez plus. Adieu, ma chere fille, écrivez-moi toujours avec la même exactitude & le même détail, & croyez que j'attends, avec autant d'impatience que vous pouvez en éprouver, l'instant qui doit nous réunir.

LETTRE XIII.

Réponse de la Vicomtesse à la Baronne.

Vous avez parfaitement éclairci la plus grande partie de mes doutes; toutes vos intentions me paroissent excellentes, & votre maniere d'enseigner me semble préférable à toutes les méthodes reçues: mais il est nécessaire à votre plan, que les meres soient en état de diriger les maîtres: où les trouverez-vous, ces meres? Quelle est la femme, qui, comme vous, a passé sa vie à cultiver ses talents, à s'instruire, afin de pouvoir être utile à ses enfants? D'ailleurs, si toutes les meres pensoient comme vous, il n'y auroit plus de société; renfermées dans leurs cabinets avec des maîtres, ou fuyant dans leurs terres, elles feroient perdues pour le monde, & Paris déviendroit désert. Je m'intéresse fort à votre gloire; mais je ne vous desire pas celle de réussir à opérer cette réforme. Plaisanterie à part, j'ai une véritable observation à vous faire: vous retranchez

de la premiere éducation, c'est-à-dire, jusqu'à treize ans, les Fables de la Fontaine, Télemaque, & tous les bons ouvrages : cependant vous voulez inspirer à vos enfants le goût de la lecture; quels livres leur donnerez-vous donc ? Que mettrez-vous à la place de ce que vous leur ôtez ? N'auront-ils jusqu'à quinze ans que des Contes de Fées & les Mille & une Nuits ? Ne leur ferez-vous rien apprendre par cœur ? Je vous ai souvent entendu dire qu'on ne pouvoit jamais sentir la mesure & l'harmonie des vers, si l'oreille n'y étoit accoutumée dès l'enfance. De grace, répondez-moi là-dessus, je vous écris à la hâte, car je pars dans l'instant pour la campagne ; on m'attend, on me presse. Adieu, ma chere amie. La grossesse de Madame d'Ostalis n'est plus douteuse ; j'ai vu hier son mari, qui m'a dit qu'elle prenoit enfin son parti de la meilleure grace du monde. Il en est d'autant plus satisfait, qu'il ne s'y attendoit pas. Adieu, mon cœur, vous ne faites plus de voyages, ne m'écrivez jamais une vilaine petite lettre aussi courte que celle-ci.

LETTRE XIV.

Réponse de la Baronne.

Je ne donnerai à mes enfants, ni les Contes de Fées, ni les Mille & une Nuits ;

les Contes même que Madame d'Aulnoy fit pour cet âge, ne leur conviennent pas. Il n'y en a presque pas un dont le sujet soit véritablement moral; l'amour en forme toujours tout l'intérêt; par-tout on y trouve une Princesse aimée & persécutée, parce qu'elle est belle; un Prince *beau comme le jour*, qui meurt d'amour pour elle, & une rivale bien laide & bien méchante, consumée d'envie & de jalousie. D'ailleurs, quand la morale de ces petits ouvrages seroit bonne, les enfants n'en pourroient profiter; & seulement frappés du merveilleux, ils ne garderoient le souvenir que des jardins enchantés & des palais de diamants. Toutes ces imaginations fantastiques ne peuvent donner à des enfants que des idées fausses, retarder les progrès de leur raison, & leur inspirer du dégoût pour des lectures véritablement instructives. Locke se plaint de ce qu'il n'existe pas un seul ouvrage fait pour l'enfance; je n'en connois pas non plus en François: cependant cet ouvrage seroit bien utile; car notre caractere & la tournure de notre esprit dépendent en grande partie des premieres idées & des premieres impressions que nous avons reçues dans notre enfance. Il faudroit donc que ce livre, écrit avec une extrême simplicité, fût également touchant, instructif & varié. La forme de petits contes détachés est la seule qui me paroisse convenable; & je crois, si les sujets étoient bien choisis, que les charmes

du naturel & de la naïveté suffiroient pour donner à cet ouvrage un degré d'intérêt dont vous n'avez peut-être pas d'idée. Je vous entends d'ici, ma chere amie; je suis sûre que je vous impatiente, & que vous avez répété dix fois : *Mais où est-il cet ouvrage si naïf, si utile? où le prendre?* Eh bien, je vous le donnerai quand vous voudrez; & comme il ne falloit point d'esprit pour le faire, mais seulement du naturel & de la sensibilité, je vous dirai sans détour, que j'en suis l'auteur, & qu'il a pour titre : *Les Veillées du Château.* En voici le sujet : une bonne mere retirée dans un vieux château avec ses trois enfants, dont l'aîné n'a que sept ans, & qui tous les soir, lorsque les enfants ont été *bien sages*, conte une petite histoire : ces récits sont souvent interrompus par les questions des enfants qui ne laissent jamais passer un mot au-dessus de l'intelligence de cinq ans, sans en demander l'explication. Vous sentez quelle clarté cette forme doit donner à l'ouvrage, qui n'est qu'en un volume, mais d'environ 500 pages. L'effet qu'il a déja produit sur mes enfants, est tel que je puis le desirer. A chaque conte ils ne manquent jamais de me demander : *Cette histoire est-elle arrivée?* & quand j'affirme qu'elle est vraie, je remarque un redoublement singulier d'attention & d'intérêt; avantage très-précieux qu'on ne pourroit retirer du Conte de Fées le plus moral. Aussi je me promets bien, si jamais je me décide à faire

imprimer ce petit ouvrage, d'assurer mes jeunes Lecteurs, dans un avertissement fait uniquement pour eux, que l'Auteur n'a rien inventé, & qu'il n'est qu'un Historien scrupuleusement exact & fidele ; & avec cette précaution, je suis bien certaine que tous mes Contes seront lus avec avidité, & qu'ils feront une profonde impression. A l'égard de la poésie, j'ai fait un choix dans différents Auteurs, la plupart à peine connus de nom; & j'ai formé de ces divers extraits, trois volumes à l'usage de mes enfants, jusqu'à ce qu'ils ayent atteint l'âge de quatorze ou quinze ans. Cette petite collection est véritablement fort agréable, & la plus grande partie des pieces qui la composent est extrêmement morale. Pour en revenir à la prose, Adele, pour toute lecture, n'aura, jusqu'à sept ans, que mes contes; ensuite je lui donnerai *les Conversations d'Emilie*, ouvrage charmant que vous m'avez entendu louer tant de fois, & qui l'occupera jusqu'à huit ans. Quand j'en serai à cette époque, je vous ferai connoître le reste de mon plan. Vous prétendez, ma chere amie, que si toutes les meres suivoient mon exemple, Paris deviendroit désert. Premiérement, je ne l'ai quitté qu'à trente deux ans, & je compte y retourner dans quatre. D'ailleurs, on pourroit, sans abandonner le monde un instant, faire pour ses enfants tout ce que j'ai fait de plus utile pour les miens. Quoi que vous en disiez, loin de passer

ma vie dans mon cabinet, j'ai été quinze ans dans le monde, & je serois même très-fâchée de n'y avoir pas vécu ; car toute personne qui n'aura pas une connoissance approfondie du monde, ne pourra donner à ses enfants qu'une éducation imparfaite : c'est dans le monde que j'ai conçu le plan d'éducation que je mets en exécution maintenant ; c'est dans le monde que j'ai fait tous les ouvrages qui y sont relatifs ; & si ce travail est utile, si l'on adopte ma méthode, j'aurai du moins épargné à tous ceux qui la suivront, les réflexions, l'étude & les peines qu'elle m'a coûtées pendant douze ans.

Je ne puis terminer cette lettre sans vous conter une petite aventure assez jolie, qui, j'en suis sûre, vous intéressera ; car Adele en est l'héroïne. Elle me demanda avant-hier la permission d'aller se promener dans les champs avec Miss Bridget ; j'y consentis, & elles partirent à huit heures du matin, avec ordre de revenir à dix. Cependant elles ne rentrerent qu'à onze heures & demie, & j'allois gronder, lorsqu'Adele, bien rouge & bien essoufflée, supplia Miss Bridget de lui laisser conter la *charmante histoire*, & me fit le récit suivant. A une demi-lieue de B... elles rencontrerent une jeune paysanne assise sur l'herbe, & tenant un petit enfant dans ses bras ; frappées de la pâleur & de la jolie figure de cette femme, elles s'approcherent, & en apprirent qu'elle venoit d'un village

village voisin où elle avoit été acheter quelques provisions, & que la fatigue l'avoit contrainte à s'arrêter. Elle ajouta, d'un *air touchant*, poursuivit Adele, que ce qui lui faisoit le plus de peine, c'est que sa pauvre mere étoit bien malade, & seroit inquiete de son retard; & en disant cela, *la jeune femme pleura & baisa son petit enfant qui crioit.* Adele alors, sans hésiter, conjura Miss Bridget de faire monter dans la voiture qui les suivoit, & la paysanne & l'enfant, & de les conduire chez eux. Miss Bridget y consent, la paysanne indique le chemin, & en moins d'une demi-heure, on arrive *à la plus jolie chaumiere, la plus jolie!...* on y trouve *les deux charmantes petites filles qui se jettent au cou de la jeune femme!...* & puis une *grand'mere si vieille, si bonne!... Enfin, maman, il faut que vous voyez cela....* Miss Bridget ajouta encore beaucoup de détails à ce récit, tous à la louange de la sensibilité d'Adele. Le soir même, le mari de la jeune paysanne vint au château pour remercier Adele; & le lendemain nous avons tous été voir ces bonnes gens, qui sont véritablement intéressants par l'extrême union qui regne entr'eux. Ils sont pauvres, mais laborieux, & paroissent satisfaits de leur sort. Après avoir pris toutes les informations possibles sur leur famille, leur conduite, & leurs mœurs, nous avons décidé ce matin que nous acheterions pour eux un petit champ de six ar-

pents, voisin de leur chaumiere, & qui est à vendre, & que nous leur donnerions en outre des vaches, des poules, des habits, du linge & des meubles.

Vous ne pouvez vous former une idée de la joie & des transports d'Adele à cette décision. J'ai fait venir ce soir deux couturieres pour faire les habits de la jeune paysanne & de ses enfants; Adele veut y travailler aussi : la poupée, les joujoux, tout est oublié; & je vois, avec une satisfaction inexprimable, que, dans un cœur que rien n'a pu corrompre encore, le plaisir préféré à tous les autres, est celui de faire du bien & de contribuer à une bonne action.

Adieu, ma chere amie, j'espere que votre premiere lettre me dédommagera de la *précision* de la derniere, qui, en effet, étoit bien courte.

LETTRE XV.

De la même à la même.

Nous avons fait hier une promenade charmante; nous avons porté chez Nicole, (cette jeune paysanne dont je vous ai déja parlé) tous les meubles & tous les habits que nous lui destinions. Adele s'étoit chargée du paquet des enfants; & malgré un chaud excessif, elle s'est obsti-

née à le tenir toujours ſur ſes genoux tout le temps que nous avons été en voiture. Elle eſt arrivée en nage à la chaumiere; ſon cœur battoit d'une ſi étrange force, qu'on en voyoit tous les mouvements; ſes joues étoient colorées d'un rouge éclatant, & la joie la plus vive & la plus pure étinceloit dans ſes yeux. Age heureux & charmant, où chaque geſte, chaque action, eſt une expreſſion auſſi fidelle que naïve des ſentiments de l'ame! A meſure que nous perdons de cette aimable innocence, le muet & touchant langage du regard & de la phyſionomie devient moins intelligible; mais il ne devient trompeur que lorſqu'on eſt parvenu au dernier degré de la corruption: car il y a une fauſſeté bien plus profonde & bien plus criminelle, à tromper par les expreſſions de ſon viſage que par des diſcours étudiés. Celui qui ne peut faire un menſonge qu'en rougiſſant, n'eſt point encore menteur; & tant que nous conſervons quelques traces de ce caractere d'ingénuité, nous ne ſommes point encore pervertis. Mais pour revenir à mon Adèle, en deſcendant de voiture, elle nous quitte tous en courant, & traînant derriere elle, dans la pouſſiere, ſon gros paquet qu'elle n'avoit pas la force de porter. En entrant dans la chaumiere, nous la trouvons déshabillant déja une des petites filles pour lui mettre une robe neuve; & tout en eſſayant cette robe, elle répétoit à chaque inſtant: *C'eſt moi qui ai*

fait cet ourlet; c'est moi qui ai cousu ce ruban, attaché cette agraffe, &c. Si ce petit tableau vous eût intéressée, vous auriez éprouvé plus de plaisir encore en voyant la satisfaction de la jeune fermiere & de sa famille. Je n'ai jusqu'ici trouvé que dans cette classe obscure, l'espece de reconnoissance qui seule peut honorer la nature humaine. Moins corrompus que nous ne le sommes, un bienfait les touche, mais ne les surprend point; tandis que l'extrême étonnement que nous marquons d'une bonne action, est un aveu tacite que nous serions incapable de la faire. Adieu, ma chere amie, je vous quitte pour lire avec Adele, qui, dans ce moment, grimpe sur mon fauteuil, & me presse de lui donner sa leçon.

Ma petite Adele vient de faire une si jolie action, que je ne puis m'empêcher de vous la conter, & je r'ouvre ma lettre tout exprès. Après sa leçon de lecture, nous avons été promener; & dans l'allée de maronniers, nous rencontrons un petit oiseau qui commençoit à voler: nous le prenons; & Adele, transportée de joie, le rapporte dans ma chambre, & le met dans une cage; ensuite elle l'en retire à chaque instant, l'étouffe de caresses, & trois ou quatre fois le pleure comme mort. Ici commence notre dialogue que voici mot pour mot.

ADELE.

Maman, mon oiseau a faim.

Moi, *écrivant à mon bureau.*

Donnez-lui à manger, vous avez ce qu'il vous faut.

ADELE.

Maman, il ne veut pas manger...

MOI.

C'eſt qu'il eſt triſte...

ADELE.

Pourquoi donc?

MOI.

Parce qu'il eſt malheureux...

ADELE.

Malheureux! ô Ciel! mon charmant petit oiſeau, mon doux oiſeau!.... Et pourquoi donc eſt-il malheureux?

MOI.

Parce que vous ne ſavez pas lui donner à manger, ni le ſoigner, & puis parce qu'il eſt en priſon...

ADELE.

En priſon!...

MOI.

Mais vraiment oui. Ecoutez-moi, Adele; ſi je vous enfermois dans une petite, petite chambre, ſans vous laiſſer jamais la permiſſion d'en ſortir, ſeriez-vous heureuſe?...

ADELE, *le cœur gros.*

Ah! mon pauvre petit oiſeau!...

MOI.

Vous le rendez malheureux.

ADELE, *avec effroi.*

Je le rends malheureux!...

MOI.

Mais je vous le demande? ce petit oi-

seau étoit dans les champs dans un beau jardin, en pleine liberté, & vous l'enfermez dans une petite cage, où il ne peut voler... Tenez, voyez comme il se débat; s'il pouvoit pleurer, il pleureroit, j'en suis sûre.

ADELE, *le tirant de sa cage.*

Pauvre petit!... Maman, je vais lui donner la liberté, la fenêtre est ouverte... n'est-ce pas?...

MOI.

Comme vous voudrez, ma chere enfant: pour moi, je n'ai jamais voulu avoir d'oiseaux; car je desire que tout ce qui m'entoure, tout ce qui m'approche, soit heureux...

ADELE.

Je veux être aussi bonne que ma chere maman.... Je vais le mettre sur le balcon... n'est-ce pas?

MOI, *écrivant toujours.*

Comme vous voudrez, mon petit cœur.

ADELE.

Auparavant je vais lui donner à manger.... Ah! maman, ma chere maman, il mange, il mange!...

MOI.

J'en suis bien-aise, puisque cela vous fait plaisir.

ADELE.

Il mange!... Je fais lui donner à manger!... Doux oiseau, charmante petite créature!.... (*Elle le baise.*) qu'il est joli!... Ah, il me baise!... Ah, que je

l'aime!... (*Elle le remet vîte dans sa cage, & puis elle rêve, elle soupire; après un grand silence, l'oiseau se débat*).

MOI, *regardant l'oiseau d'un œil de compassion.*

Pauvre petit infortuné!...

ADELE, *les larmes aux yeux.*

O! Maman!... (*Elle le tire de la cage.*) je vais le mettre en liberté, n'est-ce pas, Maman?...

MOI, *sans la regarder.*

Comme il vous plaira, Adele.

ADELE, *s'approchant du balcon.*

Cher petit!... (*Elle revient en pleurant.*) Maman, je ne puis!...

MOI.

Eh bien, mon enfant, gardez-le. Cet oiseau, comme tous les animaux, n'a point de raison; il ne réfléchit pas sur l'espece de cruauté que vous avez de le priver de son bonheur, pour vous procurer un très-médiocre amusement: il ne vous haït pas; mais il souffre, & il seroit heureux s'il étoit en liberté! Moi, je ne voudrois pas faire le plus léger mal au plus petit insecte, à moins qu'il ne fût malfaisant.

ADELE.

Allons, allons, je vais le poser sur le balcon...

MOI.

Vous êtes la maîtresse, ma chere amie, d'en faire tout ce que vous voudrez. Mais ne m'interrompez plus, laissez-moi travailler.

ADELE, *me baisant, & puis se rapprochant de la cage.*

Cher, cher oiseau!... (*Elle pleure; & après un peu de réflexion, elle va sur le balcon, elle revient avec précipitation, très-rouge, les larmes aux yeux, & dit:*) Maman, c'est fait, je lui ai rendu la liberté...

MOI, *la prenant dans mes bras.*

Ma charmante Adele, vous avez fait une bonne action; je vous en aime mille fois davantage.

ADELE.

Oh! j'en suis donc bien récompensée!

MOI.

Vous le serez toujours, toutes les fois que vous aurez le courage de faire un sacrifice honnête: d'ailleurs, les sacrifices de cette espece ne sont pénibles qu'en imagination; dès qu'ils sont faits, ils nous rendent si estimables, qu'ils ne laissent au fond de notre cœur que de la satisfaction & de la joie. Par exemple, vous pleuriez en prenant la résolution de mettre votre oiseau en liberté; mais à présent le regrettez-vous?...

ADELE.

Oh non, Maman; au contraire, je suis charmée de l'avoir rendu heureux, & surtout d'avoir fait une *bonne action.*

MOI.

Eh bien, mon enfant, n'oubliez jamais cela; & quand vous aurez quelque peine à vous décider, à faire *une bonne*

action, souvenez-vous de l'histoire du petit oiseau ; & dites-vous qu'il n'est point de sacrifices dont l'estime & la tendresse de ce que nous aimons, ne puisse nous dédommager.

LETTRE XVI.

Le Baron au Vicomte.

NON, mon cher Vicomte, je ne me repentirai point du parti que j'ai pris ; je ne regretterai, dans aucun moment, ni les plaisirs de Paris, ni les intrigues de la Cour. Si vous saviez, à la distance où je suis, de quel œil on voit tout cela! Comme les choses qui charmoient & qui occupoient vivement, considérées de sang froid, paroissent frivoles & minucieuses ! Je suis bien loin de penser, cependant, que le bonheur ne puisse se trouver que dans une solitude : incompatible avec le crime & le vice, il est d'ailleurs produit par diverses causes contraires. La sagesse & l'enthousiasme le procurent également ; & la raison & la vertu auront à jamais le beau droit de le créer dans tous les lieux, dans toutes les situations, au milieu du tumulte des Cours, au fond d'un désert & d'un cloître. Vieillards, solitaires, hommes du monde, soyez justes, soyez bons, & vous jouirez de ce bien si desiré, que les intrigants & les méchants ne connoîtront

jamais. Croyez, mon ami, que les passions ne peuvent le donner. J'ai senti leur ivresse, j'ai connu toutes les illusions de l'amour; mais dans cet état tumultueux, l'ame est agitée au-delà de sa force; il semble alors qu'elle soit plus épuisée que satisfaite par ce qu'elle éprouve. Cette félicité, ces transports qui nous arrachent à nous-mêmes, forment, sans doute, une situation trop active & trop violente pour notre foiblesse; elle devient pénible par son excès.

Quand vous ne m'auriez pas dit mille fois, mon cher Vicomte, que vous aviez passé votre vie à embrasser différentes opinions, sans jamais en adopter décidément une, votre derniere lettre auroit pu me le prouver : vous y détaillez parfaitement bien tous les avantages d'une excellente éducation; vous démontrez à merveille qu'on n'a point encore ni assez réfléchi, ni assez médité sur cet important sujet; vous louez mon projet, mes intentions, &c.; & puis tout-à-coup vous finissez par cette question : *Mais au vrai, croyez-vous que l'éducation puisse déraciner nos vices, nous donner des vertus...... & qu'enfin, elle soit réellement bonne à quelque chose?* J'ai témoigné en effet que je le croyois, par tous les sacrifices que j'ai faits pour élever mes enfants : mais d'ailleurs, lisez l'histoire; elle vous prouvera que non-seulement l'éducation peut perfectionner les vertus, mais qu'elle fait en-

core, sans en trouver le germe dans les cœurs, inspirer à son gré les passions les plus violentes. C'est l'éducation qui fit, des Lacédémoniens, des hommes si extraordinaires; c'est elle, dont le pouvoir impérieux parvint à déraciner de leurs ames les sentiments les plus doux, pour y substituer les passions les moins naturelles; & c'est elle seule enfin; qui peut rendre la patrie plus chere qu'une épouse & que des enfants. Songez à la profondeur des traces que laissent dans notre imagination les impressions que nous recevons dans notre enfance & dans notre premiere jeunesse. Si la raison & le développement entier de l'esprit ne peuvent, par la suite, détruire parfaitement les préjugés les plus absurdes donnés par l'éducation, combien seront solides des principes fondés sur la vérité, & que chaque réflexion doit affermir encore! Le point essentiel est donc de savoir bien positivement quels sont les premiers principes qu'il est le plus important de graver d'abord dans la tête des enfants; & je crois qu'il faut commencer par leur inspirer un profond mépris pour toute personne qui n'a pas le courage d'exécuter une résolution sérieusement prise. Enseignez-leur que non-seulement il faut être, avec les autres, religieux observateur de sa parole; mais aussi, qu'il est presque également honteux de manquer aux engagements qu'on a pris avec soi-même. La foiblesse a mille fois plus d'inconvé-

nients que l'entêtement. On peut estimer l'homme opiniâtre, il est impossible de ne pas mépriser l'homme foible. Si vous ne donnez à votre éleve de la force, de l'empire sur lui-même, tout ce que vous ferez d'ailleurs sera superflu; & les premiers six mois qu'il passera loin de vous, peut-être vous enleveront, sans retour, tout le fruit que vous attendiez de dix-huit ans de soins & de travaux. Mais, me direz-vous, *la force* peut-elle se donner? Oui, sans doute, & plus facilement que toute autre vertu; car elle ne tient qu'à l'habitude. Accoutumez votre éleve à ne jamais rien promettre légérement, mais à tenir scrupuleusement le moindre engagement; présentez-lui quelques tentations dont peu-à-peu vous augmenterez l'attrait à mesure qu'il se perfectionnera : s'il y succombe & manque à sa parole, montrez autant de surprise que d'indignation; rappellez-lui bien que, s'il n'étoit pas un enfant, il seroit déshonoré; faites-lui sentir tout le poids du mépris, & ajoutez toujours à ces humiliations des punitions que chaque récidive doit rendre plus graves. Donnez-lui l'exemple de ce que vous exigez; que votre plus légere promesse soit inviolable & sacrée; enfin, lorsqu'il vous prouve qu'il a réellement de l'empire sur lui-même, louez-le, mais modérément; car rien n'est plus dangereux que de trop exalter une action prescrite par le devoir : en témoigner de l'admiration, c'est presque en dispenser

pour une autre occasion. Quand Théodore me montre de la fermeté, j'ai l'air de la plus grande satisfaction. Pour toutes les autres vertus qu'il annonce, je parois l'aimer davantage; pour celle-ci seulement, j'affecte de croire qu'il ne mérite plus d'être regardé comme un enfant; je le récompense en égards, en considération; je lui confie quelque secret; je l'accoutume à sentir tout le prix de l'estime, & je lui fais comprendre que les droits qu'elle assure sont plus puissants encore que ceux de l'amitié même. Théodore, comme tous les enfants, est naturellement très-gourmand. Madame d'Almane donna il y a quelques jours à sa fille une bonbonniere; Théodore aussi-tôt en desira une. Je lui représentai qu'il n'avoit pas la sobriété de sa sœur, & que je ne pouvois, par cette raison, lui faire le même présent, parce que tous les bonbons seroient mangés en un quart d'heure. — Mais si je promettois, ainsi qu'Adele, de les garder plusieurs jours?.... — Réfléchissez mûrement avant de faire cette promesse; & quand vous m'assurerez, après y avoir bien pensé, que vous êtes capable de cet effort, je vous croirai, & je vous donnerai la bonbonniere. Le jour même de ce dialogue Théodore, à dîner, demanda la permission de prendre une praline, un des bonbons qu'il aime le mieux; & au-lieu de la manger, il l'enveloppa très gravement dans du papier & la mit

dans sa poche. Le soir, après souper, il s'approcha de moi; & avec un orgueil inexprimable, me présenta sa praline, en me disant : *elle est bien entiere!* Au même instant, j'ai été chercher une jolie bonbonniere, dans laquelle j'ai mis douze pastilles, & je l'ai donnée à Théodore, en exigeant sa parole de n'en manger que trois par jour; ce qui a été exécuté avec la plus exacte fidélité. Ce seul exemple vous donnera une idée de la maniere qu'on peut prendre pour mettre les enfants aux prises avec leurs passions, & leur apprendre à en triompher : le succès de ces expériences, souvent répétées, est absolument infaillible.

Vous me demandez si j'enseignerai le Latin à mon fils; je crois cette connoissance très-utile, mais non pas indispensable, comme elle l'étoit il y a cent cinquante ans. On ne pouvoit alors avoir une idée du *beau* dans tous les genres, qu'en apprenant les langues Grecque & Latine; & aujourd'hui, celui qui sait parfaitement le François, l'Anglois & l'Italien, a certainement la connoissance d'une quantité d'Ouvrages supérieurs, au moins égale à celle que l'antiquité peut offrir. Milton, le Tasse & l'Arioste réunis, valent peut-être Homere & Virgile. Mais sûrement Corneille, Racine, Voltaire, Crébillon, Shakespear, &c. ont produit autant de chef-d'œuvres que Sophocle & Euripide; & Moliere a surpassé Plaute & Térence. Les

Fables de Phedre sont-elles meilleures que celles de la Fontaine ? Les Poésies de Boileau, de Jean-Baptiste Rousseau, de Gresset, de Voltaire, de Madame Deshoulieres, de Pope, de Swift, de Prior, de Tompson, sont-elles inférieures à celles d'Horace, de Tibulle, de Catulle & d'Ovide ? Les Ouvrages philosophiques de Cicéron, de Séneque, de Marc-Aurele, d'Epictete, contiennent en général des principes d'une sublimité qu'on ne sauroit trop admirer; mais les Ecrits de Fénelon, de Montesquieu, d'Adisson, &c. sont-ils moins éloquents, ont-ils moins de profondeur ? A l'égard des Ouvrages de Sciences, la comparaison seroit encore plus avantageuse aux modernes. Je pourrois parler de plusieurs Auteurs vivants, aussi illustres que ceux que j'ai cités : mais cette dissertation n'est déja que trop longue; & pour en revenir à mon fils, mon intention est assurément de lui apprendre le Latin. Il est vrai que je ne commencerai à le lui enseigner que lorsqu'il aura douze ou treize ans; d'ici-là, cette étude ne pourroit servir qu'à l'ennuyer; & quand sa raison sera un peu développée, il saura facilement & sans chagrin, en dix-huit mois, ce qu'on n'auroit pu lui apprendre plutôt en six ans, qu'à force de menaces & de punitions. Pour le présent, je me borne à lui enseigner, par l'usage seulement, les langues vivantes. Il parle déja parfaitement l'Anglois, & sait demander

en Allemand toutes les choses nécessaires. Il a un laquais Saxon qui ne lui parle jamais François : ainsi, il saura de l'Allemand tout ce qu'il en faut pour un militaire. La littérature Allemande n'est véritablement intéressante que depuis quarante ans. Les Auteurs modernes, Klopstok, Haller, Gesner, Gellert, &c. l'ont enrichie d'Ouvrages immortels. Mais comme elle a peu d'étendue, & qu'il n'est guere possible de savoir parfaitement plus de deux ou trois langues outre la sienne, j'ai donné la préférence à l'Anglois & à l'Italien, que mes enfants commenceront à apprendre dans six mois; & dans cinq ans, ils pourront lire les ouvrages de ces deux langues avec autant de facilité que le François.

Adieu, mon cher Vicomte : vous voulez que je vous rende compte de mes occupations; faites moi part aussi de vos plaisirs & de tout ce qui vous intéresse, & mandez-moi si votre brouillerie avec Madame de Gerville est bien *solide* : vous savez que je n'en serois pas fâché; car je ne lui pardonnerai jamais le chagrin qu'elle a causé à votre femme.



LETTRE XVII.

Réponse du Vicomte.

Je vous le répete, mon cher Baron, votre plan d'éducation me paroît excellent; & malgré la légéreté que vous me reprochez, je crois que je persisterai dans cette opinion. D'après les détails que vous me faites dans vos premieres Lettres, je suis bien persuadé que si votre fils a de l'esprit & du génie, vous en ferez un grand homme. Cependant, permettez-moi de vous dire, que j'ai cru remarquer quelques contrariétés dans vos principes : vous êtes convaincu que le bonheur consiste dans la paix de l'ame, & que des passions vives, même satisfaites, ne peuvent y conduire; & malgré cette opinion, tous vos soins ne tendent qu'à élever l'ame de votre disciple, qu'à l'échauffer, à exalter sa tête, & enflammer son imagination. Vous voulez attiser vous-même ce feu qui mene à l'héroïsme : vous y parviendrez; mais ne vaut-il pas mieux faire un homme heureux, qu'un grand homme? Seroit-ce la vanité qui vous feroit préférer pour lui des qualités éclatantes & dangereuses, à des vertus obscures & douces qui assureroient le repos & la félicité de sa vie? Je ne le crois pas; & sans doute vous m'expliquerez ce que j'ai mal compris, ou ce que

vous ne m'avez point assez détaillé. Votre premier devoir, votre seul but doit être de travailler au bonheur de votre enfant : il a déja reçu de la nature & de la fortune tous les avantages qu'elles peuvent donner ; que vos soins & vos réflexions y ajoutent encore tout ce qu'il a droit d'attendre d'un pere qui s'est sacrifié pour lui.

Vous voulez donc savoir si je suis *bien solidement* brouillé avec Madame de Gerville ; mais... je l'espere : cependant je n'en répondrois pas. Elle m'étoit insupportable. Depuis long-temps nous ne nous aimions ni l'un ni l'autre, & nous avions même découvert que nous ne nous étions jamais aimés : mais ses talents pour l'intrigue m'étoient utiles quelquefois ; & comme notre rupture a produit un mauvais effet pour elle, & lui a fait perdre l'espece de considération qu'elle avoit, j'imagine qu'elle desire déja une réconciliation ; & dans ce cas, je sens bien que je ne pourrai me défendre de lui en accorder du-moins l'apparence. Je l'ai rencontrée il y a deux jours dans une maison ; elle a joué *l'émotion* en me voyant, d'une si parfaite maniere, que tout le monde en a été la dupe, excepté moi. Mais vous conviendrez qu'il faudra bien se rendre à ces avances indirectes, si elle les réitere. Une seule chose cependant, me fera balancer. C'est la certitude de causer à Madame de Limours une peine très-vive, si j'en juge par la joie que lui a fait éprou-

ver la nouvelle de cette brouillerie, qu'elle n'a sue qu'avant-hier. Au reste, pourquoi s'avise-t-elle d'être jalouse? en a-t-elle le droit, d'après la maniere dont nous avons toujours vécu ensemble? Je suis, ainsi que vous, convaincu de la parfaite honnêteté de Madame de Limours; mais vous savez avec quelle indifférence elle m'a toujours traité. Je n'ignore pas que les femmes n'ont pas besoin d'un sentiment bien vif, pour se livrer à la jalousie; mais aussi, il nous est permis de ne pas leur passer ce petit caprice.

Adieu, mon cher Baron: écrivez moi le plus souvent que vous pourrez; & soyez bien sûr que tous les plaisirs que vous avez sacrifiés, & qui me restent, ne valent pas pour moi celui de m'entretenir avec vous.

LETTRE XVIII.

Réponse du Baron.

Oui, mon ami, le bonheur de mon fils est *mon premier devoir & mon seul but*. Cet intérêt cher & sacré est le seul qui m'anime; je vais satisfaire votre amitié, & je me flatte d'éclaircir vos doutes. Je suis persuadé qu'un homme froid ou borné n'est jamais parfaitement heureux: il n'est pas à plaindre, puisqu'il n'a pas d'idée d'un bonheur plus grand; mais il n'en est pas moins vrai que son état n'est qu'une vé-

gétation ennuyeuse, uniforme, & privée de ces jouissances vives & multipliées, réservées à l'homme que son ame & son esprit lui rendent supérieur. Ce sont bien moins nos sensations qui nous rendent heureux, que nos idées & nos réflexions. Durant le sommeil, les songes ont le pouvoir de nous affecter physiquement, autant & souvent davantage que ne le pourroit faire la réalité; mais remarquez que c'est particuliérement la terreur, qui, dans les rêves, produit les plus fortes impressions, parce que la stupidité rend sur-tout susceptible de ce mouvement, tandis que les choses agréables ne l'affectent que médiocrement. Des songes vous ont sûrement représenté mille fois des palais enchantés, des trésors trouvés, &c. : toutes ces choses vous ont-elles ravi, ou vous ont-elles seulement causé le plaisir que vous éprouvez à la premiere représentation d'un opéra? Non, sûrement; pourquoi? c'est que, dans votre sommeil, votre imagination étoit sans activité, & que vous n'aviez ni votre esprit, ni la faculté de réfléchir. On dit tous les jours : *Le bonheur est dans l'opinion; ainsi celui qui se croit heureux, l'est donc en effet.* Le sauvage, réduit à vivre dans un désert, sans sociétés, sans plaisirs, sans idées, est donc aussi heureux que le sage éclairé, dont la vie est enchantée par l'amitié, la bienfaisance & l'étude? Il seroit absurde de le croire & de le soutenir. Le bonheur,

comme je l'ai déja dit, est offert à toute créature honnête & raisonnable : mais il n'est réservé, aussi parfait qu'il peut l'être, qu'à une très-petite classe d'hommes : & pour cette classe même, il est encore difficile à trouver; c'est qu'un seul chemin y conduit, & que la diversité d'opinions, les préjugés & les faux systêmes font presque toujours prendre la route opposée. Sans chaleur, sans activité, point de bonheur; le Philosophe dans sa retraite, détrompé, désabusé de tout, n'est heureux que par ces deux principes : il réfléchi profondément, il est occupé d'une maniere forte; la sagesse a tempéré ses passions, & n'a point affoibli sa sensibilité : mais s'il n'avoit point éprouvé ces passions qu'il a su vaincre, ou si son ame eût été privée de l'énergie qui peut en rendre susceptible, il n'auroit qu'une connoissance imparfaite du cœur humain; il ne goûteroit pas la plus douce de toutes les jouissances, celle que nous offrent la paix & le repos, après un combat glorieux & opiniâtre; enfin, il ne seroit ni Philosophe, ni Sage, ni parfaitement heureux. Le voilà donc, cet état de bonheur que je conçois, lorsqu'après une jeunesse impétueuse, après avoir connu tous les transports que peuvent inspirer la gloire, l'ambition & l'amour, l'âge & le temps modérant enfin cette ivresse & cet enthousiasme d'un cœur neuf, ardent & sensible, on goûte avec délices la tranquillité qui

succede à tant d'agitations. C'est ainsi que le voyageur emporté loin de sa patrie par l'intérêt & la curiosité, à travers les écueils & les dangers, se fatigue, s'amuse & s'instruit, fortifie son courage, & parcourt avec plaisir tant de pays nouveaux pour lui. Enfin, de retour au port, il bénit le jour qui l'y ramene; il trouve un charme inexprimable à conter ses longs voyages; il en garde un souvenir agréable : mais il ne voudroit pas les recommencer. Il faut une ame vertueuse pour trouver, après le calmes des passions, cette paix si précieuse & si chere. Celui qui s'est laissé entraîner à de véritables égarements, ne doit point l'attendre; son ame épuisée & flétrie ne connoîtra que le remords : inaccessible aux émotions douces, aux tendres sentiments de l'humanité, il gémira vainement de la perte de ses jouissances; rien ne pourra les remplacer, il deviendra misanthrope; sa haine & son fiel s'étendront sur la nature entiere; & consumé de regrets, de dégoûts & de désespoir, peut-être avancera-t-il lui-même le terme de sa vie déplorable. Mais, me direz-vous, vous voulez des passions vives, & vous voulez qu'elles n'égarent jamais : cela est-il possible?... Oui, sans doute; & voilà l'ouvrage d'une excellente éducation, ouvrage qui consiste à savoir donner à son éleve de l'empire sur lui-même, & à lui inspirer le desir de se distinguer, & l'amour de la gloire. Ces idées, forte-

ment gravées dans une tête jeune & vive, formeront la base de toute sa conduite. L'amour, loin de l'avillir, ne pourra qu'élever encore son ame, & ajouter à sa délicatesse ; l'ambition ne lui fera jamais faire de bassesses. Brûlant d'illustrer son nom, il regardera le monde entier comme son juge ; il sacrifiera facilement, s'il le faut, ses penchants, ses plaisirs, à ce desir dominant de mériter & d'obtenir une réputation éclatante. Peut-être ne sera-t-il d'abord vertueux que par systême & par vanité ; mais il le deviendra dans la suite par habitude & par inclination. On confond aujourd'hui toutes les idées. N'avez-vous pas vu, à la Cour, donner le nom d'ambitieux à des gens qui n'étoient sûrement conduits que par l'intérêt le plus bas & le plus vil ? L'avarice & la cupidité, voilà le mobile secret & honteux d'une partie des Courtisans de notre siecle. La véritable ambition fait les héros & les grands hommes : elle méprise l'argent, & dédaigne même les honneurs, s'ils ne sont pas la récompense des actions & du mérite. Elle travaille pour la gloire, pour la postérité ; & dans l'âge où l'on n'aime pas encore la vertu pour elle-même, elle conduit à ces sacrifices étonnants, à ces actions inouies, dont l'histoire consacre à jamais la mémoire. Ainsi donc, si vous voulez faire de votre éleve un homme distingué, *exaltez sa tête, échauffez son imagination* ; mais s'il est

abſolument borné, ou s'il eſt né ſombre, farouche, s'il annonce de la bizarrerie, de la férocité, gardez-vous bien de ſuivre cette méthode; vous ne feriez qu'un extravagant ou qu'un monſtre. Par exemple, l'éducation du dernier Czar, qui ne tendoit qu'à lui inſpirer des idées militaires, eût pu faire un conquérant d'un Souverain né avec du courage & de l'eſprit, & ne ſervit qu'à rendre ce Prince plus ridicule & plus inſenſé. Il falloit à ce fameux Roi de Suede, Charles XII, dont la valeur a rendu les folies ſi brillantes, une tête moins ardente, ou plus de génie. S'il eût eu moins d'enthouſiaſme, ſon nom ne ſeroit pas auſſi célebre, mais ſeroit beaucoup plus ſolidement grand. Il faut donc (ſi l'on peut parler ainſi,) *aſſortir l'éducation* au caractere & à l'eſprit de ſon éleve; ne ſonger qu'à adoucir ſes mœurs & à refroidir ſa tête, s'il eſt abſolument borné, & n'enflammer ſon imagination qu'en proportion du mérite & des talents qu'on peut lui prévoir. Voilà le point délicat & difficile, & qui demande véritablement du diſcernement & une obſervation continuelle. Au reſte, on peut devenir un grand homme ſans être doué d'un eſprit & d'un génie ſupérieurs, pourvu qu'on ait du courage, de l'élevation, un jugement ſain & une tête bien organiſée. Comme cette Lettre n'eſt déja que trop longue, je vous expliquerai dans une autre la maniere dont je crois qu'on doit étu-

dier

dier un enfant, & à quel âge on peut commencer à juger de ce qu'il sera par la suite. Je vois avec peine, mon cher Vicomte, que vous allez renouer avec Madame de Gerville : vous savez que votre femme sera véritablement affligée de ce raccommodement, & vous ne pouvez lui sacrifier une liaison déja rompue, & qui est si peu nécessaire au bonheur de votre vie !... Ainsi l'habitude a sur vous autant d'empire qu'en pourroit avoir la passion la plus violente ! Combien il est donc important de n'en prendre que de bonnes ! Adieu, mon cher Vicomte, je ne veux pas là-dessus me permettre plus de réflexions ; car je sens qu'elles seroient toutes à vos dépens.

LETTRE XIX.

Du même au même.

VOTRE derniere Lettre détruit si bien les craintes que je pouvois avoir de vous ennuyer quelquefois par des détails toujours relatifs à l'éducation, que je ne vous ferai plus d'apologie à cet égard. Je vous ai déja montré de quelle importance il étoit d'avoir une parfaite connoissance du caractere, des inclinations, & de l'étendue de l'esprit de son éleve, afin de corriger les défauts qu'il a reçus de la nature, & afin d'être en état de

prévoir, au moins à-peu-près, jufqu'à quel point de mérite il peut parvenir. A préfent je vais vous détailler les moyens par lefquels on peut acquérir cette connoiffance. Il eft néceffaire d'abord d'étudier l'enfant auffi-tôt qu'il commence à parler : s'il ne témoignoit aucun attachement aux gens qui le foignent, s'il étoit taciturne, indolent, il offriroit bien peu de motifs d'efpérance; mais on doit beaucoup attendre d'un enfant qui montre de la fenfibilité, & un goût vif pour les amufements qu'on lui procure. Suivez-le dans fes jeux : s'il y porte de l'ardeur, de la conftance; s'il ne s'en dégoûte pas facilement, foyez fûr, fi vous vous y prenez bien, que vous lui trouverez un jour de l'application, & que vous lui infpirerez aifément le goût de l'étude. Quand il aura cinq ans, faites-le caufer fouvent, non pour l'inftruire, mais pour le connoître; faites-lui des queftions; gardez-vous bien qu'il puiffe foupçonner votre intention, car il ne vous répondroit pas naïvement; ayez l'air de ne fonger qu'à faire la converfation; écoutez négligemment en apparence ce qu'il vous dira; & à travers de tout fon enfantillage, vous découvrirez fans peine s'il a quelque fuite dans les idées, & s'il doit avoir de la juf-teffe dans l'efprit; enfin, comme dit Montaigne, en parlant d'un inftituteur :

„ Je ne veux pas qu'il invente & parle
„ feul; je veux qu'il écoute fon difciple

„ parler à son tour... Il est bon qu'il le
„ fasse trotter devant lui, pour juger de
„ son train ".

Je n'ai guere vu d'enfant né avec de l'esprit, qui ne se plût à comparer les choses nouvelles qui le frappent, à celles qu'il connoissoit déja. Quelque minucieuses que puissent être ces comparaisons, si elles sont justes, elles annoncent infailliblement de l'imagination & de l'esprit. Presque tous les enfants sont naturellement bavards; ce défaut, suivant la maniere dont il se manifeste, prouve également ou qu'ils auront de l'esprit, ou qu'ils en manqueront. Un enfant que la timidité même ne peut empêcher de parler, qui s'entretient sans choix avec tout le monde, & qui n'écoute jamais, sera vraisemblablement un jour aussi médiocre qu'il est importun; mais celui qui n'aime à parler qu'avec les personnes qui ont sa confiance, celui qui se tait devant les étrangers, qui ne bavarde qu'avec ses parents & ses compagnons, & qui trouve en même-temps un grand plaisir à écouter les autres, cet enfant aura certainement beaucoup d'esprit; & enfin, je crois qu'après avoir fait toutes ces différentes observations, si l'on n'a jamais quitté son éleve, & si le développement de la raison de l'enfant n'a pas été retardé par des maladies, ou par la foiblesse de sa constitution, on peut, lorsqu'il a six ou sept ans, commencer à porter un jugement presque certain sur l'esprit & le ca-

ractère qu'il aura. Rousseau a dit fort éloquemment que l'homme naît essentiellement bon, & qu'entiérement livré à lui-même, il le seroit toujours, &c. Je crois cette idée fausse; l'homme, *livré à lui-même*, seroit nécessairement vindicatif, & par conséquent il n'auroit ni grandeur d'ame, ni générosité. Montaigne est d'un sentiment bien opposé à celui de Rousseau, lorsqu'il dit: „Nature a, ce crains-„ je, elle-même attaché à l'homme quel-„ que instinct à l'inhumanité; nul ne prend „ son ébat à voir des bêtes s'entre-jouer „ & caresser, & nul ne faut de le prendre „ à les voir s'entre-déchirer & démem-„ brer". Ce n'est point parce que l'homme est cruel, c'est au contraire parce qu'il est pitoyable. Il veut être ému; & pour échapper à l'ennui, il recherche des agitations violentes. Voilà ce qui conduit le peuple aux exécutions publiques, & ce qui nous guide à la tragédie: si nous étions insensibles, nous n'irions pas. L'homme naît avec des défauts & des vices, mais il naît sensible; si la nature forme rarement un cœur tendre & passionné, du moins jamais elle n'en produit d'absolument impitoyable. Il n'y a point d'exemple qu'un enfant auquel on a donné une nouvelle nourrice, n'ait pas vivement regretté & pleuré la premiere. Ainsi, dès que ce germe de sensibilité se trouve dans tous les hommes, celui qui, sans avoir un vice particulier d'organisation ou la

tête dérangée, devient dur & cruel, cet infortuné est évidemment corrompu par l'éducation. Enfin, une réflexion bien consolante pour les instituteurs, c'est que tout ce que les enfants annoncent de mauvaises qualités peut n'être d'aucune conséquence pour l'avenir, parce qu'une bonne éducation peut les rectifier, tandis qu'au contraire, par la même raison, on doit entiérement compter sur toutes les vertus qu'ils promettent.

LETTRE XX.

Du même au même.

Vous me demandez, mon cher Vicomte, comment je m'y prendrai pour donner à mon fils un vrai courage, qualité si nécessaire à tous les hommes, & sur-tout à un Militaire ? L'habitude familiarise avec les choses les plus effrayantes & les plus dangereuses. Si l'usage du feu nous étoit inconnu, si nous en voyions pour la premiere fois, à quel point ne serions-nous pas épouvantés de ses qualités destructives, en apprenant qu'une seule étincelle suffit pour embraser & détruire une ville entiere ; quelles précautions nous prendrions pour en conserver dans nos maisons ! & quelle terreur nous causeroit un tison enflammé roulant sur un plancher, ou une bougie allumée sur une table de

bois couverte de papiers! Tout cela cependant n'inspire de frayeur à personne, parce que l'usage en est trop habituel, tandis que nous en éprouvons de très-vives pour mille autres choses infiniment moins dangereuses. Par exemple, presque toutes les femmes ont une horreur invincible pour les araignées, les crapauds, les couleuvres, &c., & la vue de ces insectes ne fait nulle impression sur la paysanne la plus timide, parce qu'elle est accoutumée à les rencontrer souvent. Les pays où l'on a le moins de peur du tonnerre, sont précisément ceux où il cause le plus d'accidents. Je me souviens qu'en allant de Rome à Naples, je couchai dans un couvent où le tonnerre tombe presque réguliérement deux ou trois fois par an. Le soir même il y eut un orage affreux, & je remarquai que tous ces Moines ne paroissoient pas y faire plus d'attention que s'ils eussent été totalement sourds. J'ai vu tous les environs du Vésuve dépouillés de verdure & couverts de lave, traces effrayantes & mémorables du plus terrible des fléaux. Eh bien, sur cette même lave, j'ai vu une infinité de maisons exactement au pied du Vésuve, & touchant cette montagne formidable qui porte la mort dans son sein! Les propriétaires de ces terres foulent aux pieds les cendres des malheureux habitants de Pompeya; ils ont sous les yeux les tristes débris de leur ville détruite & ensevelie, & cependant ils sont encore eux-mê-

mes plus près du Vésuve!... D'après toutes ces réflexions, j'ai donc tâché, autant qu'il est possible, de familiariser mes enfants avec toutes les choses qui peuvent naturellement inspirer du dégoût & de la frayeur. Dans leur premiere enfance, on les accoutumoit à voir & même à toucher des grenouilles, des araignées & des souris. Il ne falloit pour cela que leur en donner l'exemple, aussi-tôt ils vouloient en avoir, en élever; & j'ai vu Adele pleurer la mort de sa grenouille favorite avec autant d'amertume que si elle eût perdu le plus charmant serin du monde. Lorsqu'il tonnoit, tout le monde, autour d'eux, s'écrioit en regardant les nuages & les éclairs : *Ah ! le beau spectacle !* & les enfants alloient s'asseoir devant les fenêtres pour contempler le beau spectacle, & s'en amusoient véritablement. Depuis que je suis ici, j'ai fait placer dans un corridor, qu'Adele & Théodore traversent sans cesse, une grande armoire vitrée à travers laquelle on voit un squelette & quelques pieces d'anatomie; mais je n'ai pas voulu que mes enfants vissent cet objet sans quelques préparations que j'ai jugées nécessaires pour empêcher qu'ils n'en fussent frappés; car une premiere impression fâcheuse est toujours difficile à détruire. Voici donc comment je m'y suis pris : un jour à dîner j'ai dit tout haut que j'avois mis en ordre les différentes pieces d'anatomie qu'on m'avoit envoyées de Paris. Là-des-

fus M. d'Aimeri, auquel nous avions fait sa leçon, prit la parole pour dire que l'étude de l'anatomie étoit bien intéressante & bien curieuse. Il ajouta qu'il avoit eu pour cette science une telle passion, que, pendant deux ans, sa *chambre à coucher avoit été entiérement remplie de squelettes*. Alors les enfants demanderent ce que c'étoit que l'anatomie & des squelettes. Après une courte explication, Adele dit qu'un squelette devoit être une bien vilaine chose. „ Pas plus laide, reprit Madame d'Almane, que mille autres; par exemple, que „ le magot de la Chine que vous avez dans „ votre cabinet". Alors sans s'appesantir davantage là-dessus, on changea de conversation. Après le dîner, on me demanda à voir mon armoire : nous fûmes dans le corridor; mes enfants y vinrent aussi d'eux-mêmes, & ne témoignerent, en voyant le squelette, ni surprise, ni dégoût. Depuis ce moment, ils passent continuellement dans ce corridor sans imaginer seulement qu'on puisse avoir la moindre frayeur d'un squelette. Très-souvent, devant eux, je conte des histoires de voyageurs, pour lesquelles les enfants ont un goût particulier; je fais de superbes descriptions de tempêtes, de maniere à exciter beaucoup plus la curiosité que la crainte; j'ajoute que les naufrages mêmes ne sont jamais véritablement dangereux pour ceux qui savent nager, & Théodore dit qu'il veut apprendre à nager, & qu'il se-

roit bien fâché, quand il fera un voyage sur mer, s'il ne voyoit pas une tempête. Il n'est pas possible de cacher aux enfants les dangers qui environnent l'homme presque à chaque pas de sa carriere. Le mensonge ne peut jamais être utile; & si votre éleve découvre que vous lui avez déguisé la vérité dans une seule occasion, vous perdrez sa confiance sans retour. Je veux donc que mon fils sache qu'on peut se noyer sur mer, qu'on est tué à la guerre, &c. : mais je desire du moins qu'il n'envisage aucune sorte de danger avec l'exagération que donne la crainte & une imagination frappée. Quand on ne voit jamais le péril plus grand qu'il ne l'est en effet, on trouve en soi toutes les ressources qui peuvent en tirer. Tout homme que l'éducation n'aura pas gâté, aura cette espece de courage qu'il reçut avec la vie, comme un *instinct* nécessaire à sa conservation. Le lâche, qui perd la tête & la raison dans le danger, n'est qu'un être dégradé & corrompu : la nature donna donc à votre éleve tout le courage & toute la présence d'esprit dont il aura besoin pour se défendre si on l'attaque. Et bien, vous, donnez-lui de la générosité, & il défendra son semblable. Donnez-lui de l'honneur, & il défendra sa patrie. Locke a dit, & Rousseau après lui, qu'il ne faut en aucune maniere plaindre les enfants quand ils tombent ou se blessent. Cette méthode, suivant moi, n'est bonne que jusqu'à trois

ou quatre ans; à cette époque, elle demande des adoucissements, sans quoi l'on risqueroit d'endurcir le cœur des enfants, & de le fermer pour jamais à la pitié. Ainsi je pense que lorsqu'ils souffrent, on doit les plaindre, s'ils ne se plaignent pas, en louant le courage qu'ils témoignent; mais s'ils crient ou s'ils pleurent, paroissez sans pitié, & persuadez-leur que le mépris étouffe en vous la compassion. Comme dans tout le reste, il faut à cet égard que la leçon soit appuyée par votre exemple; si vous ne pouvez supporter une migraine ou un accès de fievre sans parler de votre souffrance vingt fois par jour, tout ce que vous direz sur le courage fera peu d'impression sur votre éleve. Madame d'Almane a donné à ses enfants, il y a quatre jours, une leçon sur ce sujet, qui vaut mieux mille fois que tous les sermons du monde. Vous aimez Madame d'Almane, & tous les détails qui peignent sa tendresse passionnée pour ses enfants; ainsi, dans mon récit, je n'omettrai aucune des circonstances de cette scene qui fut véritablement aussi effrayante que touchante. M. d'Aimeri, Madame de Valmont & son fils étoient chez moi depuis quelques jours. Après le dîner, nous étions tous dans le sallon; Madame d'Almane, assise à côté de Madame de Valmont sur un canapé, tenoit Adele sur ses genoux, lorsque Théodore voulant avoir sa part des caresses de sa mere, se glisse doucement derriere elle, & lui saisit

brusquement un bras qu'il tire à lui. Au même moment, un jet de sang, élancé du bras de Madame d'Almane, couvre le visage & la robe d'Adele, qui, à cette vue, pousse un cri affreux & tombe évanouie sur le sein de sa mere. Le pauvre Théodore, baigné de larmes, se précipite à genoux; nous courons tous à Madame d'Almane, qui s'écrioit : *Adele, Adele, c'est Adele qu'il faut secourir*, & elle refusoit de me donner son bras, en répétant toujours d'un air égaré, *Adele, Adele!* Le fait est, que, sans en rien dire à personne, elle s'étoit fait saigner le matin, & que Théodore, en lui saisissant & lui étendant le bras, avoit dénoué la ligature & causé cet accident. Cependant Madame de Valmont s'empara d'Adele, & M. d'Aimeri & moi nous rattachâmes la bande du bras de Madame d'Almane, non sans peine, car elle avoit perdu la tête. Pâle & tremblante, agitée des mouvements convulsifs les plus effrayants, les yeux fixément attachés sur sa fille, elle ne remarquoit ni les soins que nous lui rendions ni même Théodore toujours sanglottant à ses pieds, & serrant étroitement ses genoux. Enfin, Adele recouvre l'usage de ses sens, ouvre les yeux & appelle sa mere, qui aussi-tôt vole vers elle, la reprend dans ses bras, & l'embrasse mille fois en versant un déluge de pleurs. Nous entourons tous la mere & l'enfant, & nous écoutions leur entretien avec autant d'attendrissement que

de plaisir, lorsque tout-à-coup remarquant que Théodore n'étoit point dans notre grouppe, je tourne la tête, & je le vois seul à la place que sa mere venoit de quitter, non plus à genoux & en pleurs, mais debout, immobile, les yeux secs, & avec un visage sur lequel l'embarras, la tristesse & le dépit se peignoient également. Son cœur, jusqu'alors si pur & si paisible, recevoit dans cet instant les premieres & funestes impressions de la jalousie & de l'envie. Ce n'est déja plus cet enfant plein d'innocence & de candeur, si doux, si ouvert, si sensible; l'injustice, la dissimulation (la haine peut-être!) viennent d'entrer à la fois dans son ame; & si elles n'en sont promptement bannies, elles y prendront de profondes racines!.... Sans perdre un moment, je me penchai vers l'oreille de Madame d'Almane, & je lui fis comprendre aisément en deux mots, le sujet de mes craintes. Aussi-tôt elle pria toute la compagnie de la laisser seule; & lorsque tout le monde fut retiré, elle s'approcha de Théodore; & sans paroître remarquer son trouble & sa confusion, elle l'embrassa tendrement, & le fit asseoir à côté d'elle. Alors mettant les mains de ses deux enfants dans les siennes, & s'adressant à moi: N'est-il pas vrai, mon ami, dit-elle, que je suis une heureuse mere, & bien véritablement aimée!.... Mon pauvre Théodore, tout ce qu'il a souffert!... mais reprends ta gaieté, cher enfant,

ajouta-t-elle en le baiſant, ta mere & ta ſœur ſe portent bien maintenant. A ces mots, Théodore, triſte encore, mais attendri, ſe penche ſur l'épaule de ſa mere, & regarde ſa ſœur avec des yeux remplis de larmes, qu'il baiſſe auſſi-tôt en ſoupirant.... Et toi, ma fille, continne Madame d'Almane, j'eſpere que lorſque tu feras moins enfant, dans un an par exemple, tu ſauras, comme ton frere, réunir le courage à la ſenſibilité... Ici Théodore leve la tête, & d'un air ſurpris regarde ſa mere, comme cherchant à pénétrer ſi elle parle férieuſement; enſuite il l'embraſſe avec tranſport, & ſes pleurs redoublent.... Il eſt vrai, ajoutai-je en riant, qu'on reproche depuis long-temps aux femmes cette facilité qu'elles ont de s'évanouir, & non ſans raiſon, car c'eſt une preuve de foibleſſe.... Mais, Papa, reprit Adele d'un ton chagrin, c'eſt parce que j'aime Maman..... Et moi, interrompois-je, j'aime votre Maman tout autant que vous pouvez l'aimer, Théodore la chérit ainſi que vous, & cependant nous ne nous ſommes évanouis, ni l'un ni l'autre. Comme j'achevois ces paroles, Théodore ſe jetta au col de ſa ſœur, en s'écriant : *O Papa, vous la chagrinez!* Dans cet inſtant, Madame d'Almane me regarda en me tendant une main que je baignai des plus douces larmes que j'aie jamais répandues de ma vie... Après que nous eûmes conſolé Adele que j'avois véritable-

ment affligée, les enfants demanderent à Madame d'Almane pourquoi elle s'étoit fait saigner. Parce que, répondit-elle, j'avois, depuis quinze jours, des maux de tête insupportables. — Depuis quinze jours, Maman! & vous n'en parliez pas!... — A quoi m'eût servi de répéter sans cesse, *j'ai bien mal à la tête?* J'aurois montré une foiblesse inexcusable, ennuyé tout le monde, & cette plainte ne m'eût pas guérie. — Mais, Maman, vous n'aviez seulement pas l'air de souffrir; vous m'avez donné mes leçons tout comme à l'ordinaire. — Jamais, mon enfant, vous ne me verrez quitter, pour si peu de chose, des occupations aussi cheres. Vous voyez, mon ami, quelle excellente leçon de courage étoit renfermée dans ce peu de mots! & celles de ce genre sont seules véritablement profitables. Après cette conversation, Madame d'Almane en eut une avec Madame de Valmont & M. d'Aimeri, pour les prier de ne point louer Adele sur son évanouissement; car en effet ces sortes de louanges peuvent, par le desir d'en obtenir encore, donner dans d'autres occasions de l'affectation & de l'hypocrisie. Il faut louer les enfants, non sur des démonstrations vives & passageres de sensibilité, mais sur des témoignages habituels & constants, comme la douceur & l'obéissance soutenues. Adieu, mon cher Vicomte, il est minuit, c'est une heure indue dans le château de B... Je vous quitte

pour me coucher; car il faut que je sois levé avec le jour.

LETTRE XXI.

La Baronne à Madame d'Ostalis.

Vous me faites grand plaisir, mon enfant, en me détaillant tous les soins que vous prenez de votre santé. Dans l'état où vous êtes, c'est un devoir bien indispensable, & qui malheureusement n'est plus regardé comme tel aujourd'hui. N'oubliez jamais ce que vous avez pensé d'une femme qui, condamnée, par son Médecin, à garder sa chambre quatre mois, ou à faire une fausse couche, déclara que de tels ménagements *ne pouvoient s'accorder avec sa vivacité*, & tua son enfant par cette aimable vivacité. Vous trouvâtes alors qu'il falloit avoir un bien mauvais cœur, pour être capable d'une semblable légéreté, & bien peu d'esprit pour l'afficher. Je suis charmée que vous ayez conservé cette opinion, & que, malgré la mode & l'exemple, vous ne vouliez ni veiller, ni vous fatiguer par des visites continuelles, ni faire de longues courses en voiture. A l'égard du desir que vous témoignez de nourrir votre enfant, j'ai quelques observations à vous soumettre qui demandent un peu de détail. Vous me paroissez très-frappée de toutes les dé-

clamations de Rousseau sur ce sujet. Il dit entr'autres choses : „ Celle qui nourrit l'enfant d'une autre au-lieu du sien, „ est une mauvaise mere ; comment sera-„ t-elle une bonne nourrice"? Cette phrase vous inspire la plus grande répugnance à confier *votre enfant aux soins intéressés d'une femme mercenaire*, &c. mais cette femme ne prive son enfant de son lait que pour lui assurer du pain, ou du moins l'aisance dont il manqueroit un jour sans ce sacrifice. Ainsi, loin d'être une *mauvaise mere*, elle a au contraire une tendresse très-bien entendue pour ses enfants. La nature nous imposa sans doute la douce obligation d'allaiter nos enfants, & nous ne pouvons nous en dispenser que lorsque nous y sommes forcées par d'autres devoirs plus essentiels encore. Si votre mari ne s'y oppose pas ouvertement; si vous pouvez, sans nuire à ses intérêts, à sa fortune, vous renfermer dans l'intérieur de votre famille pendant un an, dix-huit mois, & peut-être deux ans, vous ne devez pas balancer; vous seriez très-coupable alors de ne pas nourrir votre enfant. Mais, me direz-vous, je vois toutes les femmes qui nourrissent, aller dans le monde, à Versailles, & sévrer leur enfant au bout de huit ou neuf mois. J'en conviens, & j'en connois même plusieurs qui alloient aux bals d'après-dîner, & qui y dansoient; je les rencontrois sans cesse aux spectables, ou faisant des visites, bien parées, avec

des paniers, des corps, &c. Croyez-vous que les enfants de ces élégantes nourrices, n'euſſent pas été beaucoup plus heureux dans le fond d'une chaumiere avec une bonne payſanne aſſidue à ſon ménage? Vous connoiſſez une de mes parentes, Madame d'Ar...; ſi vous voulez nourrir, voilà le modele que vous devez ſuivre. Soyez comme elle retirée, occupée de votre ſanté, ne ſortant que pour vous promener, ne recevant que vos parents ou vos amis intimes, & décidée à ne ſévrer votre enfant que lorſque l'état de ſa ſanté, l'avancement de ſes dents & ſa force pourront vous le permettre. Je me ſouviens que pendant un hyver, je dînois ſouvent dans une maiſon où je rencontrois toujours une jeune femme qui nourriſſoit ſon enfant; elle arrivoit coëffée en cheveux, miſe à peindre; & à peine étoit-elle aſſiſe, qu'elle avoit déja trouvé le ſecret de parler deux ou trois fois de ſon enfant. Nous entendions les cris aigus d'un petit maillot qu'on apportoit dans une barcelonnette bien ornée; & ſa mere, devant ſept ou huit hommes, lui donnoit à tetter. Je voyois ces hommes rire entr'eux & parler bas, & tout cela ne me paroiſſoit qu'indécent & importun. En ſortant de là, j'allois quelquefois chez Madame d'Ar.... qui rempliſſoit alors le même devoir, mais avec cette ſimplicité que la vraie vertu porte toujours dans ſes actions les plus ſublimes: car on n'eſt orgueilleux de faire

le bien qu'à proportion des efforts qu'il en coûte, & du peu de plaisir qu'on y trouve. Je voyois Madame d'Ar.... au milieu de sa famille & de ses amis, & j'éprouvois l'émotion la plus douce en la contemplant, tenant son enfant dans ses bras, cet enfant auquel elle sacrifioit sans effort, comme sans vanité, & le monde & tous les plaisirs qu'il peut offrir ! Il est certain qu'il n'y a rien de plus respectable & de plus touchant, qu'une jeune & jolie personne qui remplit ainsi le premier devoir que la nature lui impose ; par ce qu'elle fait déja pour un enfant qui ne peut même la connoître, elle prouve tout ce qu'elle sera capable de faire un jour pour lui, lorsqu'elle jouira du bonheur d'en être aimée, & elle s'assure un droit de plus à sa tendresse. Mais, ma chere fille, réfléchissez bien à l'étendue des obligations que vous contracterez en vous décidant à nourrir votre enfant, & songez qu'il vaut infiniment mieux ne pas vous imposer un tel devoir que de le remplir imparfaitement.

LETTRE XXII.

La Baronne à la Vicomtesse.

NON, ma chere Amie, je ne vois point approcher l'hyver *avec tristesse*, *avec effroi* ; tout au contraire, je me dis : Grace au Ciel, je ne serai point obligée d'aller me

morfondre sur le chemin de Versailles ou dans les rues de Paris ; je ne recevrai point une foule de gens aussi ennuyeux que désœuvrés ; je n'entendrai point déchirer alternativement Gluck & Piccini, que j'aime tant l'un & l'autre, &c. &c. Au-lieu de cela, je ne sortirai que pour mon plaisir & ma santé ; je ne porterai qu'un habit commode, & je ne vivrai qu'avec des personnes que j'aime... Ah, si vous étiez ici, qu'y pourrois-je desirer encore, & que manqueroit-il à mon bonheur ! Je vous assure que depuis huit mois que j'ai quitté Paris, je n'ai point passé de jour sans me féliciter du parti que j'ai pris, & sans penser, avec peine, que je serai forcée, par le même devoir qui m'a conduite ici, à retourner dans trois ans dans le monde.

J'ai un service à vous demander, ma chere amie. Je crois vous avoir dit que Madame de Valmont avoit une sœur Religieuse : mais avant de vous expliquer ce que je desire de vous, je veux vous conter l'histoire de cette malheureuse Religieuse ; Madame de Valmont me la confia hier au soir, & je suis sûre que vous partagerez le vif intérêt qu'elle a su m'inspirer. M. d'Aimeri a eu quatre enfants ; Cécile, la plus jeune, n'avoit que trois ans lorsqu'elle perdit sa mere : elle fut élevée dans un Couvent de Province, & n'en sortit qu'à treize ans pour se trouver au mariage de sa sœur aînée, Madame d'Olcy, qui par-

tit auſſi-tôt pour Paris. Cécile reſta dans la terre qu'habitoit ſon pere, avec ſa ſeconde ſœur plus âgée qu'elle de trois ans, & qui peu de temps après épouſa M. de Valmont. Au bout de deux ans, elle fut obligée de ſe fixer en Languedoc; elle s'étoit vivement attachée à Cécile, également intéreſſante par ſon caractere, ſa figure, ſon eſprit, & le malheur de n'être point aimée de ſon pere. La veille du départ de Madame de Valmont, les deux ſœurs paſſerent la nuit enſemble à s'affliger. Quand le jour parut, Cécile, baignée de pleurs, ſe jetta dans les bras de ſa ſœur; & la preſſant contre ſon ſein: „O
„ mon unique ſoutien, s'écria-t-elle, ma
„ ſeule amie, dans une heure je vais donc
„ vous perdre! Que deviendrai-je ſans
„ vous? qui m'excuſera auprès de mon
„ pere, qui tâchera de vaincre ſon aver-
„ ſion pour moi: Vous ſeule au monde
„ aimiez la pauvre Cécile; ô ma ſœur!
„ ma ſœur! vous m'abandonnez; quelle
„ ſera ma deſtinée!... " La malheureuſe Cécile n'avoit, en effet, que trop de raiſons de redouter le ſort qu'on lui préparoit. A peine ſa ſœur fut-elle partie, que ſon pere la renvoya dans le Couvent où elle avoit été élevée: elle n'avoit que ſeize ans lorſqu'elle y rentra, & pour n'en ſortir jamais!... M. d'Aimeri, uniquement occupé de l'établiſſement de ſon fils unique, partit pour Paris; & quelques mois après, on déclare à Cécile qu'elle n'a d'au-

tre parti à prendre que celui de se faire Religieuse. Trop douce & trop timide pour s'opposer aux volontés d'un pere absolu, elle obéit sans résistance & sans murmures. Cependant, déja son cœur n'étoit plus libre; elle aimoit, elle étoit aimée!.... Elle s'aveugloit encore sur l'espece de sentiment qu'elle éprouvoit. En renonçant au monde, elle croyoit ne regretter véritablement que sa sœur; elle pensoit n'accorder des pleurs qu'à la seule amitié, & l'amour sur-tout les faisoit répandre. Un jeune homme, nommé le Chevalier de Murville, proche parent de M. d'Aimeri, étoit l'objet d'un sentiment si malheureux, & il possédoit toutes les vertus & tous les agréments qui pouvoient le justifier. Sa mere, retirée du monde depuis plusieurs années, vivoit dans une petite terre qui n'étoit qu'à dix lieues du Couvent de Cécile. Cependant l'année du noviciat de Cécile est presque écoulée, bientôt le jour arrive où Cécile va prononcer le vœu terrible qui doit l'engager à jamais! Ce jour même son pere inhumain célébroit à Paris les noces de son fils, & se livroit aux transports de la joie, tandis que sa fille infortunée consommoit, à 17 ans, son affreux sacrifice!... Enfin, c'en est fait; Cécile n'existe plus pour le monde, & les tristes murs qui la renferment, sont désormais pour elles les limites de l'univers!...

Le soir même de sa profession, un homme à cheval fit demander à lui parler, de

la part de Madame de Murville, pour affaire de la plus grande importance. Elle fut au parloir, & cette homme lui présenta une lettre, en lui disant qu'un laquais de Madame de Murville étoit parti la veille, avec ordre exprès de remettre cette lettre le jour même; mais qu'à deux lieues du Couvent, ce domestique avoit eu le malheur de se casser la jambe en tombant de cheval; qu'un long évanouissement suivit cet accident; qu'enfin des paysans l'avoient porté chez le fermier qui faisoit ce récit : que le domestique n'avoit recouvré sa tête que le lendemain dans l'après-midi, & qu'alors il avoit remis la lettre au fermier qui s'étoit chargé de l'apporter. En achevant ces mots, le fermier donna la lettre à Cécile, & qui, au même moment, fut s'enfermer dans sa chambre pour la lire. Elle l'ouvrit avec une extrême émotion, mais qui devint bien plus vive encore, lorsqu'elle apperçut la signature du Chevalier de Murville. Cette lettre que Cécile crut devoir donner à sa fœur, & que Madame de Valmont m'a permis de copier, étoit conçue en ces termes;

Du Château de S.... ce 15 Mai.

„ Quoi, demain!... c'est demain...
„ Je ne puis achever... ma bouche ne
„ peut prononcer ces mots affreux....
„ Cécile, il n'est plus temps de dissimu-
„ ler. Eh quoi, n'auriez-vous jamais lu

„ dans mon cœur!... Hélas! dans des
„ temps plus heureux, j'osai me flatter
„ quelquefois que le vôtre n'étoit point
„ insensible. J'ouvris mon ame au bar-
„ bare qui vous sacrifie; il m'ôta tout es-
„ poir, & je me condamnai moi-même
„ au silence. Ah! si j'avois pu prévoir
„ l'horrible tyrannie qu'on devoit exercer
„ contre vous, non, Cécile, non, vous
„ n'en auriez point été la victime: mal-
„ gré le pere cruel qui vous proscrit;
„ malgré la famille qui vous abandonne:
„ malgré vous-même enfin, j'aurois su
„ vous arracher au destin qu'on vous
„ préparoit... Mais, loin de vous, dans
„ un pays étranger, j'ignorois ce com-
„ ble d'horreur, & ne pouvois le soup-
„ çonner... Enfin, une lettre m'annonce
„ que ma mere est dangereusement ma-
„ lade. Je quitte aussi-tôt l'Espagne, j'ar-
„ rive; quels malheurs accablants m'at-
„ tendoient à mon retour! Je trouve ma
„ mere à l'extrémité, & j'apprends que
„ Cécile est à la veille de prononcer ses
„ vœux... Cet instant seul m'a fait con-
„ noître à quel excès je vous aime... O
„ victime intéressante autant que chere,
„ la nature & l'amitié vous trahissent;
„ mais l'amour vous reste. Seul, je vous
„ tiendrai lieu de pere, d'ami, de frere;
„ je serai votre défenseur, votre libéra-
„ teur, ô ma Cécile! votre époux....
„ Puisque vous êtes libre encore, vous
„ êtes à moi; vos parents ont brisé tous

„ les liens qui vous unissoient, vous
„ n'êtes plus qu'à moi... Oui, je fais
„ le serment de vous consacrer ma vie...
„ serment, n'en doutez pas, aussi sacré
„ & plus agréable à l'Etre suprême, que
„ le vœu inhumain que vous prétendiez
„ faire... Ah! plaignez-moi de ne pou-
„ voir voler auprès de vous... Si vous
„ saviez ce qu'il en coûte à mon cœur!...
„ Mais ma mere est expirante; si j'étois
„ capable de l'abandonner, serois-je en-
„ core digne de vous? Cependant... si
„ cette lettre ne pouvoit vous persuader,
„ si vous persistez dans votre affreux
„ dessein!... je frémis, cette seule idée
„ déchire mon ame, & trouble ma rai-
„ son. Ecoutez-moi, Cécile... Je res-
„ pecte encore le cruel auteur de vos
„ jours : vous êtes libre ; mais si vous
„ aviez la foiblesse de lui obéir, de cet
„ instant, je ne le reconnois plus pour
„ votre pere, je ne vois plus en lui qu'un
„ tyran détestable... & du moins je ne
„ mourrai pas sans vengeance. Pour son
„ intérêt même, osez donc lui résister; ou
„ cette main tremblante qui vous écrit,
„ cette main guidée par la haine & par
„ le désespoir, ira percer le cœur du
„ monstre qui veut vous immoler. Qu'il
„ réserve pour son fils & sa fortune & sa
„ tendresse ; qu'il vous déshérite ; que
„ m'importe : je ne veux que Cécile, &
„ je serai le plus soumis, le plus recon-
„ noissant, & le plus heureux de tous ses
„ enfants.

„ enfants. Hélas! je vous ai fuie, j'ai
„ tenté de vous oublier, & ces vains ef-
„ forts n'ont ſervi qu'à me faire mieux
„ connoître que je ne puis vivre ſans
„ vous. J'oſe croire que vous m'eſtimez
„ aſſez pour remettre avec confiance en-
„ tre mes mains, le ſoin de votre bon-
„ heur & de votre réputation. Je ne vous
„ demande que le courage de déclarer
„ que vous ne pouvez vous réſoudre à
„ prononcer vos vœux; je me charge du
„ reſte, & je ne vous verrai que pour
„ vous conduire à l'autel, où le nœud
„ le plus ſaint & le plus doux nous unira
„ pour jamais!... Je ſuis ſûr de l'homme
„ que je charge de cette Lettre; je ſuis
„ bien certain que vous la recevrez ce
„ ſoir. Je ne puis croire que vous ſoyez
„ inſenſible à ce qu'elle contient. Cepen-
„ dant, un poids affreux oppreſſe mon
„ cœur, des larmes ameres inondent
„ mon viſage... O Cécile! ma chere Cé-
„ cile, prenez pitié de l'état où je ſuis;
„ ne vous préparez point des regrets éter-
„ nels; ſongez, hélas! que vous n'avez
„ que dix-ſept ans. Ah! conſervez votre
„ liberté, duſſiez-vous ne jamais vivre
„ pour moi!... J'attends votre réponſe
„ comme l'arrêt qui doit fixer ma deſ-
„ tinée ".

Le Chevalier DE MURVILLE.

Imaginez, s'il eſt poſſible, l'état où dut être la malheureuſe Cécile, après la

lecture de cette Lettre. Elle n'apprend qu'elle est aimée, & d'une maniere si touchante & si passionnée ; elle ne découvre ses propres sentiments, que lorsqu'elle est irrévocablement engagée. Quelques heures plutôt, cette Lettre eût pu changer son sort, & assurer la félicité de sa vie ; & maintenant elle met le comble à ses maux !... La surprise, le saisissement & le désespoir rendent Cécile immobile & stupide ; une pâleur affreuse couvre ses traits, un froid mortel semble glacer son cœur. Privée de la faculté de réfléchir, elle sent cependant confusément toute l'horreur de sa destinée ; elle sent qu'elle n'a plus d'espoir qu'en la mort. Enfin, sortant par degrés de cette espece de léthargie, elle jette autour d'elle des regards égarés. Hélas ! tout ce qui l'environne ne peut que lui retracer son sacrifice & son malheur ; ses yeux tombent sur une table où l'on avoit posé ses longs cheveux, coupés le matin même (1). A cette vue, elle frémit ; un sentiment inexprimable, mêlé d'effroi, de regret & de fureur, déchire son ame & trouble sa raison : elle se leve impétueusement. Eh, quoi donc, s'écria-t-elle, n'est-il aucun moyen de sortir de l'abyme affreux où l'on m'a précipitée !... Ne puis-

(1) On sait qu'une Novice, le jour de sa profession, se fait couper les cheveux un moment avant de prononcer ses vœux.

je m'échapper ? ne puis-je fuir ? Mais que dis-je ? Grand Dieu, quel horrible transport !... O malheureuse Cécile ! c'est ici que tu dois mourir ! En achevant ces paroles, elle retombe sur sa chaise en versant un torrent de larmes. Bientôt elle reprend la funeste Lettre de son amant, & la relit encore : chaque mot, chaque expression de cet écrit touchant, est pour son cœur un trait mortel. Comment pourra-t-elle triompher d'une passion dont la reconnoissance la plus juste accroît encore la violence ?... Son imagination lui représente à la fois tout ce qui peut porter au comble ses regrets & son désespoir ; elle voit son amant furieux, ne respirant que la vengeance, & ne desirant que la mort ; elle voit son pere tombant sous ses coups, ou lui arrachant la vie. Ces funestes tableaux la pénetrent d'horreur : moins aimée, elle auroit moins à craindre... Cependant, elle ne sauroit supporter l'idée que le Chevalier de Murville pourra sans doute se consoler un jour !... Enfin, elle se décide à lui répondre, & elle lui écrit un billet qui ne contenoit que ce peu de mots :

„ Votre Lettre est arrivée trop tard...
„ Cécile déja n'existoit plus pour vous !...
„ oubliez-moi... Vivez heureux... &
„ respectez mon pere ".

Le malheureux Chevalier de Murville reçut ce billet dans le moment même où sa mere venoit d'expirer. Il ne put suppor-

ter tant de maux à la fois; une fievre brûlante, suivie d'un délire affreux, le mit en peu de jours au bord du tombeau. Sa maladie fut extrêmement longue; & à peine étoit-il hors de danger, qu'il s'occupa du soin de terminer ses affaires, dans le dessein de partir incessamment, & de quitter pour jamais la France. En passant en Languedoc, il s'arrêta chez Madame de Valmont, qui lui avoit toujours témoigné la plus vive amitié. Il demanda à la voir en particulier : on le fit entrer dans un cabinet, où il la trouva seul. Aussi-tôt qu'elle le vit, elle courut à lui, & l'embrassa en versant un torrent de larmes. Il comprit qu'elle étoit instruite de ses sentiments par Cécile même; il ne se trompoit pas : il la conjura avec tant d'instances de lui montrer sa Lettre, qu'elle ne put le refuser. Vous allez juger si cette Lettre dut augmenter la passion & les regrets du Chevalier de Murville. La voici. . . .

De l'Abbaye d. . . ce 12 Juin.

„ J'existe encore. . . . Mais j'ai cru toucher au terme de mes souffrances. J'ai „ vu de bien près ce port si desiré! Des „ cierges funebres entouroient mon lit, „ un Prêtre m'exhortoit à la mort. . . . „ Hélas! un tel soin étoit peu nécessaire, „ que ne m'enseignoit-on plutôt à supporter la vie! . . . . O malheur! dans „ quel moment j'ai connu mon cœur! . . .

„ Le jour même.... Je frémis !.... Li-
„ sez la Lettre que je vous envoye, elle
„ vous instruira de tout.... Cette Let-
„ tre que je remets entre vos mains, est
„ le dernier sacrifice qui me restoit à fai-
„ re.... Qu'il est cruel!.... Cette écri-
„ ture chérie, je ne la reverrai plus!...
„ Mais chaque mot des sentiments qu'elle
„ exprime, est gravé pour jamais dans le
„ fond de mon ame... Si vous m'aimez,
„ ma sœur, conservez toujours cet écrit;
„ puisqu'il ne m'est pas permis de le gar-
„ der, que du moins je puisse penser qu'il
„ existe... Qu'il vous soit cher... Son-
„ gez que sa privation est pour moi ce
„ que seroit pour vous l'absence de l'ob-
„ jet que vous aimez le mieux.... Si
„ vous saviez combien il m'est doulou-
„ reux de m'en détacher!..... Hélas!
„ maintenant tout est crime pour votre
„ malheureuse sœur, jusqu'à l'aveu des
„ regrets qui la dévorent! insupportable
„ contrainte qui ne peut produire que les
„ derniers excès du désespoir! Vous avez
„ connu mon caractère & mon ame, vous
„ savez si j'étois née pour chérir la ver-
„ tu. Eh bien, vous frissonneriez d'hor-
„ reur, si je vous détaillois toutes les fu-
„ nestes idées qui, depuis trois semaines,
„ troublent & noircissent mon imagina-
„ tion! Le crime me poursuit & m'en-
„ vironne..... Je trouve dans les objets
„ les plus communs, dans les actions les
„ plus indifférentes, les sujets des plus

„ affreuses tentations... A la promenade
„ dans nos tristes jardins, mon œil me-
„ sure, en frémissant, la hauteur des mu-
„ railles; & mille fois mon esprit osa con-
„ cevoir l'insensé, le coupable projet d'es-
„ sayer de les franchir!... Dans les pre-
„ miers jours de ma convalescence, à ta-
„ ble, pendant ce morne silence qu'on
„ nous prescrit, quelle horrible pensée a
„ souvent égaré ma raison!.... Le cou-
„ teau posé près de moi.... Je ne puis
„ achever... O Ciel, est-il possible que
„ ce cœur, jadis si pur, ait pu se livrer
„ à ce délire affreux!... Ah! croyez que
„ le plus cruel de mes tourments est le
„ remords qui me déchire!... Quelque-
„ fois baignée de pleurs, j'implore avec
„ confiance la miséricorde & le secours de
„ l'Eternel. Ne pouvant lui faire le sacri-
„ fice du sentiment qui me domine, je lui
„ offre les peines qu'il me cause, & je lui
„ demande la résignation de les suppor-
„ ter sans murmure... J'éprouve alors
„ la seule consolation dont je sois suscep-
„ tible. Une voix céleste semble, au fond
„ de mon cœur, prononcer ces paroles
„ divines: *Ne renonce point au bonheur:*
„ *les passions le ravissent ou le troublent;*
„ *la religion & la vertu peuvent seules*
„ *l'assurer.* Mais dans d'autres moments,
„ je me trouve trop coupable pour espé-
„ rer le pardon de tant d'offenses... &
„ je retombe dans toutes les angoisses que
„ le découragement & la terreur peuvent

„ causer. Pardonnez, ma sœur, ces tris-
„ tes plaintes : vous n'en entendrez plus,
„ je vous le promets ; je respecterai dé-
„ sormais le rigoureux devoir qui me con-
„ damne au silence ; je ne vous entretien-
„ drai plus ni de mes peines, ni de l'ob-
„ jet... Vous-même, ma sœur, oh ja-
„ mais ne me parlez de lui!... Vous le
„ verrez sans doute, & peut-être le ver-
„ rez-vous consolé... Cependant sa Let-
„ tre est si passionnée ! Pensez-vous que
„ le temps, le monde & la dissipation
„ puissent détruire un sentiment si pro-
„ fond & si vrai?.... Ah ! si vous le
„ croyez, ne me le dites point ; vous dé-
„ chireriez mon cœur sans le guérir!...
„ L'espoir d'occuper quelquefois son sou-
„ venir, est le seul bien qui m'attache à
„ la vie... Le plus grand de mes maux,
„ vous l'avouerai-je, c'est de penser qu'il
„ ignore à quel excès je l'aime... Oui,
„ s'il connoissoit mon cœur, j'en suis sû-
„ re, il ne m'oublieroit jamais... Peut-
„ être me croit-il insensible, ingrate...
„ Ah ! cachez-lui la passion qui m'éga-
„ re!... Mais, ma sœur, souffrirez-vous
„ qu'il m'accuse d'ingratitude?... Dieu,
„ qu'entends-je!... La cloche m'appel-
„ le, & m'annonce l'agonie d'une de nos
„ compagnes.... Qu'elle est heureuse !
„ elle va mourir..... Adieu... Je joins
„ à ce paquet les cheveux que vous m'a-
„ viez demandés, ces cheveux que vos
„ mains jadis ont tressés tant de fois...

„ Vous ne les verrez point sans atten-
„ drissement..... Puisse cette triste dé-
„ pouille, en vous rappellant mon sort
„ & ma tendre amitié, m'obtenir votre
„ indulgence & votre compassion, les
„ seuls biens qui restent désormais à l'in-
„ fortunée Cécile "!

Le Chevalier de Murville, après avoir lu cette Lettre, se jetta aux pieds de Madame de Valmont, en lui demandant de lui donner les cheveux de Cécile; & pour obtenir cette grace, il se servoit du même moyen qu'il avoit employé déja pour décider Madame de Valmont à lui communiquer la Lettre. Il protesta que si elle lui refusoit cette derniere consolation, il ne quitteroit pas la France sans se venger de M. d'Aimeri: ses transports & ses menaces effrayerent tellement Madame de Valmont, qu'elle se décida à lui accorder ce qu'il souhaitoit avec tant d'ardeur, & elle remit entre ses mains la cassette qui renfermoit les cheveux de sa sœur. Le Chevalier de Murville la reçut à genoux; il l'ouvrit en tremblant: il desiroit & craignoit également de voir cette longue & belle chevelure qu'il avoit tant de fois admirée sur la tête de la malheureuse Cécile... Il pâlit & tressaillit en y jettant les yeux; ensuite, refermant la cassette & la prenant dans ses bras: Adieu, Madame, dit-il, adieu pour toujours, je quitte sans retour une patrie que j'abhorre; vous n'entendrez parler de moi que pour recouvrer

le précieux trésor que vous me confiez, & je ne m'en détacherai qu'à la mort. Quand je ne serai plus, il vous sera rendu. A ces mots, il sortit précipitamment sans attendre la réponse de Madame de Valmont. Depuis ce temps, on n'a point reçu de ses nouvelles, on ignore absolument sa destinée. Mais comme les cheveux de Cécile n'ont point été renvoyés à Madame de Valmont, il est vraisemblable que le Chevalier de Murville existe encore, & vit ignoré dans quelque coin du monde. A l'égard de M. d'Aimeri, le Ciel ne tarda point à le punir de sa barbarie. Son fils, égaré par la passion du jeu & le goût de la mauvaise compagnie, en peu de temps perdit sa réputation, détruisit sa santé, dérangea ses affaires, & mourut au bout de trois ans de mariage sans laisser d'enfants. M. d'Aimeri paya scrupuleusement toutes ses dettes, & se retira en Languedoc auprès de sa seconde fille, avec une fortune, jadis considérable, aujourd'hui très-médiocre, & qu'il destine, dit-on, au jeune Charles, fils de Madame de Valmont, qu'il paroît aimer passionnément. Pour Cécile, le temps & la raison ont insensiblement triomphé d'une passion si fatale; & goûtant aujourd'hui toutes les consolations sublimes que la Religion peut offrir, elle recueille enfin les doux fruits d'une piété véritable, la résignation & la paix, & elle est devenue l'exemple & le modele de toutes ses compagnes. Telle

est maintenant sa situation; mais les chagrins violents, qui si long-temps déchirerent son ame, ont cruellement altéré sa santé : les austérités de son état acheverent de la détruire, & depuis six mois sur-tout, on commence à craindre pour sa vie. Madame de Valmont desire vivement qu'elle puisse faire un voyage à Paris, afin d'y consulter les Médecins les plus célebres. Cette permission n'est pas difficile à obtenir; & voici, ma chere amie, le services que j'attends de vous : c'est que vous alliez voir Madame d'Olcy, & que vous la déterminiez à garder chez elle sa sœur pendant deux ou trois mois. Il vous paroîtra sans doute extraordinaire que Madame d'Olcy, étant sœur de Cécile & de Madame de Valmont, cette derniere vous charge de cette négociation. Il est donc nécessaire de vous donner une idée du caractere de Madame d'Olcy. La fortune immense qu'elle possede, n'a pu la consoler encore du chagrin d'être la femme d'un Financier; n'ayant point assez d'esprit pour surmonter une semblable foiblesse, elle en souffre d'autant plus, qu'elle ne voit que des gens de la cour, & que sans cesse tout lui rappelle le malheur dont elle gémit en secret. On ne parle jamais du Roi, de la Reine, de Versailles, d'un grand habit, qu'elle n'éprouve des angoisses intérieures si violentes, qu'elle ne peut souvent les dissimuler qu'en changeant de conversation. Elle a d'ailleurs pour dédommage-

ment, toute la considération que peuvent donner beaucoup de faste, une superbe maison, un bon souper, & des loges à tous les Spectacles. Au reste, elle n'aime rien, s'ennuie de tout, ne juge jamais que d'après l'opinion des autres, & joint à tous ces travers, de grandes prétentions à l'esprit, beaucoup d'humeur & de caprices, & une extrême insipidité. Quoique fort orgueilleuse d'être une fille de qualité, elle n'a pas montré le moindre attachement pour son pere, parce qu'il a quitté le service & le monde, & qu'elle n'en attend rien. Elle n'aime point Madame de Valmont, qu'elle ne regarde que comme une Provinciale, & elle a sans doute oublié qu'elle est une sœur Religieuse. Ainsi, vous voyez bien que votre secours nous est très-nécessaire. Je vous envoie une Lettre de Madame de Valmont; vous la porterez à Madame d'Olcy : vous paroîtrez vous intéresser vivement aux deux sœurs; & je suis certaine que vous obtiendrez de la vanité de Madame d'Olcy, tout ce que nous aurions vainement attendu de son cœur. Adieu, ma chere amie, il est temps de finir ce volume; que vous me pardonnerez sûrement, en faveur de l'histoire de l'intéressante & malheureuse Cécile.

LETTRE XXIII.

Réponse de la Vicomtesse.

O cette infortunée, cette charmante Cécile, que je la plains, que je l'aime ! & ce pauvre Chevalier de Murville, que je l'aime aussi ! Je suis fâchée pourtant qu'il ne soit pas mort; il me semble qu'il n'avoit rien de mieux à faire : je m'attendois au *renvoi des cheveux*, avec une belle lettre écrite en mourant; j'ai trouvé que cela manquoit à l'histoire. Cet amant si désespéré, si passionné, vivre si long-temps !... Malgré moi, je suis tourmentée de l'idée qu'il vit consolé *dans son coin du monde*, & peut-être amoureux d'un autre objet... Et s'il avoit sacrifié les cheveux?... ô le monstre !... il ne peut se justifier auprès de moi, qu'en les renvoyant sans délai. Mais au vrai, n'avez-vous pas la plus vive curiosité de savoir ce qu'il est devenu? J'ai déja composé, sur ce sujet, dix romans plus touchants les uns que les autres ; Cécile va sortir du couvent pour quelques mois, ils se verront; évanouissements, reconnoissance..., ou bien c'est elle qui recevra les cheveux avec la lettre la plus pathétique !.., Moi, je crois qu'il n'a point quitté la France : comment s'arracher du séjour habité par Cécile ! il y vit caché, déguisé; il est peut-être à la

Trappe, peut-être Hermite!... Enfin, j'ai le pressentiment que nous decouvrirons bientôt quel est son sort. Mais revenons à la commission dont vous m'avez chargée. Le jour même où j'ai reçu votre lettre, j'ai écrit à Madame d'Olcy pour lui demander un entretien particulier, & le lendemain j'ai été chez elle; on m'a fait traverser une longue & superbe enfilade de pieces, au bout de laquelle j'ai trouvé, dans un charmant petit cabinet, Madame d'Olcy nonchalemment assise sur un canapé, & plus nonchalamment encore lisant une brochure qu'elle ne prend, j'imagine, que lorsqu'elle entend un carrosse entrer dans sa cour. Elle s'est avancée vers moi avec l'air le plus obligeant; & les premiers compliments finis, j'ai tiré de ma poche la lettre de Madame de Valmont, & je la lui ai donnée, en la priant de la lire sur le champ. Vous connoissez ce sourire forcé & cette fausse douceur que la politesse imprime sur le visage: eh bien, au seul nom de sa sœur, Madame d'Olcy a quitté subitement cette expression factice, & la froideur & l'embarras ont obscurci sa physionomie d'une maniere aussi prompte que marquée. Je n'ai pas fait semblant de prendre garde à ce changement; & pendant qu'elle lisoit la lettre de Madame de Valmont, j'ai beaucoup parlé de votre amitié pour elle, & du vif intérêt que nous prenons l'une & l'autre à la malheureuse Cécile; Madame d'Olcy m'a

répondu : *qu'elle connoissoit bien peu ses deux sœurs ; qu'elle en avoit été fort négligée, mais qu'elle n'en conservoit pas moins le desir de pouvoir leur être utile ; cependant qu'il lui paroissoit infiniment difficile, dans sa position, de garder chez elle une Religieuse pendant deux mois ; que d'ailleurs elle n'imaginoit pas où elle pourroit la loger*... Ici j'ai pris la parole. — Mais, Madame, cette maison me paroît assez grande pour y pouvoir loger une personne qui, depuis dix ans, se contente d'une cellule. — Madame, je dois loger ma sœur convenablement, ou ne point m'en charger. Elle a pensé que cette réponse étoit si noble & si spirituelle, qu'elle a pris, en la faisant, un air de satisfaction qui a achevé de m'ôter le peu de patience que je conservois. — En vérité, Madame, ai-je repris, la chose du monde qui me paroîtroit le moins *convenable*, ce seroit de laisser mourir Madame votre sœur faute des secours dont elle a besoin. A ces mots, Madame d'Olcy a prodigieusement rougi ; cependant elle a cru devoir dissimuler son dépit : elle s'est radoucie, a dit deux ou trois phrases sur *sa sensibilité naturelle*, *son sentiment* pour ses sœurs, & elle a fini par m'assurer que si M. d'Olcy n'y mettoit point d'obstacles, elle enverroit chercher Cécile aussi-tôt qu'elle auroit obtenu les permissions nécessaires. Nous nous sommes quittées assez froidement. En sortant de son cabinet, je me

suis avisée de demander si M. d'Olcy étoit chez lui; il m'a reçue, & j'en ai été parfaitement contente. Je lui ai fait part de ma commission, & il m'a témoigné autant de bonne volonté que sa femme m'a montré de sécheresse. Madame d'Olcy a été, je crois, médiocrement satisfaite, lorsqu'elle a su que j'avois pris la précaution de m'assurer du consentement de M. d'Olcy; mais enfin elle m'a écrit aujourd'hui, & me mande que Cécile pourra venir au commencement de l'hyver habiter l'appartement qu'on lui prépare. Elle fait bien de se décider de bonne grace; car, moi, j'étois absolument déterminée, pour peu qu'elle différât encore, à me charger de notre aimable Cécile; & j'aurois joui du double plaisir d'obliger la plus intéressante personne du monde, & d'humilier l'orgueil d'une femme aussi âtre que vaine. Je n'ai d'ailleurs nulle nouvelle à vous mander, sinon que le Chevalier d'Herbain revient enfin de ses longs voyages. Il sera sûrement bien affligé de ne pas vous trouver à Paris; mais je ne doute pas qu'il n'aille vous faire quelques visites, si vous le permettez: car deux cents lieues ne doivent paroître qu'une promenade à un homme qui a fait deux fois le tour du monde. Adieu, ma chere amie, je vous envoye une lettre de mon frere pour le Baron. Comme ses lettres passent par Paris pour aller en Languedoc, il trouve plus simple de les mettre dans mon paquet que de les

envoyer séparément ; & si vous voulez m'adresser les réponses du Baron, je m'en chargerai de même.

LETTRE XXIV.

Du Comte de Roseville, frere de la Vicomtesse, au Baron.

Vos lettres, mon cher Baron, m'instruisent & m'intéressent également ; vous élevez votre fils, j'éleve un Prince fait pour régner : la passion du bien public pouvoit seule m'engager à me charger de cette noble & pénible entreprise ; mais les réflexions d'un bon pere, & d'un homme tel que vous, me feront d'une grande utilité ; car l'amour paternel doit être le plus éclairé de tous les sentiments.

Oui, mon cher Baron, j'ai lu tous les ouvrages qui traitent de l'éducation en général, & de celle des Princes en particulier ; & puisque vous voulez absolument connoître toutes mes opinions, je vous en ferai part avec la sincérité qui m'est naturelle. Rousseau doit à Séneque, à Montaigne, à Locke & à M. de Fénelon (1), tout ce qu'il y a de véritablement

(1) Rousseau a pris une foule d'idées de l'ouvrage de M. de Fénelon, intitulé : *Education des Filles* ; entr'autres, celles-ci : « Le premier âge, » dit M. de Fénelon, qu'on abandonne à des fem-

utile dans son livre (1), à l'exception d'un principe bien important, & qu'il a eu la gloire de développer le premier : *C'est que la plus grande faute qu'on puisse commettre dans l'éducation, est de trop se presser, & de tout sacrifier au desir de faire briller son éleve* (2). Il est fâcheux, qu'après avoir

---

» mes indiscretes, & quelquefois déréglées, est » pourtant celui où se font les impressions les » plus profondes, & qui, par conséquent, a un » grand rapport à tout le reste de la vie. Avant » que les enfants sachent entiérement parler, on » peut les préparer à l'instruction, &c. chap. 3. » Il ne faut pas presser les enfants; je crois » même qu'il faudroit souvent se servir d'ins- » tructions indirectes, qui ne sont point ennuyeu- » ses comme les leçons & les remontrances, seu- » lement pour réveiller leur attention sur les » exemples qu'on leur donneroit, &c. chap. 5 ".

Sur les défauts naturels aux femmes, la maniere de les en corriger, les talents qui leur conviennent, les qualités qui doivent les caractériser, Rousseau n'a presque fait que répéter tout ce que dit M. de Fénelon.

(1) L'idée même de faire apprendre un métier à son éleve, n'est pas de lui : une loi de l'Alcoran le prescrivoit; & Locke conseille de faire apprendre aux garçons le jardinage & le métier de charpentier.

(2) C'est-à-dire, avec détail & avec génie : car cette idée n'étoit pas nouvelle; non plus que celle de s'occuper principalement à former le cœur & les mœurs, au-lieu de ne s'attacher qu'à surcharger la mémoire d'un nombre infini de choses, pour la plupart inutiles. Montaigne a dit :

donné un conseil si utile & si sage, Rousseau n'ait pas senti les inconvénients qui résultoient de tomber dans l'extrêmité contraire. Il veut qu'Emile n'apprenne ni à lire, ni a écrire, &c. & il propose dans un genre opposé, un plan d'éducation tout aussi défectueux que celui qu'il proscrit. Au reste, son ouvrage, rempli de morceaux d'une éloquence sublime, de déclamations de mauvais goût, & de principes dangereux manque d'action & d'in-

» Notre institution a pour fin de nous faire, non » bons & sages, mais savants... Nous savons » décliner vertu, si nous ne savons l'aimer ".

L'Auteur de l'*Education d'un Prince*, *par Chanteresne*, après avoir tracé le portrait d'un bon Précepteur, ajoute : » L'homme dont nous parlons, n'a point d'heure de leçon, ou plutôt il » fait à son disciple une leçon à toute heure; car » il l'instruit souvent autant dans les jeux, les » visites & les entretiens, que lorsqu'il lui fait » lire des livres ; parce qu'ayant pour principal » but de lui former le jugement, les divers ob- » jets qui se présentent, y sont souvent plus » avantageux que les discours étudiés. Comme » cette maniere d'instruire est insensible, le pro- » fit qu'on en tire est aussi, en quelque sorte, in- » sensible; & c'est ce qui trompe les personnes » peu intelligentes, qui s'imaginent qu'un enfant » instruit de cette maniere, n'est pas plus avancé » qu'un autre, parce qu'il ne fait pas, peut-être, » mieux faire une traduction de latin en françois, » ou qu'il ne répete pas mieux une leçon de Vir- » gile, &c. ". Toutes ces idées se retrouvent dans Emile.

térêt, & offre, presque à chaque page, les inconséquences les plus révoltantes (1). Mais on devroit, sans doute, en oublier les défauts, en faveur des beautés supérieures qui s'y trouvent. Cependant c'est aux femmes qu'Emile a dû ses plus grands succès. Toutes les femmes en général ne louent Rousseau qu'avec enthousiasme, quoiqu'aucun Auteur ne les ait traitées avec moins de ménagements. Il a nié formellement qu'elles pussent avoir du génie, & même des talents supérieurs. Il les accuse toutes, sans exception, d'artifice & de coquetterie; enfin, il ne les estimoit pas, mais il les aimoit. Il a, mieux que personne, rendu justice à leurs agréments; il a parlé d'elles avec mépris, mais avec le ton de la passion : & la passion fait tout excuser. Avant de quitter Rousseau, je ne puis m'empêcher de citer un petit paragraphe d'Emile, qui m'a toujours prodigieusement choqué, même avant que j'eusse embrassé l'état que j'ai choisi. Rous-

(1) La profession du Vicaire Savoyard, par exemple, qui, après avoir exposé ses opinions, convient qu'il pourroit être dangereux de les répandre, & qu'on doit toujours respecter la croyance des autres, &c. Cette profession, comme on sait, étoit celle de Rousseau, & en détaillant les inconvénients qui peuvent résulter de l'imprudence de la rendre publique, il l'a fait imprimer : il n'est guere possible de pousser plus loin l'inconséquence.

feau nous apprend qu'un Prince lui fit propofer d'élever fon fils, & qu'il le refufa. ,, Si j'avois accepté fon offre, ajoute-,, t-il, & que j'euffe erré dans ma métho-,, de, c'étoit une éducation manquée. Si ,, j'avois réuffi, c'eût été bien pis ; fon ,, fils auroit renié fon titre, il n'eût plus ,, voulu être Prince ". Et pourquoi auroit-il renoncé à une condition qui donne la poffibilité de faire tant de bien, tant d'heureux, & d'offrir de fi grands exemples ? pour vivre libre & inutile ?... Quelle fauffe philofophie !

Je ne fais fi vous connoiffez un petit ouvrage fait avant Emile, & dont Rouffeau n'a pas dédaigné de prendre quelques idées. Il eft de Moncrif, & il a pour titre: *Effais fur la néceffité & les moyens de plaire.* Cet Ouvrage n'eft pas très-purement écrit; mais il eft plein d'efprit, de raifon & de vérité, & l'on y trouve beaucoup d'idées neuves. ,, On remarque, dit l'Auteur, ,, que deux idées qui n'ont naturellement ,, aucune liaifon entre elles, deviennent ,, cependant intimément unies quand el-,, les ont été préfentées en même-temps ,, à un enfant. Dans combien de gens, ,, l'idée d'un fantôme & l'idée des téne-,, bres reftent-elles inféparables ? &c. ,, Qu'un enfant demande, continue-t-il, ,, à quoi fert de l'argent; on lui répon-,, dra qu'il en aura des dragées, des ,, jouets & une belle robe : de-là fe pla-,, cent dans fon imagination ces idées

„ étroitement liées; l'argent est fait pour „ me procurer ce qui me divertit & ce „ qui me pare. En coûteroit il davantage „ de lui dire : l'argent sert à faire du bien „ aux autres, & à nous en faire aimer „ (1)"? Moncrif dit d'excellentes choses sur la premiere éducation des Princes, entr'autres celle-ci : „ Veut-on inspirer „ aux enfants nés dans un rang supérieur, „ les qualités qu'ils doivent apporter dans „ la société, on se sert de termes qui „ réveillent leur vanité; on leur dit qu'il „ faut être *affables*, qu'ils doivent *de la* „ *bonté*, &c. Il faudroit au contraire n'em- „ ployer que des termes propres à les „ rendre modestes, leur recommander à „ titre de devoir l'estime, la vénération „ (2) pour les hommes vertueux, leur „ parler d'égards, de déférence, de re- „ connoissance, d'amitié, &c. " J'ai été

(1) Cette réponse ne vaudroit rien, elle donneroit trop de prix à l'argent. D'ailleurs, cette expression : *Faire du bien aux autres*, est trop vague, l'enfant doit penser d'après cela, que tout le monde peut recevoir de l'argent avec plaisir. Il est impossible de renfermer dans une seule réponse l'explication qu'exige cette question; une conversation entiere seroit à peine suffisante.

(2) Et même le *respect*, l'enfant dût-il être un jour le maître de l'univers; car, plus son rang est élevé, plus il est important de l'accoutumer à respecter les hommes véritablement distingués par la vertu.

particuliérement frappé de cette remarque, & je trouve quelquefois l'occasion de donner une excellente leçon sur ce sujet à mon jeune Prince. Nous possédons ici un Ministre qui réunit à des talents supérieurs toutes les qualités les plus rares du cœur & de l'esprit. On ne peut mieux louer son génie, qu'en le comparant à sa vertu sublime. Méprisant l'intrigue & tous les petits intérêts qui font agir les hommes ordinaires, il ne voit que la gloire, & ne travaille que pour elle. Enfin, il ne dut sa place qu'à sa réputation; il ne l'accepta que pour le bien public; il ne s'y maintient que par ses services, son mérite, l'estime de son Souverain, & celle de la nation. Ce foible éloge ne peut être suspect; il n'est dicté ni par la reconnoissance ni par l'amitié. Je ne connois ce grand homme que par ses actions; & j'en parle d'autant plus librement, que je n'aurai jamais rien à lui demander. Il vient rarement faire sa cour au jeune Prince, & ne paroît chez lui que des instants. Dans les premiers jours de mon arrivée, il y vint un soir, & trouva le Prince jouant aux quilles. Ce dernier, après avoir fait un petit sourire, une petite révérence, & marmotté quelque chose entre ses dents, se remit à sa partie; alors je m'approchai du Ministre, & lui dis très-haut : „ Monsieur, je vous supplie d'excuser Monseigneur. Quand il sera moins enfant „ & mieux élevé, il vous témoignera sa-

„ rement le *respect* qu'il doit avoir pour „ votre personne ".

Je ne puis vous exprimer l'étonnement que ce mot de *respect* causa à tout ce qui étoit dans la chambre. Les uns trouverent que je manquois essentiellement au Prince; les autres crurent que, faute d'usage, ou comme étranger, j'ignorois la valeur des termes, tous me jugerent incapable de soutenir la dignité de l'emploi dont j'étois honoré. Pour le Prince, la surprise lui fit tomber sa boule des mains, & je vis que je n'accoutumerois pas sans quelques peines son oreille délicate à cette rude expression. Lorsque nous fûmes seuls, je crus qu'il m'alloit demander une explication; mais il étoit piqué, & il s'obstina à garder le silence. Enfin, je pris la parole: Monseigneur, lui dis-je, ayez la bonté de me définir ce que c'est que le respect. Cette question le fit rougir; & après un moment de réflexion, il répondit : Le respect est ce qu'on doit à mon papa. — Vous croyez donc qu'on ne doit du respect qu'aux Princes? — Mais.... — Apprenez, Monseigneur, qu'il est deux sortes de respect: l'un ne consiste que dans des petites choses de convention, des manieres extérieures; par exemple, tout ce que prescrit l'étiquette à l'égard des Princes : l'autre respect vient du cœur, c'est-à-dire, de l'estime, de l'admiration qu'on éprouve naturellement pour tout homme vertueux. Ce respect, loin d'abaisser celui qui le témoi-

gue, l'ennoblit & l'éleve, parce qu'il prouve qu'on sent tout le prix de la vertu, & parce qu'enfin les grandes ames seules sont susceptibles de ce beau mouvement. — Mais on doit aussi ce respect à mon papa. — Oui, parce qu'il est bon, qu'il aime ses peuples, & les rend heureux; sans quoi l'on n'auroit pour lui que le *respect d'étiquette*, le seul qu'on doive à la naissance. Ainsi, l'autre espece de respect n'étant dû qu'à la vertu, les Princes eux-mêmes y sont donc assujettis comme le reste des hommes. Et voilà celui que je vous demandois pour M******, parce qu'il le mérite, & plus de vous que de tout autre, puisqu'il contribue par ses travaux & ses talents à la gloire & à la prospérité de la Nation que vous devez gouverner un jour. Je me flatte, Monseigneur, que vous connoîtrez par la suite combien il est doux d'éprouver cette espece de sentiment, & combien il est glorieux de l'inspirer... — Oh! déja je ne fais plus aucun cas du *respect d'étiquette*. — Vous avez raison; car il ne tient qu'à votre rang, & point du tout à votre personne. Lorsque vous n'aviez qu'un an, vous receviez dans votre barcelonnette la plupart des honneurs qu'on vous rend aujourd'hui; les différents Ordres de l'État venoient en Corps vous complimenter, vous haranguer, &c. Il faudroit que vous fussiez bien borné, pour vous enorgueillir maintenant de toutes ces choses qui ne sont absolument que des

des formules, & qu'on vous prodiguoit au maillot; mais si vous cultivez votre esprit, si vous acquérez des connoissances solides, si vous devenez vertueux, & si vous savez honorer & récompenser le mérite dans les autres, tous ces hommages cesseront d'être de vaines & de frivoles représentations, & deviendront l'expression fidelle des sentiments qu'on aura pour vous. Cette conversation a produit les meilleurs effets, & elle a détruit tout le charme dangereux attaché à ces démonstrations de respect dont les Princes sont accablés dès l'enfance.'

Pour revenir aux Ouvrages sur l'éducation, je ne vous parlerai point de Télemaque, chef-d'œuvre immortel, également au-dessus des éloges & de la critique. Je ne vous dirai rien de Bélisaire dont nous avons parlé tant de fois, & dont nous sentons si bien l'un & l'autre le mérite supérieur. Mais puisque vous ne connoissez point *l'Education d'un Prince, par Chanteresne* (1), *& l'Institution d'un Prince, par l'Abbé Duguet*, je vous en citerai quelques passages (2) à mesure que j'en

(1) On croit assez généralement que ce nom de *Chanteresne* est un nom supposé. Quelques personnes attribuerent cet Ouvrage à M. Pascal; mais la plus commune opinion est que M. Nicole en fut l'auteur.

(2) L'Abbé Duguet fit cet Ouvrage pour le fils aîné du Duc de Savoye.

trouverai l'occasion. Ce dernier Ouvrage eut beaucoup de réputation dans le temps de sa nouveauté ; & quoiqu'il soit fort estimable, il est maintenant tombé dans l'oubli, parce qu'il est ennuyeux (1). Si quelqu'un prenoit la peine de le réduire en deux volumes, on en feroit un livre très-utile. L'Auteur a pris beaucoup d'idées de Télemaque ; mais il en a souvent de belles qui lui appartiennent, telles que celles-ci par exemple : „ La prudence, quand elle „ est parfaite, connoît l'artifice, & n'en „ est pas connue. Sa lumiere s'éleve au-„ dessus de tout ce que la fraude médite „ dans les ténebres, & elle découvre de „ loin le nuage où la dissimulation se ca-„ che tellement, que de peur d'être vue, „ elle ne voit presque rien ".

L'Abbé Duguet peint les courtisans avec autant de finesse que de vérité ; il parle aussi parfaitement bien sur la flatterie : „ L'unique moyen, dit-il, de s'en

(1) Et parce qu'on y trouve plusieurs déclamations ridicules. Sur les Poésies, qui comparent les Rois & les Héros aux Dieux du Paganisme, l'Abbé Duguet s'écrie : » Il n'y a rien » de plus froid que ces chimeres, ni de plus im-» pie & de plus scandaleux... Cependant, les » Théâtres en retentissent ; la Musique s'exerce » sur ces indignes fictions ; les peuples s'infec-» tent de cette espece d'idolâtrie, & les châti-» ments pleuvent en foule du Ciel sur une na-tion qui s'est fait un jeu d'un si grand mal ".

„ défendre, est de fermer l'oreille à des
„ paroles agréables, que le cœur ne re-
„ jette jamais quand les oreilles les ont
„ souffertes; d'avoir une timidité sur ce
„ point qui conserve le courage, & de
„ ne se croire point au-dessus des tenta-
„ tions d'une flatterie grossiere, si l'on ne
„ repousse avec sévérité celles qui sont
„ plus délicates & moins visibles : car il
„ en est de l'orgueil comme de toutes les
„ passions ; c'est en lui refusant tout,
„ qu'on le peut vaincre; on l'irrite par
„ les ménagements, & l'on se met dans
„ la nécessité de lui tout accorder en pré-
„ tendant composer avec lui ".

Mon éleve a déja pris l'habitude de ne souffrir aucune espece de louange. Je lui ai si bien persuadé qu'à huit ans l'on ne peut avoir d'autre mérite que celui d'être docile & appliqué; je lui fais si bien remarquer l'exagération & le ridicule des éloges qu'on lui donne; il est enfin si bien convaincu qu'on ne loue les Princes qu'avec l'intention de les séduire, que, par orgueil même, il a pour la flatterie toute l'horreur qu'elle mérite, & qu'il se défie du plus simple témoignage d'approbation, si ce n'est pas des personnes qui possedent sa confiance, qu'il le reçoit. Il y a quelque temps que le Prince son pere, fit une action qui montroit une justice & une bienfaisance qu'on pouvoit assurément louer sans flatterie. Je fus le seul de ceux qui l'approchent; qui ne lui dis rien sur ce

sujet. Le jeune Prince en fit la remarque, & m'en demanda la raison : c'étoit précisément ce que je desirois. Je n'ai point loué cette action, répondis-je, parce que j'ai une haute idée du Prince votre pere, & que je le respecte véritablement. — Comment? — Oui, tout ce qu'il fait de bien, ne peut me surprendre; c'est pourquoi vous ne me voyez point cet air d'enthousiasme que vous remarquez dans les autres, & qui n'est que de l'affectation ou le signe d'un étonnement, au fond très-désobligeant pour le Prince, puisque c'est témoigner qu'ils ne s'attendoient pas à le trouver si vertueux. D'ailleurs, quand l'action seroit la plus éclatante qu'on eût jamais faite, le respect m'auroit encore empêché de la louer devant le Prince. — Pourquoi donc? — La modestie est une si belle vertu, que, sans elle, la gloire la plus brillante perd une partie de son éclat : ainsi je dois supposer que la personne que je respecte, possede une qualité aussi indispensable; & si j'osois la louer en face, c'est comme si je disois : „ Je n'ai nulle „ espece de respect pour vous, & je vous „ le prouve ouvertement, parce que je „ vous crois le plus orgueilleux & le „ plus vain de tous les hommes ". Il est si vrai que la louange, quelque fondée qu'elle soit, devient une insulte lorsqu'elle est donnée directement, qu'on ne diroit point sans détour à la plus charmante personne, qu'elle est belle, ni au plus sage

des hommes, qu'il est vertueux. Si l'on s'exprimoit ainsi crûment, on choqueroit trop visiblement la modestie, & l'on ne seroit que grossier : mais puisque c'est s'avilir que de souffrir des louanges déclarées & sans art, on ne doit pas mieux recevoir celles qui sont présentées avec finesse ; car il n'y a de différence que dans les mots, le fond est toujours le même. Tels sont les moyens dont je me sers, non-seulement pour armer mon éleve contre la flatterie, mais pour la lui faire trouver véritablement injurieuse. Il étoit nécessaire de commencer par-là, puisque sans cela, tout ce que j'aurois pu faire d'ailleurs, eût été superflu. Dans ma premiere Lettre, je vous dirai, comme vous le desirez, mon opinion sur les idées principales qu'un Instituteur doit graver d'abord dans la tête d'un jeune Prince. Adieu, mon cher Baron, faites-moi part de vos réflexions avec la franchise que je suis en droit d'attendre de votre amitié, & que je mérite par l'extrême confiance que j'ai en vous.

LETTRE XXV.

La Vicomtesse à la Baronne.

Je ne vous apprendrai point, ma chere amie, que Madame d'Ostalis est heureusement accouchée ce matin, 4 Janvier,

d'un garçon ; car je sais qu'ayant de se remettre dans son lit, elle a voulu vous écrire un petit billet pour vous mander cette nouvelle. Mais du moins vous saurez par moi que notre charmante Religieuse Cécile est arrivée hier au soir ; & je l'ai vue, & j'ai pleuré, & j'ai passé une heure & demie tête-à-tête avec elle. A présent, il vous faut des détails : écoutez donc. Je reçois aujourd'hui, en sortant de table, une Lettre d'une écriture inconnue ; je regarde la signature, & je vois *Cécile*. Aussi-tôt je sonne, je demande mes chevaux, & puis je lis cette Lettre, qui ne contiens que des remerciements, mais qui est écrite avec autant de noblesse que de politesse & de simplicité. Je me rappelle cette Lettre si touchante qu'elle écrivit jadis à sa sœur dans les premiers moments de son désespoir. J'oublie que dix ans se sont écoulés depuis; j'oublie qu'elle est maintenant raisonnable & consolée. Mon cœur s'émeut & se serre ; & dans cette disposition, je monte en voiture. Durant le trajet, ma tête s'échauffe tellement, que j'arrive à l'appartement de Cécile, avec l'émotion & l'attendrissement que j'aurois éprouvés, si je l'eusse vue le lendemain de sa profession. J'entre précipitamment, & je la trouve seule, assise vis-à-vis d'une petite table, & écrivant. Aussi-tôt qu'elle entend prononcer mon nom, elle se leve, vient à moi; je l'embrasse de toute mon ame, & je suis un

moment sans pouvoir parler ; car j'avois véritablement un saisissement inexprimable. Je trouve que les grands malheurs attirent presque autant le respect & l'admiration, que le peuvent faire les grandes vertus. Pour moi, rien ne me paroît plus auguste qu'une personne persécutée par la fortune, & qui se soumet avec courage à sa destinée ; & je vous assure que peu de choses dans ma vie m'ont semblé plus imposantes que la premiere vue de Cécile. Il est vrai que sa figure est aussi noble qu'intéressante ; elle est grande, faite à peindre, & elle a des yeux qu'il est impossible que le Chevalier de Murville ait pu oublier. Il y a dans ces beaux yeux une mélancolie douce, mais profonde, de l'esprit, du sentiment, de tout enfin : d'ailleurs, ils sont d'un bleu foncé, & ornés des plus longues paupieres noires que j'aie jamais vues. Enfin, pour achever de me tourner la tête, elle est d'une pâleur extrême, & elle a un son de voix charmant. Autant que j'en ai pu juger par ses discours, qui sont très-réservés, elle a reçu de Madame Dolcy un bien froid accueil ; mais elle parle de Madame de Valmont avec une tendresse touchante ; elle vous aime sans vous connoître, & elle m'a témoigné personnellement beaucoup plus de reconnoissance que mes soins n'en méritent : mais tout cela avec une grace, une mesure que le seul usage du monde ne pourroit don-

ner : car, ſans un bon naturel, on ne ſera jamais polie d'une maniere véritablement obligeante & diſtinguée.

Vous voulez donc, ma chere amie, que je vous parle de ma petite Conſtance; je ne demande pas mieux, car vous n'avez pas d'idée de la paſſion que j'ai pour cette enfant. Elle a une douceur de caractere, qui, ſeule, ſuffiroit pour la faire aimer : auſſi n'eſt-il jamais queſtion de *punitions*, de *pénitences*, quand elle fait quelques fautes ; je me contente de lui dire : *Vous m'affligez*, *vous me rendez malade*. Enfin, je ne cherche qu'à émouvoir ſa ſenſibilité, & je ne veux point exciter ſa crainte. Mandez-moi ce que vous penſez de mon avis. Conſtance eſt adorée dans la maiſon. Je n'ai pas un domeſtique qui n'ait pour elle une véritable tendreſſe, parce qu'elle eſt accoutumée à les bien traiter tous, & que je lui répete ſans ceſſe ce beau mot d'un ancien, que *nous devons regarder nos domeſtiques comme des amis malheureux*. Adieu, mon cœur. D'après vos conſeils, j'apprends ſérieuſement l'Anglois; il m'ennuie à la mort : cependant je commence à lire aſſez joliment la proſe : *Farewell my dear friend.*



LETTRE XXVI.

Réponse de la Baronne.

Si vous êtes charmée de Cécile, je vous assure qu'elle ne l'est pas moins de vous : elle a écrit à Madame de Valmont une très-longue Lettre ; & l'éloge de votre grace, de votre esprit, de votre figure, y tient au moins trois pages.

Je vois avec un plaisir extrême, ma chere amie, que vous continuez l'Anglois, & sur-tout que vous vous occupez sérieusement de l'éducation de notre chere petite Constance. Vous me demandez mon avis sur la maniere dont vous vous y prenez pour la corriger de ses défauts ; & sans préambule, je vous répondrai avec ma franchise ordinaire. Cette maniere de prendre toujours les enfants, comme on dit, *par la sensibilité*, ne vaut rien, lorsqu'on en abuse ; ou, pour mieux dire, il ne faut presque jamais l'employer. En répétant toujours pour toute correction à votre fille, *qu'elle vous afflige*, *qu'elle vous rend malade*, vous la familiarisez avec une idée qui devroit lui faire horreur, celle de vous rendre malheureuse, & elle finira par vous entendre dire cette phrase sans éprouver la moindre émotion. Ainsi, loin d'augmenter sa sensibilité, vous l'émoussez & vous la détruirez sans retour, si vous

ne changez de méthode. Imposez-lui donc les punitions faites pour son âge, la privation d'un joujou favori pendant quelques jours, celle des choses qu'elle aime à manger, &c. & pour les grandes fautes, exilez-la de votre chambre, si vous êtes bien sûre que sa gouvernante ne l'amusera pas dans la sienne : car si elle se divertit pendant cette disgrace, tout seroit perdu. Pour moi, quand je livre Adele à Miss Bridget, je suis certaine qu'on ne lui dira pas un mot, qu'on daignera à peine lui répondre, & qu'enfin Miss Bridget aura l'air du plus profond mépris pour elle. Au reste, Adele est bien persuadée que je souffre en la punissant ; mais en même-temps elle est convaincue que je suis toujours capable de cet effort, parce que je le regarde comme un devoir, & que rien ne peut m'empêcher de le remplir avec la plus exacte justice. Lorsqu'elle rentre en grace, je lui montre la plus grande satisfaction. Par-là j'excite sa reconnoissance & sa sensibilité, sans diminuer cette crainte salutaire qui me donne sur elle tant d'ascendant. La crainte est l'estime des enfants ; s'ils ne craignent pas ceux dont ils dépendent, ils les méprisent & ne les aiment point véritablement. Cette espece de crainte ne détruit en aucune maniere la confiance : que votre présence n'en impose jamais dans les choses indifférentes ou innocentes ; qu'elle ne puisse jetter la plus légere contrainte dans ses jeux ; elle

ne doit réprimer que le mal, & non la gaieté; & alors soyez sûre que la tendresse de l'enfant égalera son respect pour vous. Mais si vous êtes fâcheuse, & si vous gênez votre fille dans ses amusements, dans ses plaisirs, vous lui causerez la crainte qu'inspirent les tyrans, & celle-là ne peut produire que l'aversion.

Tout être subordonné par sa nature à un autre, & qui n'a point pour lui le respect qu'il doit avoir, non-seulement ne s'éleve pas, mais se rabaisse encore. Nous ne sommes véritablement nobles, qu'autant que nous savons rester à notre place. L'insolence, loin de nous rendre plus grands, ne peut que nous avilir, même lorsqu'elle paroît nous réussir le mieux. Cela est si vrai, qu'une femme qui conduit son mari, un fils qui gouverne son pere, se rendroient méprisables, s'ils ne cachoient pas avec soin l'empire qu'ils exercent, parce que toute usurpation nous est naturellement odieuse, & que l'amour de l'ordre & de la justice se trouve dans tous les cœurs qui ne sont pas entiérement corrompus. Ainsi, n'anéantissez donc point dans l'ame de votre fille la crainte telle que je viens de vous la dépeindre; elle doit l'éprouver, vous devez l'entretenir. Respectons, reconnoissons les droits des autres; mais n'ayons jamais la bassesse de renoncer à ceux que la nature nous a donnés, puisque cette lâcheté nous ôteroit tout le mérite de la modération à l'égard de ceux

auxquels nous sommes subordonnés, & d'ailleurs renverseroit l'ordre que nous devons maintenir autant qu'il nous est possible.

Locke veut qu'aussi-tôt que les enfants avouent une faute, quelle qu'elle soit, on les loue au-lieu de les punir; ce qui ne me paroît pas raisonnable. Lorsque Adele s'accuse elle-même d'une petite faute, elle en est quitte pour une courte exhortation toujours accompagnée de l'éloge de sa candeur & de sa confiance en moi. Si c'est simplement un aveu, c'est-à-dire, une réponse à mes questions, je la punis en proportion de ce qu'elle a fait; si elle vient me confier une faute grave, elle subit une pénitence, mais infiniment plus douce que si j'eusse découvert ce qu'elle a eu la sincérité de m'apprendre de son propre mouvement. Nous sortons des mains de nos instituteurs avec des idées si fausses, qu'il n'est pas étonnant que nous ayons besoin de l'usage du monde pour nous rectifier. Si l'éducation étoit bonne, l'expérience ne feroit que nous démontrer la vérité des principes qu'elle nous a donnés, & alors nous conserverions ces principes, & nous en ferions la regle de notre conduite : au-lieu de cela, en entrant dans le monde, la premiere chose que nous apprenons, c'est que tout ce qu'on nous a enseigné relativement à la morale, étoit ou faux ou exagéré. Cette découverte met fort à l'aise; car elle au-

torise à ne regarder tous les principes que comme des préjugés, & elle permet de se livrer à toutes ses passions. Lorsqu'un enfant qui vous avoue son tort reçoit plus d'éloges que s'il n'avoit point fait de fautes, il doit en conclure très-naturellement qu'on peut impunément faire mal, pourvu qu'on ait la bonne foi d'en convenir. C'est pourquoi nous voyons tant de personnes se glorifier de leurs défauts mêmes, & dire avec une ridicule vanité : *J'avoue que j'ai de l'humeur, des caprices, de la violence*, comme si ces phrases devoient tout excuser, tout réparer Persuadez à votre enfant, qu'il est bien, qu'il est noble de savoir reconnoître ses fautes avec franchise & avec grace ; mais qu'il est encore mille fois plus beau de n'en point commettre. Lorsqu'une jeune personne est tout-à-fait sortie de l'enfance, quels contes ne lui fait-on pas avec la louable intention de lui inspirer l'horreur du vice ! On croit faire des merveilles en lui disant : „ qu'une „ femme qui n'est pas vertueuse, *n'est regardée de personne, qu'elle est bannie de* „ *la compagnie*, &c. " Cependant, quand on voit *dans la bonne compagnie* tant de femmes *si peu vertueuses* & *si regardées*, on en conclut que les meres & les gouvernantes sont menteuses, & qu'il est tout simple d'avoir un amant. Voilà tout ce qu'on gagne à n'être pas vraie. La vertu est si belle, qu'il n'est pas nécessaire d'employer l'artifice pour la faire aimer. Lais-

sons le mensonge & la dissimulation au vice, il en a besoin pour cacher sa difformité; mais si nous voulons instruire, soyons vrais.

Passez-moi dans cette seule Lettre un peu *de pesanteur*, parce qu'avant tout, il faut être clair. J'entends par principes, des idées justes sur ce qui est bien & sur ce qui est mal. J'entends par vertu, le goût des choses honnêtes, fondé sur les principes, & fortifié par l'habitude de bien faire. Il est évident que l'éducation peut donner les principes, & je crois vous avoir prouvé dans mes autres Lettres, qu'elle peut donner aussi les vertus. Mais vous me direz sans doute que tout cela ne suffit pas pour rendre véritablement vertueux, & qu'il faut encore que l'expérience nous ait appris à connoître toutes nos forces, & à savoir les employer. *Avoir de l'expérience*, c'est sur-tout avoir éprouvé, dans un espace de temps, à-peu-près toutes les tentations dont on est susceptibles : c'est savoir que nous ne pouvons être heureux & estimés qu'autant que nous sommes vertueux, & que nous avons le courage de résister à nos passions. Si vous vous contentez de dire cela à votre éleve, vous ne lui donnerez qu'une leçon, & non de l'expérience qui ne peut s'acquérir que par des faits. Produisez donc des événements, offrez-lui des tentations, multipliez les épreuves, redoublez-en l'attrait à mesure que sa raison se fortifie; quand elle suc-

combe, que la punition naisse de la chose même. Par exemple, si elle faisoit un mensonge, imposez-lui une pénitence, comme mere, pour la corriger : mais en outre qu'elle sente, long-temps après le pardon, les inconvénients de ce vice; affectez d'avoir perdu toute confiance en elle; doutez de tout ce qu'elle vous dira, &c. enfin, que tout soit en action, en situation : & votre fille à seize ans aura plus d'expérience que la plupart des femmes n'en ont communément à vingt-cinq.

Il faut que je vous réponde encore, ma chere amie, sur une chose que je considere comme fort importante. Vous dites à votre fille *qu'elle doit regarder les domestiques comme des amis malheureux*. Je n'ai jamais admiré cette idée, parce qu'elle manque de vérité. Nous ne pouvons regarder une personne, sans aucune éducation, comme notre amie : au reste, l'exagération qu'il y a dans cette maxime, est bien excusable; car elle ne vient que d'un bon cœur. Je ne connois rien de plus dangereux pour une jeune personne, que la familiarité avec les domestiques. Il faut lui recommander la politesse avec eux, mais lui défendre expressément toute espece de conversation, quelque courte qu'elle puisse être; car elle ne prendroit, dans de tels entretiens, que des expressions triviales & ridicules, des sentiments bas, & le goût de la mauvaise compagnie, qui vient principalement de ne pouvoir sup-

porter nulle sorte de contrainte, & de préférer la société des personnes subalternes, à celle où l'on est obligé d'avoir des déférences & des égards qui paroissent gênants lorsqu'on a pris l'habitude de dominer. Adieu, ma chere amie, je crains bien que cette lettre ne vous paroisse *ennuyeuse à la mort*; mais si vous voulez y réfléchir, vous sentirez qu'elle étoit nécessaire pour achever de vous faire connoître mon plan d'éducation.

LETTRE XXVII.

Réponse de la Vicomtesse.

Eh bien, ces idées sur l'Éducation que je croyois si lumineuses, ne valent donc rien? Il n'y a même pas moyen de le nier; car l'expérience me l'a déja prouvé. Il y avoit trois mois que je travaillois à corriger Constance de l'impolitesse de répondre *oui*, *non*, sans ce *Monsieur* ou *Madame*, pour lequel les enfants ont tant d'aversion. Toutes mes *souffrances* & *toutes mes maladies* n'y faisoient rien. Enfin, votre Lettre m'a décidée au grand parti de mettre ma pauvre petite Constance en pénitence pour cette même cause, & depuis quatre jours elle n'a pas manqué une seule fois de dire bien distinctement, *oui, Monsieur*; *oui, Madame*; ce qui m'a persuadée

qu'en effet, votre méthode est préférable à la mienne.

J'ai eu hier une très-vive dispute à votre sujet. C'étoit à souper chez Madame de B... On a parlé de vous & de Madame d'Ostalis, & l'on a trouvé fort mauvais que vous ne soyez pas venue aux couches d'une niece que vous *prétendez* aimer comme si elle étoit votre fille. J'ai eu beau dire que Madame d'Ostalis ayant vingt-un ans, la plus brillante santé, & n'accouchant point pour la premiere fois, il étoit assez simple que vous n'eussiez pas abandonnez vos enfants, & fait deux cents lieues pour venir être témoin d'un événement, qui, raisonnablement, n'avoit pas dû vous causer la plus légere inquiétude. On s'est obstiné à soutenir que vous n'aviez point de sensibilité, & que vous n'aimiez point Madame d'Ostalis; que vous ne l'aviez élevée avec tant de soin, & que vous n'aviez fait tant de sacrifices pour l'établir avantageusement, que par vanité. Dans ce pays-ci, on compte pour rien tous les procédés essentiels, & l'on ne donne des éloges qu'aux petites choses : c'est qu'on loue à regret ce qu'on ne voudroit pas imiter; & par cette raison on admire la sensibilité, non quand elle fait de grands sacrifices, mais quand elle se manifeste par des attentions, des visites, des *petits soins*, parce que toute personne bien minucieuse & bien désœuvrée peut en donner de semblables témoignages.

Eh bien, mon cœur, malgré vos prédictions, M. de Limours est plus que jamais r'engagé dans ses premiers liens! Madame de Gerville a repris tout l'empire qu'elle avoit perdu un moment. M. de Limours passe sa vie chez elle; & ce dernier raccommodement, par l'humeur qu'il m'a causée, n'a fait que nous éloigner l'un de l'autre infiniment davantage que nous ne l'étions avant la brouillerie. J'ai deux filles; l'aînée sera vraisemblablement établie avant deux ans, puisqu'elle en a quinze, & j'ai la douleur de penser que c'est la femme la plus intrigante & la plus malhonnête qui lui choisira un mari!.... car M. de Limours, méprisant Madame de Gerville autant qu'elle le mérite, est entiérement subjugué par elle : il a d'ailleurs une telle insouciance & une si grande indolence, qu'il est charmé que quelqu'un ait pris la peine de le gouverner, afin de lui épargner celle de réfléchir & de se décider. Cependant il ne manque point d'esprit; il a naturellement de la pénétration, de la finesse, & un bon cœur. Ah, si j'avois voulu!... si j'avois suivi vos conseils!... je ne serois pas aussi malheureuse.... Oui, malheureuse, je le suis. Connoissez toute mon inconséquence, toute ma bizarrerie. J'ai passé quatorze ans sans songer un moment à l'avantage qui pouvoit résulter de trouver son ami dans son mari. Ce n'est guere que depuis dix-huit mois que je me suis avi-

ſée d'y penſer. Tout-à-coup j'ai vu M. de Limours avec d'autres yeux, ou, pour mieux dire, je l'ai regardé, je l'ai écouté, & j'ai connu, avec une ſurpriſe inexprimable, que ſi je ne l'avois pas aimé juſqu'alors, c'étoit uniquement par diſtraction, & parce que je m'étois occupée de toute autre choſe. Quand on a paſſé trente ans, qu'on a renoncé à la coquetterie, qu'on eſt fatiguée de la diſſipation, on n'a rien de mieux à faire que d'aimer ſon mari, ſi l'on peut. Tandis que je me livrois à ces ſages réflexions, M. de Limours ſe brouille avec Madame de Gerville; j'en reſſentis une joie qu'il dut facilement pénétrer; je crus même qu'il en étoit flatté. Il dînoit plus ſouvent chez lui, il n'avoit plus l'air de s'y ennuyer; tout alloit au gré de mes deſirs, quand tout-à-coup il revoit Madame de Gerville, ſe raccommode, &, comme autrefois, abandonne ſa maiſon; de maniere que je paſſe ſouvent quinze jours ſans l'appercevoir. Cette conduite m'a cauſé un chagrin que j'ai d'abord témoigné naïvement; mais quand j'ai vu que M. de Limours en étoit plus embarraſſé que touché, j'ai changé de maniere, & je lui ai montré le plus profond mépris : alors l'aigreur a ſuccédé aux reproches. Enfin, nous ſommes mille fois plus mal enſemble que vous ne nous avez jamais vus. Combien je ſens, dans cet inſtant ſur-tout, la privation d'une amie telle que vous!... Adieu, j'ai trop de noir

pour m'entretenir davantage avec vous; je ne veux pas troubler la paix dont vous jouissez,... Quelle différence dans nos situations!.... Vous avez épousé l'homme du caractere le plus docile, & même le plus impérieux. Il méprisoit les femmes; il vous fit éprouver toutes les injustices de la jalousie la plus absurde; en même-temps, il prit pour une autre la plus violente passion. Vous avez trouvé le moyen de le détacher de votre rivale, d'obtenir son estime, sa tendresse & toute sa confiance : & moi, l'on m'a donné pour mari, l'homme le plus facile à gagner, à conduire; & je n'ai jamais eu le moindre pouvoir sur son esprit, & je ne puis parvenir à l'éloigner d'une femme qu'il n'aime point, & qu'il méprise. Ah! je ne le vois que trop à présent, nous faisons nous-mêmes notre destinée. A ma place, vous eussiez trouvé le bonheur; à la vôtre, j'eusse été la plus infortunée de toutes les créatures. Adieu, ma chere amie, du moins plaignez-moi, écrivez-moi; retracez-moi toutes les fautes que j'ai faites; montrez-moi les conséquences des étourderies qui m'ont causé tant de chagrins : je ne sens tout cela que confusément. Je voudrois en avoir des idées plus claires, non pour moi, mon sort est fixé, mais afin de mieux dépeindre à mes filles de si terribles inconvénients : que du moins la triste expérience que j'ai acquise puisse leur être utile, & je serai

consolée des peines qu'elle me coûte.

Le Chevalier d'Herbain est enfin arrivé ; il est toujours aussi gai & aussi aimable que vous l'avez vu. Il prétend qu'en cinq ans nous avons absolument changé de manieres, de mœurs, d'usages, & qu'il se trouve aussi étranger ici qu'il pouvoit l'être à Constantinople. Au reste, l'étonnement qu'il affecte pour tout ce qu'il voit, est fort drôle, & lui sied très-bien. Il m'a chargé de le *mettre à vos pieds*, & il compte écrire au Baron la semaine prochaine.

LETTRE XXVIII.

Réponse de la Baronne.

QUE vous m'affligez, ma chere amie, par le détail de votre situation ! & vous voulez que j'aie la cruauté de remettre sous vos yeux toutes les petites fautes qui ont produit de si grands malheurs ! Ne m'auriez-vous point demandé des reproches, seulement afin de me toucher, & pour m'ôter la force de vous en faire ? Ce ne seroit pas la premiere fois que vous auriez employé, avec moi, cette petite ruse ; mais, ma chere amie, ne savez-vous pas qu'il m'est impossible de laisser échapper une occasion de vous *prêcher* ? D'ailleurs, je suis très-persuadée que vous pouvez encore, si vous le voulez sincérement,

changer votre sort, & le rendre parfaitement heureux; mais il faut, pour cela, de la persévérance, & une volonté ferme & décidée. Votre premier tort fut de croire, jadis, que c'étoit un très-bon air que celui de paroître froide & dédaigneuse pour son mari; il avoit à-peu-près la même idée, & cette conformité d'opinions ne devoit pas vous rapprocher. A l'égard des chagrins que vous cause sa liaison avec Madame de Gerville, il n'est encore que trop vrai que vous ne devez vous en prendre qu'à vous-même. J'ai conservé toutes vos lettres. J'ai, ce matin, cherché & trouvé celle que vous m'écrivîtes, à ce sujet, il y a douze ans; elle est là sur ma table, je vais la copier fidélement. La voici.

„ Enfin, ma chere cousine, tous mes „ vœux sont accomplis; je n'ai plus de „ craintes, d'inquiétudes pour l'avenir; „ je suis sûre, maintenant, d'être à jamais libre & paisible. M. de Limours „ est amoureux d'une femme de la société; on assure que c'est *une passion véritable*, qu'elle est partagée, & que *l'engagement*, de part & d'autre, *est pris* „ *pour la vie*. A présent, si vous voulez „ savoir le nom de *l'objet*, c'est Madame „ de Gerville; & comme vous ne la connoissez point, je vais vous faire son „ portrait. Elle est plus âgée que moi de „ quatre ans, par conséquent elle en a „ vingt-quatre; elle est du nombre de ces

„ perſonnes qui ne ſont jolies que trois
„ ou quatre heures dans la journée, c'eſt-
„ à-dire, aux lumieres & avec de la pa-
„ rure; elle a une coquetterie de mauvais
„ ton, toute en mines & en fauſſe gaieté.
„ Sa réputation eſt *au moins* équivoque;
„ car on prétend que M. de Limours
„ n'eſt pas ſon premier *engagement pour
„ la vie.* Au reſte, elle a ce qu'on appelle
„ *beaucoup d'amis*; ce qui ſignifie ſeule-
„ ment qu'on reçoit beaucoup de monde
„ chez ſoi. C'eſt enfin la perſonne la plus
„ *agiſſante*, la plus *viſitante* & la plus
„ *intrigante* qu'il y ait au monde. A con-
„ ſidérer ceci *politiquement*, une femme
„ de ce caractere & de cette tournure
„ peut être utile à la fortune de M. de
„ Limours: elle intriguera pour lui, & lui
„ donnera l'activité qui lui manque; &
„ enfin, elle m'aſſure une parfaite liberté.
„ Il eſt vrai que M. de Limours n'a pas
„ été, juſqu'ici, fort gênant; mais ne
„ pouvoit-il pas, d'un moment à l'autre,
„ par déſœuvrement, s'aviſer de s'occu-
„ per de moi?... Graces au Ciel, Ma-
„ dame de Gerville me délivre de cette
„ crainte; auſſi par reconnoiſſance, je lui
„ donne à ſouper, je lui prête mes lo-
„ ges, & je ne laiſſe pas échapper une
„ occaſion de louer ſa figure, ſa maniere
„ de ſe mettre, ſa grace & ſon eſprit.
„ Oh, elle n'a pas obligé une ingrate!...
„ Adieu, mon cœur, quittez donc votre
„ triſte Champagne, revenez bien vîte,

„ car il n'eſt point de joies parfaite ſans
„ vous ".

Eh bien, ma chere amie, que dites-vous de cette lettre ? quelle étonnante révolution douze ans ont ſu produire dans vos idées & dans votre cœur ! Quand notre bonheur n'eſt point fondé ſur la raiſon, qu'il eſt fragile ! Ce qui nous tranſporte aujourd'hui, demain peut-être fera notre tourment. Vous avez connu cette pauvre Comteſſe de L... qui ſe rendit, par ſa jalouſie, ſi inſupportable à ſon mari : elle avoit tort ſans doute ; mais ce tort ne pouvoit nuire à ſa réputation, & n'étoit même pas fait pour lui ravir, ſans retour, l'amitié de ſon mari. Au-lieu de cela, ma chere amie, en montrant tant de joie de ce qui devoit naturellement vous affliger en ſecret, en accueillant, en recherchant votre rivale, vous avez reſſerré les nœuds que vous voulez en vain rompre aujourd'hui. Cette conduite imprudente bleſſoit toutes les bienſéances, & vous ſavez quels prétextes elle fournit par la ſuite à Madame de Gerville même, pour vous noircir & vous calomnier auprès de M. de Limours. Mais ne parlons plus du paſſé, c'eſt du préſent & de l'avenir que nous devons nous occuper. Il s'agit d'obtenir de M. de Limours le ſacrifice d'une liaiſon indigne de lui, & dans laquelle il n'a pas même trouvé, pour ſa fortune, les avantages que vous en attendiez ; car ſon attachement pour une femme auſſi intrigante

&

& aussi dangereuse, n'a servi qu'à lui faire faire beaucoup de fausses démarches, à le rendre suspect, souvent injustement, & enfin, à diminuer de l'estime qu'il étoit fait pour obtenir personnellement. Se peut-il, ma chere amie, qu'avec le desir de le ramener, vous ayiez pris le parti de lui montrer *le plus profond mépris!* On peut excuser l'emportement, l'humeur, l'injustice même; mais le dédain & le mépris ne se pardonnent point. Laissez-lui voir de la tristesse, du chagrin; saisissez la premiere occasion de vous expliquer : alors avouez vos torts avec franchise; c'est le seul moyen de lui faire sentir les siens. Vous ne le rapprocherez pas de vous en un jour; mais en persévérant dans cette conduite, soyez sûre qu'avant un an, il vous accordera toute sa confiance & toute sa tendresse, puisqu'il n'a rien de véritablement essentiel à vous reprocher, & qu'au fond il vous estime. Adieu, ma chere amie; ne me laissez rien ignorer de ce qui vous intéresse, & surtout les détails relatifs à M. de Limours.

LETTRE XXIX.

De la même à la même.

Je vous envoye, ma chere amie, une lettre d'Adele; vous serez sûrement contente de l'écriture, & peut-être étonnée d'y trouver plusieurs fautes d'orthographe : mais,

en permettant à Adele de vous écrire une fois par mois, je l'ai prévenue que je ne corrigerois ni son style, ni son orthographe. Elle vient de m'apporter sa lettre, je lui en ai fait remarquer les fautes : elle vouloit en écrire une autre, ce que je n'ai pas permis ; de maniere qu'elle voit partir celle-ci avec beaucoup de chagrin, & elle attend avec impatience *le 12 du mois d'Avril*, dans l'espérance de pouvoir prendre sa revanche, en vous envoyant une lettre parfaite : & c'est justement cette émulation que je veux entretenir. A propos d'écriture, je veux vous dire ici la maniere dont j'ai fait enseigner Adele, & que je vous conseille d'employer pour Constance. J'ai remarqué que la plus fatigante de toutes les leçons, pour les enfants, est celle d'écriture, parce qu'en effet rien n'est plus ennuyeux que de remplir une grande page, en répétant toujours une ou deux phrases qui forment en tout deux lignes. J'ai donc fait écrire, par un excellent Ecrivain, la valeur de neuf ou dix volumes d'extraits instructifs & amusants, pour servir d'exemples à mes enfants ; les uns en grande & en moyenne écriture, pour la premiere enfance ; & les autres en petit caractere, pour l'âge de douze, treize, quatorze & quinze ans. Tous ces exemples sont sur des feuilles détachées ; & lorsqu'un volume est fini, on passe à un autre. De cette maniere, Adele trouve sa leçon agréable, s'instruit en écrivant ; & comme elle

écrit dans le même eſpace de temps, une beaucoup plus grande quantité de mots différents, que les autres enfants qui ne copient qu'une ſeule ligne, elle apprendra certainement l'orthographe infiniment plus promptement.

Non, ma chere amie, Adele n'eſt point *une perſonne déja parfaite*; la nature lui a même donné de très-grands défauts, & je n'ai pu encore que les réprimer & non les détruire entiérement. Elle eſt violente, étourdie, légere, & par conſéquent indiſcrete, inconſidérée, & peu capable d'une application ſuivie. Avec les perſonnes qu'elle ne craint pas, elle eſt impatiente, *raiſonneuſe*, emportée : mais, comme tous les enfants, elle ſait parfaitement ſe ſoumettre à la néceſſité; & n'ignorant pas que j'ai également le droit & la volonté de la punir quand elle fait mal, elle eſt avec moi d'une extrême ſoumiſſion. Elle s'eſt échappée deux ou trois fois avec Miſs Bridget; mais enfin ayant reconnu que Miſs Bridget eſt tout auſſi inflexible que je puis l'être, elle la reſpecte maintenant, & lui obéit ainſi qu'à moi. Nous la croirions parfaite en effet, ſi je ne l'examinois pas attentivement, lorſqu'elle croit que je ne prends pas garde à elle. Pendant ſa leçon de deſſin, j'écris ou je lis, & ſouvent je la ſurprends ſe moquant de Dainville, ou faiſant des mines d'impatience, & je vois clairement que ſi je n'étois pas préſente, elle ſeroit avec lui auſſi imperti-

mente qu'indocile. Rien n'est plus facile que d'en imposer à un enfant; mais quand on a su forcer à la soumission un esprit naturellement impérieux, il ne faut plus l'abandonner à lui-même un seul instant: car si vous perdez de vue l'enfant que vous avez dompté, soyez sûre qu'il se dédommagera, à la premiere occasion, de la contrainte que vous lui imposez. Plus il sera soumis avec vous, plus il sera intraitable avec les autres; alors, loin de lui ôter un vice, vous ne ferez que lui en donner de nouveaux. La douceur qu'il vous témoignera, ne sera que de la souplesse, & deviendra de la fausseté & de l'hypocrisie. Ainsi ne le quittez donc que pour le remettre en des mains aussi sûres que les vôtres: ayez toujours les yeux sur lui, jusqu'à ce que le temps, la raison & l'habitude ayent absolument changé son caractere. Au reste, Adele a d'excellentes qualités; elle est d'une extrême sensibilité, elle est généreuse, incapable d'envie; elle n'a jamais d'humeur, & elle aura sûrement beaucoup d'esprit.

Il est essentiel d'accoutumer les enfants à traiter tous leurs maîtres, non-seulement avec politesse, mais avec respect; car il faut leur persuader qu'ils doivent de la reconnoissance à toute personne qui leur donne une connoissance utile ou un talent agréable. Ce sentiment de reconnoissance rejaillira sur le pere & la mere qui dirigent l'éducation, & les leçons en se-

ront prises avec bien plus de fruit. Adele, hier, croyant que je ne la voyois pas, arracha des mains de Dainville un crayon, qu'il ne tailloit pas assez vîte à son gré. Je l'obligeai à lui faire des excuses, que je dictai moi-même dans les termes les plus humbles : ce qui lui coûta beaucoup. Quand nous fûmes seules, elle me dit qu'elle ne croyoit pas devoir *tant de respect à un jeune homme, comme M. Dainville*. Mais, répondis-je, il veut vous donner un talent charmant, il vous consacre son temps & ses soins, il est un de vos bienfaicteurs. — Bienfaicteur !... Un maître !... — Eh bien, ne voulez-vous pas dire qu'il est payé pour cela, & qu'il ne fait que son devoir? Si cette raison vous dispense de la reconnoissance, vous serez ingrate avec tout le monde. Par exemple, moi, en vous élevant, en vous corrigeant, en vous récompensant, je ne fais que remplir mon devoir; ainsi vous ne m'en avez donc aucune obligation... — Oh, maman, pouvez-vous comparer... — Je sais bien que vous me devez beaucoup plus qu'à M. Dainville : mais il est différents degrés de reconnoissance ; & si l'on ne sent point du tout les petites obligations, l'on est incapable de ressentir fortement les grandes. Enfin, si vous n'avez nulle reconnoissance pour M. Dainville, vous n'en aurez sûrement qu'une très-foible pour moi. Ce raisonnement a fait une très vive impression sur Adele, & je suis bien cer-

taine qu'elle se piquera de montrer beaucoup de reconnoissance à Dainville, afin de me convaincre qu'elle en a une sans bornes pour moi. Elle a parfaitement compris que toute personne qui ne manque à aucun de ses devoirs relativement à nous, contribue autant qu'il est en elle à notre félicité, & par-là mérite de nous inspirer un sentiment de gratitude proportionné au bonheur qu'elle nous procure; & elle a même senti que si ces devoirs sont remplis avec affection, notre affection seule pouvoit en être le prix.

A présent, ma chere amie, il faut que je vous dise un mot de nos plaisirs; nous en avons eu de très-brillants ce mois-ci. Par exemple, nous avons joué la Comédie, & mes enfants étoient nos principaux Acteurs. Je vois d'ici votre surprise. *Comment! Adele a joué un rôle d'amoureuse! Adele sait déja ce que c'est que l'amour, un amant, des passions violentes!* Rassurez-vous, Adele ne sait rien de tout cela; nous avons joué deux Comédies dans lesquelles il n'y a ni amour, ni passions violentes, ni hommes : il est nécessaire de vous expliquer cette énigme; en voici le mot. J'ai fait un *Théâtre à l'usage des enfants & des jeunes personnes*; il faut aux enfants, comme nous l'avons déja dit, des tableaux, des images vives & naturelles, qui puissent frapper leur imagination, toucher leur cœur, & se graver dans leur mémoire. Voilà le principe qui a pro-

duit cet Ouvrage. Toutes ces petites pieces forment un recueil de leçons sur tous les points de la morale. J'ai peint des travers, des défauts, des ridicules; mais, en général, j'ai évité de présenter des personnages véritablement odieux; ce sont des rôles dangereux à faire jouer; les enfants peuvent oublier le dénouement & la morale qu'on en tire, & les traits de malignité restent dans leurs têtes. Ils s'approprient, pour ainsi dire, ce qu'ils apprennent par cœur & ce qu'ils représentent. J'ai fait des pieces pour Adele & pour mon fils. Dans les premieres, tous les personnages sont des femmes, & tous ceux des secondes sont des hommes; ce qui m'étoit facile, puisque je bannissois l'amour de mon Théâtre: & d'ailleurs, la familiarité que les répétitions établissent nécessairement entre les Acteurs, ne peut s'accorder avec l'exacte décence qui convient à de jeunes personnes. Il m'a paru que ce nouveau genre de pieces pouvoit être utile à l'éducation de la jeunesse. De cette maniere, un enfant, en s'amusant, exerceroit sa mémoire, formeroit sa prononciation; il acquerreroit de la grace, & perdroit l'embarras & la niaiserie de l'enfance. Après avoir joué un rôle rempli de bonté, de délicatesse, de générosité, il rougiroit d'être indocile ou insensible; enfin, il chériroit la vertu qu'il verroit aimable & applaudie. Mais je le répete, il est absolument nécessaire que les pieces

soient faites exprès pour ce dessein; car la meilleure de nos pieces de Théâtre seroit dangereuse, & en même-temps au-dessus de l'intelligence de l'enfant de dix ans le plus spirituel.

Nous avons joué, le premier de Mars, deux Pieces; la premiere ayant pour titre: *Les Flacons*, & la seconde, *La Colombe*. Madame de Valmont & moi avons pris *l'emploi* de Mere & de Fée; Adele joue les grands rôles, & deux jolies petites filles d'une Femme-de-chambre de Madame de Valmont forment le reste de notre troupe. Quatre jours après, il y eut une représentation où nous ne fûmes que spectatrices; c'étoit le tour des hommes, qui jouerent *le Voyageur* & *le Bal d'Enfants*. Les Acteurs étoient M. d'Almane, Théodore, M. de Valmont & son fils, Charles, qui a treize ans, & qui est d'une figure charmante, M. d'Aimeri, Dainville, & deux Valets-de-chambre. Charles eut le plus grand succès dans le Voyageur, & Théodore joua fort joliment dans la seconde Piece. Il y a beaucoup d'émulation entre nos deux Troupes; mais nos Acteurs les plus distingués sont Charles & Adele, qui est véritablement surprenante pour son âge. Nos Spectacles ont si bien réussi, que nous donnerons les mêmes représentations encore une fois dans le courant du mois. Nous avons un très-joli théâtre & une salle qui contient deux cents personnes, & qui est parfaitement remplie par nos voisins,

nos gens, & des paysans : ce qui forme pour nous un auditoire très-imposant, quoiqu'il nous ait traités jusqu'ici avec beaucoup d'indulgence. Adieu, ma chere amie ; si vous désirez des billets pour la premiere représentation, mandez-le-moi... Oh, que je voudrois que vous pussiez voir ce petit Spectacle ! j'en jouirois doublement si vous y étiez, & peut-être vous intéresseroit-il plus que vous ne l'imaginez ; car les graces touchantes & naïves de l'enfance prêtent un charme inconcevable à ces foibles productions.

LETTRE XXX.

Réponse de la Vicomtesse.

Si *je veux des billets pour aller à vos Comédies ; vous m'en enverrez !* Croyez-vous que ce soit là une jolie plaisanterie, & qu'il soit généreux d'insulter ainsi au chagrin que j'éprouve d'être séparée de vous ? Je suis bien sûre que je préférerois vos Spectacles d'enfants à la plupart de ceux que je vois ici ; par exemple, à celui auquel j'ai été hier. M. de Blesac a donné une très-jolie fête à sa maison de campagne ; il avoit rassemblé environ quinze femmes de la meilleure compagnie, &, excepté cinq ou six, toutes extrêmement jeunes. La fête commença par une illumination charmante dans le jardin, & finit par

un Spectacle fort différent des vôtres. On joua deux pieces, dont vous avez pu entendre parler, parce qu'elles passent pour être fort jolies dans leur genre; mais elles sont si indécentes, que sûrement, *de notre temps*, c'est-à-dire, il y a dix ans, il n'existoit pas une seule femme de bonne compagnie qui eût avoué les avoir lues. Eh bien, au milieu de cent hommes, nous les avons vues jouer sans aucun embarras, & l'on a même demandé à M. de Blesac une seconde représentation de ce Spectacle. Pour moi, je vous avoue que je n'avois pas l'idée d'un tel excès de licence, & que j'ai admiré l'intrépidité de toutes ces jeunes personnes pendant tout le temps qu'a duré la Comédie, elles qui d'ailleurs paroissent si timides, & quelquefois affectent tant d'embarras en entrant dans une chambre. Si j'avois pu sans pruderie me dispenser d'aller à la seconde représentation, je n'aurois certainement pas pris l'engagement d'y retourner; car, au vrai, je n'ai pas l'esprit & le goût assez corrompus pour préférer de semblables pieces à celles de la Comédie Françoise. Madame d'Ostalis étoit priée de cette fête, & n'a point voulu y venir; ce que j'ai fort approuvé: & certainement, si j'avois vingt ans, j'aurois fait comme elle, en dépit de la mode & du pouvoir de l'exemple.

Je vous dirai, ma chere amie, que je fais beaucoup de progrès dans la langue Angloise; je commence à lire la prose fort

joliment. A propos de cela, connoissez-vous un Livre Anglois sur l'éducation, qui a pour titre : *Lord Chesterfield's letters to his son* (1). C'est un impertinent Auteur que ce Lord Chesterfield! Ecoutez, je vous prie, comment il nous traite, & voyez si vous vous reconnoîtrez dans ce galant portrait, que je traduis littéralement (2) : „ Les femmes sont seulement „ de grands enfants; elles ont un amu„ sant babil, & quelquefois de l'esprit. „ Mais depuis que j'existe, (& il étoit très„ vieux,) je n'en ai jamais connu une „ seule qui eût un solide bon sens, ou „ qui sût agir & raisonner conséquemment „ pendant vingt-quatre heures... Un hom„ me de bon sens doit seulement les flat„ ter & s'amuser d'elles, comme il feroit „ avec un joli enfant; mais il ne doit ja„ mais les consulter, ou leur confier de „ sérieuses affaires ". Approuvez-vous, ma chere enfant, qu'un pere donne à son fils

(1) Lettres de Mylord Chesterfield à son fils.

(2) Women are only children of a larger growth; they have an Entertaining tattle, sometimes wit; but for solid, reasoning good sense, I never in my life knew one that had it, or who reasoned or acted consequentially for four and twenty hours together... A man of sense only triffles with them plays with them humours and flatters them as he does with a sprightly forward child; but he neither consults them about nor trust them with serious matters. Vol. 2.

une telle opinion des femmes. Outre qu'elle est injuste & fausse, elle me paroît dangereuse; car l'homme qui méprise les femmes, n'est pas plus qu'un autre à l'abri de leurs séductions, & s'avilit en les aimant. Au reste, moi, qui suis plus juste que Mylord Chesterfield, je conviendrai qu'il y a beaucoup d'esprit dans ses Lettres; mais il me semble qu'en général, il attache trop de prix à ce qu'il appelle *les graces & le bon ton*. Quand son fils débute à Paris dans le grand monde, Mylord Chesterfield est principalement tourmenté par la crainte qu'il n'y paroisse gauche; il s'occupe beaucoup moins de son caractere & de son cœur que de ses manieres. Toutes ses Lettres sont remplies des détails les plus minucieux relativement aux usages du monde: il lui enseigne comment on doit se moucher de bon air; il l'exhorte à ne pas répandre de sauce en servant à table, à ne point cracher en parlant, à ne jamais rire aux éclats, &c.; enfin, il a une telle passion de voir son fils à la mode, qu'il sacrifie même les mœurs à cette frivole fantaisie, & qu'il lui conseille de prendre deux maîtresses à la fois. D'ailleurs, cet homme qui se piquoit d'avoir un si bon ton, en avoit un très-mauvais: il y a souvent dans ses Lettres des pages entieres écrites en François. Je ne vous en citerai qu'un passage; il conte à son fils, qu'une femme de *très-bonne compagnie* entreprit de le former, & qu'un jour, dans un cercle,

elle dit à plusieurs personnes : „ Savez-
„ vous que j'ai entrepris ce jeune hom-
„ me ; il faut que vous m'aidiez à le dé-
„ rouiller ; il lui faut nécessairement une
„ passion ; & s'il ne m'en juge pas digne,
„ nous lui en chercherons quelqu'autre.
„ Au reste, mon novice, n'allez pas vous
„ encanailler avec des filles d'Opéra, qui
„ vous épargneront les fraix du sentiment
„ & de la politesse, mais qui vous en coû-
„ teront bien plus à tout autre égard. Je
„ vous le dis encore, si vous vous enca-
„ naillez, vous êtes perdu, mon ami. Ces
„ malheureuses ruineront & votre fortune
„ & votre santé, corrompront vos mœurs,
„ & vous n'aurez jamais le ton de la bonne
„ compagnie (1) ".

Je sais bien qu'on a trouvé quelquefois dans la bonne compagnie, des femmes qui ont *entrepris* de former des jeunes gens ; mais je ne crois pas qu'on ait jamais vu s'exprimer d'une semblable maniere. Ces Lettres de Mylord Chesterfield sont en quatre volumes, & je les ai finies. Vous voyez que je travaille sérieusement. Je commence aussi à donner beaucoup de temps à l'éducation de Constance : je la fais lire, je lui apprends par cœur les petits Contes que vous m'avez envoyés ; je la garde presque toute la journée avec moi ; enfin, j'imite de mon mieux tout ce que vous faites pour Adele. Je recueille

(1) Vol. 2.

déja les fruits de ces soins si doux : ma maison me devient plus agréable, la dissipation m'est moins nécessaire, & ma santé est meilleure. Constance est également sensible, douce & soumise ; mais depuis que je la mets en pénitence, elle m'a fait plusieurs mensonges, afin de se soustraire à la *demi correction* que je lui fais subir, suivant votre méthode, quand elle m'avoue une faute un peu grave. Comment remédier à cela ? Comment empêcher un enfant de mentir, lorsqu'il se croit parfaitement sûr de n'être point découvert ? Comment s'y prendre enfin, pour lui donner *de la conscience ?* Répondez-moi là dessus avec le plus grand détail ; car cet article me paroît le plus important de tous.

J'ai passé avant-hier toute la matinée avec Cécile, dont la santé est presque entiérement rétablie. Elle nous dit, à Madame d'Ostalis & à moi, que ce qu'elle avoit vu du monde, ne le lui feroit pas regretter ; qu'elle s'en étoit fait dans sa solitude une idée bien différente, & que sa chimere étoit beaucoup plus séduisante que la réalité. „ Je rencontre toujours, dit-elle, l'i„ mage de la contrainte & de la dépen„ dance ; je cherche vainement celle du „ bonheur & de la liberté ; je ne vois „ que des chaînes ridicules, des travers, „ & des bizarreries révoltantes ". Elle ajouta qu'elle retourneroit dans son couvent sans éprouver d'autre regret que celui de nous quitter ; car elle a véritablement

une amitié ſincere pour Madame d'Oſtalis & pour moi, & ce ſentiment eſt bien partagé. Depuis trois mois, Madame d'Olcy ſe conduit fort bien avec elle, & ſe pique même de l'aimer beaucoup. Quand elle a vu que nous lui rendions des ſoins, & que nous allions déjeûner avec elle au moins trois ou quatre fois par ſemaine, elle a commencé à s'en occuper, & l'a fait connoître à pluſieurs perſonnes de ſes amies. Cécile eſt ſi intéreſſante par ſa figure, ſon eſprit & ſes graces naturelles, que tout ce qui la voit eſt charmé d'elle. Auſſi eſt-elle à la mode autant qu'on peut l'être dans ſa ſituation; c'eſt-à-dire, que toutes les femmes qui ne peuvent être jalouſes d'une Religieuſe, veulent la voir, la connoître, & parlent d'elle avec enthouſiaſme. Tous ces ſuccès ont décidé Madame d'Olcy à afficher dans le monde un *grand ſentiment* pour elle, qui lui fait beaucoup d'honneur, & qui ne l'a cependant point empêchée de faire entendre à Cécile qu'elle deſiroit que ſon ſéjour à Paris ne ſe prolongeât pas davantage. Cécile vouloit partir ſur le champ: mais comme les Médecins demandent encore cinq ſemaines, j'ai exigé ſa parole qu'elle reſteroit ici juſqu'au mois de Mai; ce qu'elle m'a promis, quoique avec beaucoup de répugnance.

Adieu, ma chere amie, n'oubliez pas, en rendant ma réponſe à la charmante petite Adele, de l'embraſſer de ma part auſſi tendrement que ſi c'étoit pour vous. A

propos, (& c'est en effet bien à propos d'Adele) mandez-moi donc avec un peu plus de détail ce que vous pensez de Charles, fils de Madame de Valmont. Je sais déja qu'il a treize ans, qu'il est d'une figure charmante, qu'il joue la Comédie à merveille; ce qui suppose de l'esprit & de la grace: & d'ailleurs, quel est son caractere? quelle est sa naissance, que sera sa fortune? J'ai la plus vive impatience d'être instruite positivement de tout cela; car je prévois que ce petit Charles, si joli, si près de vous, si souvent avec Adele, pourroit bien par la suite jouer un rôle encore plus intéressant que ceux que vous lui donnez: Adieu; songez que si votre réponse à cet égard n'est pas claire & détaillée, je croirai que vous avez des projets que vous voulez me cacher.

LETTRE XXXI.

Réponse de la Baronne.

JE ne suis pas surprise, ma chere amie, que Constance, accoutumée à ne jamais recevoir de punitions, ait recours au mensonge pour s'en affranchir. Qui peut nous empêcher de commettre une mauvaise action qui nous est utile & agréable, lorsque nous sommes moralement sûrs qu'elle ne sera jamais découverte, & quand elle ne fait de tort à personne? La conscience!

Mais qu'entend-t-on par *la conscience?* Un sentiment intérieur, qui, par le remords qu'il nous cause, nous punit de nos fautes. Ce sentiment n'existeroit point, si la vertu n'étoit qu'une chose de convention; c'est-à-dire, si, dans une autre vie, des récompenses immortelles ne lui étoient pas préparées: enfin, si tout mourroit avec nous, le héros qui se dévoue au bien public, qui sacrifie ses propres intérêts aux intérêts des autres, ne seroit qu'un insensé; tandis que le plus sage des hommes seroit celui qui se livreroit à toutes les passions qu'il pourroit satisfaire, sans encourir les peines établies par les loix. La conscience n'est qu'un guide peu sûr sans la Religion. Donnez donc à votre éleve des sentiments religieux; persuadez-lui bien que dans tous les moments de sa vie, Dieu le voit & l'entend; frappez son imagination de cette importante & sublime idée; donnez-lui l'exemple de la piété; qu'elle vous surprenne souvent priant Dieu; qu'elle soit convaincue que vous trouvez dans ce devoir toutes les consolations dont vous avez besoin, & que vous le remplissez avec joie. Faites-lui admirer les ouvrages de Dieu, les cieux, la terre, la verdure, les fleurs; que le fruit qu'elle mange, la rose qu'elle cueille, tout serve à lui rappeller la bonté & la puissance de l'Etre suprême qui a tout créé. Apprenez-lui des prieres courtes, simples & touchantes, qu'elle puisse compren-

dre & ſentir. J'en ai compoſé exprès pour Adele, & elle les dit avec reſpect, & une expreſſion qui m'attendriſſent toujours. Je lui parle ſouvent de ſon *Ange tutélaire*; je le lui ai peint beau comme il doit être, couronné de fleurs immortelles, ayant des aîles brillantes, & voltigeant toujours autour d'elle. Cette image douce & riante émeut ſon cœur, & ſéduit ſon imagination. Elle ſait que cet être charmant eſt auſſi pur qu'il eſt beau, qu'il déteſte le menſonge, les détours, la gourmandiſe, la colere, & que toute bonne action lui plaît & l'enchante. Elle craint *d'affliger ſon bon Ange*; & lorſqu'elle eſt bien raiſonnable, elle me dit avec une ſatisfaction inexprimable: „ Dieu me protege, & mon bon „ Ange eſt content de moi ". Je lui ai parlé auſſi de l'eſprit malfaiſant, perverti par l'orgueil & par l'ingratitude, & que la céleſte Juſtice précipita du ciel au fond des noirs abymes de l'enfer, gouffre affreux, éternelle demeure des méchants & des impies, & qui reçut pour premiers habitants des orgueilleux & des ingrats. Adele ſait que cet eſprit infernal n'eſt occupé qu'à nuire, qu'il cauſa la chûte du premier homme, & que c'eſt lui qui, pour nous perdre, nous ſuggere les criminelles tentations de manquer à nos engagements, à nos réſolutions, ou de nous enorgueillir des dons de la nature que nous tenons de Dieu. Enſeignez à Conſtance toutes ces différentes choſes en cauſant avec elle;

cette espece d'instruction doit précéder celle du Catéchisme, que vous ne devez lui apprendre que lorsqu'elle aura six ou sept ans. Prévenez-la bien, en lui lisant le Catéchisme, que les Mysteres qu'il explique sont au-dessus de l'intelligence humaine; que Dieu nous a fait *pour l'aimer, & non pour le comprendre*; que d'ailleurs, nous sommes trop bornés pour oser soutenir que tout ce que nous ne pouvons concevoir est faux, puisque, dans la nature, tout est presque mystere & prodiges pour nous, & qu'enfin, comme dit Montaigne, en parlant de l'incrédulité sur les choses indifférentes: ,, que c'est une ,, hardiesse dangereuse & de conséquen- ,, ce, outre l'absurde témérité qu'elle ,, traîne quant à soi, de mépriser ce que ,, nous ne concevons pas ".

Telle est la maniere que j'ai employée pour inspirer à Adele une véritable piété, & lui donner, comme vous dites, de la conscience. J'ai mis en usage aussi, pour le même objet, un autre moyen qui vous paroîtra peut-être frivole, mais dont l'effet est sûr. Il est absurde de dire aux enfants qu'un *petit doigt* nous avertit de tout ce qu'ils font en secret, parce que c'est un mensonge & une bêtise; mais j'ai dit à ma fille que lorsqu'elle ne me répond pas avec sincérité, je le vois clairement dans ses yeux & sur sa physionomie: & je ne la trompe point; car, lorsqu'on connoît les enfants, il est bien facile de lire

sur leur visage tout ce qu'ils pensent : ainsi elle n'a jamais la tentation de me déguiser la vérité, sûre que je la pénetre toujours. D'ailleurs, à force de lui répéter que je suis certaine qu'elle ne voudroit pas faire une faute grave, quand elle seroit convaincue que je ne pourrois jamais la découvrir, je le lui persuade ; & il est très-vrai que depuis quelque temps elle ne commet point de fautes, sans éprouver un pressant desir de m'en instruire : ce qui est tout simple, puisque, sans compter les raisons que je viens de vous détailler, elle croit que cet aveu sera, aux yeux de Dieu, une expiation, & aux mieux une épreuve de confiance qui m'attachera davantage à elle. Enfin, ma chere amie, que la Religion soit la base de tout ce que vous ferez ; ou vous ne ferez rien de véritablement solide. Occupez-vous en même temps de donner à votre éleve de l'empire sur elle-même : vous travaillerez alors sur des fondements inébranlables ; & votre ouvrage ne sera détruit ni par les passions, ni par les mauvais exemples.

Je connoissois les Lettres de Mylord Chesterfield : je trouve tous les reproches que vous lui faites parfaitement fondés ; mais s'il n'avoit pas dit tant de mal des femmes, vous auriez loué plusieurs choses de son ouvrage, dont vous n'avez point parlé. N'est-il pas touchant, par exemple, qu'un homme, dans le ministere, & livré aux affaires & à l'ambition,

écrive à son fils, âgé de huit ans, des lettres aussi longues & aussi détaillées qu'instructives, puisqu'elles contiennent des abrégés de mythologie & d'histoire fort bien faits, & que cette correspondance, pendant plus de vingt ans, ait toujours été également exacte & suivie ? Je conviens qu'il eût été mieux encore d'élever son fils soi-même, & de ne pas s'en séparer si long-temps : mais ce fils n'étoit pas légitime ; ce qui ajoute beaucoup à tout ce que Mylord Chesterfield a fait pour lui. D'ailleurs, on trouve dans ces Lettres plusieurs principes excellents, une connoissance assez approfondie du cœur humain, de l'érudition, de l'esprit, de la finesse, de la raison ; enfin, il me semble qu'elles doivent être regardées comme un ouvrage estimable à beaucoup d'égards, & comme un monument intéressant de la tendresse paternelle.

Comment se peut-il, ma chere amie, que vous ayez été à la fête qu'a donnée M. de Blésac ? & comment avez-vous pu vous résoudre à voir une seconde représentation d'un semblable spectacle, vous à qui j'ai toujours connu un goût si vrai pour la décence ? Est-il possible que vous ayez sacrifié votre inclination & vos principes à la crainte frivole & ridicule d'être accusée de pruderie par des gens dans la bouche desquels ce reproche est presque toujours un éloge ? *Vous avez trente-deux ans, & votre réputation est faite !* Premié-

rement, vous n'avez point passé l'âge où l'on peut la perdre; & d'ailleurs, ne l'avez-vous acquise que pour vous affranchir des bienséances qu'on doit respecter le plus? Croyez au contraire, qu'il faut faire, pour la conserver, tout ce qu'on a fait pour l'obtenir. Songez encore que les mauvais exemples, donnés par une personne estimable, sont les seuls véritablement dangereux. Si M. de Bléfac n'eût pu rassembler à cette fête que des femmes d'une réputation équivoque, on n'eût certainement pas vu une seconde représentation de ce spectacle; un cri général se seroit élevé contre une pareille indécence, & elle eût été trouvée ce qu'elle est en effet. Mais quand on a su que quelques personnes irréprochables étoient à ces pieces, on a porté un jugement différent. Ainsi, vous avez contribué à un très-grand mal, celui de rendre l'indécence moins odieuse & moins révoltante, c'est-à-dire, dans l'opinion générale; car il existe encore plusieurs bons esprits qui jugent des actions, non par les personnes qui les font, mais par ce qu'elles font véritablement. Enfin, quel exemple pour votre fille, prête à entrer dans le monde! Quand vous lui recommanderez la circonspection, la décence la plus exacte & la plus scrupuleuse, de quel poids seront vos exhortations à cet égard?... Pardonnez-moi, ma chere amie, des reproches si peu ménagés; j'envisage avec douleur toutes les

conséquences de votre étourderie, & j'en suis trop sincérement affectée pour songer à mes expressions. L'amitié trahit, quand elle flatte dans les choses importantes, & j'aimerois mieux risquer de vous déplaire que de vous déguiser des vérités utiles. Maintenant, après vous avoir bien prêchée, je vais, au nom de Madame de Valmont & au mien, vous remercier de toutes vos bontés pour Cécile, & vous demander une nouvelle grace. Nous avons lu à M. d'Aimeri l'article de vótre derniere lettre, où vous parlez de Cécile & de l'impression qu'a produite sur elle ce qu'elle a pu entrevoir du monde. Ce détail a fait le plus grand plaisir à M. d'Aimeri, qui, depuis la mort de son fils, se reproche chaque jour d'avoir sacrifié la malheureuse Cécile. Il est si cruellement puni par ses remords, qu'il est impossible de ne pas le plaindre presque autant que sa victime, d'autant plus qu'il parle lui-même à ses amis de cette tache ineffaçable dans sa vie, avec une franchise & des regrets qui le rendent aussi intéressant qu'on peut l'être après une semblable faute. Il est, depuis ses malheurs, dans la plus grande dévotion; & sa piété, aussi solide que sincere, en lui faisant connoître toute l'atrocité de son injustice, ajoute encore à ses remords. Il n'ignore point que Cécile aimoit le Chevalier de Murville. Il pense sans cesse à elle; il se la représente telle qu'elle étoit lorsqu'il la renvoya dans son

couvent, dans tout l'éclat de sa jeunesse & de sa beauté. Cette image touchante le poursuit, m'a-t-il dit, en tous lieux, à toute heure, & lui inspire une compassion si tendre, qu'il m'a protesté souvent qu'il avoit véritablement pour Cécile une affection aussi vive que celle qu'il ressent pour Madame de Valmont. Cependant il n'a pu se résoudre à la voir depuis sa profession, quoiqu'il en ait mille fois formé le projet; mais il lui écrit, il a doublé sa pension, & lui envoye chaque année, avec profusion, toutes les petites choses d'agrément qu'une Religieuse peut desirer. Cécile, dont le cœur sensible ne demande qu'à s'attacher, a pris pour lui la tendresse la plus vraie, & la lui témoigne de la maniere la plus touchante dans des lettres qui ne peuvent qu'aggraver la douleur & le repentir de son malheureux pere. Elle lui avoit caché, par égard, l'altération inquiétante de sa santé, & ne lui manda son voyage à Paris, qu'au moment de partir. Cette nouvelle accabla de douleur M. d'Aimeri, d'abord par l'inquiétude que lui causoit la maladie de sa fille, & par la crainte affreuse que la connoissance superficielle qu'elle alloit acquérir du monde, le spectacle de l'opulence, de la magnificence & du bonheur de sa sœur, ne lui fissent sentir davantage le malheur de sa situation. Votre lettre, en détruisant toutes ses craintes, a redoublé sa tendresse & son estime pour Cécile. Il n'est plus déchiré

chiré de remords depuis qu'il ſait que ſa fille eſt enfin ſatisfaite de ſon ſort; & maintenant il deſire avec paſſion de la voir. Ainſi, ma chere amie, ſi vous pouvez nous obtenir encore pour Cécile cinq ou ſix mois de liberté, au-lieu de retourner dans ſon couvent, elle viendroit ici paſſer l'été, & vous ferez le bonheur de ſon pere & de Madame de Valmont. Adieu, ma chere amie, répondez-moi là-deſſus le plutôt qu'il vous ſera poſſible. Au moment de fermer cette lettre, je me rappelle heureuſement les queſtions que vous me faites au ſujet du fils de Madame de Valmont. Puiſque je ne vous ai point parlé de lui avec détail, vous deviez croire que je ne formois aucun *projet pour l'avenir:* ma fille doit naturellement prétendre à un meilleur parti, relativement à la fortune. Au reſte, quoique M. de Valmont n'aille point à la Cour, il eſt en état de produire toutes les preuves qu'on exige pour les préſentations. Sa famille manque d'illuſtration, mais elle eſt très-ancienne, & l'on ne peut lui reprocher des méſalliances; mérite dont bien peu de maiſons peuvent ſe vanter aujourd'hui, & qui prouve du moins que ſes ancêtres penſoient noblement. Pour revenir à Charles, il eſt en effet d'une figure diſtinguée, & dont je puis vous donner une idée; car on dit qu'il reſſemble étonnamment à Cécile. Il a d'ailleurs beaucoup d'eſprit, une raiſon au-deſſus de ſon âge, une extrême ſenſi-

bilité, & une tête très-vive, quoique son extérieur soit froid & sérieux. Il a reçu de son grand-pere une très-bonne éducation; mais il a treize ans, il aura des passions violentes : & s'il perdoit M. d'Aimeri avant d'entrer dans le monde, il seroit très-possible qu'il ne répondît à aucune des espérances qu'on a conçues de lui. Adieu, ma chere amie; occupez-vous, je vous en prie, de nous envoyer Cécile : vous m'obligerez véritablement.

LETTRE XXXII.

Réponse de la Vicomtesse.

Ah, ma chere amie, je suis dans un trouble, dans une agitation, que je ne puis calmer qu'en vous écrivant. Je viens d'avoir une scene affreuse avec M. de Limours... Je vous l'avois bien dit, que Madame de Gerville marieroit ma fille à son gré... Et savez-vous qui l'on me propose? le fils de son amie, d'une femme encore plus méprisable qu'elle, s'il est possible; enfin, de Madame de Valcé, déshonorée par tant d'égarements. Et voilà cependant la belle-mere qu'on veut donner à ma fille!... M. de Limours a commencé par me vanter le nom de M. de Valcé, qui est en effet très-beau, sa fortune, son personnel, &c. Enfin, j'ai pris la parole : Mais, Monsieur, songez-vous que ma fille

a cent fois entendu parler de la conduite abominable de Madame de Valcé ?... — On n'est pas obligé de prendre sa belle-mere pour modele, & souvent même on feroit fort bien d'en choisir un autre que sa mere. — Cette réponse impertinente m'a choquée au-delà de l'expression ; la conversation s'est échauffée ; j'ai déclaré que je ne donnerois jamais mon consentement, & que telle étoit mon irrévocable résolution. A ces mots, M. de Limours s'est levé froidement, en disant : „ Je n'étois „ point décidé sur ce mariage ; à présent „ je vais donner ma parole. J'étois venu „ pour vous consulter ; mais puisque vous „ avez si parfaitement oublié que je suis „ le maître de ma fille, je dois vous le „ prouver, & demain vous en serez con„ vaincue ". A ces mots, il est sorti, & m'a laissé dans une rage impossible à décrire. O quel tyran qu'un homme ! comme le plus foible tout-à-coup peut devenir redoutable à la femme la plus impérieuse !... Enfin, après avoir fait beaucoup d'imprécations contre les hommes, après avoir pleuré, sonné toutes mes femmes, & pris un flacon d'eau de fleur d'orange, je me suis décidée à écrire à M. de Limours, pour reconnoître mon tort, & le conjurer de se donner le temps de réfléchir à une affaire aussi importante ; & il vient de me faire répondre par mon valet-de-chambre, *qu'il me verroit demain*. Il faut souffrir tout cela ; il faudra l'attendre

demain avec patience & ſoumiſſion, & le recevoir avec douceur!... Je ſuis humiliée, confondue, & réellement hors de moi.... Mais parlons d'une choſe plus agréable : j'ai fait votre commiſſion, j'ai obtenu pour Cécile une prolongation de liberté juſqu'au mois de Janvier. Elle eſt tranſportée de joie, elle partira pour le Languedoc le 9 de Mai, c'eſt-à-dire dans douze jours. Adieu, mon cœur, je ne ſuis pas digne aujourd'hui de m'entretenir plus long temps avec vous; je vous envoie pour le Baron une lettre du Chevalier d'Herbain qu'il m'a lue hier, & que j'ai trouvée aſſez drôle, quoiqu'une épigramme de douze pages me paroiſſe cependant un peu longue. Au reſte, on ne peut diſconvenir que ſa critique ne ſoit parfaitement fondée, & il eſt du moins impoſſible de lui reprocher de l'exagération.

LETTRE XXXIII.

Le Chevalier d'Herbain au Baron.

MES voyages ſont enfin finis, mon cher Baron. Après cinq ans de courſes & de fatigues, il eſt doux de ſe retrouver à Paris : mais je vais peut-être vous ſurprendre en vous diſant que j'y ſuis tout auſſi étranger, tout auſſi neuf, que je pouvois l'être à Stockholm ou à Pétersbourg; vous en allez juger.

J'avois laiffé des hommes uniquement occupés du jeu, de la chaffe & de leurs *petites maifons*; j'avois laiffé les femmes ne fongeant qu'à leur parure, à l'arrangement de leurs foupers: & je trouve toutes les femmes favantes & beaux efprits, & tous les hommes auteurs.

En cinq ans, ce changement n'eft-il pas merveilleux? Je ne m'y attendois pas, je vous l'avoue; pour vous donner une idée de ma premiere furprife, je vais vous conter l'hiftoire du lendemain de mon arrivée. C'étoit un lundi; je cours avec empreffement chez Madame de Surville, mon ancienne amie, à qui je ne vous le diffimule pas, j'avois cru, jufqu'à préfent, beaucoup plus de vertus que d'efprit.

Elle me reçoit fort bien, & me dit: Vous arrivez à propos, nous avons une lecture aujourd'hui... Une lecture! reprisje; & de quoi?... — C'eft une Comédie... — Et de qui? — Du Vicomte, répond-elle froidement. Or, mon cher Baron, il faut vous dire que ce Vicomte, quand je partis pour l'Italie, favoit à peine écrire une lettre, & qu'il avoit 40 ans.

Comme je réfléchiffois profondément là-deffus, je vis arriver fucceffivement une trentaine de femmes & autant d'hommes; alors je dis en moi-même: certainement fi le Vicomte avoit eu le malheur de faire une Comédie, il pourroit tout au plus rifquer de la lire devant cinq ou fix perfonnes de fes amis intimes; mais il n'i-

roit pas s'exposer à la moquerie de cette nombreuse assemblée. Madame de Surville est gaie, sûrement c'est une plaisanterie qu'elle m'a faite. On s'est donné le mot pour m'attraper. Je vois bien aux plumes & aux habits de caractere de ces Dames, qu'il s'agit d'un bal : mais prêtons-nous au badinage, & ne faisons semblant de rien. En effet, toutes les femmes avec leurs panaches, leurs robes étrangeres & leurs longues écharpes, me confirmoient dans cette erreur.

On apporte une grande table sur laquelle étoit posé un énorme sac de taffetas vert. Bon, me dis-je, en attendant les violons, on va jouer au Biribi. Point du tout, c'étoit le sac à parfiler de Madame de Surville.

Bientôt toutes les femmes demandent leurs sacs. Voilà les valets-de-chambre en l'air, & un instant après tout le monde parfilant, Enfin, on annonce le Vicomte de Blemont : on se leve, on s'empresse, on s'agite, on l'accable de compliments & de caresses, on lui donne un fauteuil : il se place auprès de la table, sur laquelle on pose une grande caraffe d'eau. On ferme les fenêtres, les volets ; on arrête les pendules, & l'on fait cercle autour de l'Auteur.

L'intrépide Vicomte jette un coup d'œil assuré sur l'assemblée ; & d'un air imposant & grave, tire son manuscrit de sa poche, & commence. Je croyois rêver ; mais

mon étonnement devoit augmenter encore. J'écoute avec la plus grande attention; malheureusement les bonnes places étoient prises, & j'étois séparé du Lecteur par une demi-douzaine de femmes, dont les exclamations redoublées & les sanglots m'ôtoient absolument la possibilité d'entendre un seul mot de l'ouvrage. Mais je pouvois facilement juger de son effet prodigieux, par le murmure confus d'applaudissements, & par l'admiration qui se peignoit sur tous les visages. Je vis que la piece étoit du plus grand pathétique; car tout le monde fondoit en larmes, les femmes particuliérement, & sur-tout celles auprès de qui j'étois placé. Elles se renversoient sur leurs chaises, en levant les yeux & les mains au ciel; & la plus jeune de toutes fut si vivement affectée au troisieme acte, qu'elle se trouva mal tout-à-fait.

Madame de Surville, qui étoit elle-même dans un état affreux, la secourut, & fut obligée de la délacer. Le Vicomte, accoutumé sans doute à produire de pareils effets, ne fit qu'en sourire, & continua sa lecture. Le reste de l'ouvrage eut le même succès; & moi, n'entendant rien que les éloges qu'on y donnoit, vous imaginez aisément ce que je dus souffrir. Au désespoir de ne pouvoir partager les transports que je voyois éclater, j'éprouvois véritablement le supplice de Tantale.

Lorsque la lecture fut achevée, toutes les femmes se leverent, & entourerent le

Vicomte. Leurs gestes passionnés, le ton perçant de leurs voix, la volubilité de leurs discours, peignoient parfaitement l'enthousiasme dont elles étoient saisies. Pour moi, qui n'avois rien à dire, puisque je n'avois rien entendu, j'étois fort embarrassé de ma contenance; & n'osant me présenter devant le Vicomte avec un visage froid & des yeux secs, je m'échappai tout doucement du sallon, & j'entrai dans le cabinet de Madame de Surville, avec le projet d'y rester jusqu'à ce que le Vicomte fût sorti.

Mais j'étois destiné, comme vous l'allez voir, à ne rencontrer, dans cette journée, que des objets inattendus & surprenants. La premiere chose qui me frappa en posant le pied dans le cabinet, ce fut un bureau couvert de papiers & de livres. Comment, dis-je, un bureau chez une femme, & chez Madame de Surville! mais, continuai-je, puisque voilà des livres, je ne m'ennuyerai pas tant seul: lisons. A l'instant j'en prends un, je l'ouvre; c'étoit un *Traité de Chymie.* Comme je ne suis point Chymiste, j'en choisis un autre; c'étoit un *Traité de Physique.* Le trouvant encore trop abstrait pour moi, j'en prends un troisieme: hélas! mon cher Baron, c'étoit un *Dictionnaire d'Histoire naturelle.* Confus & humilié, je vous l'avoue, de ne pouvoir trouver chez une femme, & chez Madame de Surville, un seul livre qui fût à ma portée,

je me levai, & m'éloignai du bureau avec un peu d'humeur.

Mes regards se porterent sur un petit morceau de sculpture qui se trouvoit à côté de moi. C'étoit un autel élevé à la *Bienfaisance*, & orné de vers sur la *Bienfaisance*, qui me parurent remplis de sentiment.

En me retournant, j'apperçus un autre grouppe en marbre plus intéressant encore; je m'en approchai : c'étoit un autel à l'*Amitié*; & une figure, que je reconnus pour être celle de Madame de Surville, y posoit une couronne. Eh, mon Dieu! m'écriai-je, j'appréciai bien mal Madame de Surville; j'étois bien éloigné de la croire aussi savante, aussi sensible, aussi spirituelle.... Sa modestie lui fait cacher tant d'avantages; car, à la voir, à l'entendre qui se douteroit qu'elle les possede! Comme j'achevois cette exclamation, la porte du cabinet s'ouvrit, & je vis paroître un gros homme, vêtu de noir, que j'avois déja vu à la lecture, & que j'avois même remarqué être le seul, après moi, qui n'eût ni pleuré, ni loué. Il avoit l'air chagrin & de mauvaise humeur : cependant nous entrâmes en conversation.

Ce cabinet est charmant, lui dis-je, & sur-tout par l'idée qu'il donne de celle qui l'occupe. Ici l'homme vêtu de noir haussa les épaules, en me disant : D'où venez-vous donc, Monsieur? — De

Moscou, Monsieur. — De Moscou! Oh bien, vous êtes mon homme : écoutez-moi, je vais vous instruire. Ce cabinet, que vous croyez bonnement *un temple consacré à l'amitié, à l'étude & à la méditation*, n'est qu'un lieu de parade. Tous ces livres étalés là sur ce bureau, n'y sont que pour l'ornement, comme des porcelaines sur une cheminée. Moliere a peint les femmes savantes de son siecle, qui étoient en effet fort ridicules, mais qui du moins savoient quelque chose; au-lieu que les nôtres joignent les plus grandes prétentions à la plus profonde ignorance. A ce discours, je me doutai que l'homme auquel j'avois affaire, étoit un original, une espece de fou caustique & bisarre; & je ne me trompai point dans cette conjecture. Mais, Monsieur, répondis-je, les femmes d'aujourd'hui cultivent les sciences, il est vrai; mais on ne peut les accuser de pédanterie : elles n'employent point d'expressions scientifiques, elles n'étalent point ce qu'elles savent... — Mais, Monsieur, encore une fois, elles ne savent rien: l'espece de pédanterie dont vous parlez, suppose au moins quelques connoissances; tandis qu'il n'en faut aucune pour aller voir des expériences d'électricité, pour dire qu'on fait un cours de Chymie, & qu'on s'y amuse infiniment; enfin, pour écouter d'un air capable, & de temps en temps hasarder un petit mot qui découvre bien clairement qu'on ne sait rien. Elles

ont presque toutes reçu l'éducation la plus négligée. Aussi-tôt qu'elles sont leurs maîtresses, elles ne lisent que de mauvaises Brochures & des Drames qui achevent de leur gâter le goût; elles menent la vie la plus dissipée, & elles prétendent à la science universelle. Elles se connoissent en tableaux, en architectures, elles sont *Glucкistes* ou *Piccinistes*, sans savoir un mot de composition; elles font des cours, montent à cheval, jouent au billard, vont à la chasse, conduisent des caleches, passent les nuits au bal & au Pharaon, écrivent *au moins dix billets* par jour, reçoivent cent visites, se montrent par-tout; on les voit successivement dans l'espace de douze heures, à Versailles, à Paris, chez un marchand, à une audience de Ministre, aux promenades, dans un attelier de Sculpteur, à la foire, à l'Académie, à l'Opéra, aux Danseurs de cordes, applaudissant & goûtant également Préville & *Jeannot*, d'Auberval & *le petit-Diable*. Comment voulez-vous, poursuivit-il, qu'en faisant tant de choses, elles puissent jamais réussir à rien? Cependant elles décident despotiquement; & Madame de Surville, par exemple, qui ne sent pas la mesure d'un vers, & qui ne sait ni sa langue, ni l'orthographe, n'en juge pas moins les ouvrages de Littérature, & s'imagine que les Lettres qu'elle écrit à ses amis, passeront un jour à la postérité, comme celles de Madame de Sévigné.

Pour leur ſenſibilité, il eſt vrai qu'elles ont des ajuſtements de cheveux, des galeries de portraits, des *autels à l'amitié, des hymnes à l'amitié.* Il eſt vrai qu'elles ne brodent plus que *des chiffres*, qu'elles ne parlent plus que *de ſentiments*, *de bienfaiſance* & *des charmes de la ſolitude*, & qu'elles ſont toutes *eſprits forts.*

Mais vivent-elles plus retirées que les femmes d'autrefois? S'occupent-elles davantage de l'éducation de leurs enfants? Sont-elles plus eſſentielles, plus ſenſibles, plus aimables que les Deshoulieres, les Sévigné, les Grafigny? Ont-elles moins de luxe, moins de fantaiſies, depuis qu'elles ſont devenues ſi *Philoſophes*, & ſi *bienfaiſantes*... On pourroit comparer ces travers à ceux des fauſſes dévotes, dont toute la religion ne conſiſte qu'en petites pratiques extérieures; qui ont un oratoire & des reliques, qui prient les Saints ſans aimer Dieu, qui ſermonnent ſans ſe corriger, & qui blâment avec autant d'emportement que d'aigreur ceux qui ne les imitent pas.

Pendant tout ce diſcours, mon cher Baron, j'étois reſté debout, immobile d'étonnement & d'indignation; enfin, je rompis le ſilence, & je dis d'un ton railleur: Les femmes, Monſieur, ſont bien à plaindre; elles ont en vous un ennemi bien éloquent & bien dangereux. Moi, leur ennemi! interrompit-il vivement; ah, que vous me jugez mal! Naturellement je les

eſtime & je les aime. — Vous les aimez, Monſieur! je ne m'en ſerois pas douté. — Oui, je les aime, & beaucoup plus que ceux qui les encenſent & qui les flattent...

En effet, Monſieur, repris-je, elles ne pourront vous accuſer ni d'adulation, ni de fadeur. — Je ne hais en elles, repliqua-t-il, que ce qui ne leur appartient pas. Au riſque de leur déplaire, je voudrois pouvoir les éclairer ſur leurs vrais intérêts. Elles ſont faites pour ſéduire, pour intéreſſer, pour charmer; elles tiennent de la nature des graces ſimples & touchantes; elles lui doivent en général un genre d'eſprit plus fin, plus délicat que le nôtre. Quand elles ſe donneront le temps de réfléchir & de penſer, quand elles ne préféreront pas à des qualités précieuſes & naturelles, des prétentions vaines & ridicules, leur ſociété ſera la plus agréable de toutes; elles pourront juger ſainement de tous les Ouvrages de goût, & leur ſuffrage deviendra la récompenſe des talents.

Oſerai-je, Monſieur, vous faire une queſtion? Vous êtes, dites-vous, partiſan zélé des femmes, & vous vous déchaînez contre elles; il me ſemble que, dans votre premier diſcours, vous avez dit du mal des Drames : mais ſans doute que vous ne les en aimez pas moins. — Ce n'eſt pas la même choſe, répondit-il; car je ſuis irréconciliable avec les Drames, ſurtout depuis deux ou trois ans. Avant ce temps, je prenois patience, & j'en étois

quitte pour ne plus aller à la Comédie que les *petits jours*, c'est-à-dire, ceux où l'on ne joue que de bonnes pieces. Mais les Drames à présent me poursuivent par-tout ; je les ai retrouvés dans le monde, dans la société, dans ma famille. Comme il n'y a personne qui ne soit en état de mettre en Dialogue un Roman ou quelque Anecdote particuliere, & que ces sortes de productions n'exigent ni talent, ni connoissance du cœur humain, ni étude du Théâtre, tout le monde s'est mis à faire des Drames ; & moi qui vous parle, j'ai deux sœurs qui font des Drames avec la même facilité qu'elles faisoient des bourses il y a deux ans. — Je croyois, dis-je, que les Drames étoient un peu tombés. — Point du tout, repliqua-t-il ; cependant, comme on les a fort ridiculisés, le mot est proscrit, mais le genre étant très-commode, il subsiste toujours. On fait plus que jamais des Drames, & on leur donne ce *vieux titre de Comédie*, qui véritablement s'annonce & promet beaucoup mieux.

Quoi, Monsieur ! ce qu'on nous a lu aujourd'hui étoit un Drame ?... Mais de bonne foi, répondit-il, pensez-vous qu'un homme du monde, qui a les devoirs de son état à remplir, qui, quoique Auteur, n'a renoncé ni à la galanterie, ni à l'ambition, ni au jeu, ni aux soupers priés, puisse trouver le temps nécessaire pour faire une piece passable ? Pourquoi, dans le siecle de Moliere, les gens du monde n'avoient-

ils pas cette fureur d'écrire? C'est que le Drame n'étoit pas né; c'est qu'il faut du génie & une profonde étude pour être en état de faire une bonne Comédie, & qu'il ne faut ni l'un ni l'autre pour produire un assemblage informe de petits faits romanesques & rebattus, sans plan, sans caracteres, sans vérité. Enfin, si Moliere lui-même eût été Magistrat, Militaire ou Courtisan, il n'eût point donné d'ouvrages de Théâtre; ou si cette carriere l'eût tenté, malgré tout son génie, il n'auroit certainement fait ni le Misanthrope, ni le Tartuffe. Que produit cette prétention universelle à l'esprit, qui nous a gagnés tous? La moitié des gens du monde écrit & lit à l'autre moitié, qui, séduite par cette confiance, approuve aveuglément. Il faut croire que toutes ces productions sont parfaites; car je n'ai pas encore vu tomber un Ouvrage de société: les Auditeurs sont toujours contents, & le succès de ces lectures est toujours certain. Les gens du monde cependant jugent les vrais Auteurs, & n'approuvent guere que ce qu'ils sont capables & susceptibles d'imiter; ce qui conduit insensiblement à la perte du goût: cela est si vrai, que la plupart des Ouvrages, fruits heureux du siecle de Louis-le-Grand, ne sont presque plus appréciés aujourd'hui; & si Télemaque & les Poésies de Madame Deshoulieres étoient des productions nouvelles, on les trouveroit insipides.

Nous ne pouvons plus ſentir les beautés d'un plan ſimple & profond, d'un ſtyle naturel & pur; & des vers pleins de douceur, d'harmonie & de ſentiment, mais dénués de *trait* & de *métaphyſique*, ne nous paroîtroient plus que fades & ennuyeux.

Impatienté, mon cher Baron, de toutes ces folles déclamations, j'interrompis encore mon rigide cenſeur, & je lui dis avec vivacité : Il ne s'agit point, Monſieur, des Idylles & des moutons de Madame Deſhoulieres; revenons aux nôtres, s'il vous plaît, & dites-moi ce que vous penſez de la Piece du Vicomte?... Je ne puis, dit-il, vous parler que du premier acte; car les quatre autres m'ont livré au plus profond ſommeil que j'aurai jamais de ma vie. Monſieur, repris-je avec beaucoup d'ironie, voilà une critique bien neuve & bien piquante. — Hélas! ce n'eſt point une critique, je vous aſſure, c'eſt la vérité. J'ai beaucoup de confiance en vos lumieres, repliquai-je; cependant j'ai vu ſoixante perſonnes s'extaſier & fondre en larmes, je ne vois que vous de mécontent : ainſi, Monſieur, vous me permettrez d'en conclure que votre jugement pourroit bien n'être pas le bon. D'ailleurs, je me flatte que le Vicomte fera bientôt imprimer ſa piece, & alors peut-être que l'opinion du public... Se faire imprimer! interrompit-il; y penſez-vous? un homme de la ſociété ſe faire imprimer! fi donc, ce ſeroit s'af-

ficher & se donner un ridicule affreux. — Mais, Monsieur, quand on lit sa piece à soixante personnes, on est au-dessus de ces préjugés. — Mais, Monsieur, j'ai l'honneur de vous dire qu'il est tout simple de lire ses ouvrages à ses amis, à cent personnes, & non de les faire imprimer. — Mais, Monsieur, pourquoi? — Ah! pourquoi! reprit-il en souriant; c'est que nous avons toujours au fond du cœur un instinct secret, qui, malgré les faux jugements & les vains éloges, nous avertit quand nous faisons mal; & ce sentiment intérieur d'une mauvaise conscience, empêchera le Vicomte de se faire imprimer.

Comme il achevoit ces mots, je sentis que je n'étois plus le maître de me contenir davantage; & ne voulant point céder à mon impatience, je le quittai brusquement. Je fus rejoindre Madame de Surville, que je trouvai seule & à sa toilette. Elle me croyoit parti, & fut surprise de me voir. Je lui contai ce qui venoit de m'arriver; &, comme vous l'imaginez bien, je n'épargnai pas le censeur impitoyable qui m'avoit excédé si long-temps. — *C'est un misanthrope*, me dit Madame de Surville, *ennuyeux à la mort*; il est *pesant*, entêté, rempli d'humeur, & d'ailleurs n'a pas *le sens commun*. Mais, ajouta-t-elle en se levant, il faut que je sorte; quand vous reverrai-je? — Demain matin, Madame, si vous le permettez. Ah! demain, cela n'est pas possible. Je vais à

l'Académie entendre le discours de réception de mon frere. — Comment, le Marquis de Solanges est reçu à l'Académie Françoise? — Oui, & je vous assure qu'il n'a pas brigué cet honneur. Vous connoissez sa *maniere d'être*; on ne l'accusera pas d'avoir des prétentions, il est d'une simplicité... Je crois que vous serez content de son discours. — Eh bien, Madame, repris-je en lui donnant la main, demain dans l'après-dîner... Non, répondit-elle, j'aurai mon maître de langue Angloise. Mercredi, l'Auteur de la piece nouvelle m'a priée d'aller à une répétition. Jeudi, je vais chez Greuse voir sa Danaé. Vendredi, j'irai voir des expériences sur l'air fixe; mais samedi, je serai libre..... Après m'avoir donné cette espérance, Madame de Surville monta dans sa voiture; & moi, confondu, enchanté de tout ce que j'avois remarqué & vu dans cette journée, je rentrai chez moi, afin d'y réfléchir sans distraction.

A sept heures, je fus à la Comédie Françoise, dans la loge de Madame de Semur; je la trouvai prête à sortir au moment où le cinquieme Acte de Rodogune alloit commencer, & elle me dit qu'elle alloit voir jouer *les Battus payent l'amende*, ainsi que trois ou quatre personnes qui étoient avec elle. Je demandai si cette piece étoit un Drame. A cette question, tout le monde s'écria : Comment; vous ne connoissez pas les Battus payent l'amende? Venez,

venez, vous allez être charmé. A ces mots, on m'emmena, & l'on me conduisit dans une fort vilaine salle, mais dans laquelle nous trouvâmes la meilleure compagnie de Paris. On joua d'abord une petite piece fort agréable, qui a pour titre, *le Café des Halles*; j'avoue que je n'en pus saisir toutes les plaisanteries, parce que le langage en étoit absolument nouveau pour moi. Cependant je sentis bien que l'Actrice qui représentoit la principale Poissarde, avoit des inflexions très-naturelles, & jouoit supérieurement; mais *les Battus payent l'amende* me confondirent véritablement. Le pot-de-chambre jetté sur Jeannot, le héros de la piece, produit un des effets de Théâtre des plus piquants que j'aie encore vus; & l'instant où Jeannot sent sa manche, & s'écrie : *C'en est* : cet instant ne peut se peindre, & il excita des transports & des applaudissements qui durerent un quart d'heure. Aussi cette piece a-t-elle eu déja cent cinquante représentations, & elle est encore aussi suivie que le premier jour. Qu'on dise après cela que les François sont légers ! J'aurois encore bien d'autres choses à vous conter, mon cher Baron; mais je me réserve le plaisir de vous les dire moi-même, si vous me permettez d'aller vous voir; & croyez que les détails que j'ai la discrétion de ne pas confier à la poste, ne sont pas les moins intéressants, ni les moins curieux.

LETTRE XXXIV.

La Baronne à la Vicomtesse.

ENFIN, Cécile est arrivée hier : je l'ai trouvée telle que vous me l'avez dépeinte, agréable & intéressante au-delà de l'expression ; & il est très-vrai que Charles, son neveu, lui ressemble d'une maniere frappante ; toute leur famille est rassemblée chez moi pour huit jours. Je desirois vivement d'être présente à la premiere entrevue de Cécile & de son pere, & je n'ai rien vu qui m'ait affectée davantage. M. d'Aimeri craignoit & desiroit également cet instant. Il se leva hier avant le jour ; & lorsqu'il entra chez moi, je m'apperçus facilement, à l'altération de son visage, qu'il avoit passé une cruelle nuit. Après le dîner, nous montâmes en voiture, Madame de Valmont, M. d'Aimeri & moi, pour aller au-devant de Cécile. M. d'Aimeri étoit pâle, tremblant : il avoit l'air de souffrir la plus mortelle contrainte ; il évitoit nos regards, & sembloit vouloir cacher le trouble affreux dont il étoit dévoré. Je vis qu'il redoutoit au fond de l'ame l'impression que pourroit produire sur nous la vue touchante de sa victime, & qu'il pensoit que la présence de Cécile alloit détruire toute la compassion qu'il nous avoit inspirée. Tant qu'on peut se

flatter d'intéresser vivement en laissant voir ses remords, on en parle avec franchise; mais on ne cherche plus qu'à les dissimuler, quand on a perdu cet espoir. On se persuade alors qu'en les cachant, on diminue aux yeux des autres une partie de ses fautes. Nous avions à peine fait deux lieues, lorsque tout-à-coup Madame de Valmont, appercevant de loin une voiture, s'écria : *Voilà ma sœur !* M. d'Aimeri pâlit & rougit; & voyant que Madame de Valmont pleuroit, il lui dit avec une colere concentrée & une voix tremblante : *Eh bien, Madame, allez-vous faire une scene?* Surprise de sa sévérité, & plus encore de son air égaré, sombre & farouche, Madame de Valmont essuya ses pleurs sans pouvoir comprendre la raison d'un semblable caprice. Cependant, la voiture que nous avions vue, s'approche & s'arrête; je tire le cordon de la mienne. M. d'Aimeri, pouvant à peine se soutenir, descend : dans ce moment, j'entends un cri touchant, qui sans doute retentit jusqu'au fond de l'ame de M. d'Aimeri; & presque au même instant, Cécile, la charmante Cécile paroît s'élancer vers son pere, & tombe évanouie dans ses bras. A ce spectacle, M. d'Aimeri ne voit plus dans l'univers que Cécile; il oublie jusqu'à ses remords; la nature reprend tous ses droits dans son cœur; un déluge de larmes inonde son visage : il appelle sa fille par les plus tendres noms; il la presse contre son sein,

ses genoux tremblent & fléchissent sous lui : il est prêt à perdre lui-même l'usage de ses sens. Madame de Valmont & moi, nous voulons l'aider à supporter Cécile; il nous repousse; il arrache des mains de Madame de Valmont le flacon qu'elle fait respirer à sa sœur; il veut seul la soigner; il épie l'instant où elle ouvrira les yeux; il écarte tout ce qui s'approche d'elle; il semble craindre enfin qu'on ne lui dérobe le premier regard de Cécile.... Je n'entreprendrai point de vous dépeindre la scene touchante qui suivit celle-ci, lorsque Cécile reprit sa connoissance : c'est un tableau que vous vous représenterez sûrement mieux que je ne pourrois vous le tracer. Vous concevrez facilement la joie, les transports de Cécile, en se trouvant entre son pere & sa sœur, le profond & douloureux attendrissement de M. d'Aimeri, la sensibilité de Madame de Valmont, l'intérêt que m'inspiroient ces trois personnes, & la curiosité avec laquelle j'observois tous leurs mouvements. J'ai sur-tout admiré la délicatesse de notre aimable Cécile. Elle lit sans doute au fond du cœur de son malheureux pere, & voit aisément les remords dont il est déchiré; & depuis hier elle n'est occupée qu'à le consoler indirectement, en montrant la plus grande gaieté, en parlant de son goût pour la solitude; goût, dit-elle, fortifié encore par tout ce qu'elle a pu entrevoir du monde; enfin, en faisant l'éloge de son couvent

& des amies qu'elle y a laiffées. M. d'Aimeri écoute avidement tous fes difcours; on voit qu'il cherche lui-même à fe perfuader de leur fincérité : & alors il eft mille fois plus tendre pour Cécile, comme pour la remercier de le juftifier à nos yeux & aux fiens.

Pour moi, je fuis convaincue que Cécile en effet a pris fon parti, & qu'elle eft entiérement réfignée à fon fort. Cependant, elle n'a que vingt-fept ans : fi belle & fi jeune encore, avec une ame fi paffionnée, une imagination fi vive, comment efpérer qu'elle foit pour jamais à l'abri de toute efpece de regrets!... je me fuis promenée feule avec elle un moment ce matin; nous parlions de chofes indifférentes; entre autres, de la beauté du mois où nous fommes. Elle a foupiré, & m'a dit : Aujourd'hui 16 de Mai, il y a dix ans que j'ai prononcé mes vœux. Ces paroles ont été accompagnées d'un regard qui m'a pénétrée, fur-tout la maniere dont elle a appuyé fur ces mots : *Seize de Mai!* Cette maniere avoit véritablement quelque chofe de frappant & de tragique. Cependant, elle a changé de converfation, & elle m'a femblé reprendre fur le champ fa tranquillité ordinaire. Mais nous avons décidé, Madame de Valmont & moi, qu'il falloit fur-tout aujourd'hui s'occuper de lui procurer quelque amufement, afin de bannir de fon imagination, s'il eft poffible, ce terrible fouvenir du 16 *de Mai*. En

conféquence, nous irons tous, après le dîner, chez Nicole, cette jeune Fermiere dont je vous ai déja parlé tant de fois: c'eſt une de nos promenades favorites. La maiſon de Nicole eſt charmante par ſa ſituation & la propreté ſinguliere qu'on y trouve, & réellement ſon jardin mérite d'être vu dans cette maiſon. Vous qui aimez les ſources naturelles, les fleurs & le gazon, je vous aſſure que vous le trouveriez cent fois plus agréable que tous les jardins Anglois, renfermés dans les murs de Paris.

Mes enfants ſont bien fiers l'un & l'autre des éloges que vous donnez à leurs deſſins, & vous pouvez être bien ſûre qu'en effet ces deux petites têtes n'ont point été retouchées par leur maître. Nous avons établi depuis cinq ou ſix mois une petite Académie de deſſin, qui a ſingulièrement augmenté l'émulation d'Adele & de Théodore. Un de nos voiſins, qui ne demeure qu'à une demi-lieue d'ici, m'envoie tous les jours ſes trois enfants, auxquels Dainville s'eſt chargé de montrer le deſſin. Une petite fille d'un de mes gens apprend auſſi, & Charles vient à nos leçons au moins trois fois par ſemaine. Tous ces enfants avec les miens travaillent enſemble ſous les yeux de Dainville, qui deſſine lui-même très-ſérieuſement. Nous avons, depuis cet établiſſement, conſacré une chambre à cet uſage. La ſociété a pris le titre *d'Académie*; j'y préſide, & j'en ai compoſé

compoſé les Statuts, qui recommandent particuliérement *l'application*, *la docilité* & *le ſilence.* Les ſéances ſont publiques; tout ce qui eſt dans le château, peut venir voir deſſiner: mais il eſt expreſſément défendu aux Académiciens de regarder les perſonnes qui entrent, & de dire un ſeul mot.

Adele ne viendra point avec nous chez Nicole: elle eſt en pénitence aujourd'hui; & en voici le ſujet. Dainville prétend que Miſs Bridget reſſemble à Veſpaſien, un des médaillons de la tapiſſerie de l'Hiſtoire Romaine. En effet, la reſſemblance eſt aſſez frappante; mais Miſs Bridget n'a pas goûté cette plaiſanterie, & s'eſt même fâchée très-ſérieuſement contre Dainville, qui, pour ſe venger, a copié l'Empereur Veſpaſien, ſur la tête duquel il a ſeulement poſé un grand bonnet de femme; ce qui a produit un portrait de Miſs Bridget ſi ſinguliérement reſſemblant, qu'il a été reconnu de toute la maiſon. Adele a demandé ce deſſin, & l'a attaché à ſa tapiſſerie. Miſs Bridget, en entrant ce matin dans la chambre d'Adele, a vu ce fatal profil pour lequel elle a tant d'averſion: elle l'a déchiré en mille pieces; & prenant Adele par la main, elle l'a ſur le champ amenée chez moi. Elle étoit ſi hors d'elle-même, & elle balbutioit d'une ſi étrange maniere, qu'elle n'a pu me faire comprendre, ni en Anglois, ni en François, le ſujet de ſa colere. Je l'ai priée de me laiſſer

feule avec ma fille, & alors Adele m'a expliqué le fait. Après ce récit, j'ai pris la parole : ,, Etoit-ce par fentiment pour ,, Mifs Bridget, ai-je dit, que vous aviez ,, mis ce deffin dans votre chambre?..." A cette queftion, Adele a rougi, baiffé les yeux, en répondant bien bas : *Non, Maman.* — Dans ce cas, c'étoit donc par malignité? — Mais pourquoi Mifs Bridget eft-elle fi fâchée de reffembler à Vefpafien qui étoit un fi bon Empereur? Vous m'avez dit, Maman, que tout ce qu'on difoit fur notre figure, devoit nous être indifférent. — Mais quand il feroit vrai que Mifs Bridget eût cette foibleffe, devriez-vous vous en moquer, & la faire remarquer? J'ai blâmé M. Dainville d'avoir prolongé une plaifanterie qui étoit défagréable à Mifs Bridget; car on a dit avec raifon, (1) *que la perfonne que nous attaquons a feule droit de juger fi nous plaifantons : dès qu'on la bleffe, elle n'eft plus raillée, elle eft offenfée.* Nul badinage n'eft innocent, dès qu'il offenfe : ainfi, M. Dainville a eu tort; mais ce tort peut-il être comparé au vôtre? Vous qui devez de l'amitié, du refpect & de la reconnoiffance à Mifs Bridget, vous la fâchez de gaieté de cœur; vous riez de ce qui lui déplaît, & vous voulez lui donner un ridicule. Si

---

(1) Avis d'une Mere à fon Fils, de Madame Lambert.

vous aviez quelques années de plus, cette faute si grave prouveroit à la fois que vous avez un mauvais cœur, & que vous manquez d'esprit. A ces mots, Adele a pleuré. — Ah, Maman ! comment pourrai-je réparer.... — En montrant à Miss Bridget un vrai repentir. Cependant, n'espérez pas de la ramener en un jour : elle avoit pour vous une véritable tendresse ; mais vous venez de lui donner une si mauvaise opinion de votre caractere, qu'elle est très-fondée à douter de votre affection pour elle, &... — Oh, elle sait bien que je l'aime.... — Elle ne lit pas dans votre ame, elle ne peut vous juger que d'après vos actions ; & votre procédé montre tant d'ingratitude !... — Mais je ne suis qu'un enfant... — Aussi ne vous jugera-t-elle pas sans retour ; elle n'aura que des doutes, que des soupçons, que vous pourrez facilement détruire avec le temps. Et si vous n'étiez point un enfant, vous auriez perdu aujourd'hui pour jamais sa tendresse & la mienne. — O mon Dieu !... Maman, vous avez donc aussi des doutes ?... — Mais je vous avoue que votre action me surprend & m'afflige également ; j'avois de vous une opinion si différente !... Je ne comprends pas que Miss Bridget ait pu s'offenser des plaisanteries de Dainville ; car tout ce qui n'attaque ni l'honneur, ni le caractere, ne doit jamais fâcher : mais enfin, quand j'ai vu qu'elle avoit cette foiblesse, j'aurois voulu pouvoir la cacher

à tout le monde. J'ai partagé son embarras, quoiqu'il ne fût pas fondé, parce que toute personne qui souffre a le droit d'intéresser un bon cœur. Par exemple, il y a des gens mal élevés, & auxquels leurs parents ont laissé prendre des antipathies ridicules & extravagantes. J'ai connu une femme qui s'évanouissoit en voyant un chat!... — Un chat!... — Oui, elle avoit cette foiblesse; eh bien, je la plaignois doublement, d'abord, de souffrir, & secondement, d'avoir eu une mauvaise éducation. Je me disois, si l'on m'eût élevée comme elle, j'aurois cette folie ou quelqu'autre semblable; & je n'avois pas la sottise de m'enorgueillir d'avoir plus de raison : seulement je remerciois Dieu de m'avoir donné des parents vigilants, éclairés & tendres, & je me sentois pour cette femme une compassion pleine d'intérêt & une véritable indulgence. J'ai terminé cet entretien, que je vous abrege extrêmement, en déclarant à Adele qu'elle ne viendroit point avec nous chez Nicole, & que, pendant trois jours, elle dîneroit & souperoit dans sa chambre. Elle a reçu cette rigoureuse punition avec une soumission parfaite; car elle sait bien que le plus léger murmure prolongeroit sa pénitence. Aussi, la reçoit-elle avec autant de douceur que de chagrin. Je suis convenue avec Miss Bridget, qu'elle feroit au moins six semaines sans traiter Adele comme à l'ordinaire. Elle lui dira qu'elle n'a nulle

eſpece de rancune; mais qu'il ne lui eſt pas poſſible de compter ſur l'affection d'une perſonne dont elle a été traitée avec ſi peu d'égards. Et moi je dirai à la coupable & répentante Adele : Voyez ce qu'une légéreté peut nous coûter; une plaiſanterie qui vous a médiocrement amuſée une demi-heure, vous fait perdre l'amitié d'une perſonne qui doit vous être chere, altere l'opinion que j'avois de vous; enfin, vous rend ſuſpecte à tout le monde, & vous attire une pénitence de trois jours.

LETTRE XXXV.

De la même à la même.

J'AI été bien long-temps ſans vous écrire, ma chere amie; mais, depuis ma derniere Lettre, j'ai été témoin d'une ſcene ſi touchante, & dont les ſuites cruelles m'ont ſi ſinguliérement affectée, que, dans ces premiers moments, je n'aurois pas été en état de vous faire les détails que vous deſirerez ſûrement, quand vous ſaurez qu'ils ſont tous relatifs à la malheureuſe Cécile. Oh ! c'eſt maintenant qu'elle eſt à plaindre!... Et vous allez juger ſi jamais, dans aucun temps de ſa vie, elle fut plus digne d'exciter votre compaſſion. Je vous mandois, dans ma derniere Lettre, le mot échappé à Cécile au ſujet de ſa profeſſion qui ſe fit *le* 16 *de Mai*, (épo-

que à présent doublement funeste pour elle !) & que pour la distraire de cette idée, nous avions projetté une promenade jusqu'à la maison de Nicole. En effet, nous partîmes à cinq heures du soir, M. d'Aimeri, M. & Madame de Valmont, Cécile, M. d'Almane, Charles, Théodore & moi, tous ensemble dans la même caleche. Je crus m'appercevoir en voiture que Cécile prenoit peu de part à la conversation ; elle paroissoit vivement occupée du plaisir d'admirer les beautés de la campagne, & les différents points de vue qui s'offroient sur notre passage ; & de temps en temps un soupir échappé malgré elle, sembloit dire : Heureux ceux auxquels on n'a point ravi la liberté de contempler toujours un si beau spectacle ! ... Enfin, nous approchons de l'habitation de Nicole. N'ayant plus que cinq cents pas à faire pour y arriver, M. de Valmont nous proposa d'y aller à pied, afin, dit-il, de surprendre les bonnes gens dans l'intérieur de leur ménage. Nous descendîmes de voiture ; & après avoir traversé une grande prairie, nous entrâmes dans une allée de saules qui nous conduisit à la maison de Nicole. Cette petite cabane couverte de chaume, est au milieu d'un jardin assez vaste, entouré d'une haie d'épine fleurie : des fruits d'une beauté parfaite, une vue délicieuse, un air parfumé, des ruisseaux d'une eau pure & transparente qui se croisent sous les pas

en serpentant sur un gazon parsemé de violettes & de thym; tous ces différents objets rendent cette habitation champêtre un des plus agréables séjour de l'univers. Arrivés près de la chaumiere, Théodore nous devance, ouvre la porte, & nous entrons tous. Nous trouvons la jeune fermiere assise entre sa mere & son mari. Elle tenoit dans ses bras le plus jeune de ses enfants; sa fille aînée, à genoux devant elle, caressoit son petit frere, & la seconde étoit debout, le visage nonchalamment appuyé sur l'épaule de son pere. Nous aurions desiré pouvoir contempler quelques instants ce tableau charmant, cette image touchante de l'union & du bonheur; mais aussi-tôt que les paysans nous apperçûmes, ils se leverent. Nicole dit à son mari d'aller cueillir des fleurs: la bonne mere va chercher du lait, de la crême, & dresse une table. Pendant ce temps-là, nous admirons l'ordre & la propreté de la maison, nous caressons les enfants, & la jeune fermiere nous entretient de son bonheur & de sa tendresse pour sa famille. Cependant le mari revient avec une corbeille remplie de bouquets: on nous offre des fruits, des fleurs, du laitage. Et tandis que ces bonnes gens s'empressent & s'agitent autour de nous, M. d'Aimeri s'apperçoit que Cécile n'est plus auprès de lui: il la voit à l'autre bout de la chambre retirée dans un coin. Il s'approche d'elle; l'infortunée détourne

la tête... Il la regarde; elle étoit pâle & tremblante, & son visage étoit baigné de pleurs : elle veut parler, ses sanglots la suffoquent... Sa sœur accourt; & Cécile, confuse & désespérée, lui dit tout bas, d'une voix entrecoupée : Arrachez-moi d'ici, je me meurs... Madame de Valmont, aussi surprise qu'affligée, veut en vain chercher un prétexte à l'état de sa malheureuse sœur. Son pere n'avoit que trop facilement pénétré la vérité. Ne pouvant supporter cet affreux spectacle, tout-à-coup il prend le jeune Charles par la main, & l'entraîne avec lui; il sort impétueusement de la chaumiere. M. d'Almane & M. de Valmont sortent aussi-tôt, dans l'intention de le rejoindre, & de retourner au château à pied avec lui. Enfin, nous arrachons Cécile de cette maison si funeste pour elle, & nous remontons en voiture. Pendant tout le chemin, elle ne prononça pas une seule parole; elle eut constamment la tête baissée sur sa poitrine, & les yeux presque fermés. Pénétrée de sa situation, je voulus une fois lui prendre la main & l'embrasser; mais elle roidit son bras avec un air sombre & chagrin, & elle resta immobile sans me regarder : car un des plus funestes effets du désespoir, est de dessécher l'ame, & de rendre insensible à la compassion qu'on inspire. Cependant Cécile est naturellement si tendre, qu'elle ne tarda pas à se repentir de l'espece de dureté qu'elle ve-

noit de me témoigner. En arrivant au château, elle me serra la main, & m'embrassa avec l'expression de la plus vive reconnoissance. Aussi-tôt que j'eus laissé aux deux sœurs la liberté de s'entretenir sans contrainte, & qu'elles furent seules l'une & l'autre, Cécile, prévenant la curiosité de Madame de Valmont, & se jettant dans ses bras en versant un torrent de larmes :
„ Apprenez, lui dit-elle, tout ce qui s'est
„ passé dans mon cœur ; connoissez ce
„ cœur déchiré d'un trait que la mort
„ seule peut arracher !... J'ai trouvé dans
„ cette chaumiere l'image d'un bonheur
„ que je n'ai pu me défendre d'envier...
„ Dans cet instant, un noir sentiment d'a-
„ mertume & de jalousie à flétri mon
„ ame.... Je vous ai vue sourire au spec-
„ tacle si doux d'une félicité dont vous
„ jouissez. Mais ce tableau, délicieux
„ pour vous, ne pouvoit que m'éclairer
„ davantage sur l'horreur de mon sort,
„ & m'apprendre à mieux connoître en-
„ core toute l'étendue du sacrifice affreux
„ qu'on m'a fait faire. Hélas ! cette fem-
„ me est au milieu de ses enfants, entre
„ les bras d'une mere tendre & d'un époux
„ chéri !... Et moi, malheureuse, privée
„ de ma mere presqu'en naissant, pros-
„ crite par mon pere, arrachée à ce que
„ j'aimois, condamnée à l'oubli, à l'es-
„ clavage, il me faut renoncer aux plus
„ doux sentiments de la nature... O ma
„ sœur ! où m'avez-vous conduite ? Doit-

„ on offrir l'image séduisante du bonheur
„ aux malheureux qui ne peuvent ni le
„ goûter, ni même l'espérer jamais!...
„ Ah! que ne suis-je née dans la classe
„ obscure de cette femme si heureuse!...
„ Je pourrois aimer!... Ce cœur infor-
„ tuné seroit aussi pur qu'il est tendre;
„ le remords, l'affreux remords lui seroit
„ inconnu, & tous les sentiments qui
„ le déchirent contribueroient à ma féli-
„ cité "!

Madame de Valmont ne put répondre que par ses pleurs, à des plaintes si justes & si touchantes. Cependant, lorsque Cécile lui parut un peu plus calme, elle saisit cet instant pour lui dire tout ce que la tendresse & la raison peuvent inspirer. Cécile l'écouta avec douceur; elle témoigna la plus vive crainte d'affliger son pere; elle promit de se distraire, d'écarter loin d'elle, s'il est possible, des réflexions désespérantes, & de se soumettre à sa destinée avec ce courage & cette vertu qu'elle avoit montrée jusqu'alors. Quand M. d'Aimeri arriva, elle fut au-devant de lui; elle eut la force de lui parler presqu'en plaisantant de la scene dont il avoit été témoin, & de l'attribuer à une mauvaise disposition de santé. M. d'Aimeri, que M. d'Almane avoit ramené véritablement désespéré, commença à respirer, & à croire que, du moins, l'impression qu'elle avoit reçue, n'auroit qu'un effet passager.

Le soir elle se mit à table, mangea comme à l'ordinaire, & parla continuellement; elle sut se contraindre d'une maniere si extraordinaire, que tout le monde y fut trompé, excepté moi. J'aurois mieux aimé la voir triste & rêveuse, que vive & animée. J'étois bien convaincue qu'elle se faisoit une extrême violence; & d'ailleurs le rouge éclatant qui coloroit ses joues, la vivacité de ses yeux, & une certaine précipitation singuliere que je remarquois dans tous ses mouvements, me persuadoient qu'elle n'étoit pas sans fievre. Nous fûmes nous coucher presqu'en sortant de table; & il y avoit à peine une heure que j'étois dans mon lit, lorsque j'entendis frapper doucement à ma porte. Je me levai précipitamment, & je trouvai Madame de Valmont fondant en larmes, qui me dit que sa sœur avoit une fievre violente & un délire affreux. Aussi-tôt j'envoyai à Carcassonne chercher un Médecin, qui n'arriva qu'à cinq heures du matin. Alors on fut réveiller M. d'Aimeri, dont nous avions jusqu'à ce moment respecté le repos: nous redoutions, avec raison, le saisissement que lui causeroit la vue de sa fille; car outre le danger de son état, la malheureuse Cécile, toujours privée de sa connoissance, dans les accès multipliés d'un transport effrayant, répétoit sans cesse le nom du Chevalier de Murville; elle l'appelloit en pleurant, & vouloit, disoit-elle, *le voir encore une fois avant de mourir.* Dans

d'autres moments paroiſſant moins égarée, elle demandoit à ſa ſœur ce qu'il étoit devenu; & n'obtenant que des pleurs pour réponſe, elle s'écrioit avec effroi : *Il eſt mort! il a été tué, & ſans doute par mon pere!*... A ces mots, d'horribles convulſions agitant ſon corps & défigurant ſon viſage, ſembloient devoir terminer ſa déplorable vie!... Enfin, dans cet égarement affreux, elle nous faiſoit connoître toutes les penſées & tous les ſentiments renfermés depuis dix ans dans ſon ame. Jugez de l'état de ſon pere en écoutant ces cruels diſcours. Il étoit ſi ſaiſi & ſi profondément conſterné, qu'il en paroiſſoit inſenſible. La douleur, portée au comble, ſe manifeſte rarement par des ſignes extérieurs; elle n'agite point, elle accable, elle oppreſſe, & n'eſpérant pas de conſolations, elle renonce à la plainte. Cependant le Médecin déclare que Cécile eſt dans le plus éminent danger, & qu'il faut ſaiſir le premier moment de connoiſſance pour lui faire recevoir ſes Sacrements. A cet arrêt, M. d'Aimeri pâlit, & s'écrie : *La connoiſſance!... & ſi elle meurt ſans la reprendre!*... Je ne puis vous donner une idée de la terreur & du trouble affreux qui ſe peignirent ſur ſon viſage lorſqu'il prononça ces mots.... L'infortuné, pénétré des vérités ſublimes de la religion, ſe vit dans cet inſtant, & l'auteur de la mort de ſa fille, & la cauſe, peut-être, de ſon éternelle condamnation!... Eperdu, hors de

lui, il envoye chercher un Prêtre, & le fait tenir dans la chambre voiſine.... Enfin, ſur le ſoir, Cécile, tout-à-coup, devient plus calme, & recouvre par degré ſa parfaite connoiſſance. Alors M. d'Aimeri s'approche d'elle & l'embraſſe; Cécile regarde avec étonnement tout ce qui l'entoure, & dit : „ J'ai été bien mal... ſuis-je hors „ de danger?... Nous ne craignons point „ pour votre vie, répondit M. d'Aimeri; „ mais pour votre propre tranquillité, j'ai „ fait venir un Prêtre. — Un Prêtre!... Ah, ſuis-je en état!... Non, je ne le verrai point. — Comment, ma fille, ſongez-vous à votre ſituation?... — Ah, mon pere, ſi vous connoiſſiez mon cœur!... Non... J'ai perdu tout eſpoir de pardon. A ces mots, M. d'Aimeri frémit; & regardant ſa fille avec des yeux qui exprimoient également l'effroi, la ſurpriſe & la plus tendre compaſſion : O ma fille, s'écria-t-il, vous me percez l'ame!... Eh qu'avez-vous à craindre?... Va, ſois tranquille, Dieu pardonne toujours une foibleſſe involontaire... Non, tu n'as rien à te reprocher... Tu n'es, hélas! qu'une innocente victime, & voici le coupable!.... Oui, continua-t-il, en ſe jettant à genoux, ton malheureux pere devroit ſeul éprouver ces horribles terreurs; c'eſt lui qui ſera puni pour ces murmures qui t'échappent, & pour ce déſeſpoir où ton cœur déchiré ſe livre! Toutes tes fautes enfin retomberont ſur ſa tête criminelle!....

Comme il achevoit ces paroles, Cécile, presque suffoquée par ses pleurs, jetta ses deux bras autour du cou de son pere; & laissant tomber son visage sur le sien: Oh! terminez, lui dit-elle, un si funeste discours. Non, ne gémissez plus sur ma destinée, mon pere, mon tendre pere! vous m'aimez... vous avez tout réparé... Pardonnez un instant d'égarement... ce cœur rendu à lui-même n'est plus qu'à Dieu... n'est plus qu'à vous... Ce Prêtre... où est-il? qu'il vienne... il me trouvera, n'en doutez point, mon pere, pleine de confiance & de résignation... C'est sur cette main paternelle, cette main si chere, que je le jure... Calmez-vous donc... Si l'on peut m'arracher à la mort... je puis encore aimer la vie... c'est pour vous que je vivrai. En achevant ces mots, Cécile s'adressant à Madame de Valmont, demande un Confesseur, & renvoye tout le monde. Elle reçut ses Sacremens le jour même; elle passa une nuit assez tranquille: le lendemain elle étoit absolument hors de danger; & sur la fin de la semaine, elle se trouva en état de retourner chez Madame de Valmont. Depuis quinze jours qu'elle est partie, j'ai été la voir plusieurs fois; elle est d'une maigreur excessive & d'un changement effrayant: cependant elle dit qu'elle ne souffre point. On ne remarque aucune altération dans son humeur, elle est entiérement rendue à la société. Mais je connois son courage & l'empire

qu'elle a ſur elle-même, & je crains bien que ſon état actuel ne ſoit beaucoup plus dangereux qu'on ne l'imagine. Ce cruel événement, comme vous le croyez bien, a troublé pour long-temps nos plaiſirs, & fait ceſſer nos ſpectacles. Le ſeul M. de Valmont, au milieu de la triſteſſe commune, a repris toute ſa gaieté depuis la convaleſcence de Cécile; non qu'il ait un mauvais cœur, mais parce qu'il n'a pas encore compris la véritable cauſe de la maladie de ſa belle-ſœur, & de l'affliction de M. d'Aimeri. Il n'a jamais attribué l'état où il a vu Cécile dans la chaumiere, qu'à un violent mal d'eſtomac, & il ne concevra de ſa vie que la préſence de Nicole puiſſe faire pleurer & donner la fievre. Avec cette maniere ſimple d'enviſager les choſes, vous imaginez facilement qu'il y a beaucoup de circonſtances où il doit paroître également indiſcret & importun. Auſſi depuis quinze jours, M. d'Aimeri, M. d'Almane & moi, l'avons-nous bruſqué cent fois, ſans que jamais il en ait pu deviner la raiſon. Pour Madame de Valmont, elle paroît toujours ne remarquer aucune de ſes balourdiſes. J'admire véritablement ſa conduite à cet égard; elle prend le ſeul parti que doive ſuivre une femme honnête & ſenſée, avec un ſemblable mari, celui de n'avoir jamais l'air d'être embarraſſée de ce qu'il fait de déplacé. La diſſimulation, dans ce cas, eſt eſtimable, & l'aveuglement même intéreſ-

seroit & mériteroit les plus grands égards. Nous avons beau être excédés de M. de Valmont, il nous est impossible de le lui témoigner devant sa femme. Chacun respecte l'opinion qu'elle semble avoir de lui: ainsi elle n'a jamais le chagrin de le voir mal accueilli ou ridiculisé; & certainement si elle paroissoit souffrir de ses inepties, tout le monde seroit à l'aise; on s'en moqueroit ouvertement; on oseroit lui en parler à elle-même; elle entendroit répéter chaque jour qu'il est insupportable: & c'est ainsi qu'une femme ôte à son mari toute considération, & perd elle-même une partie de la sienne. Adieu, ma chere amie, mandez-moi s'il est encore question du mariage de votre fille avec M, de Valcé. D'après votre derniere lettre, je me flatte que c'est une affaire rompue. Car puisque M. de Limours vous a promis d'y réfléchir & vous accorde du temps, je ne doute pas que vous ne l'ameniez facilemenr à y renoncer.

LETTRE XXXVI.

Le Comte de Roseville au Baron.

Je vous remercie, mon cher Baron, des reproches obligeants que vous me faites sur mon silence. Je n'ai point été malade; je n'ai point eu d'affaires extraordinaires: mais je voulois vous écrire une lettre dé-

taillée, & je n'ai pu disposer de deux heures, pour mon plaisir, depuis plus de trois mois. Je ne me repose de mes devoirs, ni sur un sous-Gouverneur, ni sur un Précepteur : je ne quitte point mon éleve. Il est vrai que je suis levé deux heures avant son réveil, & que je me couche une heure après lui : mais je prépare le matin ses études & l'instruction particuliere du jour; & le soir, j'ai la coutume d'écrire un journal très-détaillé de tout ce qu'il a fait de mal dans la journée, & je compte dans ce nombre toutes les occasions perdues ou négligées de faire une bonne action, ou de dire une chose obligeante. Comme la plupart de ces fautes se font devant du monde, je l'en reprends rarement dans le moment même; ce qui fait que très-souvent n'ayant point été grondé dans le cours de la journée, il se flatte, en se couchant, que le journaliste n'aura rien à dire. Je le laisse toujours dans cette incertitude qui lui donne le plus grand desir d'être au lendemain, afin de s'éclaircir. En effet, aussi-tôt qu'il est habillé, (& la curiosité l'engage toujours à presser sa toilette) il passe dans son cabinet, & me demande mon journal. Je le lui donne, il le lit tout haut; & j'exige que ce soit de suite & sans commentaire: car il est bon de l'accoutumer à prononcer lui-même le détail de ses fautes. Ensuite je les lis une seconde fois, & alors nous nous communiquons mutuellement

les réflexions que cette lecture nous inspire. Je le familiarise ainsi, non-seulement à entendre la vérité, mais à la desirer, à l'aimer & à l'écouter paisiblement, dépouillée de toute espece de fard. Pour vous faire juger de ma maniere de la lui présenter, je vais vous transcrire la journée d'avant-hier : la voici.

„ Monseigneur, à son dîné, a paru „ distrait, embarrassé avec les personnes „ qui lui faisoient leur cour; il s'est con„ tenté de faire deux ou trois questions „ d'un air nonchalant, sans écouter les „ réponses. Monseigneur s'imagine que, „ dès qu'il a souri, tout le monde doit „ être enchanté de lui : mais ce souris af„ fecté qui n'est à présent qu'une grimace „ & qu'une habitude, deviendra obligeant „ & agréable quand Monseigneur aura vé„ ritablement le desir de plaire & d'être „ aimé; sans quoi cette expression forcée „ paroîtra toujours niaise & ridicule. Mon„ seigneur a défendu au jeune Roland, le „ fils d'un de ses valets-de chambre, de „ toucher aux livres qui sont dans no„ tre cabinet ; & ce matin, en passant „ sur la terrasse, nous avons vu Roland „ qui lisoit fort attentivement un gros „ volume relié en maroquin rouge ; & „ Monseigneur m'a dit : Je parie que Ro„ land tient-là ce livre écrit de votre main, „ que vous m'avez donné hier; je le re„ connois, j'en suis sûr. J'ai répondu : „ Ne jugez point légérement, éclaircissez-

„ vous bien avant d'accuser; songez qu'en
„ perdant votre estime, cet homme per-
„ dra sa fortune ; & par conséquent,
„ vous seriez aussi cruel qu'injuste si vous
„ le condamniez sur de simples apparen-
„ ces. Monseigneur, en arrivant chez lui,
„ a cherché son livre, & ne l'a point trou-
„ vé; il a fait venir Roland, & l'a ques-
„ tionné : Roland a rougi, pâli, s'est em-
„ barrassé; cependant il a protesté qu'il
„ n'avoit point touché au livre de Mon-
„ seigneur, & que celui qu'il lisoit lui
„ avoit été prêté par un de ses parents
„ auquel il venoit de le rendre au mo-
„ ment même où il partoit pour retour-
„ ner dans sa Province. Toute cette his-
„ toire n'a paru à Monseigneur qu'un
„ tissu de mensonges. Roland a été traité
„ d'imposteur, & banni de l'appartement.
„ J'ai souffert cette condamnation, afin de
„ mieux faire sentir à Monseigneur les con-
„ séquences de sa pétulance & de sa légé-
„ reté. A présent je dois lui dire, que le
„ pauvre Roland, chassé, déshonoré, dé-
„ sespéré, est entiérement innocent. Tout
„ ce qu'il a dit est dans l'exacte vérité :
„ c'est moi, qui ce matin ai pris le livre
„ pour y ajouter quelques notes. Ainsi
„ Monseigneur a cruellement calomnié le
„ malheureux Roland. Il est vrai que les
„ apparences étoient fortes; mais quand
„ il s'agit de perdre un homme, doit-on
„ juger sur des apparences? Avant de rien
„ décider, il falloit demander le nom du

„ parent de Roland; il falloit écrire à ce
„ parent, & même envoyer dans sa Province. Enfin, la raison, l'équité, l'humanité auroient dû engager Monseigneur à prendre toutes les informations les plus détaillées & les plus approfondies (1) ".

Je vous ai promis dans ma derniere Lettre, mon cher Baron, de vous dire quelles sont (dans mon opinion) les premieres idées qu'on doit imprimer dans la tête d'un Prince, & les qualités principales qu'il faut s'occuper de lui donner. Je crois

---

(1) » On doit considérer, dit l'Auteur de l'Education d'un Prince, que le temps de la jeunesse est presque le seul temps où la vérité se présente aux Princes avec quelque sorte de liberté; elle les fuit tout le reste de leur vie. Tous ceux qui les environnent ne conspirent presque qu'à les tromper, parce qu'ils ont intérêt de leur plaire, & qu'ils savent que ce n'en est pas le moyen que de leur dire la vérité. Ainsi, leur vie n'est, pour l'ordinaire, qu'un songe, où ils ne voyent que des objets faux, & des fantômes trompeurs. Il faut donc qu'une personne chargée de l'instruction d'un Prince, se représente souvent que cet Enfant qui est commis à ses soins, approche d'une nuit où la vérité l'abandonnera, & qu'il se hâte ainsi de lui dire & de lui imprimer dans l'esprit tout ce qui est le plus nécessaire pour se conduire dans les ténebres que sa condition apporte avec soi par une espece de nécessité ". *De l'Education d'un Prince, par Chanteresne.*

donc qu'on ne fauroit trop tôt lui inſpirer une piété véritable & ſolide, la plus tendre humanité pour le peuple (1), l'averſion de la flatterie, le goût de la vérité, & qu'il eſt eſſentiel de lui faire prendre de bonne heure l'habitude de s'appliquer, & celle de ne jamais juger légérement ou avec précipitation, ſoit en bien, ſoit en mal. Hier, quand le Prince eut chaſſé Roland, il me dit qu'il avoit envie de le remplacer par un autre jeune homme, nommé Juſtin, & il ajouta qu'il étoit certain que celui-là étoit parfaitement ſûr, diſcret & exact. „ Eh comment, „ répondis-je, avez-vous acquis cette certitude? Avez-vous étudié le caractere de „ ce jeune homme? l'avez-vous mis à l'épreuve?... — Oh non, mais... — Mais „ ne dites donc pas que *vous êtes certain*, „ puiſque vous n'avez aucune preuve à „ produire; c'eſt parler comme un enfant. — Vous ne croyez donc pas que „ Juſtin ſoit honnête? — Moi, je ne dis „ pas cela; je n'en ſais rien; je ne l'ai „ point obſervé; j'ignore s'il mérite de „ la confiance, ou s'il n'eſt pas digne „ d'en inſpirer: car comme je ne ſuis ni

---

(1) » Quand un Prince aime ſon peuple, dit » l'Abbé Duguet, on n'a preſque rien à lui dire » ſur ſes autres devoirs; il ne faut point de pré- » ceptes à l'amour, il eſt l'accompliſſement de » tous; il lui eſt permis de faire ce qu'il voudra, » parce qu'il ne ſaura faire que bien, &c. "

„ enfant, ni imbécille, je ne juge point
„ les gens que je ne connois pas. — Mais
„ tout le monde dit du bien de Justin. —
„ On doit certainement regarder une bonne
„ réputation comme un préjugé très-
„ avantageux pour la personne qui a su
„ l'obtenir ; il est même bien fait de
„ commencer par prendre cette informa-
„ tion. Cependant il feroit absurde de s'en
„ tenir-là, & d'accorder sa confiance sur
„ ce seul témoignage ; & tout homme sensé
„ ne donne la sienne que d'après ses
„ observations particulieres & son pro-
„ pre examen. Ne dites donc point, Mon-
„ seigneur, je crois ou je ne crois pas
„ telle chose, parce qu'on me l'a dit,
„ ou parce qu'elle est vraisemblable. Voilà
„ le langage des gens superficiels, cré-
„ dules & bornés ; ne croyez qu'après
„ avoir vu par vous-même bien claire-
„ ment, & jamais d'après les yeux des
„ autres ".

Il est impossible qu'un Prince accoutumé ainsi dès l'enfance à tout approfondir & à ne rien croire légérement, n'acquierre pas en même-temps un grand fond d'équité, une prudence parfaite, & cet esprit observateur sans lequel on ne parvient jamais à connoître parfaitement les hommes. Ainsi, vous voyez combien ce principe est important ; mais il est vrai qu'il ne peut être d'aucun usage à un Prince indolent & inappliqué. La paresse produit plus de faux jugements, que la malignité

ou le manque de lumieres. Il est donc essentiel de mettre tous ses soins à préserver un jeune Prince de ce défaut si commun & si dangereux, en l'accoutumant de bonne heure à s'appliquer, & à tout examiner par lui-même ; car il vaudroit cent fois mieux qu'il fût défiant & actif, que crédule & paresseux. Je m'attache aussi à le guérir de cette mauvaise honte & de cette timidité qui ne sont que trop ordinaires dans les personnes de son rang, & qu'on ne peut surmonter que par l'habitude de paroître en public & d'y parler souvent, & par un vif desir de gagner tous les cœurs. Il reçoit du monde deux fois par jour ; je ne lui prescris jamais ce qu'il doit dire : mais pendant trois quarts d'heure que dure chaque assemblée, je le regarde fixement, & je l'examine en silence, afin de le familiariser avec l'idée d'être observé particuliérement. S'il parle sans grace & en mauvais termes, je l'en reprends doucement quand nous sommes seuls, ou par la voie du journal ; mais s'il ne parle point, je me moque de lui devant tout le monde, & je le tourne en ridicule de la maniere la plus piquante. Ainsi, je grave dans sa tête un très-bon principe : c'est qu'il vaut mieux faire une politesse gauchement que de ne la point faire du tout, parce qu'au moins on fait toujours gré de l'intention ; & j'ai remarqué que ce qui nuit le plus à l'affabilité des personnes en place, est la crainte de paroître

manquer d'aisance ou de grace, & d'aimer mieux passer pour impoli, distrait & dédaigneux, que d'être accusé de *gaucherie*. Cependant, rien n'est plus *gauche* que ce calcul; car si l'on faisoit l'effort de surmonter, pendant six mois, cette mauvaise honte, on acquerreroit bien facilement cette aisance à laquelle on attache un si grand prix. L'on auroit la réputation d'être aussi obligeant qu'aimable, & l'on plairoit universellement. ,, Peu de ,, Princes, dit l'Abbé Duguet, connois- ,, sent ce que peut un mot obligeant, un ,, regard, un air de bonté; & peu con- ,, noissent aussi les effets de quelques ,, signes légers de distraction, d'indiffé- ,, rence, de sécheresse : mais un Prince ,, habile connoît la valeur de tout, & il ,, ne se méprend jamais dans l'usage qu'il ,, veut en faire. Il donne au peuple des ,, marques communes d'effection & de ,, bonté.... Mais outre ce langage com- ,, mun, le Prince en a un particulier, ,, qu'il sait proportionner à la naissance, ,, aux emplois, aux services, au mérite: ,, il ne jette pas au hasard des airs cares- ,, sants qui tombent sur-tout le monde; ,, il ne prodigue par ce qui doit être une ,, récompense, & il n'avilit pas ce qui ,, doit être une distinction ".

Le même Auteur ajoute qu'il seroit bien à desirer qu'un Prince fût éloquent : ,, La ,, vertu & la vérité, continue-t-il, en ti- ,, reroient un nouvel éclat; il appuyeroit ,, avec

„ avec force un sentiment juste, il per-
„ suaderoit au-lieu de commander, il ren-
„ droit aimable tout ce qu'il propose-
„ roit... il seroit écouté dans les Con-
„ seils avec admiration, &c ".

Rien n'est plus vrai : mais cependant si votre éleve manque absolument d'esprit, n'aspirez point à lui donner de l'éloquence ; car vous ne le rendriez que pédant, bavard & ridicule. Pour le mien, qui montre autant de jugement qu'on en peut avoir à dix ans, je l'exerce déja à parler de suite & sans préparation. Tous les jours, après son dîner, toutes les personnes attachées à son éducation se rassemblent dans son cabinet, & là chacun est obligé de conter deux histoires, l'une d'invention, & l'autre tirée de l'histoire ancienne ou moderne. Chaque faute de langage ou de prononciation coûte un gage, & entraîne des pénitences qui rendent ce jeu fort amusant pour le Prince, d'autant mieux que le Sous-Gouverneur & moi ne nous épargnons pas ; nous ne nous passons rien. S'il m'échappe un mot impropre, ou bien une réflexion qui ne soit pas parfaitement juste, l'impitoyable Sous-Gouverneur m'interrompt aussi-tôt, &, avec beaucoup de politesse, me fait remarquer ma faute. Quelquefois je ne me rends pas au premier mot ; je me défends doucement, je donne des raisons, des éclaircissements. Le Prince écoute attentivement cette dispute, très-intéressante pour lui, puisqu'il

s'agit de sçavoir si j'aurai une pénitence ou non ; & cependant il profite de la discussion, & voit en même-temps un parfait modele de la maniere dont on peut se permettre de disputer : car nous conservons toujours un sang froid admirable, une politesse charmante ; enfin, nous soutenons notre opinion tant que nous la croyons bonne ; & aussi-tôt que nous sommes persuadés qu'elle ne vaut rien, nous y renonçons avec une douceur & une franchise qui charme tous les spectateurs. Le Prince, depuis trois mois, préfere cette récréation à toute autre, & il en retire tout le fruit que nous en pouvions attendre. Il s'exprime avec beaucoup plus de facilité, & il conte souvent ses deux histoires d'une maniere véritablement étonnante pour son âge. A l'égard de l'espece d'instruction qui convient à un Prince, je pense qu'il doit avoir une connoissance générale de l'histoire, & qu'il est nécessaire qu'il sache parfaitement celle de son pays. Il faut qu'il ait une idée claire & distincte de la constitution de l'Etat qu'il doit gouverner ; qu'il connoisse l'étendue des droits qui lui seront donnés, afin de s'y maintenir, & de n'en point usurper d'autres. Je desirerois aussi qu'il ne fût absolument étranger à aucun genre d'administration ; que son éducation finie, il fût de l'art militaire tout ce que les Livres & les Maîtres en peuvent apprendre ; qu'il eût plus que des notices superficielles sur la navigation &

la guerre de mer; & qu'enfin, il connût, avec détail, les ressources, les besoins, les richesses & les forces de son Royaume. C'est exiger bien des choses, me direz-vous; je ne trouve pourtant rien de superflu dans tout cela: mais il est vrai que si l'on joint à ces différentes études, celles de la musique, du dessin, & dix ans de Latin, ce que je propose deviendra impossible. J'adopte pour lui, par rapport aux langues, la méthode que vous suivez pour votre fils; il n'apprend les langues vivantes que par l'usage, & on ne lui enseignera le Latin qu'à douze ou treize ans, jusqu'à quinze ou seize: il n'apprendra du dessin & de la géométrie que ce qu'il en faut pour les fortifications, & pour être en état de lever un plan; & jamais il ne saura une note de musique. Je veux qu'il ne soit pas sans littérature; car il doit un jour aimer & protéger les Lettres: mais les livres d'histoire & de morale formeront, comme vous le croyez bien, nos principales lectures, & deviendront notre plus sérieuse étude.

Je sens comme vous, mon cher Baron, combien il est important d'inspirer aux Princes des sentiments de bienfaisance & de compassion pour les malheureux. Tout ce que vous dites à ce sujet, est aussi vrai que touchant; mais, comme vous le remarquez, *on n'apprend point à son éleve à être humain, par des leçons & des phrases*; c'est à cet égard sur-tout qu'il ne faut

parler que par des tableaux & par l'exemple. Mon jeune Prince n'a point un mauvais cœur; mais il n'eſt pas naturellement très-ſenſible. D'ailleurs, les mots de *pauvreté*, de *malheureux*, n'ont preſque aucun ſens pour lui, parce qu'il eſt trop léger & trop enfant pour ſe repréſenter vivement & pour concevoir fortement des choſes ſi triſtes, & qu'il n'a jamais vues: mais il a de l'eſprit, de l'amour-propre, un bon naturel & de l'imagination. Il ne s'agit que de tourner ſa vanité ſur des objets dignes de la ſatisfaire, & de lui faire connoître la pitié, qui lui eſt étrangere, uniquement parce qu'on n'a jamais cherché à la développer dans ſon cœur, en lui préſentant les tableaux touchants qui pouvoient l'exciter. Je lui prépare, depuis long-temps, une ſcene auſſi nouvelle pour lui qu'intéreſſante, & qui, j'en ſuis ſûr, ne s'effacera jamais de ſon ſouvenir. Vous aurez ce détail dans ma premiere lettre; car je veux vous réſerver à vous-même le plaiſir de la ſurpriſe. Adieu, mon cher Baron: je n'avois point ce ſoir de journal à écrire, mon jeune Prince a été preſque irréprochable toute la journée; & je jouis doublement de la ſatisfaction qu'il me donne, puiſqu'elle m'a procuré encore le plaiſir de m'entretenir avec vous.



LETTRE XXXVII.

La Baronne à la Vicomtesse.

Il est vrai, ma chere amie, comme vous l'avez prévu, que votre lettre m'a causé quelque surprise. Le mariage de votre fille avec M. de Valcé n'est pas renoué; mais il se fera, je vous le prédis, & le vois clairement. M. de Valcé vient d'être titré.... Et vous consentez à le recevoir chez vous, & vous voulez le connoître, quoique vous sachiez déja qu'il est joueur & fat; ce qui me paroîtroit à moi une connoissance suffisante. Enfin, vous voilà presque raccommodée avec Madame de Gerville, qui, dites-vous, s'est bien conduite dans cette occasion, en engageant M. de Limours à vous témoigner des égards & de la déférence... Mais ne voyez-vous pas que tous ces prétendus ménagements ne tiennent qu'au desir & à la certitude de vous gagner? Ce mariage sera désapprouvé, parce que votre fille, avec le nom qu'elle porte & la fortune qu'elle aura, ne doit pas être éblouie d'un titre, & qu'il est affreux de la donner au fils d'une femme déshonorée, qui n'est d'ailleurs lui-même qu'un très-médiocre sujet. Je sais bien que M. de Limours est le maître; mais avec de la sagesse & de la fermeté, vous auriez pu le faire changer de dessein:

ou si du moins il eût persisté dans cette résolution, en cédant avec répugnance & chagrin, vous rendiez le rôle de Madame de Gerville véritablement odieux; vous acquériez le droit de ne jamais la recevoir; vous la démasquiez aux yeux du public, & l'on n'eût pu vous reprocher d'avoir sacrifié votre fille par foiblesse & par vanité.

Quoique vous me mandiez que depuis quelque temps vous êtes infiniment plus contente de Flore, je ne puis vous dissimuler que la peinture que vous me faites de son caractere m'afflige beaucoup. Vous convenez que son éducation pouvoit être meilleure; mais ce qui vous rassure, est précisément ce qui me fait le plus de peine. Elle n'annonce pas de grandes qualités, mais elle n'a pas de grands défauts, excepté celui d'une extrême vanité; & vous êtes bien sûre que ses passions ne seront jamais vives. Eh, combien il est facile & commun de s'égarer sans passions violentes! & c'est sans doute la maniere qui avilit le plus. Croyez qu'en général, la vanité des petites ames cause seule presque tous les excès & les désordres qu'on attribue communément aux grandes passions. Une femme, prévenue de la ridicule idée que le bonheur de la vie consiste à surpasser toutes les autres en agrémens & en beauté, sacrifie tout à cette chimere extravagante, d'abord les bienséances, & bientôt l'honneur. Vous lui verrez toutes les fureurs de la jalousie, les emportemens

de la haine ; enfin, vous pourrez croire qu'elle est agitée d'une violente passion. Mais ce sont de grands événements produits par de petites causes : il n'y a rien dans son cœur ; tout le mal vient uniquement de cette pensée qui l'occupe sans relâche : la félicité d'une femme est d'être belle & préférée. On retrouve souvent le même principe. Vous connoissez le Comte d'Orgeval ; il passe dans le monde pour avoir des passions fougueuses & emportées, que l'éducation & sa raison n'ont pu vaincre ni modérer : on le croit encore méchant, dangereux & athée. Il n'est rien de tout cela. Il a fort peu d'esprit, quoiqu'il sache s'exprimer avec assez de grace & d'aisance. Il a passé sa jeunesse dans la mauvaise compagnie, entouré de vils flatteurs dont l'intérêt étoit de le corrompre. On le loua sur sa prétendue facilité à dire des bons mots ; le voilà méchant : on vanta ses bonnes fortunes & son penchant à la galanterie ; le voilà fat & débauché : on admira la force de son esprit ; le voilà impie déclaré. Le vrai, c'est qu'il n'est que vain, foible & borné, & que le desir de la célébrité l'a perdu. Ce desir n'est dangereux que pour les sots & les ames communes ; mais heureux le génie, heureux le cœur noble & sensible qu'il peut enflammer ! il change alors de nom comme de motif ; ce n'est plus amour-propre ni vanité, c'est passion, enthousiasme pour la gloire ; c'est cependant toujours le même

principe; mais l'un ne produit que des vices, & l'autre que de l'héroïsme & des vertus. Flore touche à sa seizieme année, & si jeune, si peu formée, vous allez la marier, & lui donner, pour vous remplacer, une femme que vous méprisez avec tant de raison!... Ah, ma chere amie, du moins balancez encore; songez bien que les vertus, le bonheur & la destinée de votre fille dépendent du choix que vous allez faire. Quel jour terrible & touchant à la fois, que celui qui conduit une mere à l'autel pour y remettre sa fille entre les mains d'un étranger, & pour lui donner un maître, qui peut-être ne connoîtra ses droits que pour en abuser! Enfin, s'il devient un tyran, au-lieu d'un protecteur, d'un ami; ou bien si, négligeant entiérement l'autorité douce & sainte qu'un pere, qu'une mere lui ont cédée, il dédaigne, il abandonne à elle-même celle qu'il devoit conduire, conseiller & gouverner, les parents seuls alors sont responsables des malheurs & des égarements qui peuvent résulter de cette union mal assortie. Mais, direz-vous, avec de semblables craintes, on balanceroit éternellement, on n'établiroit jamais sa fille: ah! ne la mariez ni pour vous en défaire, ni par intérêt, ni par ambition, & soyez sûre que le choix que vous ferez assurera son bonheur.

LETTRE XXXVIII.

Réponse de la Vicomtesse.

VOTRE Lettre m'a vivement frappée ; je sens toute la force d'une partie de vos raisons. Je retarderai autant qu'il me sera possible l'établissement de Flore, & je me flatte que le choix que je ferai la rendra heureuse. Mais je vous avoue que la maniere dont vous peignez le mariage, ne me présente pour une femme qu'une chaîne cruelle & pesante. Je craindrois de l'offrir à ma fille sous des traits si séveres ; je craindrois même de la tromper, en lui traçant ces devoirs rigoureux d'obéissance qui n'existent pas. Pour vous accorder quelque chose, je veux bien qu'elle n'aspire pas à gouverner ; mais du moins établissons l'égalité. L'amour, qui fait rapprocher tous les états & toutes les conditions, n'admet point ces différences injurieuses dont vous parlez, & qui le détruiroient. Je desire que l'époux de Flore soit aussi son amant, & alors elle n'éprouvera aucun des chagrins qui ont troublé ma vie ; elle n'aura point de maître à redouter : je veux enfin que ce mari soit aimable, puisqu'il faut qu'il soit aimé, & que ma fille suive son devoir en n'écoutant que son cœur. J'ai depuis deux mois surtout de longues conversations avec elle ;

& tels sont les tableaux que je lui offre d'une union qui doit être aussi délicieuse que sacrée : son imagination s'y arrête avec complaisance, & je lui répete sans cesse que la félicité la plus pure est de trouver dans son mari l'objet de son amour & de toutes les affections de son ame. Je lui parle aussi du monde, de ses dangers ; ce n'est que sur les écueils qu'on y rencontre, que je me permets quelquefois un peu d'exagération, afin qu'en y entrant, elle sache se défier d'elle-même, & que cet effroi salutaire lui donne cette heureuse timidité si utile à une jeune personne pour la préserver de l'imprudence & de l'étourderie qui entraînent dans les fausses démarches. Voilà tout mon système : il est simple, il est peut-être connu ; mais s'il est bon, pourquoi chercher de vains raffinements ? J'ai toujours peine à me persuader que la route la plus frayée ne soit pas la meilleure. Je vous conjure, ma chere amie, de lire cette lettre attentivement, & de me répondre avec le plus grand détail. Je vous fais des objections, je vous propose des doutes ; mais ma confiance en vos lumieres n'en est pas moins entiere & moins parfaite.

Madame d'Ostalis s'est enfin décidée à prendre la place que son mari desiroit si vivement qu'elle acceptât, & j'imagine que c'est vous qui avez su la déterminer. Elle a été d'autant plus effrayée de s'attacher à une Princesse, qu'elle ne prendra point

une chaîne pour la porter de mauvaise grace, & qu'elle ne s'imposera point un devoir pour ne le pas remplir. Adieu, ma chere amie, donnez-moi des nouvelles de Cécile: elle m'écrit assez réguliérement : mais elle ne me parle jamais de sa santé, & j'en suis bien vivement inquiete.

LETTRE XXXIX.

Réponse de la Baronne.

Si je ne vous présente pas la vérité que vous cherchez, du moins je vais remplir le devoir d'une amie tendre & sincere, en ne vous dissimulant rien de ce que je pense. Peut-être, en m'écartant de la *route frayée*, n'ai-je pas pris la meilleure : mais je suis de bonne foi; & si je m'égare, si je m'éloigne du but, c'est que j'ai cru y arriver plus sûrement. L'amour égalise tout, dites-vous : oui, cet emportement d'un moment, que la raison désapprouve & détruit; mais un sentiment réfléchi, né de l'estime & de la confiance, se conforme aux loix de la société, prises dans la nature, telles que celles qui donne à l'homme le pouvoir & l'autorité. Vous avez offert à votre fille un tableau également infidele & dangereux; vous lui avez dépeint l'amour; à présent elle veut un amant, ou, pour mieux dire, elle veut régner, & elle ne verra qu'un tyran dans

celui qui ne sera pas son esclave : & si elle n'a pas pour l'époux que vous lui choisirez, cet attrait dont vous lui avez donné l'idée ; si elle ne l'éprouve pas elle-même, croyez-vous qu'après des chimeres si touchantes, elle puisse se contenter d'un ami ? Quand une femme suivra ses devoirs & connoîtra sa dépendance, l'homme le moins délicat, même sans amour, n'aura jamais la révoltante & basse dureté de la lui faire sentir. Nous ne sommes jaloux que des droits qu'on nous dispute : plus on nous accorde, plus nous sommes généreux. Eh, quel est le cœur qui n'a pas l'expérience de cette vérité ! Je vous avouerai avec la même franchise, que je n'approuve pas davantage tout ce que vous dites à votre fille sur les écueils du monde. Je sais que la premiere chose qu'on apprend aux jeunes personnes, c'est qu'il y a des dangers presque inévitables dans le monde : à force de l'entendre répéter, elles se le persuadent ; & quand elles y débutent, elles sont sans défense contre ces prétendus dangers qu'on leur a dépeints si terribles, qu'il faudroit une vertu plus qu'humaine pour en triompher. Je suppose une jeune personne sans expérience, sans conseil, aimable & belle, & paroissant dans le monde pour la premiere fois ; je veux qu'elle soit à la Cour, & mariée à un homme qu'elle n'aime point. Voilà à-peu-près tous les écueils réunis ; je ne demande pour l'en préserver, que du

bon sens, un peu de pénétration & de réflexion. Avec ce caractere, elle commencera par observer : elle verra avec quels égards & quel respect on traite les femmes d'une réputation sans tache; elle verra le vice même rendre hommage à la vertu, ou du moins ne s'en moquer qu'en feignant de la croire fausse, & en la calomniant; elle verra les coquettes, au milieu de leurs succès, essuyer le mépris qu'elles méritent; elle sera révoltée du rôle humiliant d'une femme de quarante ans sans mœurs; elle entendra raconter les égarements de sa jeunesse avec les couleurs de l'opprobre & de l'infamie : elle pourra voir le contraste de ce tableau dégoûtant; & de ce moment, son choix est fait. Vous me répondrez peut-être qu'en débutant dans le monde, il est presque impossible, enivré de la dissipation, de pouvoir observer & réfléchir. Mais cependant il me paroît tout simple de regarder autour de soi des choses qu'on n'a jamais vues, de les observer avec curiosité, & de porter un jugement d'après cette observation. Le monde ne charme point au premier abord, on y est trop étranger pour s'y amuser : la défiance, la timidité qu'on y porte ne peuvent s'accorder avec le plaisir : aussi la premiere année qu'on y passe est-elle toujours ennuyeuse, fatigante & désagréable; & voilà le temps que je demande. Qu'il peut être utilement employé pendant que la tête est encore froide, les goûts simples, & le

cœur pur ! Malheur à celui qui laisse échapper ce moment précieux sans en retirer de fruit ! Mais vous sentez bien, ma chere amie, que si votre éleve n'a reçu qu'une éducation frivole ; si toutes ses idées ne roulent que sur une partie de bal ou sur le choix d'une parure ; si vous la mariez à quinze ans, ou si, avant de l'établir, vous l'avez de trop bonne heure accoutumée au monde ; si enfin elle a déja tout vu avec les yeux de l'enfance, ceux de la raison ne lui feront rien découvrir de nouveau, rien ne l'étonnera, ne la frappera, & elle sera nécessairement entraînée par le torrent. Adieu, ma chere amie ; je suis bien affligée de vous offrir de si tristes réflexions sur l'éducation d'un enfant, qui, je vous assure, m'est aussi chere qu'à vous-même. Mon tendre intérêt m'exagere peut-être les dangers que j'y trouve ; mais mon cœur tout entier s'ouvre à vous, & rien de ce qui s'y passe ne peut vous être caché.

Cécile est toujours dans le même état ; mais sa tranquillité paroît inaltérable, & jamais elle n'a montré plus de douceur & d'égalité. Le Médecin de Carcassonne (qui est réellement à tous égards un homme de mérite) est venu hier ; il a passé une heure avec elle ; il est sorti de sa chambre avec un visage qui nous a tous effrayés ; il avoit même l'air d'avoir pleuré : cependant, il a dit à M. d'Aimeri, devant moi, que Cécile étoit bien pour le moment, &

qu'il n'avoit pas d'inquiétudes sérieuses : mais pour moi j'en ai beaucoup, & je ne serai rassurée que lorsqu'elle aura passé cet automne.

LETTRE XL.

La même à la même.

Il vous reste encore quelques doutes, ma chere amie. Vous ne croyez pas qu'il soit inutile, par exemple, de prévenir une jeune & jolie personne sur cette foule d'amants dont vous supposez qu'elle sera entourée à son début dans le monde. Ce ne sont ni les graces ni la beauté qui attirent cette foule dont vous parlez; c'est la coquetterie seule qui la rassemble. Souvenez-vous de Madame de Clarcy, la plus belle personne de notre temps, & sans doute une des plus vertueuses: avez vous jamais entendu dire que quelqu'un fût amoureux d'elle? On la regardoit avec admiration; mais on ne la suivoit pas, parce qu'elle étoit véritablement honnête, modeste & réservée : tandis que sa cousine, Madame de Clervaux, avec une figure si médiocre, étoit toujours environnée de tous les jeunes gens à la mode. L'amour ne peut naître sans l'espérance; & quand une femme, quelque charmante qu'elle soit, inspire une grande passion, on doit être certain qu'au fond du cœur elle l'a bien voulu,

& qu'elle n'a pas été exempte de coquetterie. Un homme sensible veut être aimé, & n'aime passionnément que lorsqu'il a reçu cet espoir. L'homme qui n'est que vain, ne compromettra point son amour-propre dans des dédains qui l'humilieroient; il ne cherche que des succès. Pourquoi voudroit-il s'exposer à des mépris certains? Examinez bien votre conscience, ma chere amie; peut-être trouverez-vous que j'ai quelque raison. Rappellez-vous l'histoire du pauvre Chevalier d'Herbain, à qui vous aviez si bien tourné la tête, en lui disant toujours, à la vérité, *que vous ne partageriez jamais ses sentiments, que vous finiriez par ne plus le recevoir*, &c. Mais vous le receviez, mais vous souffriez qu'il vous entretînt de sa passion de mille manieres, qu'il vous suivît par-tout, qu'il ne parût occupé que de vous; n'étoit-ce pas lui donner des espérances?... Vous savez le tort que cette conduite fit à votre réputation; vous savez que lorsque je vous en parlai avec tant de vivacité, & que vous me répondîtes, *mais je ne puis le guérir de cette fantaisie*, je me chargeai de sa guérison, si vous vouliez me seconder; & qu'en effet, dans une seule conversation, nous lui fîmes comprendre facilement qu'il n'avoit pas le sens commun en vous aimant si sérieusement. Vous n'avez pas oublié peut-être qu'il vous dit avec un peu d'humeur: Cette explication vient un peu tard; si vous

m'eussiez parlé de cette maniere, il y a six mois, je vous assure que jamais je n'aurois été amoureux de vous. Il avoit raison, & vous auriez bien mieux senti votre tort, si, au-lieu d'être honnête & rempli de vertus, il eût été fat & méchant : car alors il auroit pu se venger bien aisément en vous calomniant ; & assurément, d'après votre conduite, (quoique innocente au fond) il eût trouvé peu d'incrédules.

Venons à ce que vous me dites sur l'amour. Vous prétendez qu'une femme qui n'aura pas d'amour pour son mari, ne pourra guere se dispenser de prendre un amant ; si ce ne sont pas-là vos expressions, en voilà du moins le sens. Vous répétez, *le cœur est fait pour aimer* : j'en conviens, il lui faut un sentiment qui l'agite & l'occupe ; mais est-il nécessaire que ce soit de l'amour ? C'est une chose presque reçue, qu'on doit, dans le cours de sa vie, éprouver une grande passion ; il n'y a point de jeunes personnes qui n'ayent entendu parler de cette fatalité chimérique. Autrefois on amusoit la jeunesse par des contes ridicules souvent faits de bonne foi, & toujours écoutés avec une crédule simplicité. Aujourd'hui l'esprit est plus éclairé : ce n'est plus lui, mais c'est le cœur qu'on abuse. A force de disserter sur le sentiment, on n'a trouvé qu'une définition fausse, aussi loin de la nature, qu'elle est contraire à la raison. C'est une contradiction bien singuliere, d'entendre là-dessus le langage

des femmes & celui des hommes. Les unes s'épuisent en dissertations sur la force d'une passion, dont les autres, lorsqu'ils sont entr'eux, nient décidément l'existence. D'un côté, c'est la plus sublime métaphysique; & de l'autre, exactement tout l'opposé. On peut conclure de-là qu'il faut également se défier d'un pompeux étalage de sentiments outrés, & de l'affectation d'une vaine bravade. Dans les nouveaux principes d'éducation, une mere croit faire des merveilles en permettant à sa fille de lire ce qu'on appelle des *Romans moraux*, comme par exemple, la Princesse de Clèves, où l'on trouve, dit-on, de si beaux exemples de vertu, où l'héroïne résiste avec tant de force & de courage à la plus violente passion. En voyant l'excès du sentiment qui la domine, & les combats affreux que le devoir excite en elle, si l'on peut croire que c'est-là une peinture fidelle du cœur, il faut croire aussi que l'amour est absolument indépendant de notre volonté, qu'il est inutile de s'opposer à ses progrès, & qu'alors la vertu n'est qu'un tourment de plus. Voilà un but moral bien satisfaisant. Une jeune personne, nourrie d'une telle lecture, se marie sans goût pour celui qu'on lui donne: elle sait cependant qu'elle doit avoir un jour une grande passion; elle attend l'instant fatal avec inquiétude: il arrive bientôt: Le premier qui lui parle d'amour, est précisément celui que le Ciel a fait naître pour

lui inspirer *un sentiment qui doit faire le tourment de sa vie.* Plus de repos, de sommeil; *la douce liberté* est perdue sans retour; *une sombre mélancolie* succede à la gaieté : enfin, c'est la Princesse de Cleves elle-même. Et puis l'on vient à penser que l'on aime encore mieux que la Princesse, ou que l'Auteur a peut-être exagéré sa résistance ; on s'en étoit toujours un peu douté... Un amant tendre & pressant arrache enfin l'aveu qu'il sollicite : on n'est pas sans remords dans les premiers instants d'une foiblesse nouvelle ; on s'en afflige, on en gémit, & l'on s'en prend à la destinée. Mais bientôt le voile tombe, les idées romanesques s'affoiblissent ; l'héroïne s'apperçoit avec surprise qu'elle n'aime plus, ou, pour mieux dire, qu'elle n'a jamais aimé : elle voit qu'elle s'est trompée, & qu'elle n'a point trouvé cet objet chimérique qui devoit la rendre sensible. D'abord elle l'avoit attendu ; cette fois-ci elle le cherche, sans être plus heureuse : mais elle ne se rebute point ; & d'erreurs en erreurs, les beaux jours de sa jeunesse s'évanouissent comme un songe fatiguant, qui ne laisse après lui que des idées confuses & un souvenir vague de mille folies aussi étranges qu'absurdes. Alors elle fait d'ameres réflexions ; le passé l'humilie, l'avenir l'épouvante, l'illusion est détruite. Abandonnée de cette cour flatteuse qui l'environnoit, elle se trouve étrangere, isolée au milieu de sa famille & de ses en-

fants; elle lit sur leurs fronts l'arrêt affreux qui la condamne; le mépris la poursuit, le regret & l'ennui la consument; & pour comble de maux, elle n'est encore qu'à la moitié de sa carriere.

Je crois qu'il est infiniment plus aisé de trouver une femme qui n'ait point eu d'amants, que d'en trouver qui n'en ait eu qu'un. Le premier pas est le plus difficile: quand il est franchi, le reste du chemin est bien glissant. Cependant, je sais qu'il en est des exemples; mais ils sont si rares, qu'on ne doit les regarder que comme des exceptions. L'amour, à sa naissance, n'est jamais bien vif; il n'est d'abord qu'un simple mouvement de préférence, dont il est facile d'arrêter les progrès en cessant de voir l'objet qui l'inspire. C'est le moyen le plus sûr, & bientôt le souvenir se perd & s'efface sans beaucoup de peine: mais si l'on balance, si l'on veut s'aveugler sur le sentiment qu'on éprouve, ou s'en exagérer la vivacité, la résistance deviendra plus pénible, & la victoire plus douloureuse. Il n'y a point de femme sensible qui se soit rendue, sans avoir depuis long-temps prévu sa défaite. Celle qui combat de bonne foi, ne sera jamais vaincue. Les résolutions d'une vertu ferme & solide, ne peuvent être détruites dans un moment; ou la vertu ne seroit qu'une chimere vaine & désespérante. C'est ici qu'il faut descendre au fond de son cœur: interrogeons-le, sa réponse vaudra mieux qu'un traité

de morale. Il me vient une réflexion aſſez ſinguliere. Paris eſt le centre du tumulte & de la diſſipation; la diſtraction qui naît de tant d'objets divers, devroit mal s'accorder avec l'amour, qu'on peint toujours chériſſant le myſtere & la ſolitude; & cependant il y paroît continuellement ſous toutes les formes : & dans les Provinces, loin du bruit & du tourbillon, on ne voit point les femmes retirées dans leurs châteaux, ſe prendre de grandes paſſions pour leurs voiſins. Elles aiment communément leurs maris, & la vie champêtre ne leur inſpire point d'idées romaneſques. En ſe rapprochant plus encore de la nature, les payſans n'éprouvent point d'autre amour qu'un ſentiment très-paſſager qui ne mérite aſſurément pas le nom de paſſion, quoiqu'ils ſoient cependant capables de beaucoup d'attachement pour leurs peres, leurs femmes & leurs enfants. Faudroit-il croire que notre imagination exaltée produit ſeule des effets ſi contraires, au-lieu d'en chercher la ſource dans le cœur ?

Adieu, ma chere amie; Cécile, à qui j'ai remis moi même votre derniere Lettre, ma chargée de la réponſe que je vous envoye : elle eſt touchée juſqu'au fond de l'ame, de toutes les preuves d'amitié que vous lui donnez. Nous parlons ſans ceſſe de vous; & quand elle n'auroit d'autre mérite que celui de ſavoir vous apprécier ſi bien, je ſens qu'il

me feroit impossible de ne pas l'aimer encore à la folie.

LETTRE XLI.

La même à la même.

ENFIN, dites-vous, *le cœur de votre fille a parlé*; elle aime M. de Valcé, elle le préfere à tout autre, & vous avez donné votre parole. Vous avez tort, ma chere amie, de craindre à présent *ma censure*. Il est simple d'offrir des réflexions qu'on peut croire utiles; il est absurde de s'obstiner à condamner une chose faite : c'est alors montrer de l'humeur, & non prouver de l'amitié. Ainsi, soyez donc bien sûre que maintenant je m'intéresse véritablement à M. de Valcé, & que je ne veux plus voir dans ce mariage que les avantages qui s'y trouvent. Votre fille ne vous quittera point; elle logera chez vous : c'est un grand point. Vous pourrez veiller sur sa conduite, gagner la confiance & l'amitié de son mari, & la préserver des conseils de sa belle-mere. Enfin, elle vous reste, voilà l'essentiel; je n'ai plus d'inquiétudes sur son sort.

Tout ce que je vous ai dit dans ma derniere Lettre, sur la lecture des Romans, vous paroît trop sévere. Vous pensez que la défense absolue ne feroit qu'inspirer un desir plus vif d'en lire; je suis

de votre avis. D'ailleurs, aussi-tôt qu'une jeune personne seroit sa maîtresse, elle se dédommageroit de cette contrainte, & les liroit tous avec avidité. Je ne condamne donc que la méthode de les permettre précisément à l'âge où ils peuvent faire le plus d'impression, c'est-à-dire, à seize ou dix-sept ans. Je ne connois que trois Romans véritablement moraux : Clarisse, le plus beau de tous; Grandisson, & Paméla. Ma fille les lira en Anglois, lorsqu'elle aura dix-huit ans. Pour tous les autres, je les lui ferai connoître quand elle commencera à sortir de l'enfance. A treize ans, elle lira le très-petit nombre d'Ouvrages véritablement distingués dans ce genre; & cette lecture, à cette époque, & faite avec moi, non-seulement ne sera point dangereuse pour elle, mais au contraire lui formera l'esprit & le jugement, en lui faisant sentir les défauts, les inconséquences, l'exagération & le peu de vérité qui se trouvent dans le Roman qui a le plus de réputation. D'ici là, elle ne m'en verra point lire; elle n'en trouvera point dans ma bibliotheque, & elle ne m'en entendra jamais parler sans mépris : avec ces précautions, je suis bien sûre qu'à vingt ans, elle n'aura pas ce goût frivole, également fait pour gâter l'esprit & le cœur.

Vous me demandez des détails sur Adele : elle dessine une tête fort joliment; elle fait par cœur la chronologie de toutes

nos tapiſſeries hiſtoriques : ſes exemples d'écriture lui ont appris, & avec détail, l'Hiſtoire ſainte. Elle parle Anglois comme Miſs Bridget ; elle commence à le lire aſſez bien : elle déchiffre paſſablement la muſique vocale, & exécute ſur la harpe à-peu-près tous les agréments les plus difficiles : elle ne ſait encore que la premiere regle de l'Arithmétique, mais elle calcule ſinguliérement bien. Pour ſon écriture & ſon orthographe, vous en pouvez juger; & je crois qu'à cet égard, il n'y a point d'enfants de ſon âge qui lui ſoit ſupérieure. Comme elle aura huit ans le 10 d'Octobre prochain, c'eſt-à-dire, dans trois ſemaines, je vais lui faire lire un Ouvrage ſur l'Hiſtoire, que j'ai fait pour elle : il eſt en ſix volumes, & il a pour titre : *Les Annales de la Vertu*. Il contient le détail des belles actions, & des traits ſinguliers & mémorables, tirés de l'Hiſtoires générale & particuliere de tous les peuples de la terre, depuis la création du monde juſqu'à nos jours incluſivement, ſuivant un ordre chronologique ; & renferme encore un Précis des plus belles loix de différents Légiſlateurs, un extrait de la morale & des ſentiments des Philoſophes les plus célebres, & un Abrégé qui donne une connoiſſance aſſez détaillée des mœurs & des coutumes des anciens. J'ai placé chaque hiſtoire ſuivant ſon degré d'ancienneté, ou quelquefois d'après la liaiſon que quelques-unes ont entre elles, comme, par exemple, la

Chine

Chine & le Japon, la France & l'Angleterre, &c. Chaque Hiſtoire commence par un abrégé chronologique, qui précede toujours tous les traits détachés. J'ai joint à cet abrégé une courte deſcription géographique des pays, ſituation, étendue, &c. Comme j'ai fait cet Ouvrage pour l'enfance, j'ai ſur-tout deſiré qu'il pût former le jugement & le cœur. Un enfant, depuis l'âge de huit ans juſqu'à douze, n'eſt pas en état de réfléchir, s'il n'eſt aidé; & même, durant cet eſpace, je crois qu'il eſt très-dangereux de leur faire lire des Hiſtoriens que nous regardons avec raiſon comme excellents. Ces Ouvrages, bons pour nous, parce que nous ſavons penſer, ne valent rien pour eux. Les enfants ſe laiſſent trop facilement éblouir par tout ce qui a quelque air de grandeur; & l'injuſtice ne peut leur paroître odieuſe, quand il en réſulte une action brillante, & quand elle eſt couronnée par le ſuccès. A combien de jeunes Princes la vie d'Alexandre-le-Grand n'a-t-elle pas tourné la tête! On ſait à quel excès cette lecture enflamma l'imagination de Charles XII, encore enfant. Je me ſuis donc principalement attachée dans mon Ouvrage à ne juger des hommes & des choſes que par leur prix réel, à ne louer que ce qui mérite d'être loué, & enfin, à offrir ſur chaque caractere & ſur chaque événement, des réflexions qui puſſent mettre Adele en état un jour de juger, d'après elle, d'une

maniere juste, quand elle lira nos bons Historiens.

LETTRE XLII.

La Vicomtesse à la Baronne.

Oh, ma chere amie! quel jour que celui qui vient de s'écouler!... C'en est fait, Flore est mariée.... Enfin, elle a prononcé le serment redoutable qui l'engage à jamais... Son sort, désormais, indépendant de moi, est fixé... Et c'est sans retour?... Il y a des circonstances sans lesquelles on ne connoîtroit jamais toute la sensibilité dont on est susceptible. Celle qui n'a jamais vu sa fille dangereusement malade, ou qui ne l'a point encore mariée, ne peut savoir parfaitement ce que c'est *qu'être mere*... Je ne puis vous dépeindre tout ce qui s'est passé dans mon ame depuis hier. Certainement j'ai un autre cœur, d'autres yeux, une autre maniere de penser; je ne suis plus la même..... Tout-à-coup j'ai trouvé que ma fille est au vrai ce que j'aime le mieux au monde, & que tout mon bonheur est attaché à sa destinée. Je n'ai pu concevoir que le soin de son éducation n'ait pas toujours été l'affaire principale de ma vie... Je me reproche cruellement & de l'avoir négligée & de la marier si jeune, & d'avoir fait un choix dont je ne vois plus maintenant que

les inconvénients. La conduite de Madame de Valcé se retrace à ma mémoire sous les plus odieuses couleurs. Je rougis en entendant ma fille l'appeller sa mere... Si j'en eusse été la maîtresse ce matin, si j'eusse pu tout rompre, ma fille seroit libre; elle seroit encore à moi... M. de Valcé ne me paroît plus qu'un fat, sans esprit & sans caractere... Ajoutez à toutes ces peines la vue de Madame de Gerville, qui a passé ici toute la journée, & qui triomphe, & de son pouvoir & de tous les chagrins qu'elle me cause... Ah! c'est à présent que je sens jusqu'au fond de l'ame combien je serois heureuse si j'avois suivi vos conseils!... Je posséderois la confiance de M. de Limours, ma fille auroit une éducation parfaite, la foiblesse & la vanité ne m'auroient jamais fait faire d'imprudences, & je ne serois pas en proie à d'inutiles regrets!... Je n'ai pas eu depuis vingt-quatre heures un moment de joie ni de consolation!... Il est une heure du matin, tout le monde est encore dans le sallon : on joue; & moi, à minuit, je me suis échappée pour venir m'enfermer dans ma chambre avec vous.... Avec vous!... Je vous parle en effet; mais vous êtes à deux cents lieues de moi... Ma chere amie, vous m'avez abandonnée... J'ai bien encore quelques amis qui voient ce que je souffre, & qui me plaignent; mais leur compassion m'humilie plus qu'elle ne me console. Elle ne

me paroît qu'un reproche indirect de ma conduite, puisqu'enfin je ne suis malheureuse que par ma faute. Cette espece de pitié est toujours mêlée d'une sorte de mépris qui la rend insupportable. Je ne veux que la vôtre; quelle qu'elle soit, elle m'est précieuse, elle m'est nécessaire. Ah! ne me la refusez pas!... Je pleure en vous écrivant... Jamais, jamais, je n'ai été si profondément affectée...., si triste, si découragée!... Et le jour où j'ai marié ma fille, le jour qui devroit être le plus beau de ma vie!... Mais il semble que je ne sois dans ma propre maison qu'une étrangere!..... Imaginez que M. de Limours, depuis deux jours, n'a pas desiré me voir seule un instant pour me parler de sa fille... Ce soir, il a été question de la présentation de ma fille. Madame de Valcé, sa belle-mere, l'a proposée pour après-demain, ou aujourd'hui en huit, en laissant à M. de Limours la liberté du choix. J'ai fait sentir que j'aimerois mieux le terme le plus éloigné. M. de Limours n'a pas eu l'air de m'entendre, & s'est décidé pour le plus prochain. Mille autres petites choses de ce genre m'ont contrariée & affligée à un point sans doute déraisonnable. Mais vous connoissez ma tête; vous le savez, je suis extrême en tout; je n'ai ni mesure, ni modération; ne suis-je pas susceptible d'inquiétudes? ce que je crains est certain à mes yeux; je ne sais point m'affliger à demi; je ne

connois que le déſeſpoir. Adieu, ma chere amie, adieu. Plaignez-moi, aimez-moi, écrivez-moi, & ſongez que vous pouvez ſeule me conſoler, ou du moins adoucir mes peines. Adieu; j'ai un mal de tête affreux; je voudrois preſque avoir une vraie maladie bien inquiétante : j'eſpere qu'alors vous reviendriez me ſoigner. Au reſte, je vous aſſure que je quitterois la vie de fort bonne grace; car elle ne m'eſt guere agréable.

LETTRE XLIII.

Madame d'Oſtalis à la Baronne.

RASSUREZ-VOUS, ma chere tante, ſur la ſituation de Madame de Limours. Je ne ſuis pas ſurpriſe que vous ayant écrit le jour du mariage de ſa fille, elle vous ait vivement inquiétée; car elle étoit dans un état affreux : mais heureuſement qu'elle eſt auſſi facile à calmer qu'à émouvoir. Le lendemain de la noce, je fus la voir le matin, & je la trouvai dans un abattement inexprimable. En ſortant de ſa chambre, ſachant que M. de Limours étoit ſeul dans la ſienne, j'y allai avec M. d'Oſtalis. Nous lui parlâmes l'un & l'autre très-naturellement ſur ſa conduite avec Madame de Limours. Il ſourit, & me demanda ſi vous m'aviez donné votre *procuration* pour le prêcher. Je convins ſans

peine que je n'aurois jamais assez d'esprit pour pouvoir vous remplacer, & que j'étois beaucoup trop jeune pour oser donner des conseils, si l'attachement le plus tendre n'autorisoit une semblable liberté. A ces mots, il a quitté le ton de la moquerie, & nous sommes entrés en explication sérieuse. Il s'est plaint avec quelque raison de l'humeur & des caprices de Madame de Limours; mais il a rendu justice aux qualités si aimables qu'elle possede d'ailleurs: & lorsque je lui ai dit qu'elle étoit réellement malade, il a paru disposé à faire tout ce que je jugerois nécessaire pour lui remettre la tête; & il m'a priée de revenir dîner, afin, m'a-t-il dit, de juger sa conduite. En effet, il a été rempli de graces pour elle; ce qui a fait d'autant plus d'impression à Madame de Limours, qu'il y avoit quarante personnes à dîner. Peu-à-peu elle s'est animée; elle a oublié sa migraine & ses maux de nerfs, & de sa vie elle n'a été aussi aimable. Vous savez, ma chere tante, combien elle est charmante quand elle éprouve un vrai desir de plaire: aussi a-t-elle fixé l'attention de tout le monde, comme une personne qu'on verroit pour la premiere fois. Et le Chevalier d'Herbain a raison de dire, que *lorsqu'elle est dans ses bons jours, il n'y a pas moyen d'être occupé d'autre chose que d'elle*, quoiqu'une partie de ses graces tienne cependant à ne jamais parler d'elle, & à ne songer qu'à

faire valoir les autres. Madame de Gerville étoit à ce dîner, & elle y faisoit une triste mine; car tout son apprêt & ses petites phrases étudiées paroissoient bien insipides en comparaison des agréments naturels de Madame de Limours. Et cette derniere, qui n'est jamais plus généreuse que lorsqu'elle triomphe, faisoit de vains efforts pour la consoler & la mettre à son aise. Mais Madame de Gerville, absolument dominée par le dépit & par l'humeur, reçut toutes ses attentions avec une sécheresse si ridicule, que M. de Limours, lui-même, en fut choqué, & le témoigna à Madame de Gerville, en employant ce persifflage piquant que vous lui connoissez. Madame de Gerville, outrée, déconcertée, alloit, je crois, faire une scene, si Madame de Limours ne se fût jointe à elle, & avec une grace, une gaieté & un art impossibles à dépeindre, n'eût tourné tout ce qui s'étoit dit en plaisanterie. Quel dommage qu'avec tant de générosité, d'agréments & d'esprit, Madame de Limours n'ait pas plus de suite dans les idées, & un peu plus de fermeté dans le caractere! Enfin, elle est à présent parfaitement contente, enchantée de M. de Limours, charmée de sa fille, de son gendre, & même de Madame de Valcé. Vous me demandez, ma chere tante, des détails sur Flore, ou, pour mieux dire, Madame la Marquise de Valcé, & je vous dirai franchement tout ce que je pense.

Elle est fort grandie depuis votre départ: on trouve sa taille belle, parce qu'elle est excessivement serrée dans son corps; ce qui la fait paroître en effet assez mince. Elle est fort brune : elle a des yeux presque aussi beaux que ceux de Madame de Limours ; mais elle n'a ni sa charmante physionomie, ni ses graces. La crainte de se décoeffer ou de chiffonner sa robe, donne à tous ses mouvements une roideur extrêmement désagréable. Pour ses talents & son instruction, une seule phrase les exprime : *Elle danse parfaitement bien.* Enfin, je crois qu'elle a très-peu d'esprit; & ce qui est pis que tout cela, je doute qu'elle ait un bon cœur, & elle a sûrement beaucoup d'artifice. Par exemple, elle joue l'ingénuité & l'innocence avec un art qui me paroît grossier, parce que je la connois depuis l'enfance, mais qui trompe beaucoup de gens, entr'autres, le Chevalier d'Herbain, qui a un recueil de ses prétendues naïvetés, qu'il débite avec une bonne foi qui m'impatiente toujours. Au reste, on la trouve jolie; sa jeunesse intéresse, & elle plaît généralement. Pour M. de Valcé, ce n'est absolument rien; il a beaucoup d'airs, & pas une idée. Il a la prétention d'être étourdi & distrait: sa conversation consiste à répéter d'un air capable ce que les autres viennent de dire; il n'a pas une opinion à lui, & il est également importun, bavard & familier. D'ailleurs, personne, je crois, n'a poussé

plus loin *l'Anglo-Manie.* Il a malheureusement passé quatorze jours à Londres : il parle sans cesse de ce voyage ; il vante continuellement le génie & la profondeur des Anglois ; il méprise les François de toute son ame ; il n'a que des chevaux Anglois ; il lit les papiers Anglois ; il fait ses visites du matin en bottes avec des éperons ; il prend du thé deux fois par jour, & il se croit le mérite de Locke ou de Newton.

A présent, ma chere tante, souffrez que je vous parle un peu de moi. J'ai laissé mes deux petites jumelles à ma belle-mere ; mais seulement pour un an. Aussi-tôt qu'elles auront cinq ans, je les prendrai avec moi. On trouve que ce projet n'a pas le sens commun, & qu'étant attachée à une Princesse, il me sera impossible d'élever mes deux filles. Il est vrai que les petits voyages d'été m'éloigneront de Paris environ deux mois dans cette saison : mais pendant ce temps, mes filles, dans leur enfance, seront confiées aux soins d'une gouvernante sûre ; & lorsqu'elles seront plus âgées, je les mettrai dans un Couvent pour ce seul moment de l'année. Enfin, je ferai moins de visites, je n'irai au bal & aux spectacles que pour y suivre *la Princesse*, & je suis sûre que je trouverai tout le temps nécessaire pour remplir tous mes devoirs envers elle, & pour élever mes enfants. La seule privation que je sente vivement, est celle de ne pouvoir aller en

Languedoc ; & quand je penſe que je ſerai encore au moins dix-huit mois ſans vous voir, j'éprouve alors que la raiſon même ne conſole pas toujours des ſacrifices qu'elle exige. Adieu, ma chere tante ; daignez donc m'envoyer & les petits contes, & tous les papiers relatifs à l'éducation, que vous m'avez promis : car que puis-je faire ſans vous ?...

LETTRE XLIV.

Réponſe de la Baronne à Madame d'Oſtalis.

Je ſuis bien de votre avis, ma chere enfant : lorſque nos devoirs nous ſont chers, il n'y a point de ſituation où nous ne puiſſions les remplir ; quand la volonté eſt bien décidée, le temps ne manque jamais.

On m'a dit que, depuis votre derniere couche, vous aviez appris à monter à cheval. J'avoue que je n'ai guere le droit de condamner cet exercice ; car je l'ai beaucoup aimé : mais cependant vous ſavez que j'y renonçai entiérement lorſque mes ſoins vous devinrent véritablement utiles. Je ne connois point, pour une femme, d'amuſement plus dangereux à tous égards, & qui entraîne une plus grande perte de temps. L'on rencontre aux promenades où l'on peut aller, tous les jeunes gens de Paris, & vous n'ignorez pas combien ſou-

vent ces rencontres ont passé pour des rendez-vous, & que c'est ainsi que Madame de Tervure perdit sa réputation. D'ailleurs, comment pourriez vous vous occuper de vos enfants, cultiver vos talents, remplir les devoirs de votre place, en montant à cheval deux ou trois fois par semaine, c'est-à-dire, en passant ces trois jours au Bois de Boulogne, & à vous habiller & vous déshabiller? Je ne puis terminer cette lettre sans vous offrir encore quelques réflexions sur la maniere dont vous devez vous conduire dans votre nouvel état. Premiérement, n'oubliez jamais que votre famille a desiré & sollicité pour vous cette place, & ce souvenir vous préservera du ridicule si commun de vous plaindre sans cesse des devoirs qu'elle impose. C'est une affectation fort à la mode que celle de paroître excédé de la société des Princes, & de gémir de l'obligation d'aller à Versailles, quoique, par une inconséquence aussi frappante qu'absurde, on fût au désespoir de quitter ces prétendues entraves si gênantes, pour cette liberté dont on vante les charmes avec tant d'emphase. D'ailleurs, songez que toute chaîne qu'on peut rompre, devient avilissante dès qu'on la garde en paroissant la porter à regret; car c'est dire alors: je sacrifie à l'intérêt & à l'ambition, mes plaisirs, mes goûts, & le bonheur de ma vie. Pour vous, ma chere fille, j'espere que vous avez trop d'élévation pour vous laisser entraîner par de pa-

reils exemples. Ne vous permettez donc jamais le plus léger murmure à cet égard; & comme le ſentiment ſeul ſuffiroit pour tout ennoblir, aimez véritablement la Princeſſe à laquelle vous êtes attachée, puiſqu'elle mérite d'être aimée par ſes qualités perſonnelles. Je ſuis ſûre qu'elle vous diſtinguera bientôt, quand elle connoîtra la ſûreté de votre caractere, & la bonté de votre cœur. Alors vous ſerez d'autant plus enviée, que vous êtes jeune, belle, naturelle, & que vous avez une réputation ſans tâche. Beaucoup d'efforts ſe réuniront, ſans doute, pour vous perdre auprès de la Princeſſe : chacun lui dira du mal de vous; les uns ouvertement, les autres avec plus d'art & d'adreſſe. A tout cela, n'oppoſez que de l'innocence & de la généroſité; ſoyez toujours noble, vraie, déſintéreſſée; ne cherchez jamais à profiter de votre crédit pour nuire à vos ennemis; ayez l'air de les connoître; mais en même-temps rendez juſtice à ce qu'ils ont d'eſtimable : ne vous plaignez point d'eux : au contraire, ſi la Princeſſe eſt irritée par leur méchanceté envers vous, mettez tous vos ſoins à l'adoucir; & s'ils ſollicitent auprès d'elle quelque grace qu'elle n'ait nulle envie d'accorder, demandez-la vivement, & jouiſſez du noble plaiſir de l'obtenir pour eux. Voilà, ma chere fille, l'art ſupérieur à l'intrigue, l'art ignoré des ames communes, qui pourra vous venger de vos ennemis les plus dangereux, & vous

faire triompher de l'envie. Adieu, mon enfant; je vous envoye tout ce que vous desirez, & j'attends avec impatience les miniatures que vous m'avez promises. On me mande que, depuis mon départ, vous avez encore fait des progrès étonnants, & qu'à présent vous peignez véritablement en maître. Adieu, cultivez toujours vos talents, & songez que vos succès, dans tous les genres, font la gloire & le bonheur de ma vie.

LETTRE XLV.

La Baronne à la Vicomtesse.

Enfin, ma chere amie, il n'y a plus d'espoir pour notre aimable Cécile : elle touche au terme de ses longues souffrances; & dans quelques jours peut-être, elle n'existera plus. Il y a plus de deux mois qu'elle connoît son état, & qu'elle a forcé M. Lambert (le Médecin de Carcassonne,) de lui parler sans détour, en lui défendant expressément d'éclairer sa famille sur le danger pressant de sa situation. Hier matin, je reçus un billet écrit de sa main, par lequel elle me prioit de l'aller voir, s'il m'étoit possible, sur le champ. Je partis au moment même. M. d'Aimeri & Madame de Valmont étoient allés faire une visite dans le voisinage, & je trouvai Cécile seule dans le château. Elle étoit

dans un fauteuil; car elle n'a pas encore gardé le lit un seul jour. Je fus frappée de son abattement & de sa pâleur. Cependant elle parut se ranimer à ma vue; & me faisant asseoir à côté d'elle : je connois, me dit-elle, votre sensibilité; ainsi, Madame, souffrez qu'avant de m'expliquer, je vous assure qu'il est impossible d'être plus parfaitement heureuse que je le suis à présent... Ce début ne me prépara que trop à ce qu'elle vouloit m'annoncer. Eh quoi! m'écriai-je, M. Lambert vous auroit-il dit... — Je l'ai vu ce matin... — Eh bien!... — Eh bien, Madame, je dois vous dire un éternel adieu... A ces mots, quelques pleurs mouillerent ses paupieres. Pour moi, je fondois en larmes... Nous fûmes un moment sans parler... Enfin, Cécile reprenant la parole : Eh quoi! Madame, me dit-elle, mon bonheur vous afflige!... Ah! Cécile, interrompis-je, vous nous trompiez donc quand vous nous assuriez que vous pourriez aimer la vie?... Non, répondit-elle, je ne vous trompois pas; si Dieu vouloit prolonger mon exil, je me soumettrois à sa volonté, non-seulement sans murmure, mais sans chagrin. Depuis ma derniere maladie, il a changé mon cœur; ce cœur jadis si noble!... C'est dans la cabane de Nicole, que j'ai reçu le coup qui me prive de la vie... Ce que je souffris alors ne peut s'exprimer, ni se concevoir!.... J'abhorrois mon existence, & cependant

je n'envisageai la mort qu'avec effroi, qu'avec horreur; & j'éprouvai que dans ces terribles moments, sans l'innocence & la pureté de l'ame, il n'est point de vrai courage. Enfin, lorsqu'on me crut hors de danger, je sentis bien que je n'étois arrachée du tombeau que pour quelques instants. Je profitai du délai qui m'étoit accordé; je reconnus mes fautes, & la coupable illusion de toutes les passions humaines. J'osai m'adresser avec confiance à Dieu: il exauça mes prieres; il me rendit la paix & la tranquillité; il éleva mon ame jusqu'à lui, & devint seul l'objet de toutes mes affections & de mes plus cheres espérances. A mesure que Cécile parloit, je voyois sa pâleur se dissiper, ses yeux s'animer, & sa physionomie s'embellir par l'expression la plus touchante & la plus noble. Le ton ferme de sa voix, la douceur de ses regards, l'auguste sérénité répandue sur son visage, me faisoient passer insensiblement de l'attendrissement à l'admiration. Je croyois voir, je croyois entendre un Ange; je la regardois avec avidité, je l'écoutois avec respect; & lorsqu'elle eut cessé de parler, je la contemplois toujours avec ravissement, & j'étois affectée d'une maniere trop extraordinaire pour pouvoir rompre le silence. Enfin, elle m'expliqua les raisons qui lui avoient fait souhaiter de me voir en particulier. Elle desiroit que je préparasse doucement son pere & sa sœur *à l'évène-*

ment, ajouta-t-elle, *qu'elle sentoit devoir être infiniment prochain*.... Vous jugez avec quelle répugnance je me chargeai d'une semblable commission, & avec quel chagrin je m'en acquittai. M. d'Aimeri & Madame de Valmont ne voyoient dans la situation de Cécile, que cette langueur peu dangereuse qui suit souvent les grandes maladies. Ils étoient rassurés par sa jeunesse & son air de sécurité, & ils ignoroient absolument les symptômes & les accidents qui rendoient son état mortel. Cependant, comme un vif intérêt nous fait aisément passer en un moment d'une extrêmité à l'autre, M. d'Aimeri, dès les premiers mots que je prononçai, pressentit son malheur : mais, comme s'il eût voulu nourrir encore un foible rayon d'espoir, il cessa tout-à-coup de me questionner : & un instant après, il me quitta, & fut s'enfermer dans sa chambre. Pour Madame de Valmont, elle eut tant de peine à me comprendre, qu'elle me força de lui répéter presque tout ce que m'avoit dit Cécile. Je restai avec elle jusqu'au soir. Il y a trois jours que je ne l'ai vue : elle m'écrit que sa sœur est toujours dans le même état; que M. d'Aimeri est accablé de la plus profonde douleur ; mais que cependant la parfaite résignation & l'angélique piété de Cécile lui procurent les seules consolations qu'il soit susceptible de recevoir. Adieu, ma chere amie; tout ceci m'a tellement troublée & touchée,

que j'en ai été malade. J'irai après demain passer la journée chez Madame de Valmont, & je vous écrirai le soir même avant de me coucher.

LETTRE XLVI.

De la même à la même.

HÉLAS!... elle n'est plus!... ô de quel spectacle j'ai été témoin!.... Cet infortuné M. d'Aimeri, c'est lui seul qu'il faut plaindre maintenant!... Ah! si pour une faute, irréparable à la vérité, mais expiée par dix ans de repentir, le Ciel le punit avec autant de sévérité, que doivent donc craindre les peres dénaturés qui cherchent à s'aveugler sur l'atrocité de leur injustice!... J'ai l'imagination si remplie de tout ce que j'ai vu aujourd'hui, mon cœur en est si affecté, que je ne puis parler d'autre chose. Ecoutez donc ce triste récit; il sera fidele & vrai, & il me semble que je suis trop vivement frappée pour ne pas vous communiquer une partie des profondes impressions que j'ai reçues. J'arrivai ce matin chez Madame de Valmont; à l'heure du dîner, je trouvai toute la maison consternée, & l'on me dit que Cécile avoit été si mal dans la nuit, qu'on avoit envoyé chercher le Médecin; qu'elle avoit reçu tous ses Sacrements; mais que cependant elle étoit mieux, & que même

elle venoit de ſe lever. J'entrai dans ſa chambre; elle étoit couchée ſur une chaiſe longue : ſon pere & ſa ſœur étoient aſſis à ſes côtés, & le Médecin lui faiſoit boire une potion. Auſſi-tôt que je parus, Madame de Valmont vint à moi, & me dit avec un air de ſatisfaction qui me confondit : „ Elle a eu une criſe affreuſe ; mais „ elle eſt bien, elle eſt étonnamment bien „ à préſent ". A ces mots, je jettai les yeux ſur le Médecin, comme pour l'interroger; & il me répondit par un regard qui me fit frémir. Je me ſentis un tel battement de cœur, que je fus contrainte de m'aſſeoir.... Dans ce moment, M. de Valmont prenant la parole : „ Certaine„ ment, dit-il, dès qu'elle a eu la force „ de ſupporter la criſe de cette nuit, on „ a tout lieu de croire qu'elle eſt abſolu„ ment hors d'affaire ". En effet, ajouta Madame de Valmont, en regardant le Médecin, il faut voir bien en noir pour penſer autrement... Ah! ma ſœur, ma ſœur, interrompit Cécile, que vous avez peu de raiſon!... M. d'Aimeri, qui juſqu'alors avoit gardé le plus profond ſilence, leva dans cet inſtant, ſur Cécile, des yeux remplis de larmes; & ſaiſiſſant une de ſes mains : Eh pourquoi, lui dit-il d'une voix étouffée, pourquoi vouloir nous ravir l'eſpérance!... Pour toute réponſe, Cécile jetta ſes deux bras autour du cou de ſon pere, & le tint embraſſé quelque temps ſans parler. Enſuite, s'a-

dressant à Madame de Valmont, elle demanda où étoit le jeune Charles, & parut desirer de le voir. On fut le chercher; il vint. Cécile le fit asseoir sur le pied de sa chaise longue; & remarquant qu'il avoit les yeux rouges : Charles, lui dit-elle en souriant, vous avez donc aussi pleuré? Charles, à ces mots, lui baisa la main, & resta la tête appuyée sur les genoux de sa tante, n'osant plus montrer son visage, parce qu'il pleuroit encore. Cécile, sentant sa main mouillée de larmes : Charles, ajouta-t-elle, si vous étiez moins jeune, vous comprendriez que, lorsqu'on a bien vécu, le moment où vous me voyez est le plus beau de la vie, même la plus heureuse.... Mon corps est bien foible & bien languissant; mais mon ame est calme & satisfaite.... J'emporte de si douces idées ! Je suis sûre, Charles, que vous ferez toujours le bonheur de mon pere, & que vous l'aimez autant qne je l'aime.... Comme elle achevoit ces paroles, Charles, baigné de pleurs, se leva impétueusement, & fut se jetter dans les bras de son grand-pere.... Je ne puis vous exprimer le sentiment & la grace qu'il mit en cette action. M. d'Aimeri le pressa contre son sein avec la tendresse la plus passionnée; & le prenant par la main, il sortit avec lui de la chambre de sa fille, pour aller sans doute, se livrer sans contrainte à tout l'attendrissement dont il étoit pénétré. Un moment après, Cécile nous

conjura tous d'aller nous mettre à table. Vous jugez bien que le dîner ne fut pas long. Madame de Valmont s'obstinoit toujours à conserver de l'espérance. Pour moi, je n'en avois aucune; car le Médecin m'avoit dit positivement que Cécile n'avoit pas vingt-quatre heures à vivre. En sortant de table, nous retournâmes chez elle : nous la trouvâmes très-calme; & le Curé, qui ne l'avoit point quittée, nous dit qu'elle lui paroissoit beaucoup mieux que la veille. Nous nous assîmes autour de sa chaise longue; & au bout d'un moment, Cécile dit qu'elle avoit envie d'essayer si elle pourroit marcher. Son pere & le Médecin l'aiderent à se lever, & la soutinrent sous les bras : mais à peine avoit-elle fait cinq ou six pas que s'arrêtant brusquement, elle s'écria : O mon pere!... A ce cri plaintif & déchirant, M. d'Aimeri hors de lui, la prit dans ses bras, elle s'y pencha doucement, les yeux à moitié fermés... Le Médecin lui saisit sa main; & après lui avoir tâté le pouls, fit un signe au Curé, qui, au moment même, prit un Crucifix, s'approcha de Cécile, & lui dit d'une voix forte, ces terribles paroles : *Recommandez votre ame à Dieu!* A ces mots, Cécile r'ouvrant les yeux, les éleva vers le Ciel, en pressant le Crucifix contre sa poitrine; & dans cette attitude, son visage & toute sa personne avoient une expression & une noblesse qui donnoient à sa beauté quelque

chose de véritablement céleste. Après avoir fait sa priere, tout-à-coup elle se jette à genoux, en disant : Mon pere, donnez-moi votre bénédiction. M. d'Aimeri se précipite à côté d'elle ; ses bras tremblants s'ouvrent encore une fois pour recevoir cette fille chérie... Cécile tombe sur le sein de son malheureux pere... & c'en est fait... elle expire !...

Après ce triste récit, vous n'attendez pas de moi d'autres détails ; il vous suffira de savoir que la douleur de M. d'Aimeri est au-dessus de tout ce que peuvent imaginer ceux qui n'ont jamais eu d'enfants... Je l'ai forcé de venir avec moi à B... le soir même avec Madame de Valmont & le jeune Charles ; & quand il sera en état de recevoir les conseils de l'amitié, nous l'engagerons à voyager avec son petit-fils : car cette espece de distraction est la seule qu'on puisse supporter dans sa situation. Adieu, ma chere amie ; écrivez-moi : je suis bien triste : vous savez que je ne m'affecte pas foiblement ; vous savez à quel point me deviennent chers mes amis, lorsque je les vois souffrants & malheureux : ainsi jugez combien je suis pénétrée, & combien vos lettres me sont nécessaires.



LETTRE XLVII.

Le Comte de Roſeville au Baron.

Je vous ai promis, mon cher Baron, de vous donner le détail d'une ſcene réellement intéreſſante que je préparois à mon éleve. Je n'ai pu ſatisfaire plutôt votre curioſité à cet égard, parce que je voulois un tableau auquel rien ne manquât, & il m'a fallu ſix mois de recherches pour le trouver tel que je le deſirois.

Je vous ai deja dit que mon jeune Prince annonce des qualités brillantes : il a de l'eſprit, de l'imagination, un bon naturel; mais je remarquois en lui une certaine ſéchereſſe qui m'affligeoit, quoique je ne l'attribuaſſe cependant qu'à ſon peu d'expérience. Si l'on n'a jamais été malheureux, ou ſi l'on n'a jamais vu de près le ſpectacle terrible de l'infortune & de la miſere, il n'eſt pas poſſible d'être véritablement compatiſſant. Ce ne ſont pas des récits qui peuvent graver au fond du cœur des ſentiments qui ſeront combattus par toutes les paſſions factices, mais contagieuſes, que la corruption enfante. Il faut, pour ce grand ouvrage, non des paroles, mais des exemples, & ſur-tout de vives images, qui laiſſent à jamais dans une ame flexible, neuve & pure encore, un ſouvenir ineffaçable. Pénétré de ces idées, je me

décidai donc à chercher dans la ville même & aux environs, une malheureuse famille prête à succomber sous le poids affreux de la misere. Pour être plus sûrement éclairé dans cette recherche, je m'adressai à un homme bienfaisant, qui consacre aux infortunés plus des trois quarts d'une fortune considérable acquise par ses travaux & des entreprises de commerce. Cet homme est étranger, s'appelle M. d'Anglures, & l'on ignore quelle est sa naissance & sa patrie. Il parle également bien plusieurs langues. Il y a environ dix ans qu'il vint s'établir ici dans une petite maison sur les bords du Lac ***. La singularité de son genre de vie piqua la curiosité du Prince, qui voulut le voir. On suppose que M. d'Anglures lui conta une histoire digne de l'intéresser; car le Prince, de ce moment, lui témoigna une estime particuliere; peu de temps après l'employa dans différentes négociations, & par la suite l'honora de sa confiance, & le combla de bienfaits. Depuis deux ans, M. d'Anglures s'est retiré de la Cour, & vit paisible & solitaire sur les bords du Lac ***, dans sa premiere habitation, qu'il a rendue une des plus charmantes maisons des environs de cette Capitale. J'ai été le trouver il y a plus de trois mois, pour lui faire part de mon projet. Il me donna tous les renseignements que je pouvois desirer; mais j'étois trop difficile sur le choix, pour me décider légérement. Je sentois que tout

étoit perdu, si je ne produisois qu'une foible impression ; & lorsque j'eus enfin trouvé ce que je cherchois, je pensai qu'il étoit encore nécessaire d'employer toutes les précautions dont vous allez voir le détail. Le jeune Prince, comme tous les enfants, est excessivement curieux. J'affectai plusieurs fois devant lui de parler bas avec un grand air de mystere à M. de Sulback, son sous-Gouverneur. Le Prince ne manqua pas de me questionner ; je lui répondis que j'étois occupé d'une affaire qui m'intéressoit au-delà de l'expression, & j'ajoutai : „ Si vous aviez „ quelques années de plus, je vous la „ confierois ; mais vous êtes trop en- „ fant ".... A ces mots, je fus pressé, comme vous pouvez l'imaginer ; je tins bon, & le Prince ne put arracher de moi que des réponses vagues qui ne firent qu'augmenter & enflammer sa curiosité. Le soir il fut encore bien plus mécontent, lorsqu'il apprit que le fils de M. de Sulback étoit dans notre secret. Il m'en fit des plaintes ameres ; je me contentai de lui répondre simplement : Le jeune Sulback n'est plus un enfant ; il a treize ans ; d'ailleurs, il est singuliérement raisonnable pour son âge : & je parlai d'autre chose. Le Prince prit de l'humeur & me bouda : je lui fis observer que ce n'étoit pas le moyen d'obtenir une confidence. Ce n'est point par méfiance, ajoutai-je, que j'ai refusé de vous faire le détail de l'affaire qui

nous

nous occupe, c'étoit uniquement parce que je vous croyois trop enfant pour y prendre part : cependant il ſeroit très-poſſible qu'à dix ans & demi vous fuſſiez en état de comprendre & de ſentir des choſes ſi touchantes par elles-mêmes... J'ai vu pluſieurs exemples d'enfants de votre âge, aſſez avancés pour cela. Si vous ne m'euſſiez pas montré une curioſité ſi indiſcrete, tant d'humeur, & ſi peu d'empire ſur vous-même, j'aurois certainement fini par vous dire ce que vous deſirez ſavoir ; mais à-préſent il vous ſera bien difficile d'obtenir cette grace, & je vous préviens que ſi vous ne réparez pas votre tort par une douceur extrême & une conduite prudente & réſervée, & ſi enfin vous faites encore la plus légere queſtion, vous n'aurez jamais ma confiance. Lorſqu'on promet pour récompenſe à un enfant la choſe préciſément qu'il deſire avec ardeur, on peut exiger de lui tout ce qu'on veut. Le Prince, dans le moment même, dérida ſon viſage, vint à moi d'un air timide & careſſant, & me promit qu'il me prouveroit *qu'il avoit de l'empire ſur lui même* ; & en effet, il me tint parole. Le lendemain, après le dîner, nous étions enſemble dans ſon cabinet, lorſque M. de Sulback & ſon fils entrerent tout-à-coup avec précipitation ; & le premier venant à moi : Enfin, s'écria-t-il, *je l'ai trouvé*... A ces mots, j'affectai la plus grande joie, & je dis : Allons-y ſur le champ. Quoi, me de-

manda le Prince, d'un air également inquiet & curieux, vous allez ſortir? Oui, répondis je, pour deux ou trois heures... Emmenerons-nous mon fils, reprit M. de Sulback? Ah! je vous en conjure, interrompit le jeune homme; je ſerois inconſolable, ſi vous me priviez de ce bonheur. Pendant tout ce dialogue, le Prince nous regardoit tour-à-tour, & ſe faiſoit une extrême violence pour cacher l'excès de ſon dépit & de ſon chagrin. Je prends mon chapeau, mon épée; je m'apprête à ſortir: le Prince s'avance vers moi; j'envoie chercher les perſonnes qui doivent reſter avec lui dans mon abſence, & je l'embraſſe, & lui dis adieu. Alors il n'y peut plus tenir; & n'oſant parler, il fond en larmes... Je parois ému, touché: je le queſtionne; il m'avoue qu'il eſt au déſeſpoir. M. de Sulback me preſſe de lui conter *l'intéreſſante hiſtoire*... Le Prince m'en conjure... j'héſite encore; enfin je me rends. Je prends le Prince ſur mes genoux: tout le monde s'aſſied; & m'adreſſant au Prince, dont j'étois bien ſûr alors de fixer l'attention: M. de Sulback & moi, lui dis-je, nous ſommes dans l'uſage de mettre tous les mois à part une portion de notre revenu pour le ſoulagement des infortunés que la miſere accable, & nous faiſons l'un & l'autre beaucoup de recherches, afin de bien placer cet argent, & de ne le donner qu'à des gens auſſi honnêtes que malheureux. Il y a ſix ſemaines

que nous mîmes ensemble à la loterie, & nous gagnâmes trente mille francs : nous formâmes aussi-tôt le projet de faire, avec la moitié de cette somme, le bonheur d'une famille entiere. En conséquence, nous achetâmes à trois lieues d'ici une jolie petite ferme pourvue avec abondance de tout ce qui est nécessaire à la vie, & nous la fîmes meubler avec une extrême propreté. Pendant ce temps, nous cherchions une famille bien pauvre & bien vertueuse; enfin nous l'avons trouvée : elle existe dans un des fauxbourgs de cette ville, & nous voulons l'aller chercher & la conduire à la charmante petite ferme. Ici, M. de Sulback prenant la parole : Quelle sera votre joie, me dit-il, en voyant ce malheureux Alexis Stezen & sa famille, en rendant la vie & donnant le bonheur à quatre jolis enfants, un pere, une mere & un vieillard, tout cela prêt à expirer de faim, lorsque notre messager est arrivé chez eux ce matin ! A ces mots, le jeune Prince, saisissant une de mes mains, & jettant son autre bras autour de mon cou : Ah ! mon ami, s'écria-t-il, emmenez-moi avec vous, que je voye cela !.... & en disant ces paroles, il avoit les larmes aux yeux. Je l'embrassai tendrement, & je lui dis : Puisque vous êtes sensible, je ne vous regarde plus comme un enfant; vous viendrez chez Alexis Stezen : oui, vous êtes digne en effet de voir un tel spectacle. Les transports & la joie du Prince, à ce discours;

furent inexprimables : il m'accabloit de remerciements, de caresses ; il nous embrassoit tous ; il pressoit notre départ ; & en attendant, il se promenoit dans la chambre avec le jeune Sulback qu'il tenoit affectueusement sous le bras. Son air triomphant sembloit dire : *Si je n'ai pas treize ans, que m'importe? on ne me traite plus en enfant.*

Enfin, nous sortons par des escaliers dérobés, nous montons dans une voiture de louage ; & suivis seulement de deux valets-de-pied, vêtus d'habits gris, nous partons, le Prince, M. de Sulback, son fils & moi. Il n'étoit que cinq heures après midi ; mais comme nous sommes dans le cœur de l'hyver, le jour étoit absolument fini, & le froid excessif nous faisoit d'autant plus souffrir, que notre voiture fermoit très-mal, & que nous n'avions ni peaux d'ours, ni tapis. Le Prince, sans se plaindre, le remarqua. Jugez, Monseigneur, dit M. de Sulback, par cette légere épreuve, du mal que peut causer le froid ; jugez des souffrances que doit avoir endurées cette malheureuse famille que nous allons secourir : car elle a passé tout l'hyver dans un grenier, sans poële, sans habits!... & vous, Monseigneur, couvert d'un habit chaud, d'une longue pelisse de fourrure, & d'un gros manchon, vous trouvez le froid insupportable! ... Le jeune Prince, pour toute réponse, fit un profond soupir plein d'expression & de senti-

ment, son cœur enfin s'ouvroit à l'humanité. Je jouissois délicieusement de mon ouvrage, & j'éprouvois une émotion si douce & si vive, qu'il m'étoit impossible de proférer une seule parole. Cependant, au bout d'une demi-heure, nous entrons dans une petite rue bien étroite, & notre voiture s'arrête. Le Prince s'écrie : „ C'est „ ici, sans doute ; nous sommes arri- „ vés... " & dans son empressement, il se précipitoit pour ouvrir la portiere & pour descendre. Je le retins, & je lui dis : Je parie que le cœur vous bat?... Oui, répondit-il, & bien fort!... On apporte un flambeau : nous entrons dans une maison délabrée, nous montons cent vingt marches ; ensuite nous grimpons, avec beaucoup de peine, une mauvaise échelle de bois qui nous conduit au grenier habité par l'infortunée famille... Nous trouvons dans un galetas, éclairé par une triste lampe, un homme de trente & quelques années, couché sur de la paille; il étoit évanoui. Une femme jeune, belle & baignée de larmes, le soutenoit dans ses bras, tandis qu'un vieillard vénérable lui faisoit respirer un peu de vinaigre. Trois petits garçons étoient à ses pieds; & une jeune fille, d'une figure ravissante, âgée de neuf ou dix ans, ayant pour tout vêtement une chemise déchirée, étoit à genoux devant lui, & prioit Dieu en versant un déluge de pleurs!... Ce spectacle, auquel je ne m'attendois pas, me surprit &

me toucha également. Mais au même moment, le malade reprit sa connoissance, & nous apprîmes que cet accident n'avoit été causé que par la nourriture que nous lui avions envoyée, & qu'il avoit prise dans la journée pour la premiere fois depuis trois jours : car cet infortuné, afin de laisser un peu plus de pain à son pere, à sa femme & à ses enfants, s'étoit obstiné à ne vouloir pas manger.... Je lui fis boire un peu d'eau de Carmes, & il se trouva parfaitement soulagé : alors nous lui donnâmes une bourse qui contenoit cinquante louis. A cette vue, il s'écria : O mes enfants, remerciez ces généreux inconnus ; & vous, ma femme, mon pere, tombez à leurs pieds !... Toute la famille nous entoure, en nous prodiguant les plus touchants témoignages de la plus vive reconnoissance, excepté la jeune fille, qui, honteuse de paroître à nos yeux, presque nue, se tenoit retirée dans un coin, & n'osoit approcher... Au milieu de toute cette scene, vous croyez bien que rien ne pouvoit me distraire de mon éleve : il considéroit ce tableau, si nouveau pour lui, avec autant de curiosité que d'attendrissement ; il écoutoit & regardoit avec une si profonde attention, qu'il pleuroit, pour ainsi dire, sans s'en appercevoir. Pendu à mon bras, respirant à peine, observant avidement tout ce qui se passoit, il remarqua, le premier, l'embarras naïf & modeste de la charmante petite fille. Aussi-tôt il quitte mon bras,

il s'avance vers elle, il détache ſa peliſſe, la jette ſur les épaules de la jeune fille, en diſant, d'une voix entrecoupée : *Je vous donne cela, venez à préſent*... Comment vous exprimerai-je la ſurpriſe & la joie délicieuſe que me cauſa cette action ?... Je m'élance vers le Prince ; & le prenant dans mes bras : O cher enfant, m'écriai-je, me voilà payé de ma tendreſſe & de mes ſoins !... Je n'en pus dire davantage, mes pleurs me couperent la parole.... Dans cet inſtant, un de nos gens entra avec un gros paquet qui contenoit pluſieurs peliſſes de fourrures communes que j'avois fait faire pour la malheureuſe famille. Le Prince ayant donné la ſienne, il s'en trouva une de trop. Je la lui préſentai : Gardez-la toujours, lui dis-je : elle eſt moins chaude & moins belle que celle que vous avez donné ; mais avec quel plaiſir vous la porterez, puiſqu'elle vous rappellera le doux ſouvenir d'une action qui vous rend digne d'être aimé !... Le Prince s'en revêtit au moment même, & jamais la plus brillante parure n'inſpira plus de ſatisfaction & de joie qu'il en éprouva en ſe voyant enveloppé de cette lourde & groſſiere peliſſe. Cependant nous faiſons tranſporter Alexis Stezen au premier étage de la même maiſon, dans une chambre commode. Son pere, ſa femme & ſes enfants l'y ſuivent ; & quand nous les eûmes établis dans ce nouveau domicile, nous les quittâmes, en leur diſant, qu'auſſi-tôt que le malade

feroit en état de fe lever, nous les conduirions à la ferme que nous leur destinions. Nous ne rentrâmes au palais qu'à huit heures paffées; nous retrouvâmes du feu avec un plaifir qui nous fit mieux fentir encore le bonheur que nous avions procuré aux infortunés dont nous venions de changer le fort. Nous veillâmes ce foir-là beaucoup plus tard qu'à l'ordinaire; le Prince ne fe fentoit nulle envie de dormir; il fe plaifoit à fe rappeller jufqu'aux plus minucieufes circonftances d'une journée fi intéreffante, & je fuis bien certain que le fouvenir de ce tableau frappant des miferes humaines, ne s'effacera jamais de fon cœur. Cependant je n'approuverois pas que des fcenes femblables fuffent renouvellées trop fouvent : le plus grand de tous les dangers feroit d'accoutumer à ces objets pathétiques & terribles; il s'agit de frapper l'imagination, de lui laiffer un point de vue fur lequel à jamais elle puiffe fe fixer. Il faut développer la fenfibilité; mais fur-tout craindre de l'affoiblir & de l'épuifer par trop d'épreuves : & c'eft ainfi, mon cher Baron, que l'écueil eft fans ceffe à côté du bien! Quel eft l'efprit affez délicat pour s'arrêter toujours au point jufte qu'il eft dangereux de franchir! Voilà du moins ce qu'il eft utile de favoir, pour n'agir qu'avec précaution & prudence.

Mais revenons à mon éleve. Le foir, avant de nous coucher, nous le priâmes, M. de Sulback & moi, de ne parler de notre

aventure à personne, *parce que nous ne voulions pas avoir l'air de nous glorifier d'un acte d'humanité aussi simple, & auquel d'ailleurs la vanité n'avoit eu nulle part.* Le jeune Prince convint qu'il n'en parleroit qu'au Prince son pere, qui, vous le croyez bien, étoit déja dans notre confidence, & nous avoit fourni les moyens de donner une leçon de bienfaisance si magnifique; car elle a coûté plus de vingt mille francs : mais c'est de l'argent bien placé, & qu'un grand Souverain & un bon pere ne regrettera sûrement jamais. Le lendemain, le jeune Prince, qui brûloit de voir Alexis Stezen établi dans sa ferme, envoya de bonne heure savoir de ses nouvelles, & nous apprîmes avec une extrême satisfaction qu'il étoit levé, & en parfaite santé. Aussi-tôt il fut décidé que nous leur enverrions une voiture le jour même pour les conduire à la ferme, & que nous nous y rendrions de notre côté. En effet, nous partîmes après le dîner, & nous arrivâmes à leur habitation un peu avant eux. Le Prince, de lui-même, leur avoit porté plusieurs présents, & les attendoit avec une impatience inexprimable. Lorsqu'il entendit le bruit de leur voiture, il courut précipitamment au-devant d'eux, ensuite les suivit par-tout, jouissant de leur surprise, de leur bonheur, avec une joie qui alloit jusqu'au transport. Avant de partir, le Prince s'approcha de moi, & me sautant au cou : „ O, mon ami!

„ s'écria-t-il, que je vous remercie de
„ m'avoir fait voir cela!... & que vous
„ devez être heureux en contemplant la
„ satisfaction de ces honnêtes gens"!...
Oui, je le suis en effet, répondis-je, &
au-delà de l'expression : voilà le vrai bonheur, je vous l'ai fait connoître; & quand je vous en verrai jouir, rien ne manquera plus à ma félicité. Huit jours après, un matin que nous étions seuls avec le Prince, M. de Sulback & moi, l'on vint me dire qu'un Artiste fort distingué par ses talents, & que nous connoissions de réputation, demandoit à me parler. Je sortis & je rentrai un moment après, en tenant un grand dessin fait à la mine de plomb, & superbement encadré. Ah! m'écriai-je de la porte, notre secret est divulgué; nous voià tous représentés chez Alexis Stezen... Regardez... A ces mots, le Prince surpris considere le tableau, & ne voit pas sans émotion qu'on a justement choisi le moment où il avoit jetté sa pelisse sur les épaules de la jeune fille... Il rougit, & me dit : Je vous assure que l'indiscrétion ne vient pas de moi... Je n'en doute pas, repris-je, & je suis certain aussi qu'aucun de nous n'a parlé de cette histoire; mais je ne suis cependant point étonné qu'elle ait été sue... — Pourquoi donc? — Parce que vous étiez avec nous. — Eh bien! — Eh bien, les démarches des Princes ne peuvent jamais être cachées; trop de gens les éclairent & les épient. Je ne puis être

fâché que le secret soit découvert ; vous avez fait une bonne action : mais soyez sûr que si vous en eussiez fait une mauvaise, on le sauroit de même. Ce discours a paru le frapper. Du reste, je vis facilement qu'il étoit au fond très-flatté que le peintre eût choisi *la pelisse donnée* pour le sujet principal du tableau. Il le regardoit avec une extrême complaisance, & il me sut fort bon gré de le destiner au Prince son pere, certain alors que toute la Cour le verroit. Je lui pardonnai d'autant plus volontiers cette petite vanité, que, depuis l'aventure d'Alexis Stezen, c'étoit à cet égard le premier mouvement d'orgueil que je remarquois en lui. Voilà, mon cher Baron, l'histoire que je vous avois promise. Je ne vous fais point d'apologie pour la longueur démesurée de cette lettre ; car ce que vous faites pour vos enfants, doit me convaincre que tout ce qui a rapport à l'éducation est fait pour vous intéresser.

J'ai appris avec un sensible chagrin le mariage de ma niece. Quelle belle-mere on lui donne !... Vous savez si je la connois, & vous jugez combien je dois être affligé en me rappellant tout ce qui la rend si dangereuse & si méprisable !... Mais j'ose me flatter, mon cher Baron, que ma sœur jouira du bonheur de marier du moins sa seconde fille suivant son cœur, & que je ne retournerai dans ma patrie que pour me trouver aux noces de Théodore & de Constance. Ah ! si je puis voir cette union

ſi deſirée, & ſi mon jeune Prince confirme les eſpérances que je conçois de lui, quel mortel ſur la terre pourra comparer ſa félicité à la mienne!

LETTRE XLVIII.

Le Baron au Vicomte.

OUI, mon cher Vicomte, vous ne reconnoîtriez pas Théodore; il n'a plus en effet ce teint blanc & délicat des enfants élevés à Paris: il eſt grandi de la tête, & fortifié à proportion; & cette métamorphoſe eſt due, non-ſeulement à l'air pur qu'il reſpire ici, mais auſſi à la vie active qu'il y mene. Il eſt également accoutumé à ſupporter, ſans en être incommodé, le chaud, le froid, le ſoleil & la pluie. Je ne lui ai fait prendre ces différentes habitudes que peu à peu, ſans précipitation comme ſans excès; car, pour fortifier ſon corps, je n'ai pas eu la cruauté de le faire ſouffrir, ou l'imprudence d'expoſer ſa vie. Rouſſeau veut qu'on ne prenne aucune précaution pour les enfants, qu'on les laiſſe tomber, ſe bleſſer, qu'on les expoſe ſans ceſſe aux plus grandes rigueurs des ſaiſons: en preſcrivant toutes ces choſes, il tombe dans l'inconvénient qu'il recommande tant d'éviter, celui de rendre les enfants malheureux; enſuite il dit: „ Que „ faut-il donc penſer de cette éducation

„ barbare qui facrifie le préfent à un ave-
„ nir incertain? . . . &c." Et dans le mê-
me volume, il dit auffi : „ Armons tou-
„ jours l'homme contre les accidents im-
„ prévus ; qu'Emile coure les matins à
„ pieds nuds, en toute faifon, par la
„ chambre, par l'efcalier, par le jardin;
„ loin de l'en gronder, je l'imiterai, &c."

Cette imitation n'eft pas fi facile. Pour moi, j'avoue que je n'imiterai point Théodore, fi, au mois de Janvier, il fe promene dans mon parc fans bas & fans fouliers. Rouffeau, toujours pour *armer fon Eleve contre les accidents imprévus*, trouble fon repos, interrompt fon fommeil, le réveille brufquement, & le fait lever au milieu de la nuit. Enfin, je ne vois point d'enfant plus tourmenté & plus malheureux que ce pauvre Emile. Une autre idée de Rouffeau me paroît encore plus dangereufe : „ Accoutumez l'Eleve, dit-il, à
„ ne compter ni fur la naiffance, ni fur
„ la fanté, ni fur les richeffes; ébranlez,
„ effrayez fon imagination, des périls
„ dont tout homme eft fans ceffe envi-
„ ronné; qu'il voie autour de lui tous ces
„ abymes, & qu'à vous les entendre dé-
„ crire, il fe preffe contre vous de peur
„ d'y tomber".

Tout cela afin de rendre l'enfant compatiffant! mais pour cet objet, prenons une autre méthode; car celle-là ne le rendroit que poltron. En lui apprenant à ne compter ni fur la fanté, ni fur les richeffes,

montrez-lui toutes les ressources qui, dans les plus affreux revers, restent toujours à l'homme courageux & vertueux. Peignez-le, cet homme noble, patient, supérieur à sa destinée; il n'en sera que plus intéressant, votre Eleve ne l'en plaindra que davantage: mais cette compassion, loin d'amollir son ame, ne fera que lui donner plus d'élévation & de grandeur: la pitié devient sublime, quand elle est unie à l'admiration. Enfin, de cette maniere, l'enfant sera profondément touché de la situation de votre héros; mais il ne sera point épouvanté de son sort, & il se promettra de supporter une semblable destinée avec la même vertu, si jamais elle doit être son partage. Adieu, mon cher Vicomte; je vous assure que, malgré tout le bonheur dont je jouis ici, je pense avec un grand plaisir que j'en partirai dans un an, puisque cet instant doit nous réunir.

M. d'Aimeri est parti hier avec son petit-fils. Il commence ses voyages par le Nord, qu'il ne connoît point, & va directement en ***. Je lui ai donné une lettre pour le Comte de Roseville, qui sûrement prendra de l'amitié pour lui; car ces deux hommes ont trop de mérite pour ne pas se convenir mutuellement.



LETTRE XLIX.

La Baronne à la Vicomtesse.

ADELE & Théodore, depuis quinze jours, ont été mis à de rudes épreuves; mais enfin ils s'en sont tirés à ma satisfaction. Ils sentent depuis long-temps l'un & l'autre combien il est important d'avoir de l'empire sur soi-même, & combien l'on est méprisable quand on est capable de manquer à sa parole. Comme Adele a neuf ans, & son frere dix, nous avons pensé qu'après beaucoup de petites épreuves, qui presque toutes ont réussi, nous en pouvions risquer une véritablement séduisante, & qu'il étoit temps (pour me servir de l'expression de M. d'Almane) de leur faire commencer sérieusement leur *cours de vertu expérimentale.* Il faut vous dire d'abord que depuis deux ou trois mois, l'espece d'antipathie qui existoit entre Miss Bridget & Dainville, paroît fort diminuée. Dainville a fait les premieres avances; Miss Bridget les a reçues avec dignité, mais sans humeur, & les anciennes querelles sont presque entiérement oubliées. Enfin, Dainville dit hautement que Miss Bridget est une *personne d'un vrai mérite*, & Miss Bridget convient que M. Dainville est au fond un très-bon garçon. C'est d'après toutes ces circonstances que

nous avons formé notre plan. Vous n'avez point oublié qu'Adele, il y a environ dix-huit mois, se moqua cruellement de Miss Bridget, en plaçant dans sa chambre ce fatal profil de l'Empereur Vespasien, & que ce procédé diminua beaucoup en apparence la tendresse de Miss Bridget pour Adele, & sur-tout sa confiance. Enfin, il faut que vous sachiez encore que mon fils, de son côté, donna vers le même temps plusieurs sujets de plaintes à Dainville: ressouvenez-vous de tout cela; maintenant je commence mon récit.

Adele remarque un matin que Miss Bridget est excessivement rêveuse & distraite; elle lui en demande la raison. Miss Bridget soupire, rougit, pâlit, se confond, & garde le silence: les questions redoublent d'un côté, le trouble augmente de l'autre. Alors Adele éprouve le mouvement de curiosité le plus vif qu'elle ait jamais ressenti; elle presse, prie, conjure. Miss Bridget hésite, & lui dit: Ah, si je pouvois compter sur votre amitié, sur votre discrétion!... — Eh quoi, vous doutez de moi!... Je suis bien jeune; mais j'aimerois mieux mourir que de trahir un secret. Ma chere Miss Bridget, me croyez-vous donc un monstre? — Eh bien, je vous dirai tout ce soir, si nous nous promenons seules... — Pourquoi pas à présent? — Je ne le puis; ce que j'ai à vous confier est d'un trop long détail. — O Ciel! attendre jusqu'à ce soir.... — Il

le faut : & je vous préviens même que si, d'ici là, vous faites la plus légere indiscrétion, c'est-à-dire, si vous paroissez desirer vivement de vous trouver seule avec moi ; si vous me faites le moindre signe d'intelligence, je ne vous dirai rien... — Un seul mot ; Maman sait-elle ?... — Non, personne au monde. Mon projet est bien de le déclarer un jour à Madame votre mere ; mais ce ne sera que dans quelques mois. Ainsi, vous voyez que vous ne pourrez même pas lui en parler. Vous savez qu'elle vous a dit cent fois que vous ne devez pas lui dire le secret d'un autre. Il est vrai qu'elle vous a bien répété que toute confidence qu'on ne veut pas lui faire, doit vous être suspecte, &... — Mais de vous, qu'elle estime tant !... — Il est certain que c'est un cas différent. D'ailleurs, je vous jure qu'elle le saura un jour... — De tout autre, je refuserois d'apprendre un secret qu'on me défendroit de lui dire ; mais... — Vous acceptez le mien, n'est-ce pas ?... — Je crois que je le puis sans scrupule. — Eh bien, vous me donnez donc votre parole d'honneur de le garder fidélement ?... — Je vous la donne. — Il suffit... Dans ce moment, la conversation fut interrompue, au grand regret de la curieuse Adele. Un domestique lui vint dire que je la demandois, & elle quitta Miss Bridget avec une émotion qui paroissoit encore sur son visage, lorsqu'elle entra dans ma chambre. Pendant ce temps, Dainville

avoit avec mon fils exactement le même entretien, & en reçut la même promesse. Vous jugez bien qu'Adele & Théodore attendirent impatiemment l'heure de la promenade; mais ils furent trompés dans leur espérance : nous ne les quittâmes pas un instant, & l'on fut se coucher sans savoir le secret. Adele, en se déshabillant, pria Mlle. Victoire d'aller chercher Miss Bridget *pour un moment seulement*. Miss Bridget fit répondre qu'elle ne pouvoit venir, & la pauvre Adele se coucha fort tristement. Le lendemain, Miss Bridget l'accabla de reproches : „ Vous avez fait, lui „ dit-elle, dix *indiscrétions* : vous m'avez „ fait demander hier au soir ; vous qui „ paroissiez ordinairement si contente lors- „ que vous êtes avec Madame votre me- „ re, vous aviez l'air distrait, inquiet; „ vous me regardiez fixement; vous n'é- „ tiez occupée que de moi : enfin, tout „ le monde a remarqué que vous n'étiez „ point dans votre état ordinaire; & d'a- „ près cela, je suis décidée à vous éprou- „ ver encore avant de vous confier mon „ secret : ainsi, vous ne le saurez que d'au- „ jourd'hui en huit; si, à cette époque, je „ n'ai rien à vous reprocher ". Vous jugez combien cet arrêt parut cruel; mais il fallut s'y soumettre : & Théodore, de son côté, subit la même loi. Enfin, au bout de ces huit mortels jours, Adele & Théodore reçoivent le prix de leur patience & de leur parfaite discrétion : le grand

ſecret leur eſt révélé, & ils apprennent que Miſs Bridget & Dainville ſont mariés ſecretement depuis deux mois. Vous concevez ſans peine à quel excès cette nouvelle dut paroître ſurprenante. On ne ſentit d'abord que la joie que devoit inſpirer l'honneur d'être jugé digne d'une confidence ſi importante. Mais on connut bientôt qu'un ſecret peut quelquefois être peſant & difficile à garder. Le ſoir même, me trouvant ſeule avec Adele : Je veux, lui dis-je, vous faire part d'une choſe qui vous intéreſſera ; c'eſt que je m'occupe d'un établiſſement avantageux pour Dainville, d'un mariage qui feroit ſa fortune... A ce mot de mariage, Adele changea de viſage. Je feignis de ne pas remarquer ſon trouble, & pourſuivant mon diſcours : Je veux, ajoutai-je, le marier à une veuve fort riche, qui demeure à Carcaſſonne. Je ſuis ſûre de ſon conſentement ; & pour lui réſerver le plaiſir de la ſurpriſe, je ne l'inſtruirai de cette affaire que lorſqu'elle ſera tout-à-fait arrangée. Ainſi je vous défends d'en parler à qui que ce ſoit, pas même à Miſs Bridget... Pourquoi rougiſſez-vous, Adele ?... — Moi, Maman ?... — Oui, vous avez rougi quand j'ai prononcé le nom de Miſs Bridget... — C'eſt que... — Vous imaginez peut-être que Miſs Bridget a toujours la même averſion pour Dainville... — Oh non, Maman, au contraire... — Comment, au contraire, que voulez-vous dire ?... — Rien, Maman... —

Sauriez-vous quelque chose de particulier là-dessus?... — Mais... — Pour moi, je suis persuadée que Miss Bridget, en effet, conserve encore quelque rancune contre Dainville. Quoi qu'il en soit, je vous le répete; je vous défends absolument de lui dire un mot de ce mariage projetté. Après ces mots, je changeai d'entretien. Adele tomba dans la plus profonde rêverie, &, sous je ne sais quel prétexte, je l'envoyai à Miss Bridget. Elle ne lui parla point de notre conversation; mais elle la conjura avec instance de me tout avouer, & s'offrit même à me préparer à cette nouvelle : ce que Miss Bridget refusa positivement. Le lendemain, seule à la promenade avec Adele, je lui témoignai de l'inquiétude sur sa santé. Vous êtes triste, mon enfant, qu'avez-vous? — Rien, Maman... — Vous paroissez rêveuse, préoccupée; à quoi pensez-vous?... — Maman!... — Comment, cette question vous embarrasse? Vous m'avez assuré si tendrement, il n'y a pas encore quinze jours, (& c'étoit dans ce même jardin) que dans aucun moment vous n'hésiteriez à me dire votre plus secrete pensée, quelle qu'elle fût, si je vous la demandois... Sans une parfaite confiance, il n'est point de tendresse véritable... — Aussi, Maman, je vous dirai toujours tous mes secrets. — Eh bien, à quoi pensiez-vous tout-à-l'heure?... Répondez donc?... Mais que vois-je! vous pleurez!... — C'est

de ne pouvoir vous dire... Pourtant... je ne vous mentirai sûrement pas... Qu'avez-vous donc? — Maman, dois-je vous dire le secret d'une autre quand vous me le demandez?... — Le secret d'une autre! vous savez un secret que j'ignore? — Oui, Maman, & un bien grand secret. — Apparemment que le hasard vous l'a fait découvrir? — Non, Maman, on me l'a confié, & l'on m'a fait donner ma parole d'honneur que je ne vous le dirois pas. — Et vous avez pu prendre un semblable engagement!... Vous n'avez pas senti que vous vous exposiez, ou à manquer à votre parole, ou à me tromper en ne répondant point à mes questions avec vérité? Voyez combien la curiosité peut être dangereuse!... — Maman, j'espérois que vous ne me questionneriez pas. — Au moins falloit-il, avec ce desir, avoir plus d'empire sur vous-même, & ne pas paroître si distraite & si préoccupée. Mais quand vous auriez eu à cet égard toute la prudence imaginable, pouviez-vous échapper à cette question si simple que je vous fais si souvent? *Adele, à quoi pensez-vous?* Il eût toujours fallu alors me mentir, (mentir à votre mere, à votre seule, votre véritable amie) ou manquer à votre parole, & découvrir le secret. — J'ai pensé, Maman, que j'en serois quitte pour avouer que je savois un secret, & que lorsque vous sauriez que j'avois promis de le garder, vous ne m'ordonneriez point

de vous le dire. — Mais ſeulement avouer qu'on fait un ſecret, c'eſt toujours le trahir à moitié, & ſouvent le découvrir tout-à-fait. Par exemple, dans votre ſituation, de qui pouvez-vous tenir un ſecret important? De votre pere? Il n'en a point pour moi. D'une femme-de-chambre? Je vous ai défendu toute eſpece de converſation avec elles. Il n'eſt pas poſſible que ce ſoit d'un homme. Il eſt donc facile de deviner que ce ſecret n'a pu vous être confié que par Miſs Bridget; & c'eſt en ſavoir aſſez, pour pénétrer le reſte avant la fin du jour. Ainſi, vous n'avez pas tenu l'engagement que vous aviez pris de n'avoir jamais rien de caché pour moi; vous avez donnez légérement votre parole d'honneur; vous avez fait depuis quelques jours cent indiſcrétions indirectes, & vous découvrez enfin le ſecret dont vous étiez dépoſitaire. Voyez combien de torts réunis! tout cela faute de réflexion, & pour n'avoir pu réſiſter aux mouvements d'une curioſité frivole. Cette exhortation finit par l'ordre poſitif de ne point parler à Miſs Bridget de ce dernier entretien. Je la laiſſai pendant huit jours dans une incertitude cruelle pour un caractere auſſi impatient & auſſi curieux que le ſien. Elle ignoroit ſi je m'étois expliquée avec Miſs Bridget, ſi cette derniere étoit inſtruite de l'aveu que j'avois arraché, & ſi moi même je l'étois, ou non, du mariage ſecret. N'oſant faire de queſtions, ne pouvant rien pénétrer par notre conduite,

elle étoit dans un doute qui ne fut pas pour elle l'épreuve la plus facile à supporter. Mais instruite déja par l'expérience de ses premieres fautes, elle eut assez de pouvoir sur elle-même pour se taire constamment, & pour montrer un visage serein & tranquille. L'instant fixé pour le dénouement étant arrivé, Miss Bridget m'amene un matin Adele, & lui dit en l'embrassant : Le secret que je vous ai confié n'en est plus un, & maintenant je vais vous apprendre la vérité. Comme vous m'aviez donné lieu de douter de votre amitié pour moi, j'ai voulu vous éprouver avant de vous rendre toute la mienne. En conséquence, je vous ai confié un secret imaginaire : vous l'avez gardé assez fidélement à certains égards; vous n'en avez point parlé à M. votre frere; vous n'avez point laissé soupçonner à M. Dainville que vous le sussiez; vous avez évité l'occasion de le réveler à Madame votre mere; en même-temps vous m'avez soigneusement caché ce qu'elle vous avoit défendu de me dire, & vous avez témoigné que vous preniez un intérêt véritable à mon sort. Tout cela, sans doute, est beaucoup pour votre âge, puisque vous n'avez que neuf ans & demi. Je vois que vous avez un bon cœur, & que vous serez discrete quand vous serez moins dominée par la curiosité, & que vous aurez plus de force & plus de pouvoir sur vous-même. Quoi ! s'écrie Adele, vous

n'êtes point mariée à M. Dainville?... Mais pouviez-vous penser, répondit Miss Bridget, que si la chose eût été véritable, je vous l'aurois confiée de préférence à Madame votre mere?... Je vous l'avois dit, Adele, ajoutai-je, que vous deviez regarder comme suspecte toute confidence qu'on vous recommanderoit de me cacher; & avec un peu plus de raison, n'auriez-vous pas dû deviner que Miss Bridget ne vouloit que vous éprouver, & qu'elle connoît trop combien vos devoirs envers moi sont sacrés, pour vous proposer sérieusement de vous y faire manquer? Ces réflexions si simples ne se sont point présentées à votre esprit. Pourquoi? Parce que vous n'étiez occupée que du desir de savoir ce secret important, parce que vous vous laissez maîtriser par une ardente curiosité, & que toute passion, lorsqu'on s'y livre, ôte le jugement, & rend aveugle. J'espere, ma chere amie, que vous me pardonnerez ce détail si long & si minucieux en apparence; mais qui ne vous sera pas inutile, si vous voulez réellement adopter ma méthode. Cette maniere de donner des leçons est la seule profitable, & c'est ainsi que je ferai passer mon élève par toutes les épreuves qui pourront former son caractere, & fortifier ses principes. Quand elle débutera dans le monde, elle connoîtra parfaitement, par sa propre expérience, & sans que ce soit aux dépens de sa réputation
&

& de son bonheur, tous les inconvénients de la légéreté, de la précipitation, de l'indiscrétion, de la curiosité, de la foiblesse, &c.; elle saura enfin combattre ses passions & en triompher. Théodore recevra la même éducation. Il a supporté l'épreuve que je viens de vous détailler mieux encore qu'Adele; car il a été irréprochable dans son maintien, & n'a pas fait une mine qui pût donner lieu de soupçonner qu'il fût dépositaire d'un grand secret : mais il est plus âgé que sa sœur, d'un an; & quand l'éducation est véritablement bonne, une année de plus est beaucoup.

LETTRE L.

Madame d'Ostalis à la Baronne.

J'AI aujourd'hui vingt-trois ans, ma chere tante, & je ne puis mieux célébrer le jour de ma naissance, qu'en m'entretenant avec vous; mais quand je pense qu'il y a trois mortelles années que je suis séparée de vous, & que je serai encore privée du bonheur de vous voir au moins un an, mon cœur est bien triste... Du moins j'éprouve une grande consolation; c'est de m'être conduite loin de vos yeux, comme j'aurois pu le faire si vous eussiez toujours daigné me servir de guide; d'avoir enfin suivi avec la plus scrupuleuse exac-

titude le plan que vous m'aviez tracé, & tous les conſeils que vous m'avez donnés dans vos Lettres, ces Lettres ſi précieuſes, où je trouve avec tant de détail tout ce qui peut me dédommager de l'éloignement qui nous ſépare. On ne vous dira ſûrement point à votre retour, que votre fille a de *la coquetterie* ; ce vice odieux pour lequel vous m'avez inſpiré une ſi juſte & ſi profonde averſion. Auſſi n'ai-je tourné la tête de perſonne, & je puis même me vanter qu'il n'a jamais été poſſible de dire qu'aucun homme fût amoureux de moi. Il eſt vrai, comme vous me l'aviez recommandé, que j'ai conſervé ce maintien ſimple, naturel & tranquille que vous m'aviez donné ; que je ne fais point de mines ; que je ne vas *ſeule*, c'eſt-à-dire, ſans ma belle-mere, que depuis deux ans, & preſque toujours avec M. d'Oſtalis ; que je ne reçois du monde chez moi que de l'année paſſée ; que ma ſociété n'eſt compoſée que de gens raiſonnables ; que je ne vais point au bal de l'Opéra ; que je ne monte point à cheval ; & qu'ainſi il n'eſt pas étonnant que j'aie eu le bonheur d'obtenir une réputation ſans tache. Je jouis bien de ce bonheur, & j'en ſens trop tout le prix pour ne pas le conſerver.

Je n'ai toujours rien de ſatisfaiſant à vous dire de Madame de Valcé. Madame de Limours, aveuglée ſur elle à tous égards, eſt perſuadée qu'elle aime ſon mari avec

passion ; mais je n'en crois rien. Elle a déja une excessive coquetterie ; & quand elle n'est pas sous les yeux de sa mere, elle s'en vante ; & elle a assez peu d'esprit & d'élévation pour penser que cet aveu *a beaucoup de graces*, & qu'il montre une franchise très-aimable. J'imagine, ma chere tante, que vous ne trouverez pas cette espece *d'ingénuité* de bien bon goût. Pour moi, elle me paroît aussi ridicule qu'indécente. Au reste, elle s'est bien corrigée de cet air empesé qu'elle avoit dans les commencements de son mariage. Vous n'avez jamais rien vu de plus *sémillant* : elle est toujours en l'air, & sa tête sur-tout est dans un mouvement perpétuel. Il me semble que si j'étois coquette, je chercherois à plaire par ma conversation & par mes talents autant que par ma figure. Mais Madame de Valcé prend des moyens tout-à-fait différents. Pour vous en donner une idée, je vais vous rendre compte d'un déjeûner qu'il y eut hier chez Madame de Limours. Il n'y avoit en femmes que Madame de Limours, Madame de Valcé, & Madame la Comtesse de Germeuil, jeune personne de mon âge, mariée depuis quatre ans, qui n'est ni jolie ni aimable, mais qui a de l'élégance, assez bonne grace, & beaucoup d'étourderie & d'affectation, & avec laquelle Madame de Valcé est intimément liée depuis six mois. Le déjeûner étoit médiocrement gai, lorsque Madame de Limours reçut

une lettre qui l'obligeoit de sortir dans l'instant même. Elle nous quitta, en me disant qu'elle me chargeoit d'être le chaperon de sa fille. Un moment après son départ, on annonça le Chevalier de Creni & le Marquis de L... On dit que le premier est amoureux de Madame de Valcé, & que le second a les mêmes sentiments pour Madame de Germeuil. J'étois placée entre ces deux Dames; &, dans le moment, je remarquai dans leur maintien, & (comme elles disent) dans leur *maniere d'être*, un changement surprenant. Madame de Valcé devint tout-à-coup d'une tendresse extrême pour moi. Elle m'embrassoit, se penchoit sans cesse à mon oreille, pour me dire en secret la chose la plus commune; & puis ensuite elle faisoit des éclats de rire aussi forcés qu'immodérés : tout cela accompagné de tournoyements de têtes impossibles à dépeindre, mais dont je souffrois extrêmement; car, à toute minute, je me trouvois ses plumes & ses nattes sur le visage. Enfin, voyant que j'étois très-froide, & que je la secondois mal, elle se leva, ainsi que Madame de Germeuil, & toutes deux se promenerent dans la chambre : elles se tenoient de maniere que leurs bras étoient entrelacés autour de leurs tailles. Et après avoir marché ainsi nonchalamment un demi-quart d'heure, elles furent ensemble s'asseoir sur un canapé, s'y placerent en attitude, & n'y resterent que le temps né-

ceſſaire pour nous laiſſer remarquer qu'elles formoient dans cette poſition le plus joli tableau du monde.

Enfin, je revins chez moi ſans pouvoir comprendre qu'on ſoit aſſez ſtupide pour avoir le projet & l'eſpérance de tourner les têtes avec de ſemblables moyens. J'aime bien mieux l'eſpece de coquetterie d'une Angloiſe que le Chevalier d'Herbain a connue dans ſes voyages. Elle étoit fort belle; mais par un caprice aſſez nouveau, elle dédaignoit une conquête qui n'étoit dûe qu'aux charmes de ſa figure. Lorſqu'elle vouloit *tourner la tête*, elle renonçoit à toute parure, cachoit ſes beaux cheveux & la moitié de ſon viſage ſous un grand chapeau; & enveloppée d'un manteau, elle déroboit aux yeux la plus élégante taille du monde: mais elle déployoit tous les agréments de ſon eſprit; & par les graces ſéduiſantes d'une converſation auſſi piquante qu'intéreſſante, elle l'emportoit toujours ſur ſes rivales les plus jolies, les mieux coëffées & les mieux miſes. Auſſi, avec de tels moyens, cette dangereuſe coquette, ajoute le Chevalier d'Herbain, n'a point fait naître de fantaiſies, & n'a jamais inſpiré que de grandes paſſions. Adieu, ma chere tante, je pars dans l'inſtant pour Verſailles: j'en reviendrai après demain, & je vous écrirai encore en vous envoyant la petite caiſſe de muſique que vous m'avez demandée... On m'envoye chercher, on m'attend. Adieu, votre fille

vous embrasse aussi tendrement qu'elle vous aime.

LETTRE LI.

La Vicomtesse à la Baronne.

Je suis tous les jours plus contente de ma situation, ma chere amie; c'est-à-dire, de ma fille: car mon bonheur dépend de sa conduite & de sa tendresse pour moi. Je vous ai fait part de tous les petits sujets de mécontentement qu'elle m'a donnés dans les commencements de son mariage; mais enfin ces légers nuages se dissipent, & je commence à croire qu'en doutant de sa sensibilité, la mienne me rend souvent injuste: elle aime son mari avec passion. En général, tous les mouvements de son ame sont violents; & quoiqu'il y ait plus de dangers pour de tels caracteres que pour les autres, vous conviendrez cependant que ce sont les seuls attachants. Je dois bien m'applaudir de lui avoir donné l'objet qu'elle avoit choisi. Impétueuse, franche & sensible comme elle l'est, comment auroit-elle supporté un engagement contraire à son inclination, elle qui ne peut souffrir l'ombre de la contrariété dans les choses qui lui sont les plus indifférentes? Elle a de grands défauts, je l'avoue; mais ils tiennent presque tous à sa vivacité, & au peu de dissimulation dont elle

eſt capable. Vous m'avez vue la ſoupçonner de fauſſeté en quelques occaſions: cette idée m'affligeoit mortellement. Grace au Ciel, j'en ſuis bien déſabuſée. Comme elle le dit elle-même, ce qu'on ſeroit tenté d'attribuer à l'artifice, n'eſt que de l'inconſéquence & de l'étourderie: & voilà ſes deux défauts dominants. D'ailleurs, ſon ame eſt ſuſceptible de tous les ſentiments honnêtes, & veut s'y livrer. Elle a fait choix d'une amie, & elle l'aime avec excès: c'eſt une jeune perſonne plus âgée qu'elle de quelques années, mariée depuis quatre ans, & également diſtinguée par ſa naiſſance, ſa conduite, & l'exiſtence agréable qu'elle a dans la ſociété; & je vois avec plaiſir ma fille ſe livrer à ces tranſports, à cet enthouſiaſme qu'inſpirent à la jeuneſſe vive & ſenſible les charmes d'une premiere amitié. Parlons à préſent d'un objet plus intéreſſant pour vous, puiſque vous devez l'adopter un jour. Conſtance n'annonce aucuns des agréments piquants de ſa ſœur; mais ſa beauté réguliere & touchante, ſa douceur, ſon ingénuité, la parfaite égalité de ſon caractére, attirent déja tous les cœurs vers elle: ſa raiſon eſt fort au-deſſus de l'âge de ſept ans. Senſible, mais timide & peu démonſtrative, toujours la même, toujours ſérieuſe, craintive & ſoumiſe, malgré les charmes de ſa figure, elle paroît plus faite pour être aimée que pour plaire. Je crois que ſon caractere & le genre ſon eſprit

vous conviendront également, & que vous trouverez en elle une femme simple, raisonnable & réfléchie : ce qui me paroît être l'objet de tous nos vœux. Puisse-t-elle faire le bonheur de notre aimable Théodore, de cet enfant si précieux & si cher! & puissions nous alors, réunies l'une & l'autre, nous applaudir & jouir ensemble de leur félicité commune ! Oh ! ma chere amie, que ces temps heureux sont encore éloignés !.... En attendant, quels sacrifices vous faites ! Je les admire, mais j'en gémis chaque jour davantage, & je n'ai, pour les supporter, ni votre courage, ni votre enthousiasme, ni votre philosophie. Adieu, pardonnez-moi cette foiblesse, en songeant au sentiment si tendre qui la produit.

LETTRE LII.

Réponse de la Baronne.

Je vous félicite, ma chere amie, du bonheur dont vous jouissez à présent. Sûre du cœur de votre fille, je pense comme vous, que vous devez en effet supporter & tolérer ses défauts. Qu'elle vous aime, c'est assez. L'âge & le temps, n'en doutez pas, réformeront insensiblement son caractere. Vous me dites que déja elle a fait choix d'une amie ; permettez-moi de vous

communiquer là-dessus quelques réflexions que j'ai faites autrefois dans le monde, lorsque j'étois observatrice & témoin des événements de la société. Cette partie de votre Lettre me les rappelle, & peut-être ne vous seront-elles pas inutiles. C'est en prodiguant à des goûts passagers & frivoles les noms sacrés de confiance & d'amitié, qu'on est parvenu à faire presque douter de l'existence du sentiment qu'on a méconnu. Cette succession rapide de mouvements vifs & tumultueux, épuise & desseche le cœur sans l'avoir jamais pu remplir. L'inconstance naît du besoin d'aimer : on veut s'attacher; on change, par le desir ou l'espoir de se fixer enfin, & la vie se passe à chercher ce qu'on finit par croire une chimere, parce qu'on ne l'a point trouvé. Toutes ces erreurs viennent des préjugés qu'on nous donne, & qui se multiplient tous les jours. Un seul sentiment bien vrai suffiroit au cœur; & l'on nous persuade que, pour être parfaitement heureux, il faut les éprouver tous en même-temps. Comme pour rendre le bonheur une chose moins commune, on établit des différences qui n'existent point, on donne au même sentiment une infinité de noms; on le partage ainsi en plusieurs branches, & l'on assure que la félicité parfaite consiste à trouver les objets qui doivent remplir cette liste nombreuse. Je vais vous en faire le calcul suivant les idées reçues. Une jeune femme instruite de cette maniere, si elle

n'aime point son mari, sait qu'il lui faut de l'amour, & elle cherche un amant. Elle sait de même qu'elle doit avoir de la tendresse pour ses parents : ce qui forme un sentiment à part, qui n'a rien de commun avec l'amitié. Elle leur rend *des soins*, leur fait des visites ; voilà cette espece de sentiment établi, & tout ce qu'il exige. Elle a des freres, des sœurs : autres sentiments auxquels elle applique des noms particuliers. Tout cela ne suffit pas : elle a besoin d'une amie ; la sympathie vient à son secours, & lui découvre au bout de six mois l'objet digne de posséder toute sa confiance. Outre cela, il faut encore ce qu'on appelle *des amis* ; car il est nécessaire de pouvoir dire, *mon amie intime* & *mes amis* ; ce qui est fort différent. Ces amis ont pour leur partage les demi-confidences, les secrets du moment, & sont toujours sur la petite liste. D'ailleurs, s'ils sont malades, on court s'enfermer avec eux ; on les garde, on les soigne, on les voit tous les jours. Ils doivent être au nombre de cinq ou six, ont tous le même rang & les mêmes privileges, & ne sont subordonnés qu'à l'amie intime. Voilà donc déja, sans compter les sentiments de la nature & l'amour, deux especes d'amitié très-différentes. Pour l'amie intime, c'est une passion qui doit durer toute la vie. On a son portrait, de ses cheveux ; l'on a toujours deux ou trois secrets à lui dire à l'oreille quand on la rencontre, ne l'eût-on perdue de vue que de-

puis un quart-d'heure ; & l'on n'est jamais prié à souper qu'avec elle : au-lieu que pour *les amis*, on n'éprouve qu'un sentiment tendre, mais tranquille, fondé sur l'*estime* & la *convenance*, & qui n'a rien de violent. Si l'on est doué d'un peu de délicatesse, il y a encore un cinquieme sentiment qu'on appelle de *l'intérêt*. Il tombe sur une douzaine de personne de la société générale, qu'on choisit communément parmi celles qui ont le plus de considération par leur rang ou par leur fortune. Ce sentiment exige dans l'absence une Lettre tous les mois. Dans les maladies, on est obligé d'envoyer savoir des nouvelles trois ou quatre fois par jour ; & dans les cas de mort, on doit s'abstenir des Spectacles au moins le reste de la semaine. Toutes ces choses sont marquées d'une maniere si précise, & suivies si exactement, qu'il est aisé de voir qu'elles ont été apprises par cœur dès l'enfance, & que l'éducation & l'exemple les ont gravées de bonne heure dans la tête. N'est-il pas aussi plaisant que ridicule, qu'une jeune personne qui trouve si naturellement dans sa famille les objets qui doivent remplir son cœur, aille former au-dehors & parmi des étrangers, ces nœuds frivoles, qui, sans l'attacher, l'éloigneront insensiblement pour jamais de tout ce qu'elle doit aimer ? . . . Croyez-moi, ce n'est point une amie qu'on cherche à dix-huit ans ; ce n'est point un guide, un conseil qu'on desire, puisqu'on

je trouve dans sa mere, dans son mari, & qu'on néglige l'une & l'autre. On ne songe d'abord qu'à former une liaison brillante: c'est toujours pour la personne qu'on croit de meilleur air & le plus à la mode, que la sympathie se déclare. D'ailleurs, on veut aussi une confidente complaisante & facile; & presque toujours l'intimité de deux jeunes personnes peut faire soupçonner entre elles quelque intrigue imprudente ou dangereuse. On commence par dire des secrets innocents; peu à peu les têtes s'échauffent: pour remplir l'engagement d'une confiance entiere, on rend un compte plus détaillé qu'exact de tous ses sentiments; on disserte, on parle sur-tout de l'amour, on s'en communique mutuellement une idée fausse & exagérée; ensuite on se vante de ses conquêtes, des passions qu'on inspire. Dans ces petites histoires, l'amour-propre altere presque toujours les faits, & déguise souvent la vérité. On prend le goût de l'intrigue, l'habitude du mensonge, & l'on s'accoutume à la fausseté, en prodiguant à cette amie, qu'on n'aime que pour être écoutée, tous les témoignages de la tendresse la plus vive & la plus passionnée. Voilà ce que j'ai observé, voilà ce qu'il faudroit faire remarquer aux jeunes personnes, en causant, en plaisantant, & en tâchant de jetter du ridicule sur des choses qui en sont si susceptibles. Adieu, ma chere amie; l'on m'apporte une Lettre de vous, & de cette maniere je termine

la mienne sans regret, puisque ce ne sera pas pour vous quitter.

LETTRE LIII.

Réponse de la même à la même.

QUELLE attention il faut avoir avec les enfants jusques dans les plus petites choses !... Adele est naturellement vraie ; l'éducation n'a fait que fortifier cette vertu en elle. Jamais elle n'aura recours au plus léger déguisement pour tâcher de s'excuser d'une faute ; & cependant je me suis apperçue que, depuis quelques jours, elle mentoit de gaieté de cœur & pour s'amuser. Voici comment. Dainville, la semaine passée, a fait un rêve très-plaisant qu'il a conté, & dont on a beaucoup ri. Le lendemain Adele a rêvé aussi, & m'a fait part de son rêve, auquel j'ai donné peu d'attention. Deux jours après, autre songe : & enfin aujourd'hui elle m'en a conté un si joli, que j'ai vu clairement qu'elle l'avoit composé à loisir. Elle en est convenue, en avouant aussi que tous les autres étoient pareillement de son invention. Je n'ai pas eu de peine à lui faire comprendre que s'il est affreux de mentir pour son intérêt, il est encore plus inexcusable de mentir sans motif. Je vous ai fait connoître, ai-je ajouté, combien le mensonge est un vice odieux & bas. Vous savez à

quel point un menteur eſt digne de mépris. Je dois vous apprendre encore qu'il ne peut jamais être véritablement aimable. Il y a beaucoup de gens qui ſe plaiſent à compoſer des hiſtoires, qu'ils donnent pour vraies ſans ſcrupule, parce qu'elles ne font tort à perſonne. Ils n'ont d'autre projet, en exagérant & en mentant, que celui d'amuſer & de ſe rendre agréables à la ſociété : mais ils manquent abſolument leur but, & ſeulement choiſiſſent, pour ſe déshonorer, la maniere la plus frivole & la plus abſurde. Un homme qui ment ainſi pour ſon plaiſir, n'eſt cru ſur rien. Ses récits, quelque agréables qu'ils puiſſent être, n'intéreſſent jamais, parce qu'ils ne peuvent inſpirer ni curioſité, ni confiance, & il eſt à peine écouté ; tandis qu'une perſonne bien vraie, en ſuppoſant même qu'elle n'eût point d'eſprit, ſi elle a une choſe extraordinaire à conter, eſt toujours ſûre de captiver l'attention, & d'être écoutée avec plaiſir. Outre l'eſtime qu'elle mérite, l'idée qu'on doit croire tout ce qu'elle dit, rend ſa converſation intéreſſante, & ſa ſociété pleine d'agréments ; & n'eût-elle enfin que cette précieuſe vertu, elle ſeroit aimable & recherchée. Après ces réflexions, j'ai prié Adele de ne plus conter ſes rêves à l'avenir.

Je viens de recevoir une Lettre de Madame d'Oſtalis, qui ne me parle que de notre charmante Conſtance. Elle me dit que je la trouverai embellie à un point ſupre-

nant, & qu'elle eſt véritablement jolie comme un Ange. J'en ſuis preſque fâchée. La laideur révoltante eſt ſans doute un malheur très-réel; mais une beauté parfaite eſt un don de la nature, toujours dangereux, & ſouvent nuiſible & funeſte. Une belle perſonne, en attirant tous les regards, n'en eſt jugée qu'avec plus de ſévérité, même ſans que la jalouſie s'en mêle. La curioſité qui nous eſt naturelle, cherche à pénétrer ſi cet objet, dont les charmes nous intéreſſent, poſſede encore les autres qualités que nous lui deſirerions. Une ame honnête & douce éprouvera ce ſentiment. La vue de ce qui plaît, inſpire l'envie de le connoître davantage. Ce mouvement déſintéreſſé ne cauſe point de défiance. On ne réfléchit pas que la haine & l'amour s'aveuglent; que l'indifférence n'examine rien, & que la bienveillance eſt ſeule clairvoyante & juſte; & voilà le ſentiment général. C'eſt ainſi qu'un avantage, ſi précieux en apparence, n'eſt en effet qu'un danger de plus. Telle eſt à-peu-près, dans un autre genre, la ſituation d'un homme médiocre, élevé à d'éclatants emplois. Tous les yeux fixés ſur lui, découvrent facilement juſqu'à ſes moindres défauts. Pendant que la flatterie l'encenſe, la haine le noircit, la calomnie le déshonore, & la vérité même le démaſque & l'accuſe. Toutes ſes fautes ſont obſervées, comptées, exagérées. Otez-lui ce titre brillant qui le décore & l'expoſe,

la moitié de ses ridicules sera ignorée; personne ne se donnera la peine nécessaire pour dévoiler ses vices; ils resteront secrets au fond de son ame, & l'on ne portera point le jour sur les actions qu'il veut cacher.

Il est rare qu'une femme parfaitement belle soit aimable. Elle croit communément que la nature a tout fait pour elle, qu'il lui suffit de se montrer pour enchanter & pour séduire, & que ce moyen les vaut tous. Voilà les idées qu'elle apporte dans la société. Aussi tous ses succès se bornent à la frivole admiration qu'excite sa premiere vue. Ce mouvement passager, en se dissipant, ne laisse auprès lui que l'ennui, l'insipidité, & même le dégoût. Près d'elle, l'esprit est oisif, le cœur est froid; & c'est une remarque très-vraie, que les passions les plus vives ne sont pas inspirées par les plus belles personnes.

Un extérieur qui n'offre rien de choquant, une physionomie caractérisée, d'une expression intéressante ou spirituelle, voilà les avantages desirables. Ajoutez à ce portrait, des graces simples & naïves, de la douceur, de l'esprit sans affectation, & vous verrez si la beauté seule pourra lui disputer le prix. Ainsi, ma chere amie, redoublez donc vos soins pour Constance; persuadez-lui bien que, dans la société, la beauté ne peut suppléer aux autres agréments, qu'elle expose à toutes les noirceurs de l'envie des femmes & de la fa-

tuité des hommes, qu'en attirant l'attention générale, elle ne sert souvent qu'à faire observer des défauts & des foiblesses qu'on ne remarqueroit pas sans elle; mais que c'est elle aussi qui rend la modestie plus intéressante, & qui donne à la vertu l'éclat le plus brillant. Ne cherchez point à lui dissimuler qu'elle est belle; c'est une chose impossible à cacher: dites-le-lui simplement, froidement, sans paroître attacher de prix à cet avantage: en même temps, répétez-lui que si elle conserve sa figure jusqu'à vingt-cinq ans, ce qui est fort incertain, elle se verra successivement préférer dans cet espace, cent femmes qui n'auront ni sa régularité, ni sa beauté, mais que la mode & la fantaisie feront trouver charmantes. N'avons-nous pas vu Madame de Gerville passer un moment pour la plus jolie personne de Paris, malgré la chanson qui critiquoit si cruellement, mais si justement sa taille, ses dents, son teint, sa bouche & son nez? Comme nulle figure n'est absolument parfaite, en ne cachant point à votre fille qu'elle est belle, dites-lui aussi naturellement les défauts qui peuvent se trouver dans sa personne, afin qu'elle ne se croye pas un chef-d'œuvre de la nature, & qu'elle s'accoutume à s'entendre critiquer à cet égard, sans éprouver du dépit ou du chagrin; & pour cela, faites-lui remarquer ses petites imperfections, non avec l'air d'en être affligée, mais avec le ton qu'on prend en

parlant de choses indifférentes. Adele est véritablement jolie : elle le sait, & n'y pense jamais. J'ai donné un grand dîner, il y a quelques jours. J'avois rassemblé presque tous mes voisins ; l'assemblée étoit fort brillante, Adele très-bien mise, & singuliérement en beauté. Toute la compagnie se récria sur sa figure, & chacun répéta qu'on n'avoit jamais rien vu de si charmant & de si agréable. Le soir, quand nous fûmes en famille, Miss Bridget me demanda le nom d'un grand homme qui s'étoit mis à table à côté de moi, & dont la conversation avoit paru m'intéresser. Je répondis qu'il s'appelloit M. de l'Orme, qu'il avoit beaucoup voyagé, qu'il étoit fort instruit & très-aimable. Mais un peu caustique, répondit Miss Bridget, & il m'est arrivé avec lui, poursuivit-elle, une petite aventure assez drôle, & que je conterai sans crainte devant Mademoiselle Adele, parce que je suis bien sûre qu'elle en rira toute la premiere. Je parie, interrompit M. d'Almane, que vous lui aurez entendu dire qu'il ne trouvoit point Adele jolie? Oh! cela, reprit Miss Bridget, ne vaudroit pas la peine d'être conté : car enfin chacun a son goût ; & quand Mademoiselle seroit belle comme le jour, elle ne pourroit pas plaire à tout le monde : mais c'est que M. de l'Orme m'a choisie pour confidente à ce sujet ; ce qui est assez singulier. Voici comment : il a cru que j'étois une Dame des environs ; & une demi-heure

avant le dîner, pendant que tout le monde étoit dans le sallon, je me promenois sur la terrasse. Il est venu m'y joindre; & pour entrer en conversation, je lui ai demandé comment il trouvoit que Mademoiselle Adele expliquoit les tapisseries historiques. A merveille, a-t-il répondu; & ce que j'ai sur-tout admiré, c'est qu'elle les explique sans pédanterie, & n'en parle que lorsqu'on la questionne. Elle fera bien de conserver cette simplicité & cette modestie; car sans ces deux qualités, toute l'instruction du monde, loin d'être agréable aux autres, ne sert qu'à rendre celui qui la possede, importun, ennuyeux & même ridicule. Voilà, continua-t-il, ce que j'aurois desiré qu'on eût loué dans cette jeune personne, au lieu de s'extasier, comme on fait, sur sa figure qui est infiniment médiocre. En effet, ai-je dit, on lui donne là des louanges bien frivoles; il est vrai qu'elle est jolie, mais... Jolie! a-t-il interrompu, voilà ce que je ne trouve point du tout: elle a une petite figure sans aucune régularité, un minois de fantaisie extrêmement commun; & je vous assure que la plupart des personne qui disent là-dedans qu'elle est charmante, n'en pensent pas un mot. Cette sotte flatterie m'indigne, je vous l'avoue, & je voudrois que cette enfant qui m'intéresse réellement par son éducation, je voudrois qu'elle pût savoir combien tous ces compliments sont faux & même injurieux pour l'objet au-

quel ils s'adressent ; car on ne les fait qu'en supposant une personne assez stupide & assez vaine pour les prendre au pied de la lettre, & pour en être enchantée. Ce discours, continua Miss Bridget, me parut de très-bon sens, & j'aurois fort desiré prolonger cet entretien, lorsque Mademoiselle Adele vint me trouver pour me dire qu'on alloit se mettre à table. A la maniere dont elle me parla, M. de l'Orme vit bien que j'étois une personne du château, & Mademoiselle Adele peut se rappeller qu'il parut très-embarrassé, & que je lui parlai bas, parce qu'il me pria de ne point le compromettre : ce que je lui promis. Ainsi, interrompit Adele en rougissant un peu, il a cru que si j'apprenois qu'il m'a trouvée *laide*, je serois au désespoir ; je voudrois bien qu'il fût désabusé d'une idée semblable... Elle a raison, ajoutai-je ; mais comment faire ? il ne reviendra plus ici, & il part dans deux jours. Il faut, dit M. d'Almane, que Miss Bridget lui écrive ; & comme c'est un homme de mérite, & qui d'ailleurs a 50 ans, Adele, si sa mere le permet, pourroit ajouter quelques lignes dans la lettre de Miss Bridget. J'approuvai fort cette idée. Adele eut quelque peine à se décider, par la crainte de faire quelques fautes d'orthographe : mais enfin Miss Bridget la détermina, & lorsque cette derniere eut écrit une lettre par laquelle elle apprenoit à M. de l'Orme qu'elle avoit trouvé ses réflexions si

sensées, qu'elle n'avoit pu se défendre d'en faire part à sa jeune amie, Adele s'enferma dans un cabinet pour écrire ses quatre lignes : elle y resta fort long-temps, en sortit extrêmement rouge, & nous donna un billet écrit *à main posée*, parfaitement bien, & conçu dans ces termes.

„ Oui, Monsieur, je ne suis ni sur-
„ prise ni fâchée que vous m'ayez trou-
„ vée si laide : cela est tout simple ; &
„ lorsqu'on me dit que je suis jolie, je
„ me doute souvent qu'on se moque de
„ moi, & j'aime bien mieux être louée
„ sur le peu que je sais & sur mon ca-
„ ractere, parce que ces louanges-là sont
„ pour Maman comme pour moi. Je vous
„ prie, Monsieur, de ne me pas croire
„ une jeune personne *absurde* & *frivole*.
„ Avec la mere que j'ai, je ne serai ja-
„ mais ni l'un ni l'autre ".

J'approuvai fort ce billet : nous le donnâmes sur le champ à un postillon, avec ordre de le porter à M. de l'Orme, qui devoit passer encore trois jours chez un de nos voisins qui n'est qu'à deux lieues d'ici. Adele vit monter le postillon à cheval, qui revint à neuf heures avec les réponses de M. de l'Orme. Voici celle qui s'adressoit à Adele.

MADEMOISELLE,

„ Je ne puis croire que *Madame de*
„ *Bridget* vous ait dit que je vous trou-

„ vois *laide* ; je ne me ſuis certainement
„ point ſervi de cette expreſſion : je hais
„ trop l'exagération pour l'employer ja-
„ mais, ſur-tout quand elle eſt déſobli-
„ geante & malhonnête. Je conçois mê-
„ me qu'on puiſſe trouver votre figure
„ très-agréable ; car les opinions & les
„ goûts n'ont rien de fixe & d'arrêté re-
„ lativement à la beauté ou à la laideur :
„ chacun en juge diverſement, & très-
„ ſouvent le viſage le plus médiocre eſt
„ préféré au plus parfait. Voilà pourquoi
„ celles qui veulent plaire univerſelle-
„ ment par ce petit moyen, ſont en effet
„ auſſi *abſurdes* que *frivoles*. Mais vous,
„ Mademoiſelle, vous n'aurez certaine-
„ ment pas cette plate & ridicule préten-
„ tion : c'eſt par les charmes de votre
„ caractere, par votre douceur, votre éga-
„ lité, votre eſprit & vos talents, que
„ vous deſirerez plaire ; & ſi vous profi-
„ tez de l'éducation que vous recevez,
„ vous aurez dans la ſociété le rang le
„ plus diſtingué comme le plus agréable.
„ Alors, quand le haſard, dans huit ou
„ dix ans, me procurera l'honneur de
„ vous rencontrer, ce ſera avec un grand
„ plaiſir que je verrai ma prédiction ac-
„ complie ".

Adele parut aſſez contente de cette lettre : elle dit même qu'elle la conſerveroit & la liroit de temps en temps. Elle ajouta que ce M. de l'Orme n'étoit pas *d'une politeſſe bien parfaite* ; mais qu'il avoit beau-

coup de raifon & de bon fens. Vous ne fauriez croire, ma chere amie, combien cette maniere de donner des leçons eft amufante. Au-lieu de ces froids fermons fi ennuyeux à répéter & à entendre, & qui fatiguent également les inftituteurs & les éleves, nous avons le plaifir d'inventer de jolis plans, que nous mettons en action, & de faire jouer les principaux acteurs, fans qu'ils aient la peine d'apprendre leurs rôles; & je vous affure que ces petites Comédies qui durent fouvent dix ou douze jours, ont pour nous un intérêt, & nous procurent un plaifir dont vous ne pouvez vous faire une idée.

LETTRE LIV.

Le Comte de Rofeville au Baron.

J'AI à vous mander un événement fi extraordinaire, mon cher Baron, que je ne veux pas perdre un moment à vous en inftruire, d'autant plus que M. d'Aimeri eft le héros principal de cette hiftoire finguliere. Les fentiments que vous avez pour lui, fuffiroient pour m'infpirer en fa faveur le plus vif intérêt; mais d'ailleurs fon mérite & l'excès de fon malheur lui ont acquis pour jamais toute mon amitié. Je conçois quelle doit être votre curiofité; je vais la fatisfaire. M. d'Aimeri eft arrivé ici, il y a environ huit ou dix jours. D'après tout ce que

vous m'aviez écrit à son sujet, j'avois engagé un de mes amis à le loger, & le soir même je fus le voir. Une légere indisposition lui fit garder sa chambre quelques jours, au bout desquels il parcourut la ville, & vit ce qu'elle offre de plus curieux. On lui vanta la maison de M. d'Anglures (cet homme singulier & bienfaisant dont je vous ai déja parlé); il me témoigna le desir d'y aller; & comme je suis présentement fort lié avec M. d'Anglures, je promis à M. d'Aimeri de l'y mener. Le lendemain, en effet, nous partîmes aussitôt après le dîner, M. d'Aimeri, le jeune Charles & moi, dans la même voiture. En arrivant, on nous dit que M. d'Anglures étoit sorti pour se promener dans la campagne, mais que sûrement il rentreroit bientôt, & l'on nous ouvrit tous les appartements. Au bout d'une demi-heure, voyant que M. d'Aimeri ne pouvoit s'arracher du cabinet d'Histoire naturelle, je lui offris de conduire son petit-fils dans les jardins qui méritent d'être vus, & dont je vous ferai la description dans ma premiere lettre. A peine étions-nous sortis de la maison, qu'un domestique vint nous dire que M. d'Anglures revenoit de sa promenade & me cherchoit. Au même moment, il parut au bout d'une allée, & nous le joignîmes. Aussi-tôt qu'il eut jetté les yeux sur le jeune Charles, je remarquai sur son visage une altération singuliere : il le regardoit d'un air étonné, attendri; & après

après un moment de ſilence, il s'écria : Grand Dieu ! quelle reſſemblance!... & détournant la tête, il eſſuya ſes yeux remplis de larmes. Enſuite ſe rapprochant de Charles, & le prenant par la main : Pardonnez, lui dit-il, ma curioſité; mais... Quel âge avez-vous?... Quinze ans & demi, répondit Charles... O Ciel! reprit M. d'Anglures, juſqu'au ſon de ſa voix!... Ah! Monſieur, continua-t-il, en m'adreſſant la parole, quel eſt ce jeune homme, quel eſt ſon nom?... — Le Chevalier de Valmont... A peine eus-je prononcé ces mots, que M. d'Anglures, ſaiſiſſant Charles dans ſes bras, le ſerra contre ſon ſein, avec un tranſport qui m'auroit dans l'inſtant fait deviner la vérité, ſi j'euſſe été mieux inſtruit de l'hiſtoire de M. d'Aimeri; mais n'en ſachant aucun détail, je contemplois cette ſcene avec une ſurpriſe inexprimable, lorſque M. d'Anglures ſe retournant vers moi : Vous ſaurez aujourd'hui même, me dit-il, le motif de l'état où vous me voyez, vous me connoîtrez, vous me plaindrez, j'en ſuis ſûr... Mais avec qui cet aimable enfant voyage-t-il? eſt ce avec un Gouverneur? Non, répondis-je, avec ſon grand-pere... Son grand-pere, reprit M. d'Anglures, d'un air égaré? — Oui, M. d'Aimeri... Que dites-vous, interrompit il encore, M. d'Aimeri eſt ici, il eſt dans ma maiſon!... il prononça ces paroles d'une voix ſi forte, & en même-temps ſi tremblante, une colere

si vive se peignit dans ses yeux encore remplis de pleurs, que je compris facilement que s'il voyoit en Charles un objet intéressant & cher, il retrouvoit dans M. d'Aimeri un ennemi détesté. J'espere, lui dis-je, que vous connoissez tous les droits de l'hospitalité, & que vous ne ferez rien qui ne justifie la haute idée que j'ai de votre sagesse & de votre vertu. Ah! si vous saviez, s'écria-t-il.... Il s'arrêta, parut rêver un moment; & tournant les yeux sur le Chevalier de Valmont, sa colere, loin de se dissiper, sembla se ranimer encore; & Charles, jusqu'alors immobile d'étonnement, rompant enfin le silence: Mais, Monsieur, lui dit-il, connoissez-vous mon grand-pere? auriez-vous à vous plaindre de lui? Dans ce cas, je suis prêt à vous offrir pour lui toutes les satisfactions que vous pouvez desirer... — Généreux enfant, interrompit M. d'Anglures, en l'embrassant... — Encore une fois, reprit Charles, connoissez-vous mon grand-pere?... M. d'Anglures hésita un moment à répondre; ensuite prenant un air plus doux & plus calme: Il ne me connoît pas, dit-il, vous devez le savoir. Par un hasard singulier, son nom me rappelle de douloureux événements; je desire même le voir un instant; attendez-nous dans ce jardin... Non, non, interrompit vivement Charles, vous ne le verrez qu'en ma présence... — Jeune homme, reprit M. d'Anglures, avec un peu de sévérité,

je pardonne l'outrageante défiance que vous me montrez, à la cause respectable qui vous l'inspire ; mais songez que je consens à prendre le Comte de Roseville pour témoin de cet entretien : songez que je suis chez moi ; & que quand il seroit vrai que votre pere fût mon ennemi, il seroit ici dans un asyle sacré. M. d'Anglures a raison, ajoutai-je, & croyez que M. d'Aimeri lui-même blâmeroit beaucoup le mot qui vient de vous échapper : restez donc ici, dans un quart-d'heure nous reviendrons vous rejoindre. A ces mots, nous nous éloignâmes du jeune Charles, que nous ne laissâmes pas entiérement exempts d'inquiétudes. Pour moi, surpris, confondu de tout ce que je venois d'entendre, j'attendois avec quelque crainte & une extrême curiosité, le dénouement de cette aventure extraordinaire, & je n'osois questionner M. d'Anglures, qui me dit en entrant dans la maison : Allez, mon cher Comte, retrouver M. d'Aimeri ; je vous demande votre parole, de ne lui rien dire de tout ce que vous avez vu. Je vous la donne répondis-je. Eh bien, reprit-il, attendez que je vous envoye chercher. En disant ces paroles, il me quitta sans me laisser le temps de lui répondre. Je trouvai encore M. d'Aimeri dans la galerie d'histoire naturelle, & il étoit si profondément occupé, qu'il ne s'apperçut même pas que je revenois sans son petit-fils. Au bout de dix minutes, un va-

let-de-chambre vint nous avertir que M. d'Anglures nous attendoit dans son cabinet. Cette invitation me causa un trouble que M. d'Aimeri, toujours en distraction, ne pouvoit remarquer. Je le pris sous le bras, & nous suivîmes le valet-de-chambre, qui, après nous avoir fait traverser plusieurs appartements, nous montra une porte, nous en donna la clef, & s'en alla. A l'instant même, j'ouvris cette porte mystérieuse, & je passai le premier. Je croyois connoître toute la maison que j'avois parcourue cent fois, & je vis avec surprise que ce cabinet, aussi singulier que magnifique, m'étoit absolument inconnu. Les murs & le plancher en sont revêtus d'un marbre blanc d'un éclat éblouissant; & dans le fond, vis-à-vis de la porte, quatre superbes colonnes de porphyre soutiennent un élégant baldaquin de drap d'argent, orné de franges brillantes, auquel sont attachés des rideaux de gaze, qui, tirés alors entiérement, nous cachoient l'intérieur du pavillon : mais au moment où M. d'Aimeri parut dans le cabinet, ces rideaux s'ouvrirent tout-à-coup, & nous découvrîmes M. d'Anglures, qui, s'adressant à M. d'Aimeri, lui dit d'une voix terrible : Leve les yeux, barbare, & contemple ton ouvrage!... M. d'Aimeri tressaille, & porte ses regards sur le touchant objet qui devoit r'ouvrir toutes les plaies de son cœur... Il voit sur un piédestal une statue de marbre blanc, re-

présentant la fidélité éplorée. Cette figure tenoit d'une main une longue chevelure blonde ; & de l'autre, pressoit contre son cœur une lettre à moitié ployée, dont on ne pouvoit lire que ce seul nom tracé en grosses lettres d'or : *Cécile*. A cette vue, votre malheureux ami, glacé d'étonnement & pénétré de douleur, reste un instant immobile. Ensuite, jettant un œil égaré sur M. d'Anglures, il frémit, il chancelle ; & s'appuyant contre une colonne : Quoi, dit-il, le Chevalier de Murville !... Oui, lui-même, interrompit M. d'Anglures. Oui, je suis cet infortuné..., le Chevalier de Murville, ton plus implacable ennemi... O ma fille !... s'écria M. d'Aimeri ! Il n'en put dire davantage ; ses sanglots lui couperent la parole. *Cruel*, reprit M. d'Anglures, *de quel bonheur ton exécrable ambition m'a privé !* Il est juste qu'enfin cette ambition serve aujourd'hui à redoubler ta confusion & tes remords. Songe à la fortune que je possede, à ces richesses que je méprise, & dont je ne pouvois sentir le prix qu'en les partageant avec l'objet que j'adorois, cette innocente victime de ta barbarie, aussi sensible, hélas ! que malheureuse ; car si tu l'ignore, apprends que j'étois aimé !... Oui, barbare ! Cécile m'aimoit ; & malgré ton atroce cruauté, c'est elle qui m'ordonna de respecter ta vie ; c'est elle seule qui pouvoit retirer ce bras désespéré... J'abandonnai ma patrie, je vins

au fond du Nord chercher en vain le repos que tu m'as ravi pour toujours... Un ami fidele, le seul que j'ai conservé en France, me donne tous les ans des nouvelles de Cécile; je sais qu'elle existe encore.... Rends-en grace au Ciel.... Tant qu'elle vivra, tu n'as rien à redouter de mon ressentiment; mais... Eh bien, interrrompit enfin M. d'Aimeri, satisfaites donc votre rage... Votre ami vous abuse... Cécile n'est plus!... Elle n'est plus, s'écria le Chevalier de Murville, Cécile n'est plus, & tu respires encore!... A ces mots, éperdu, hors de lui, il s'avança impétueusement vers M. d'Aimeri... Je m'élançai entre eux. Dans cet instant, le jeune Charles, guidé par son inquiétude, entra précipitamment; & voyant que je retenois le Chevalier de Murville: Quoi! lui dit-il, me trompiez-vous? que signifie ce transport furieux?... Si mon pere en est l'objet, c'est moi qui vous en demande raison... Ces paroles rendirent enfin le Chevalier de Murville à lui-même, le visage de Charles & le son de sa voix avoient pour lui un charme irrésistible. A la fureur succéda l'attendrissement; ses yeux se remplirent de larmes; & se tournant vers M. d'Aimeri: Ah! s'écria-t-il, donnez-moi cet enfant, & je pourrai vous pardonner les maux dont vous avez empoisonné ma vie!... M. d'Aimeri, loin de pouvoir lui répondre, ne l'entendoit même pas. Plongé dans la plus profonde rêverie, les yeux

fixement attachés sur les cheveux de sa malheureuse fille, il n'étoit occupé que de ce triste objet. Je m'approchai de lui; & le prenant par le bras : Venez, lui dis-je, laissons M. de Murville livré à ses réflexions, il se reprochera sans doute bientôt d'avoir aggravé des peines mille fois plus vives que les siennes. Oui, Monsieur, continuai-je, en m'approchant du Chevalier de Murville, j'ignorois & votre nom & votre passion pour l'infortunée Cécile; mais je savois que c'est dans les bras de son pere qu'elle a rendu le dernier soupir, & que ce pere malheureux, inconsolable de sa perte, accablé de regrets, de douleur, ne supportoit la vie que pour ce jeune homme... le neveu de Cécile, & l'unique fils que le Ciel lui ait laissé... Quoi, reprit le Chevalier de Murville, son fils est mort!... & il regrette Cécile!... Ah, s'il est malheureux, je suis maintenant le seul coupable!... Va, s'écria M. d'Aimeri, cesse de te reprocher un emportement qui n'est à mes yeux que l'effet du courroux céleste qui me poursuit... S'il est vrai qu'un vif ressentiment puisse durer toujours dans un cœur généreux, vous ne devez jamais me pardonner, & moi je dois tout excuser de vous. A ces mots, M. d'Aimeri s'appuya sur le bras de Charles; je le soutins de l'autre côté, & nous sortîmes tous les trois. Vous concevrez facilement la cruelle & profonde impression que produisit cette scene sur

M. d'Aimeri. Je le ramenai à **** dans un état digne de pitié. Je passai la soirée avec lui; il me conta, devant le Chevalier de Valmont, toute son histoire, & la termina par cette exhortation qu'il adressa à son petit-fils : „ Tu seras pere un jour, „ lui dit-il; garde-toi d'oser choisir parmi „ tes enfants un objet de prédilection : „ défends-toi d'un mouvement de préférence, qui, devenant bientôt un sentiment exclusif, te plongeroit dans un „ funeste aveuglement sur les défauts & „ les vices de cet enfant chéri, & te „ rendroit injuste & barbare envers les „ autres ".

Le lendemain matin, je retournai seul chez le Chevalier de Murville, que je trouvai dans le plus grand abattement, & se reprochant vivement son emportement de la veille. Je portai ses regrets au comble, en l'instruisant de tout ce que m'avoit dit M. d'Aimeri. Il fondit en larmes au récit de la scene qui se passa chez la jeune fermiere où Cécile reçut l'impression fatale qui lui coûta la vie, & vous jugez de ce qu'il dut éprouver pendant le détail de sa maladie & de sa mort. Après avoir répondu à toutes ses questions, je lui en fis à mon tour. Il me dit qu'il avoit changé de nom, & qu'il s'étoit expatrié, afin que Cécile n'entendît point parler de lui, & afin de ne jamais rencontrer M. d'Aimeri; qu'il avoit conservé une correspondance en France avec une seule personne; mais qu'en mê-

me temps il l'avoit priée de ne jamais lui prononcer le nom de M. d'Aimeri; que le temps & la raison, en calmant les transports de son désespoir, n'avoient pu détruire sa passion, & que Cécile vivroit toujours au fond de son cœur: qu'enfin, le desir de justifier les bontés & la confiance d'un grand Prince, avoient fait naître dans son ame quelques mouvements d'ambition; mais qu'il n'avoit trouvé de véritables consolations que dans la retraite, l'étude & le plaisir de faire du bien. Avant de nous séparer, il écrivit à M. d'Aimeri la lettre d'excuses la plus touchante, & me pria de la lui remettre, M. d'Aimeri la reçut avec sensibilité. Le soir même nous apprîmes que le Chevalier de Murville avoit envoyé chercher un Médecin, & qu'il étoit sérieusement malade. Il est beaucoup mieux aujourd'hui. Quand il sera parfaitement rétabli & en état de nous recevoir, je menerai chez lui mon jeune Prince, qui ne connoît ni sa maison, ni son jardin; & M. d'Aimeri m'a demandé d'y conduire en même temps le Chevalier de Valmont. Ainsi je me flatte que toute animosité de part & d'autre sera totalement détruite avant le départ de M. d'Aimeri, qui, sachant que je vous rends compte de tous ces détails, me charge de vous dire qu'il vous écrira par le prochain courier, & vous enverra tous les mois, suivant sa promesse, une copie de son journal. Je ne puis finir cette Lettre sans vous

parler encore du Chevalier de Valmont. Je n'ai jamais vu de jeune homme de son âge, plus formé, plus instruit, & en même temps plus simple & plus intéressant. Il me parle sans cesse de vous & de votre aimable famille, & il assure qu'il n'existe point d'enfant dans le monde qu'on puisse comparer à la charmante petite Adele. Le jeune Prince a pris pour lui la plus vive amitié, & je profiterai de cette liaison, que j'approuve, pour établir entr'eux, par la suite, une correspondance suivie qui contribuera sûrement beaucoup à former mon éleve.

LETTRE LV.

La Vicomtesse à la Baronne.

Je suis triste, mécontente, ma chere amie. Depuis quelques jours, des tracasseries, des chagrins domestiques m'ont vivement occupée, & je vais soulager mon cœur en vous les détaillant. M. de Valcé jusqu'ici s'étoit conduit de maniere à me satisfaire sur tous les points. Il paroissoit aimer sa femme; mais en même-temps il lui laissoit une entiere liberté, & jamais personne n'a semblé plus éloigné que lui de toute jalousie, & plus ennemi de toute contrainte. Lundi dernier, ma fille devoit aller à un bal paré. Madame de Valcé, sa belle-mere, est venue la prendre. Flore

étoit dans son lit; elle a prétexté une migraine. La partie du bal n'a pas eu lieu. Informée de ce caprice, j'ai passé dans son appartement. Avant d'entrer, j'ai entendu de grands éclats de rire qui m'ont un peu rassurée sur l'état de la malade. Je suis entrée; je l'ai trouvée tête-à-tête avec la Comtesse de Germeuil, cette amie dont je vous ai parlé. En me voyant, elles ont pris l'une & l'autre un air composé, & il y a eu entre nous un moment de silence causé par leur embarras. Enfin, j'ai fait des questions; ma fille m'a répondu qu'elle se portoit à merveille, qu'elle étoit au désespoir de ne point aller au bal, & que c'étoit une fantaisie de M. de Valcé, qui l'avoit obligée à ce sacrifice. J'ai demandé pourquoi. Eh, mon Dieu, m'a-t-elle dit en riant, ne connoissez-vous pas son humeur bizarre, & ignorez-vous son extravagante jalousie.... Je l'ai cachée autant que je l'ai pu, a-t-elle continué d'un air plus sérieux; mais les scenes deviennent si ridicules & si multipliées, qu'il n'est plus possible de n'en pas convenir. Pendant ce discours, j'étois restée debout, immobile de surprise. Quoi, dis-je enfin, M. de Valcé est jaloux, & vous l'avouez avec cette légéreté! C'est ainsi que vous parlez du plus grand malheur que puisse éprouver une femme honnête & sensible! Pourquoi, reprit Flore, s'affliger d'une folie? Je l'excuse, je la plains; je cede aux caprices

qu'elle inſpire ; mais je ne croyois pas qu'il fût de mon devoir de m'en déſeſpérer. Cette réponſe, qui vouloit donner un tour ridicule à ce que je venois de dire, m'a choquée. J'ai pris un ton ſévere : alors Flore a mis en uſage tant de graces & de douceur pour m'appaiſer, qu'elle y a réuſſi. Elle m'a conté que ſon mari devoit aller au bal avant qu'elle en fût priée, & que depuis il avoit témoigné beaucoup d'humeur, & avoit déclaré qu'il n'iroit point ; que toute cette journée il l'avoit traitée de la maniere la plus dure : ce que Madame de Germeuil affirma comme en ayant été témoin, en ajoutant beaucoup d'autres circonſtances dont le détail ſeroit trop long. J'ai fait là-deſſus les réflexions & donné les leçons que je croyois néceſſaires, & j'ai été me coucher. Le lendemain matin, j'ai fait venir M. de Valcé, & je lui ai parlé de ſa jalouſie. Il s'eſt mis à rire : C'eſt la folie de Madame de Valcé, m'a-t-il dit, de vouloir abſolument que je ſois jaloux. En vérité, je n'y comprends rien : elle m'en fait chaque jour des reproches ; elle le perſuade à ſes amis, & m'en paroît elle-même convaincue ; mais je vous proteſte que rien n'eſt plus faux. Je fais ce que je peux pour lui ôter cette idée ; elle a liberté entiere de recevoir toutes les perſonnes qui lui plaiſent ; je ne l'obſerve ni ne la ſuis jamais, & je n'ai d'humeur que lorſqu'elle s'obſtine à m'accuſer d'un tort que je n'ai

dans aucun moment de ma vie. Cependant, ai-je repris, elle n'a point été hier au bal, dans la crainte de vous déplaire; & c'eſt un grand ſacrifice pour elle. Oui, m'a-t-il répondu; & ſi j'étois jaloux comme elle le prétend, je n'en ſerois pas plus tranquille : car elle a paſſé la nuit au bal de l'Opéra, où j'étois maſqué, & où le haſard me l'a fait rencontrer & reconnoître. Mais, ajouta M. de Valcé, en voyant, à ces mots, l'étonnement peint ſur mon viſage, je ne la déſapprouve nullement : elle eſt jeune, elle a trouvé plus amuſant d'aller au bal de l'Opéra avec ſon amie, que de ſuivre à un bal paré ma mere qui l'ennuie. Cela me paroît tout ſimple; & vous de devez pas être plus ſévere que moi. Mettez-vous un moment à ma place, ma chere amie, & repréſentez-vous, s'il ſe peut, la douleur que dut me cauſer cette explication, qui me prouvoit la ſincérité & l'indulgence de M. de Valcé, & qui me découvroit dans la conduite de ſa femme un tiſſu de fauſſeté, d'artifices & d'intrigues. Au déſeſpoir, & furieuſe, j'ai été la trouver, & nous avons eu enſemble la ſcene la plus vive & la plus violente. Elle a beaucoup pleuré, m'a proteſté que lorſqu'elle m'avoit vue le ſoir, elle ne ſongeoit point au bal de l'Opéra; que cette idée étoit venue depuis à Madame de Germeuil, qui l'avoit perſécutée pour y aller, & qu'enfin elle avoit eu la foibleſſe de céder à ſes inſtances. Elle m'a toujours ſoutenu

que son mari étoit jaloux, & que la vanité seule l'empêchoit d'en convenir, en lui inspirant la crainte de se donner un ridicule. J'ai tracé à ma fille un plan de conduite, qu'elle m'a promis de suivre avec exactitude; ensuite elle m'a fait des protestations si touchantes de tendresse & de confiance, elle est convenue de ses torts avec tant d'ingénuité & de regrets, que, soit justice, soit peut-être foiblesse, elle a fini par me calmer : mais j'ai remarqué avec chagrin qu'elle avoit peine à se défendre d'une humeur qui perçoit, malgré elle, contre son mari. Cependant, depuis deux jours, elle paroît être entiérement dissipée, & la bonne intelligence est rétablie entr'eux. Ce qui me fâche, c'est que cette histoire a fait du bruit, qu'on la conte d'une maniere fort infidelle, & toute au désavantage de M. de Valcé, qu'on prétend injuste, jaloux & tyrannique. On croit ma fille fort malheureuse; on la plaint, on s'attendrit sur son sort; & je ne puis me dissimuler que ces idées fausses, répandues dans le monde, viennent directement d'elle & de sa société. Tout cela, ma chere amie, m'afflige au dernier point. Je me flatte encore que ma fille s'abuse elle-même, & qu'elle connoît mal son mari; ce qui cependant paroît incroyable, avec l'esprit qu'elle a : mais si elle n'étoit pas de bonne foi, si c'étoit une comédie, afin de se rendre intéressante, & pour fournir un prétexte en apparence

légitime de ceſſer d'aimer celui qu'elle a choiſi de préférence à tous... Cette idée m'accable, elle eſt affreuſe, & remplit mon ame d'amertume. Elle ſuppoſeroit une combinaiſon, un ſang froid, un artifice dont une jeune perſonne de dix-neuf ans ne peut être capable. Adieu, ma chere amie ; j'ai grand beſoin de vos réflexions, de votre ſageſſe, de votre amitié ; conſeillez-moi, éclairez-moi, voilà ce que j'attends de vous ſeule. Adieu, répondez-moi le plus promptement qu'il vous ſera poſſible.

LETTRE LVI.

La Baronne à Madame d'Oſtalis.

Je me flatte, ma chere fille, que vous recevrez cette lettre avec plaiſir, puiſqu'elle vous annoncera que votre mere aura enfin le bonheur de vous embraſſer dans quelques jours. Je pars vendredi prochain, & malgré toute votre tendreſſe pour moi, ſouffrez que je vous diſe qu'il n'eſt pas poſſible que vous puiſſiez vous former une juſte idée de l'excès de joie que j'éprouverai en vous revoyant. Non, mon enfant, nul ſentiment humain ne peut ſe comparer aux ſentiments d'une mere tendre. Si la nature ne vous a pas fait naître ma fille, n'êtes-vous pas l'enfant de mon choix? & croyez-vous que je puiſſe jamais aimer davantage ceux que

le hasard m'a donnés? Enfin, je vais donc recevoir le prix du courage & de la raison qui m'ont fait résister pendant si long-temps aux instances que vous me renouvelliez tous les trois mois de vous permettre de venir en Languedoc. Il étoit trop nécessaire aux intérêts de votre mari & à votre bonheur pour la suite de votre vie, que vous restassiez à Paris, pour que je cédasse au desir passionné que j'avois de vous voir. C'est ainsi, ma chere fille, qu'il faut aimer. Enfin, je puis vous dire à présent, que, depuis un an sur-tout, je brûlois de retourner à Paris, & qu'il m'a fallu de la force pour consentir de bonne grace à rester ici six mois de plus que les quatre ans convenus. Mais M. d'Almane a pensé, avec beaucoup de raison, qu'il falloit ne quitter la campagne qu'au mois d'Août, temps des vendanges, & d'un grand amusement pour mes enfants, afin de leur donner un sujet de plus de regretter la vie simple & champêtre, & le séjour où ils doivent être élevés. Adieu, ma chere fille; voilà, depuis notre séparation, le premier adieu que je vous dis sans peine: vous me trouverez sans doute, comme le prétend la Vicomtesse, *bien vieille & bien brûlée* de notre beau soleil de Languedoc, pour lequel elle a tant d'aversion. Pour vous, mon enfant, je suis bien sûre que quatre ans & demi n'auront fait qu'ajouter aux charmes de cette figure si noble & si intéressante que j'aime tant. Adieu,

ma chere enfant; mon cœur palpite, en songeant que dans quinze jours je serai dans vos bras.

LETTRE LVII.

La Baronne à Madame de Valmont.

De Paris.

Je suis arrivée, Madame, hier à midi. Je trouvai sur le grand chemin, à vingt-cinq lieues de Paris, Madame d'Ostalis & Madame de Limours. Ainsi, vous croirez facilement, que, malgré ma lassitude & mon aversion pour la voiture, les vingt-cinq lieues qui me restoient à faire m'ont paru bien courtes. En arrivant à Paris & en entrant dans ma maison, Madame d'Ostalis m'a conduite dans un petit cabinet que j'aimois particuliérement. J'ai vu avec surprise qu'il étoit orné d'une maniere toute différente. J'ai voulu vous prouver, me dit Madame d'Ostalis, que je n'ai pas été oisive en votre absence; tout cela est mon ouvrage. J'ai brodé ce meuble, j'ai dessiné ces paysages, & j'ai peint ces fleurs, ces fruits, ces oiseaux & ces miniatures. Cette attention si charmante a d'autant plus de prix, que Madame d'Ostalis cultive encore beaucoup d'autres talents, qu'elle s'occupe infiniment de ses enfants, & remplit, avec la plus scrupu-

leuse exactitude, tous les devoirs de sa place. Mais on n'a pas d'idée de tout ce qu'on peut faire quand on a le goût de l'occupation, & qu'on ne perd jamais un moment. Au reste, elle est belle comme le jour; son ame est aussi paisible que pure; elle ne veille point, n'intrigue point : elle ne prend ni thé ni café à la crême; ainsi, elle conservera long-temps sa brillante santé, sa beauté & sa fraîcheur.

Adele & Théodore ont déja regretté le Languedoc; ils ont été se promener aujourd'hui au Palais-Royal, & m'ont fait de grandes plaintes de la poussiere & de la foule. Ils me trouvent aussi bien malheureuse de n'avoir à Paris qu'un petit jardin dont on fait le tour en dix minutes. Miss Bridget les entretiendra parfaitement dans ces dégoûts; car le chagrin de manger seule dans sa chambre, lui rend le séjour de Paris extrêmement désagréable.

M. d'Almane vient de recevoir une lettre de M. d'Aimeri, qui lui mande qu'il compte rester en *** jusqu'au mois de Novembre; qu'alors il ira en Russie, & viendra au mois de Juin à Paris. Il y passera trois mois, & de-là conduira Charles à sa garnison. Adieu, Madame; donnez-moi de vos nouvelles : vous devez juger, par mon empressement à vous écrire, du prix infini que j'attacherai à votre exactitude.

Billet de la Vicomtesse à la Baronne.

Ah! ma chere amie, si vous pouvez disposer d'un moment, venez me voir... venez... je suis affligée... bien cruellement affligée... l'aventure du jardin n'est que trop vraie... elle se perd!... Venez, de grace, il faut absolument que je vous parle.

Billet de la Marquise de Valcé à la Comtesse de Germeuil.

Notre promenade nocturne n'est plus un secret... & vous imaginez le train, les cris, les sermons qu'il faudra essuyer... Je ne puis sortir; mais allez sur le champ conter notre désastre à Madame de Gerville: dites-lui bien qu'on veut donner le tour le plus noir à ce qui n'est au fond qu'une étourderie... elle intriguera pour nous... Adieu... car je crains une surprise.

LETTRE LVIII.

La Baronne à Madame d'Ostalis.

Je ne sais, ma chere enfant, si l'on parle, à Fontainebleau, de l'aventure de Madame de Valcé. La voici dans l'exacte vérité. Lundi dernier, 20 Octobre, Ma-

dame de Valcé dit à sa mere qu'elle iroit souper au Palais-Royal. En effet, le soir elle sortit à neuf heures & demie, avec la Comtesse de Germeuil qui la vint prendre, & elle ne rentra qu'à trois heures & demie après minuit. Le lendemain, elle dit à sa mere qu'elle avoit soupé en effet au Palais-Royal; qu'à minuit on avoit entendu, du sallon, une musique charmante; que Madame de Germeuil l'ayant *persécutée* pour l'engager à descendre un moment dans le jardin, elle y avoit consenti, & qu'au bout d'un quart-d'heure, elle avoit reconduit Madame de Germeuil chez elle; s'y étoit déshabillée, pour y prendre du thé tête-à-tête avec elle; & qu'enfin elle s'y étoit oubliée jusqu'à trois heures. Le soir, le Chevalier d'Herbain avertit Madame de Limours qu'on prétendoit avoir vu sa fille, avec Madame de Germeuil, se promener avec M. de Creny & M. de L***, depuis une heure jusqu'à trois. Madame de Limours n'en voulut rien croire. Mais le lendemain, un des gens qui avoient suivi Madame de Valcé, vivement pressé par Madame de Limours, lui avoua que sa maîtresse étoit sortie à onze heures du Palais-Royal, avoit été se déshabiller chez Madame de Germeuil, étoit ensuite revenue au Palais-Royal, & avoit passé trois heures dans le jardin. Toute cette intrigue a été sue dans le monde par M. de B***, amoureux de Madame de Valcé depuis six mois. Il sou-

poit auſſi au Palais-Royal, & prétend avoir entendu Madame de Valcé donner rendez-vous à M. de Creny. M. de B***. eſt deſcendu dans le jardin avec deux de ſes amis; & là, ils ont vu M. de Crény & M. de L***. attendre une demi-heure, rejoindre enſuite Madame de Valcé & Madame de Germeuil, & ſe promener avec elle le temps que je vous ai dit.

M. de B***., pour ſe venger de la coquetterie de Madame de Valcé, & des fauſſes eſpérances qu'elle lui a données, a été lui-même aſſez malhonnête pour divulguer toute cette hiſtoire; & malheureuſement avec des circonſtances qui ne permettent pas d'en douter. Madame de Valcé a ſupporté les reproches de ſa mere, & voit ſa douleur avec un ſang-froid & une indifférence qui m'ôtent tout eſpoir de la ramener de ſes égarements. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'eſt que ſon pere lui donne preſque raiſon, & traite tout ceci *d'enfantillages*. Il a même eu, à ce ſujet, une ſcene très-vive avec Madame de Limours. Malheureuſe mere!... que je la plains.... Elle eſt déſabuſée; elle connoît enfin ſa fille; elle voit qu'il n'y a pas de reſſources; elle eſt véritablement au déſeſpoir... Si l'on vous parle de cette cruelle aventure, niez tout avec aſſurance; ſoutenez que vous êtes certaine que Madame de Valcé n'a pas même mis le pied au Palais-Royal, qu'elle étoit rentrée ce ſoir là avant minuit... Il n'y a pas d'autre

moyen de défendre une mauvaise cause; car si l'on convient d'une circonstance, c'est comme si l'on avouoit tout le reste. Adieu, chere enfant; revenez le plus promptement que vous pourrez.

Je r'ouvre ma Lettre pour vous dire que j'apprends dans l'instant que M. de Crény & M. de B***. se sont battus ce matin. Le dernier se porte à merveille, & le premier en est quitte pour une égratignure à la main. Au reste, si le résultat du combat n'est pas tragique, les détails en sont superbes, & les témoins en racontent les plus belles choses du monde... Générosité, présence d'esprit, délicatesse, de tout enfin, excepté des coups d'épée donnés, & du sang répandu. En un mot, les deux rivaux, charmés de leur bravoure mutuelle, se sont embrassés, raccommodés; & ce qui me paroît encore plus sûr que le rapport des témoins, c'est que voilà cette pauvre Madame de Valcé plus affligée que jamais.

Billet de Madame de Valcé à M. de Crény.

Ne songez plus à venir chez moi; cela est impossible. Mais puisque Madame de Gerville a envoyé savoir de vos nouvelles, saisissez ce prétexte; allez la voir; liez-vous avec elle & avec ma belle-mere, *à quelque prix que ce puisse être* : c'est le

ſeul moyen qui nous reſte pour nous voir auſſi ſouvent qu'autrefois. Louez Madame de Gerville ſur ſes agréments, ſon air de jeuneſſe, & parlez lui de Verſailles. Jouez au quinze avec ma belle-mere, & tout ira bien. Je ne vous parle point de *mon ſentiment*, vous ne le connoiſſez que trop; que du moins le vôtre me dédommage de tout ce que j'ai ſacrifié pour vous convaincre de ſa vérité.

LETTRE LIX.

Madame de Valcé à Madame de Germeuil.

Réellement, ma chere amie, vous n'avez pas le ſens commun. Vous êtes *au déſeſpoir*; vous ne vous conſolerez jamais d'un *égarement* qui n'eſt excuſé par rien : *l'illuſion eſt détruite*, &c. &c.... Enfin, tous les grands mots!... Quelles expreſſions! quel ſtyle romaneſque! & tout cela pour dire que vous avez un amant, & que vous n'éprouvez pas pour lui ces ſentiments exagérés ou chimériques qui n'exiſtent que dans l'imagination! Vous le préferez : vous l'aimez mieux qu'un autre. Eh bien, voilà l'amour, non pas tel que nous l'admirions jadis dans Cléveland ou dans Zaïde, mais tel qu'il eſt véritablement... Eh! comptez-vous pour rien le charme d'être aimée, d'être obéie, de

commander ?... Vous ferez toujours malheureuse, parce que vous avez une excessive délicatesse, & une tête froide. C'est ce qu'il y a de pis : l'on n'est jamais contente, & l'on n'a pas la ressource de pouvoir s'abuser. Pour moi, je possede assez l'art heureux de monter ma tête à mon gré, du moins pour quelque temps; & lorsqu'une illusion se dissipe, j'en répare la perte par une autre. C'est ainsi qu'on me voit tour à tour indifférente, sensible, coquette, passionnée, & jamais fausse; car je me pénetre de mon rôle : mon imagination s'échauffe; je crois agir naturellement; voilà tout mon artifice. Vous conviendrez qu'il est excusable, puisqu'avant d'abuser les autres, je commence par me tromper moi-même.

Je pense bien, comme vous, que si l'on pouvoit lire dans l'avenir, on n'auroit jamais d'amant; si l'on savoit que ce trouble, ces émotions si vives qu'on éprouve avant *l'aveu fatal*, sont les plus grands charmes de l'amour, & que l'instant où l'on s'égare, détruit sans retour un si doux enchantement. J'étois mille fois plus heureuse, il y a six mois, que je ne le suis à présent, remords & préjugés à part. Un moment d'entretien, un mot dit à la dérobée, un regard, une rencontre dans la rue ou à l'Opéra, tout cela m'enchantoit. L'habitude & la certitude d'être aimée, m'ont infiniment blasée sur ces petits détails. Mon imagination n'a plus rien à faire; elle est oisive

oisive & froide ; je reste avec mon cœur, & je vous avouerai naïvement que la vanité l'occupe beaucoup plus que l'amour. La vanité !... Oui, c'est elle seule qui regle la destinée d'une femme. Sans une petite rivalité, causée par la jalousie la plus frivole, je n'aurois point d'amant, ou j'aurois fait peut-être un autre choix. Une Cosaque décida de mon sort. Madame de **** dansa mieux que moi ; mais on me trouva plus jolie qu'elle. Cette nuit célebre nous rendit ennemies : vous savez comme je me suis vengée depuis. Elle pleure l'amant que je lui ai enlevé, & moi je regrette la tranquillité que j'ai perdue. Voyez un peu l'influence d'une Cosaque sur la destinée de trois personnes ! Mais puisque la vanité nous égare, du moins qu'elle serve à nous consoler. Ne cherchons point à lire dans l'avenir, il est trop incertain pour être effrayant. Plaire, réussir, être à la mode, s'amuser, voilà ce qui doit étouffer de vains remords & de tristes préjugés. Vous me demandez des conseils, ma chere amie, & je vous donne celui de renoncer à la folie de prétendre cacher un secret qui n'en peut être un, lorsqu'on est répandu dans le grand monde. L'afficher seroit indécent ; mais en convenir avec quelques personnes sûres, est un des plus grands moyens de s'attacher des amis & de se rendre intéressante. Vous me paroissez regretter amérement ce que vous appellez votre *ancienne réputation*. On vous ci-

toit, dites-vous, pour n'avoir jamais eu d'amant; cela eſt vrai. Si vous aviez trente ans, je trouverois ce regret aſſez ſimple; mais enfin l'on ne vous accordoit point une réputation parfaitement établie, & l'on diſoit ſeulement : *elle n'a point encore d'amant*. D'ailleurs, on peut vous citer à préſent pour n'en avoir eu qu'un : cette gloire-là n'eſt pas ſi brillante que l'autre ; cependant elle eſt auſſi rare; & au fond, je n'en ſuis pas ſurpriſe; car un premier amant, c'eſt preſque un mari. Communément on le prend ſi jeune, que c'eſt moins un choix du cœur qu'un engagement formé par la vanité & l'étourderie, & le moyen que cela dure?... Adieu; revenez donc de la campagne, j'ai beſoin de vous voir & de cauſer avec vous. Votre lettre, vos complaintes, vos délicateſſes, tout cela me trouble malgré moi, & me donne de l'humeur. Juſtement je ſoupe ce ſoir avec une femme qui aime ſon mari, qui n'a jamais eu d'amant, qui eſt belle, & qui a plus de trente ans. Vous ſavez bien de qui je veux parler. En vérité, dans la diſpoſition où je ſuis, ſa préſence me déplaira plus que jamais. A propos de femmes à grande réputation, je dois vous dire que j'ai fort à me louer de Madame d'Oſtalis. Elle m'a défendue dans le monde avec une extrême chaleur, comme vous ſavez. Depuis, elle a réuſſi à me raccommoder entiérement avec ma mere, & tout-à-l'heure elle a encore eu pluſieurs

procédés très-honnêtes pour moi : je vous ferai ce détail quand je vous verrai. En vérité, je me reproche beaucoup à préſent toute l'averſion que j'ai eue pour elle. Adieu, revenez promptement, vous m'êtes plus néceſſaire que jamais : je vous attends lundi à ſouper.

LETTRE LX.

La Baronne à Madame de Valmont.

VOUS deſiriez ſavoir, Madame, l'impreſſion que produiroit ſur Adele un bal d'après-midi, & je puis à préſent ſatisfaire votre curioſité. Je l'ai menée hier au bal avec ſon frere pour la premiere fois. Vous ſavez que je lui ai donné un maître à danſer en arrivant ici ; & ſix mois de leçons l'ont miſe en état d'aller au bal, & d'y danſer comme toutes les jeunes perſonnes de ſon âge, d'autant plus facilement, qu'elle a ſur elles l'avantage de courir & de ſauter à merveille ; ce qui la rend infiniment plus légere. Adele, prévenue par la petite Comédie de *la Colombe* (1), n'avoit qu'une médiocre envie d'aller au bal ; & *la toque*, la coëffure haute, *la conſidération*, & l'habit garni de fleurs, lui parurent en effet un attirail fort incommode

---

(1) Petite piece du Théâtre d'Education.

pour danser. Quand elle fut habillée, je la menai dans un sallon, où nous trouvâmes Madame d'Ostalis & quelques personnes qui avoient dîné chez moi. Chacun loua son habit, mais sans dire un mot de sa figure ; & Madame d'Ostalis prenant la parole : Adele est, dit-elle, ce qu'on appelle *très bien mise* ; mais ne trouvez-vous pas que le lévite blanc qu'elle porte tous les jours, lui sied mille fois mieux que toute cette parure ? Tout le monde fut de cet avis, & convint qu'une élégante simplicité est toujours ce qui a le plus de grace. Cette dissertation rendit Adele encore plus mécontente de son habillement. Elle ajouta que les fils d'archal de ses guirlandes de fleurs lui écorchoient les bras, qu'elle ne pouvoit se remuer avec son panier, & que sa coëffure lui donnoit un mal de tête affreux. Au milieu de toutes ces complaintes, cinq heures sonnerent, & nous partîmes. En traversant l'antichambre, Brunel nous arrêta un moment, parce qu'il s'approcha pour voir Adele dans sa parure. Mais à peine eût-il jetté les yeux sur elle, qu'il se retourna en éclatant de rire. Adele, un peu déconcertée, lui demanda raison de cette incartade. Excusez-moi, Mademoiselle, reprit Brunel ; mais c'est que ce rouge & tout cet équipage-là donnent à Mademoiselle une si drôle de figure... A ces mots, les rires de Brunel recommencerent : alors nous continuâmes notre chemin, assez attristées

par l'impertinente gaieté de Brunel, & nous montâmes en voiture en fort mauvaise disposition pour aller au bal. Quand nous fûmes arrivées dans la salle, à peine Adele étoit posée sur sa banquette, qu'elle me pria de lui ôter une petite fourmi qui couroit sur sa joue. Vous devez souffrir cela, dis-je en riant, sans quoi vous barbouillerez tout votre rouge, & vous serez hideuse. Adele murmura fort contre le rouge; & un moment après, ne pouvant résister à la démangeaison, elle passa sa main sur son visage deux ou trois fois, se dessina plusieurs raies sur la joue, & se couvrit de rouge & les yeux & le nez. Je l'engageai à se retourner vers une glace; elle s'y regarda, & ne s'y vit pas avec satisfaction. Cependant, prenant son parti d'assez bonne grace : Je ne crois pas, me dit-elle, qu'en cet état j'aie ici beaucoup de succès, & qu'aucun danseur veuille se charger d'une semblable figure. Eh bien, repris-je, si vous ne dansez pas, nous pourrons causer. Par exemple, dites-moi ce que vous pensez de cette petite Demoiselle qui danse là avec Théodore? — Ah, il y a déja long-temps que je la remarque. — Eh bien, comment la trouvez vous? — Mais elle a l'air d'une folle; regardez donc, maman, dans les repos de la contredanse, comme elle s'agite; avec quel air familier elle parle à tous ces jeunes gens, quelles mines elle fait.... Réellement c'est une girouette que sa

tête... Ah, elle danse à présent... Mon Dieu, comme elle saute & comme elle tourne! cela est fort drôle, mais cela est fort laid; n'est-ce pas, maman? — Oui, elle a la prétention d'être excessivement leste, & elle ignore apparemment qu'il faut, avant tout, qu'une jeune personne ait l'air noble & modeste. D'ailleurs, on peut danser très-légérement, & sûrement avec beaucoup plus de grace, sans faire toutes ces contorsions & tous ces sauts ridicules... — Mais, maman, je m'apperçois que ce genre de danse est très-à la mode : voyez-vous ces deux jeunes personnes, l'une en couleur de rose, & l'autre en blanc... C'est la même chose... — Oui, en effet, c'est le goût dominant : & cela est fort simple; tout ce qui est bien, est toujours rare. Le nombre des gens raisonnables & de bon goût est très-borné, & c'est ce qui fait aussi que chaque personne de cette petite classe est si admirée. Car si la vertu, l'esprit, les talents & les graces étoient des avantages très-communs, une personne honnête & aimable trouveroit sûrement dans la société infiniment plus d'agrément & de bonheur : mais confondue dans la foule, elle ne pourroit s'y distinguer, & n'auroit que bien peu de moyens d'y acquérir de la gloire & de s'y faire admirer. — Oui, j'entends cela, maman; *tout ce qui est bien est toujours rare* : & voilà pourquoi il y a un si grand nombre de coquettes,

de personnes oisives, paresseuses, ignorantes, étourdies, & de petites Demoiselles qui ont des airs évaporées, & qui font tant de pirouettes & de bonds pour se donner l'air leste. Il faut pourtant être bien bête pour aller se placer dans cette foule-là, au-lieu de choisir *la petite classe* qui est si charmante,... où l'on sera distinguée, admirée!... Adele en étoit-là de son discours, lorsqu'enfin un jeune homme vint la prier à danser. Elle quittoit une conversation qui l'amusoit; elle savoit qu'elle étoit mise à son désavantage. D'ailleurs, n'ayant jamais été parée, elle étoit fort gênée & par sa coëffure & par son habit; de maniere qu'elle dansa mal, & vit bien qu'on la critiquoit, & qu'on ne la trouvoit point du tout jolie. Aussi revint-elle sur sa banquette, avec le ferme projet de ne plus danser. De temps en temps, on passoit devant nous de grandes corbeilles remplies de rafraîchissements & de tartelettes, qui tentoient beaucoup Adele. Accoutumée à ne manger que du pain ou du fruit à son goûter, elle ne touchoit à rien; mais je m'apperçus que les corbeilles lui arrachoient quelques soupirs, & la faisoient tomber dans la rêverie. Adele, lui dis-je, vous commencez à n'être plus enfant, vous avez onze ans; ainsi, mangez, si vous avez faim, & de tout ce que vous voudrez, pourvu que ce soit sans excès. Au reste, je m'en rapporte à vous, & je vous assure que je n'y

regarderai même pas. Adele profita de cette permiſſion avec grand plaiſir; & moi, toutes les fois que je voyois arriver les corbeilles, je tournois la tête d'un autre côté, je parlois à mes voiſins; & croyant que je ne l'obſervois pas le moins du monde, Adele mangeoit toutes les tartelettes qu'on lui préſentoit. J'allois quitter le bal, lorſque Théodore, fort ému, accourut à ma banquette, & me dit tout bas : „ Il „ vient de m'arriver un malheur en jouant „ tout ſeul dans un petit cabinet; j'ai „ caſſé une belle glace, & je vous prie, „ maman, d'en inſtruire la maîtreſſe de „ la maiſon, afin que perſonne n'en ſoit „ ſoupçonné injuſtement ".

Vous concevez, Madame, le plaiſir que me cauſa cette candeur & cette délicateſſe. J'embraſſai Théodore; & après avoir fait l'aveu de ſa faute à la maîtreſſe de la maiſon, je l'emmenai avec ſa ſœur, & nous partîmes. Adele étoit triſte & ſilencieuſe; je lui en demandai la raiſon. Elle me répondit qu'elle avoit un peu mal à la tête. C'eſt, repris-je, parce que vous avez une indigeſtion. — Moi, maman? — Oui, vous avez mangé dix tartelettes, ſix meringues, & pris deux taſſes de glaces à la crême; ainſi il n'eſt pas étonnant que vous ſoyez malade. — Je ne croyois pas avoir autant mangé. — Ni que je vous euſſe ſi bien obſervée. Ceci doit vous apprendre deux choſes : premiérement, que la ſobriété eſt une vertu auſſi utile qu'elle eſt

estimable; & secondement, que rien ne peut me distraire de vous, & que même, en ne paroissant pas vous regarder, je vous vois parfaitement. D'ailleurs, Adele, quand on a de la générosité, on n'abuse jamais de la confiance que les autres nous témoignent.... — Oh, maman! je sens mon tort, je le réparerai. — Je l'espere; mais faut-il, mon enfant, que vous ayez toujours besoin d'une fâcheuse expérience pour vous persuader de ce que vous pourriez apprendre parfaitement, si vous ajoutiez plus de foi à mes discours?... — Ah! maman, je crois tout ce que vous dites... — Pourquoi donc ne me le prouvez-vous pas dans l'occasion? Par exemple, (sans parler des tartelettes) pour votre habit de bal, je vous avois conseillé d'en préférer un bien simple. Ma petite Comédie de la Colombe avoit paru vous inspirer même de l'aversion pour une parure si recherchée; & cependant, quand vous avez vu, chez Mademoiselle Hubert, un habit garni de fleurs, vous avez desiré d'en avoir un semblable; vous voyez le succès qu'il vous a procuré, ainsi que l'énorme quantité de rouge que vous avez mis... — Oh, c'en est fait, je n'aurai jamais d'habit garni de fleurs, & je ne mettrai jamais de rouge. — Ne soyez extrême en rien; il faut suivre les modes, mais toujours avec modération. Je desire seulement que vous ayez assez bon goût pour préférer en général une noble simplicité, à la

fois modeste, élégante & commode, à la vaine affectation d'une parure éclatante & surchargée d'ornements. Comme j'achevois ces mots, la voiture s'arrêta. La pauvre Adele, ne pouvant se soutenir, descendit avec beaucoup de peine. Arrivée dans sa chambre, elle se trouva mal, vomit prodigieusement, & n'éprouva pas même la consolation d'inspirer la plus légere compassion à tout ce qui l'entouroit. Au contraire, elle entendoit chacun s'étonner qu'elle eût eu si peu de sobriété, & témoigner un extrême dégoût pour l'espece de mal qui la faisoit souffrir; & enfin, ne prononcer le mot *indigestion* qu'avec un grand air de mépris : excepté moi cependant; car je me taisois, & seule je soignois Adele avec l'air de l'intérêt & de la pitié. Aussi me témoignoit-elle une reconnoissance, une tendresse & un repentir qui me touchoient véritablement, & qui m'assuroient qu'elle n'auroit jamais d'indigestion par sa faute.

Tout ceci m'a fait faire une réflexion qui prouve bien la bonté de notre plan d'éducation : c'est que l'enfant le mieux né ne supportera jamais parfaitement une épreuve absolument nouvelle. Par exemple, vous avez vu Adele dans une chambre remplie de bonbons & de confiture, & se croyant seule, sans être tentée d'y toucher, parce qu'elle avoit donné sa parole de n'en point manger. Vous avez vu aussi combien il a fallu de punitions & d'é-

preuves pour l'amener à ce point de probité : elle y est parvenue. Mais comme jusqu'ici elle n'avoit été sobre que par obéissance & par un sentiment d'honneur, aussi-tôt qu'elle a été livrée à elle-même à cet égard, elle a oublié tous les éloges qu'elle a entendu faire de la tempérance, & elle a mangé avec excès. Mais si l'on oublie facilement des discours, on se souvient éternellement des faits, sur-tout lorsqu'ils ont été accompagnés de circonstances fâcheuses. Il est donc nécessaire, il est donc indispensable d'instruire les enfants sur tous les points, non par des raisonnements, mais par l'expérience même. Je n'exclus assurément pas le raisonnement; mais il faut toujours, je le répete, que l'expérience en démontre la solidité. Pour revenir à Adele, elle avoit encore mal à la tête ce matin, & elle étoit très-fatiguée. Madame d'Ostalis l'a beaucoup sermonnée. Enfin, a-t-elle ajouté, vous me trouvez de belles dents & de la fraicheur. Madame de Germeuil ne vous paroît pas jolie, parce qu'elle n'a plus ces avantages; elle est cependant plus jeune que moi de deux ans... — Mais jamais elle n'a eu votre teint & vos dents?... — Pardonnez-moi; quand elle s'est mariée, elle étoit d'une fraîcheur parfaite; mais elle est gourmande; elle mange beaucoup de *tartelettes*; elle a souvent des indigestions : & vous voyez comme elle est couperosée. Adele a paru très-frappée de ce

discours ; & deux jours entiers d'une diete bien austere, donneront encore plus de profondeur aux réflexions qu'elle pourra faire sur ce sujet. Adieu, Madame : vous voyez avec quelle exactitude je vous obéis ; & il faut en effet que je compte bien sur votre bonté particuliere, & même sur votre prévention pour Adele, pour oser me livrer avec tant de confiance au plaisir de vous parler d'elle.

LETTRE LXI.

La Baronne à Madame d'Ostalis.

Je conçois bien, ma chere fille, que vous ayez eu un peu d'humeur d'être obligée de rester deux jours de plus à Versailles, uniquement pour des affaires fort ennuyeuses. Mais votre mari est absent, & vous devez sur-tout alors vous occuper de ses intérêts. D'ailleurs, souvenez-vous de cet excellent conseil de Madame de Lambert (1).

„ Pendant que vous êtes jeune, formez „ votre réputation, augmentez votre cré- „ dit, arrangez vos affaires ; dans un au- „ tre âge, vous aurez plus de peine. „ Dans la jeunesse, tout vous aide, „ tout s'offre à vous ; les jeunes person-

---

(1) Avis d'une mere à son fils.

„ nes dominent sans y penser. Dans un
„ âge plus avancé, vous n'êtes secourue
„ de rien ; vous n'avez plus en vous ce
„ charme séduisant qui se répand sur tout ;
„ vous n'avez plus pour vous que la rai-
„ son & la vérité, qui ordinairement ne
„ gouvernent pas le monde ".

J'ai passé hier une délicieuse soirée chez Madame de Limours. L'Ambassadeur de... que je ne connoissois pas, y est arrivé, &, presque en entrant, a demandé si vous étiez revenue de Versailles. Alors vous êtes devenue le sujet de la conversation générale : chacun a vanté avec enthousiasme votre conduite, vos talents, votre figure, votre douceur, & cette gaieté franche & naturelle qui vous sied si bien & vous rend si aimable. O qu'il est doux pour le cœur, & satisfaisant pour l'amour-propre, d'entendre louer sa fille, son ouvrage, celle qui vous doit ses principes, ses vertus, ses agréments & sa réputation ! Et l'on n'est pas obligé de dissimuler cette espece d'orgueil : au contraire, on peut l'avouer, & même se glorifier ouvertement d'en être susceptible. De tous les éloges qu'on vous a donnés, il n'en est point qui m'ayent autant flatté que ceux de l'Ambassadeur de... parce qu'il ne me connoissoit pas, & ne pouvoit soupçonner l'intérêt extrême que je prenois à cette conversation.

Oui, ma chere fille, je vois arriver avec un grand plaisir le moment de retourner en Languedoc. Que pourrois-je regretter

à Paris, puiſque pour cette fois je vous emmene avec moi?... Je crois que nous n'irons pas directement à B... Notre projet eſt d'aller d'abord paſſer un mois en Bretagne ; je vous dirai pourquoi : c'eſt une longue hiſtoire, & qui ſûrement vous intéreſſera. Adieu, ma chere enfant, je compte ſur vous pour ſamedi.

LETTRE LXII.

Madame de Valcé à M. de Creni.

Vous me demandez une explication, vous voyez bien que je ſuis mécontente; *en vain vous en cherchez le ſujet.* Puiſque vous n'êtes ni aſſez pénétrant, ni aſſez délicat pour le deviner, je vais donc vous l'apprendre. Vous m'aimez, je n'en doute pas; mais c'eſt d'une maniere qui ne me convient nullement. Incapable de feindre, déteſtant l'art & la contrainte, je n'ai pu déguiſer ni cacher le penchant qui m'entraînoit vers vous. Perſonne ne l'ignore : vous devriez du moins, par votre conduite, tâcher de juſtifier la préférence que vous avez obtenue; mais vous ſuivez une route abſolument oppoſée. Quand nous ſommes ſeuls, vous ne me parlez que de votre amour, de l'excès de votre paſſion: ce qui forme un entretien fort peu varié, & qui, au bout d'un an, pourroit conduire à l'ennui la femme la plus ſenſible.

Sûre de votre cœur, toutes ces protestations sont inutiles, leur monotonie m'importune. Le sentiment vous porte à la tristesse. Quand vous me peignez votre bonheur, c'est avec un ton si lamentable, que véritablement, à votre air & aux inflexions de votre voix, on vous croiroit désespéré. De grace, variez-vous davantage; car je n'y puis plus tenir. Mais en revanche, quand nous sommes dans le monde, vous prenez de petites manieres dégagées qui me sont encore plus insupportables : à peine me regardez-vous. Alors tout vous occupe, tout paroît vous plaire, excepté moi. Dans les conversations générales, selon vous, l'amour n'est qu'une illusion, qu'une folie, vous en parlez avec une légéreté qui doit convaincre que vous n'y croyez pas; & vous appellez cette ridicule affectation, de la discrétion, de la prudence : & moi je la trouve intolérable. On sait que je vous aime; & l'on se persuade, d'après vos discours, que je n'ai cédé qu'à une fantaisie. Ainsi, vous m'ôtez la seule excuse que je puis avoir, celle de partager une passion violente & véritable. Je vous déclare que je ne puis supporter cette opinion; mon cœur & mon orgueil en sont également blessés. Je veux qu'à tous les yeux vous ayez l'air de m'aimer, de me préférer à tout; en même-temps, je vous défends à jamais tout ce qui peut porter l'empreinte de l'aisance ou de la familiarité, & ces petits soins qui n'appartiennent

qu'à la galanterie, & dont je dédaigne d'être l'objet. Soyez occupé de moi, respectueux, & réservé, voilà votre rôle en public : tête-à-tête, soyez, si vous pouvez, léger, inconséquent, & sur-tout un peu plus gai ; vous ne m'allarmerez point, & vous m'en conviendrez beaucoup mieux. Adieu : je vous fais connoître mes sentiments & mon caractere. D'après cela, vous voyez qu'il faut suivre exactement le plan que je vous trace, si vous voulez me conserver.

LETTRE LXIII.

La Baronne à Madame de Valmont.

Il est vrai, Madame, que nous sommes décidés à aller en Bretagne avant de retourner en Languedoc ; & ce qui nous y détermine, est le desir de voir deux personnes aussi intéressantes qu'extraordinaires, M. & Madame de Lagaraye. Voici leur histoire. M. le Marquis de Lagaraye (1) passoit pour l'homme le plus heureux de la Bretagne. Chéri d'une femme aimable,

---

(1) Cette Histoire est très-vraie, & l'Auteur en tient les détails d'une personne qui a eu le bonheur de connoître particuliérement M. & Madame de Lagaraye, qui ne sont morts que vers 1752.

conſidéré dans ſa Province par ſon mérite perſonnel, ſa naiſſance & ſa fortune, il raſſembloit dans ſon château toute la bonne compagnie des environs. On y jouoit la comédie, on y donnoit des bals, & chaque jour amenoit une fête nouvelle. Madame de Lagaraye partageoit les goûts de ſon mari; & tous les deux croyoient avoir fixé le bonheur, quand tout à-coup, au milieu d'une fête, la mort ſubite & extraordinaire de la fille unique (1) de M. & de Madame de Lagaraye, produiſit dans le cœur du malheureux pere une révolution auſſi ſinguliere qu'imprévue. Le dégoût du monde, le détachement de ſes biens frivoles le conduiſirent bientôt à la dévotion la plus ſublime, & en même-temps lui inſpirerent un deſſein qui n'a peut-être jamais eu d'exemple. M. de Lagaraye communique à ſa femme & ſes idées & ſes projets, & rien n'en retarde l'exécution. Ils partent pour Montpellier; ils y paſſent deux ans. Uniquement occupés à s'inſtruire de tout ce qui peut avoir rapport à la Chirurgie, ils font pluſieurs cours d'Anatomie, de Chymie (2), apprennent

(1) Toutes ces circonſtances ſont vraies, à l'exception que cette perſonne, qui mourut ſubitement, n'étoit que parente de M. de Lagaraye, qui n'a jamais eu d'enfant.

(2) M. de Lagaraye a même fait ſur la Chymie quelques Ouvrages très-eſtimés, & pluſieurs découvertes utiles. C'eſt lui qui a découvert les

à ſaigner, à panſer des plaies; & réuniſſant, pour ce genre d'étude, toute l'application que peuvent donner de grands motifs & un véritable enthouſiaſme, ils font l'un & l'autre les plus étonnants progrès. Pendant ce temps, on travaille par leur ordre au château de Lagaraye, qu'on transforme en un vaſte hôpital, contenant deux corps de logis, l'un pour les hommes, & l'autre pour les femmes; & ce ſéjour où régnoient jadis les plaiſirs, le faſte & la molleſſe, eſt devenu le temple le plus auguſte de la Religion & de l'humanité. Cependant, M. & Madame de Lagaraye partent de Montpellier, & arrivent dans leur Terre. M. de Lagaraye, âgé alors de quarante-cinq ans, ſe met à la tête de l'hôpital des hommes, & conſacre ſa vie & ſa fortune à ſervir les pauvres dont ſa maiſon eſt l'aſyle. Madame de Lagaraye, plus jeune que ſon mari de dix ans, s'impoſe les mêmes devoirs dans l'hôpital des femmes. Belle & jeune encore, elle quitte avec tranſport les riches parures de la vanité, pour prendre le modeſte vêtement d'une humble hoſpitaliere. Cet établiſſement, cet exemple de toutes les vertus, au-deſſus peut-être de tout ce qu'on a jamais vu de digne d'être admiré,

---

propriétés, & donné ſon nom au ſel de *Lagaraye*, improprement nommé *Sel*; car ce n'eſt que l'extrait ſec de Quinquina.

ſubſiſte encore & dure depuis dix ans. Voilà, Madame, ce que nous voulons voir. Adele & Théodore doivent faire leur premiere communion dans ſix mois, & je ne puis les y préparer mieux qu'en leur faiſant faire le voyage de Lagaraye. Il eſt ſi doux d'admirer de près la vertu! L'hommage qu'on lui rend, eſt un premier pas vers elle.

Madame d'Oſtalis part avec nous pour la Bretagne, & viendra même en Languedoc paſſer trois mois. Ainſi, je ne laiſſerai à Paris que Madame de Limours que j'y puiſſe regretter.

Vous me demandez quelques détails ſur l'aimable enfant qui doit être un jour ma belle-fille, (ſi ſon cœur n'y met point d'obſtacle). Elle eſt en effet charmante par ſa figure & ſon caractere. Théodore la trouve *bien douce* & *bien jolie*, & Adele l'aime paſſionnément. Conſtance n'aura pas autant de talent qu'Adele; mais elle eſt raiſonnable, ſenſible, égale & obligeante. Madame de Limours l'éleve bien, & ne lui a donné que d'excellents principes. Cependant, cette enfant a un excès de ſenſibilité & une diſpoſition à la mélancolie, qui, par la ſuite, ſi l'on n'y prend garde, pourroient faire ſon malheur. Adieu, Madame, nous partons demain pour Lagaraye, nous y reſterons trois ſemaines; enſuite nous reviendrons paſſer quelques jours à Paris. Ainſi, dans ſix ſemaines à-peu-près, j'aurai le bon-

heur de vous revoir, & je me flatte que vous ne doutez pas de l'impatience avec laquelle j'attends l'inſtant qui doit nous réunir.

Fin du Tome premier.

563